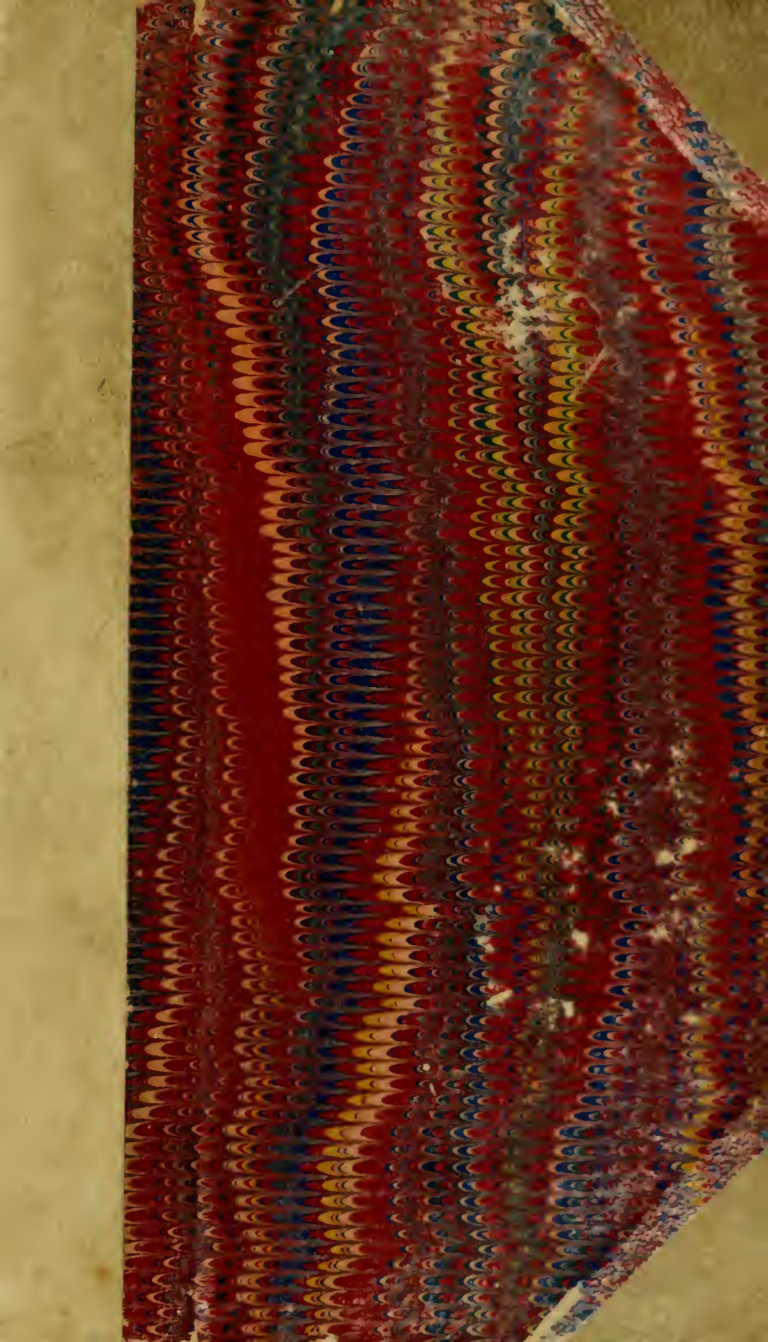
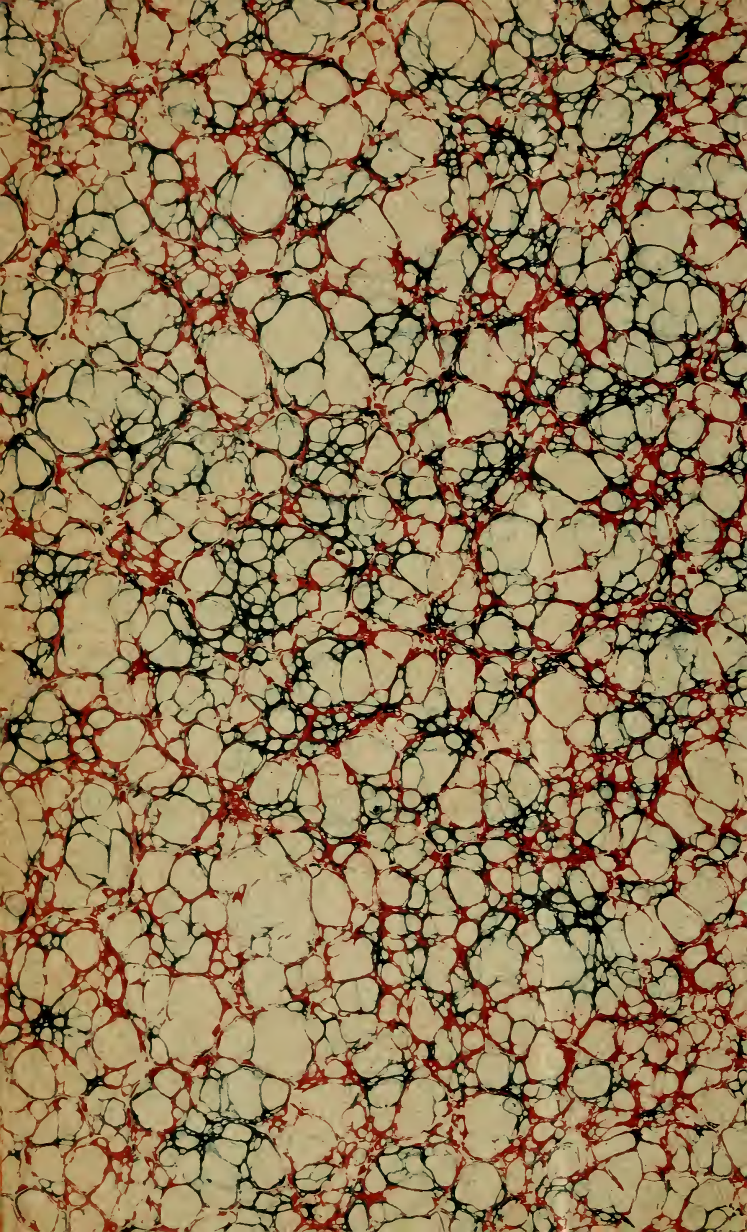
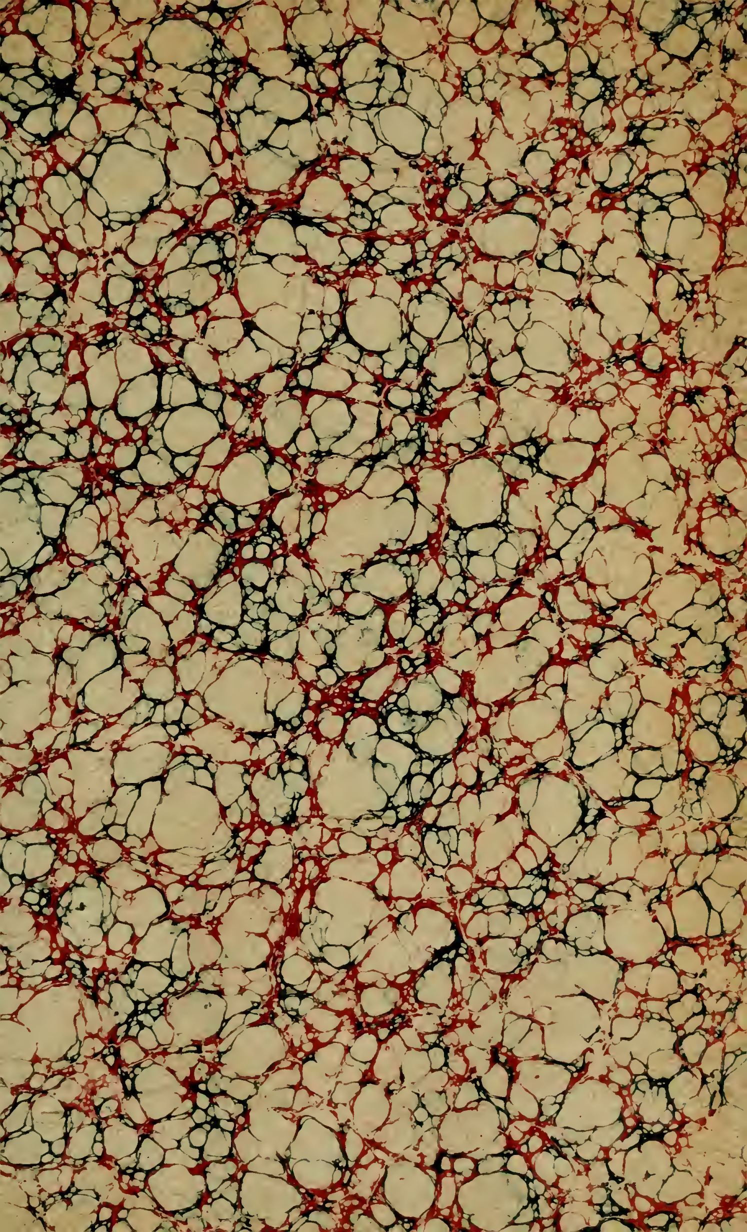






De près, de loin, toujours,
Votre bien affectionnée Lucy Ty
Rome – 1880

LE

R. P. A. DE PONLEVOY

II

OPUSCULES ET LETTRES

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON 2

LE RÉVÉREND PÈRE

A. DE PONLEVOY

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

SA VIE

PAR LE P. ALEXANDRE DE GABRIAC
DE LA MÊME COMPAGNIE

Avec un choix d'Opuscules et de Lettres

II

OPUSCULES ET LETTRES

PARIS

EDOUARD BALTENWECK, ÉDITEUR
Successeur de J. Albanel
7, RUE HONORÉ-CHEVALIER, 7

BOSTON COLLEGE
DOMESTIC
LIBRARY
HIGH SCHOOL

BX
4705
.P65
G33
1877
v. 2

O'NEILL LIBRARY
BOSTON COLLEGE

JUN 28 1995

AVANT-PROPOS

Colligite fragmenta, ne pereant.
JOAN. VI, 12.

Parmi les nombreux lecteurs qui ont accueilli avec bienveillance la *Vie* du R. P. de Ponlevoy, plusieurs, et en particulier d'éminents prélats, nous ont écrit qu'ils attendaient avec impatience le second volume des *Opuscules et Lettres*. « Ils espèrent, disent-ils, mieux pénétrer dans le secret de cette grande âme. »

Nous avons cherché à satisfaire leur pieux empressement. Mais, à vrai dire, sous ce titre *Opuscules*, il ne faudrait pas s'attendre à lire, rangées en ordre, de petites composi-

tions destinées à la publicité. L'auteur laissait tomber de sa plume, une à une, les feuilles d'un sermon ou d'une exhortation, le canevas d'une retraite ou d'un avis familier, ne songeant qu'à ses auditeurs d'un jour. Nous avons trouvé ces pages juxtaposées au hasard, comme des toiles éparses dans l'atelier d'un peintre. Mais si l'ordre n'avait pas présidé à cet assemblage, le mérite était loin d'en être exclu. A côté d'ébauches incomplètes, que d'esquisses fécondes résumant à grands traits des œuvres de valeur ; et même, que de beaux tableaux, finis déjà, bien que d'un seul jet, pleins de charme, de coloris et de vigueur ! Nous admirions dans plusieurs des avis spirituels la gracieuse et solide piété de saint François de Sales ; et telles réflexions sur le néant des choses humaines n'auraient pas été désavouées, selon nous, par l'auteur de l'*Élévation sur les mystères*.

Évidemment, d'après le conseil du Sauveur, nous ne pouvions laisser perdre ces fragments précieux. Que faire donc ? Imiter la conduite que suivrait l'héritier ou l'ami

d'un artiste distingué, laisser de côté les ébauches trop rudimentaires, et réunir dans une même galerie les tableaux achevés, et les cartons où l'auteur aurait marqué son empreinte, sans pouvoir développer et colorer sa pensée.

Restait à trouver la galerie, c'est-à-dire l'idée d'ensemble au moyen de laquelle chacun de ces fragments pourrait se montrer dans son vrai jour et se ranger à sa place. Cette unité nous a semblé indiquée par la suite des mystères de Notre-Seigneur, que le disciple de saint Ignace avait étudiés avec amour et commentés avec éloquence. Sous ce titre général *Mystères*, nous avons donc classé dans leur ordre naturel plusieurs des sujets ascétiques traités par le P. de Ponlevoy. Et comme l'auteur avait presque toujours tourné du côté pratique le cours de ses réflexions, on a pu les ramener sans violence à la forme de méditations. Ainsi avait fait autrefois le célèbre P. Cotton, qui rajeunit par cette métamorphose ses propres sermons ; ainsi les éditeurs de Bourdaloue et du P. de la Colombière publièrent-ils, au

grand avantage des âmes pieuses, les pensées et les opuscules de ces deux célèbres prédicateurs. Ici l'œuvre était facile : il s'agissait d'élaguer les développements oratoires, et de choisir presque exclusivement des morceaux de valeur, divisés en deux ou trois points, et pouvant fournir matière suffisante à la méditation ou à la lecture spirituelle, pour la plupart des fêtes de l'Église.

Le lecteur y trouvera-t-il l'équivalent d'un recueil méthodique de sujets d'oraison pour chacun des jours de l'année ? Ce serait trop prétendre. Nous ne pouvions que recueillir des fragments, sans construire nous-même un édifice; et un choix, fait dans un but un peu différent de celui que se proposait l'auteur, ne pouvait avoir la précision didactique d'une œuvre de ce caractère. Mais ce défaut sera racheté par l'éclat, l'inspiration, la variété des tons et des couleurs. Si l'on ne traverse pas une vaste plaine coupée en tous sens par des allées symétriques, il ne faut pas trop le regretter. Le voyage au milieu de montagnes, sillonnées de sentiers abruptes mais pittoresques, n'est-

il pas à la fois plus salutaire et plus charmant ?

On en jugera ; et quand on lira par exemple les méditations suaves et touchantes sur les Saints, le *Gloria in Excelsis,* la Passion, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur ; ou bien, les graves et originales réflexions inspirées par les sujets si rebattus de la mort ou de l'année nouvelle, on sera frappé du talent de l'écrivain, en même temps qu'édifié par la sainteté du religieux. Tous pourront parcourir utilement notre galerie. Ceux qui aiment les méditations toutes faites, en trouveront d'amplement rédigées : ce sont les tableaux. Ceux qui préfèrent deviner et rechercher pour s'édifier eux-mêmes ou instruire les autres, découvriront dans les résumés sommaires une mine abondante : ce sont nos esquisses.

Nous avons joint à ces opuscules ascétiques, intitulés *Mystères*, un sermon complet, propre à montrer jusqu'où pouvait atteindre l'orateur et à consoler les âmes émues dans les temps agités que nous traversons. On relira volontiers la fraîche no-

tice sur Madame de Saisseval, déjà imprimée en 1850 et 1870, et qu'on ne pouvait plus se procurer ; et ces *Opuscules* seront suivis de *Lettres* et de fragments épistolaires, sur lesquels nous reviendrons plus loin.

Il nous semble qu'en faisant paraître à la clarté du jour ces œuvres posthumes, nous n'aurons démérité ni du P. de Ponlevoy, ni des âmes qui lui sont restées chères, même après la mort ; heureux d'ailleurs de nous conformer en ceci au conseil du divin Maître, encore plus applicable aux restes d'une parole vraiment apostolique qu'à ceux d'un repas miraculeux : recueillez ces débris, de peur qu'ils ne se perdent ? *Colligite fragmenta, ne pereant.*

Paris, École Saint-Ignace, fête du Saint-Nom de Jésus, 20 *janvier* 1878.

OPUSCULES ET LETTRES

PAR LE R. P. DE PONLEVOY

OPUSCULES ASCÉTIQUES

MYSTÈRES

OU MÉDITATIONS POUR LES FÊTES PRINCIPALES

I

DE LA TOUSSAINT AU CARÊME

1. Liturgie de l'Église.

Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula. Le Christ était hier; il est aujourd'hui; il sera dans les siècles. (Héb. XIII, 8.) Qu'est-ce que la liturgie de l'Église, sinon la réalisation de cette magnifique pensée de l'Apôtre : Jésus-Christ aujourd'hui et hier et dans tous les siècles? Une âme chrétienne doit comprendre l'idée, saisir l'esprit, recueillir la grâce.

Idée de la liturgie. — Oui, encore une fois, la

liturgie manifeste l'intime et permanente pensée de l'Église, en accomplissant ce grand programme de l'Apôtre : *Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.* L'Église a une idée fixe : Jésus Christ seul toujours et partout; *neminem nisi solum Jesum* (Math. xvii, 8), rien que Jésus! La liturgie est précisément la réminiscence de Jésus-Christ, la représentation périodique de ses mystères, le renouvellement de ses bienfaits, la reproduction incessante de ses vertus, et l'extension à perpétuité de sa vie.

Ce très-pieux usage date de loin, de l'origine même des choses, car il remonte jusqu'au cénacle. Là, en effet, l'Église se rencontra face à face avec Marie, mère de Jésus. *Erant perseverantes... cum Maria, matre Jesu.* (Act. i, 14.) Or, l'Évangile même en fait foi, Marie vivait ainsi de la mémoire de Jésus, parce qu'elle ne vivait que de son amour. *Maria conservabat omnia verba hæc. Marie conservait toutes ces paroles.* (Luc. ii, 19.) L'épouse a hérité de la mère. Quoi d'ailleurs de plus conforme à la nature? Partout, pour la patrie comme pour la famille, il y a des dates ou joyeuses ou funèbres, oui, partout où il y a des cœurs.

Rien enfin de plus glorieux pour Jésus-Christ. Ainsi tous les temps comme tous les espaces sont embaumés de son souvenir, enrichis de ses bienfaits. Et pour nous-mêmes, rien de plus

doux : tous ces anniversaires si bien nommés nos fêtes de la terre, ne sont-ils pas un acheminement vers les fêtes du ciel ?

Esprit de la liturgie. — A l'exemple de l'Église, l'âme chrétienne considère et célèbre ces mystères successifs, comme s'ils étaient présents, comme s'ils étaient actuels. Et n'importe ici la distance des lieux et des temps ! Rien n'est éloigné, rien n'est passé pour la foi ni pour les cœurs. Hier et demain, c'est comme aujourd'hui, *hodie et heri et in sæcula.* L'âme aussi s'applique et s'approprie la vertu de ces mystères, puisque, en effet, elle en est elle-même l'objet. Elle en tire donc un fruit réel et un profit personnel. Ah! si nous avions été à Bethléem, nous eussions laissé là quelque chose ; nous eussions laissé notre cœur et emporté de son Esprit. Eh bien ! la liturgie nous transporte à Bethléem et au Calvaire.

Grâce. — La liturgie doit produire une triple grâce : la connaissance intime de Jésus-Christ, l'amour vrai, l'imitation sérieuse. Mais c'est la vie de Jésus-Christ en nous, oui, *hodie et in sæcula !*

2. Fête de tous les saints.

Le royaume de Dieu est deux fois proche, quant à son avénement et quant à sa position,

il viendra bientôt et il est situé bien près. Dans notre exil, n'est-ce pas une consolation sensible à l'œil et vraie pour le cœur? Comme un point plongé dans l'espace, cette terre est de toutes parts enveloppée par le ciel, et elle n'a point une plage si désolée d'où l'on ne puisse découvrir et saluer la patrie. Il y a plus, en attendant le jour où pour nous s'effacera l'étroit intervalle qui nous sépare encore, déjà il nous est donné de le franchir. Nulle voie sur la terre n'est plus sûre et plus rapide que la voie du ciel, et à toute heure il y a libre échange et facile commerce entre ceux qui passent et ceux qui ont passé.

1° *Nous sommes les contemplateurs des saints.* — Qu'il est éloquent le témoignage des saints! Il faut fermer l'oreille pour ne pas l'entendre, renier le bon sens pour ne pas le croire, contredire son propre cœur pour ne pas l'accepter.

Quand je contemple les saints, je ne puis m'empêcher d'unir le passé qui n'est plus, et le présent qui sera toujours, leur vie sur la terre et leur vie dans les cieux, c'est comme un double témoignage qui rend un seul et même oracle. *Sancti estote. Soyez saints.* (Lévit. XIX, 2.) Ne le pouvons-nous pas? Tout leur passé le démontre. Ne le voulons-nous pas? Tout leur présent le persuade.

Autrefois les saints furent ce que nous sommes; enfin, ne serons-nous pas nous-mêmes ce qu'ils

sont ? Le découragement d'une impuissance chimérique qui n'a de réalité que dans les apparences et dans l'imagination, reste à jamais muet, sans réplique et sans excuse devant cette fameuse interrogation jadis victorieuse d'Augustin : *Numquid non potero quod isti et istæ?* Que nul ne blasphème contre la Providence en calomniant sa destinée ; que nul ne soit assez impie, assez insensé pour s'exclure d'avance de la communion des saints. Qu'il regarde donc seulement, et il verra son exception prétendue, confondue par mille exemples, son impuissance supposée, démentie par des faits sans nombre ; il verra parmi les saints d'autres lui-même. La nature, la condition, tout rapprochait les saints de nous, notre seule volonté nous en éloigne. Ils eurent tous nos obstacles et nous avons tous leurs moyens. Que faire pour devenir saint? Le vouloir, répond saint Thomas. Aller au ciel, disait saint Augustin, c'est seulement vouloir y aller. Les saints ont voulu, ils ont pu, ils sont devenus ce qu'ils voulaient. On a le pouvoir en main, dès qu'on a le vouloir au cœur.

Quique terrigenæ, filii hominum, simul in unum dives et pauper. Tous les enfants des hommes, fils de la terre, tous ensemble, riches et pauvres. (Ps. XLVIII, 3.) — Donc, tous nous pouvons devenir des saints nous-mêmes, c'est notre vocation universelle, il n'y a pas une exception, parce

qu'il n'y a pas un obstacle. Tous sont créés pour le ciel, et le ciel est fait pour tous.

L'important c'est de vouloir; contemplons les saints devenus des bienheureux, et nous voudrons si seulement nous nous aimons nous-mêmes.

Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace. Ils ont paru mourir; mais pour eux, ils sont en paix. (Sap. III, 2.) La vie et la paix! quoi! Ils ont paru mourir, ils ne sont donc pas morts? Oh non; un jour, les insensés qui ne croient que ce qu'ils voient, ont pensé qu'ils finissaient de vivre quand ils finissaient de mourir. Aussi l'Église a-t-elle surnommé leur jour funèbre leur jour natal, leur tombe un berceau, leur mort un sommeil. Et n'avons-nous pas nous-mêmes en nous une réponse de vie au seul nom des saints? Nous n'en croyons pas nos yeux, mais notre cœur. Nous aimons les saints, non pas pour le passé, mais dans le présent; nous aimons les saints un peu comme nous aimons Jésus et Marie. Puisque la mort n'a point touché leur vie, elle n'a point altéré notre amour, impérissable comme son objet et son motif.

Ils sont en vie; oh! que cette assurance nous conserve et nous réjouisse. Ne portons plus dans nos cœurs le deuil de nos morts; s'ils sont comptés parmi les saints, ils sont toujours comptés parmi les vivants. Nous ne les avons pas perdus, nous ne pouvons même plus les

perdre. Et s'il fallait pleurer, ce ne serait pas sur eux, mais sur nous-mêmes, car ils ne finiront point de vivre, et nous n'avons pas fini de mourir.

Mais de plus, ils vivent dans la paix. O présent rendu meilleur encore par le contraste du passé! Que la terre leur fut ingrate! Que leur passage fut laborieux! Au dedans des tristesses et des souffrances, au dehors des tentations et des tribulations; partout et toujours des misères, hélas! et souvent des péchés! Ah! cette agonie serait-elle tolérable, si elle était prolongée? Aussi ils criaient, ils soupiraient, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. C'est que l'épreuve était nécessaire avant la récompense; mais que la récompense devient heureuse après l'épreuve! Ils ont conquis la paix, et ils ne se souviennent plus de la guerre, ou s'ils s'en souviennent, c'est pour mieux apprécier la paix et pour se féliciter de l'échange. Qu'est-ce qu'un moment de travail pour une éternité de repos? *Beati pauperes! Felix pœnitentia! bona crux! Bienheureux les pauvres! Heureuse pénitence! Bonne croix*!

Mais où en sommes-nous? A quoi pensons-nous et que faisons-nous? Ah! si nous étions sages, nous serions saints pour devenir heureux. Le monde estime la sainteté une folie; mais il se démentira par ce cruel aveu : Je me suis trompé dans le temps, et perdu dans l'éternité.

2° *Les saints sont nos spectateurs. Spectaculum facti angelis.* (I Cor. IV, 9.) — N'allons pas nous imaginer que les saints soient immobilisés dans l'immuable éternité, qu'ils soient si absorbés en eux-mêmes qu'ils nous oublient, ou si abîmés en Dieu qu'ils nous délaissent. Non, l'intuition divine et la contemplation fraternelle ne s'empêchent ni ne s'embarrassent. C'est en Dieu qu'ils nous voient et en Dieu qu'ils nous aiment. Du haut du ciel les saints nous regardent. Après avoir fourni leur carrière, quittes du labeur et du combat, ils montent et vont s'asseoir parmi les anges autour du trône de Dieu, et là, comme d'un observatoire sublime, ils deviennent spectateurs de ceux dont ils furent les compagnons et les devanciers et dont ils restent les amis et les frères. Que ce spectacle les intéresse! mais que cette perspective les anime!

Je ne suis donc pas seul dans le désert, sur le chemin, sur l'arène, je vis et je vais, je travaille et je souffre sous les yeux de mes meilleurs amis, et ces regards d'en haut ne se reposent et ne se fatiguent jamais, et ils ne sont pas indifférents ni oiseux, mais dévoués et tutélaires.

Les saints, en nous suivant des yeux, nous exhortent et nous aident. Il y a réellement un dialogue incessant entre le ciel et la terre, un échange de pensées par la parole. Notre cœur par la prière expose aux saints qui nous écoutent nos

sentiments, nos désirs et nos besoins, et à leur tour les saints par de douces inspirations transmettent à nos âmes leurs conseils et leurs encouragements. O mon fils! ô mon frère! courage donc! encore un peu et nous serons pour toujours ensemble avec le Seigneur. *Semper cum Domino erimus.* (I Thes. IV, 16.)

Mais surtout les saints nous aident, *adjuvantes exhortamur* (II Cor. VI, 1); leur voix, mais leur main aussi est à nous. En vérité le saint peut dire comme le Seigneur à ceux qu'il laisse dans l'exil : *Mon départ vous est utile, expedit vobis ut ego vadam.* En effet leur bienfaisance est accrue avec leur charité, et s'ils ont tant gagné au passage, nous avons beaucoup gagné nous-mêmes. Jamais ils ne nous furent plus utiles; à nous sont leurs mérites et pour nous leurs suffrages.

Leurs mérites. Ils sont parvenus au ciel chargés de leurs œuvres. Ils sont pleins et nous sommes vides, leur surabondance reflue sur notre indigence. Vous croyez à la communion des saints, vous croyez donc à la réversibilité des mérites.

Leurs suffrages... Deux fois puissants, et à cause de l'amour des saints pour nous, et à cause de l'amour de Dieu pour les saints. Ils demandent selon nos besoins, et Dieu les exauce selon leurs désirs. Si votre frère était le favori d'un roi, vous vous croiriez sûr de la royale faveur étant si sûr

de l'amitié fraternelle. Mon frère est habitant du ciel et favori de Dieu.

Douce Providence! A dater de ma naissance même, mon âme était escortée par un ange tutélaire; à dater de mon baptême elle est assistée par un saint devenu mon patron. Je porte deux noms, l'un de la terre et l'autre du ciel. Déjà je suis saint par le nom, déjà je suis connu au ciel et inscrit d'avance sous ce nom prédestiné, et ce patron fidèle à qui je suis dédié ne cessera de m'attirer jusqu'à ce qu'il m'accueille à la sortie de ce monde et m'introduise dans un monde meilleur. *Ut et nos de nostra ereptione gaudeamus et tu de plenâ victoria glorieris.* La consommation de notre bonheur sera la consommation de sa gloire.

3. L'Église fait les saints.

A égalité de conditions, pourquoi point parité de succès? Rien ne me manque et ne m'empêche. Les obstacles mêmes se changent en moyens. On s'élance, on les franchit, et on va plus vite et on arrive plus loin. Ah! si seulement nous laissions faire l'Eglise! Nous ferions plus qu'il ne faut, et nous ferions tout ce qu'il faut. — J'ai des passions? Mais elles sont le véhicule, non l'entrave, si je veux être leur maître au lieu d'être leur esclave. Mettons les unes sous nos pieds, tenons les autres sous notre main, soumettant les mauvaises et

dirigeant les indifférentes, et nous irons en combattants et nous arriverons en vainqueurs. — J'ai des affaires ? Mais avant les affaires j'ai une affaire. La principale n'empêche pas plus les accessoires, que les accessoires n'empêchent la principale. — J'ai commis des péchés? Qu'en faire? Nous en défaire, répond l'Apôtre.

On a reproché l'ambition à l'Église. J'accepte le mot comme l'Apôtre acceptait la folie de la croix. L'Église aspire à son Dieu. A son tour elle pourrait bien plutôt reprocher au monde la bassesse et l'étroitesse de ses désirs. S'en tenir à la terre quand on peut s'emparer du ciel! Une espérance n'est pas digne de notre cœur si elle n'est pas certaine dans son motif, immense dans son objet, infinie dans sa durée. *Omnia vera, summa, æterna sunt.*

Au jour commémoratif de son passé, figuratif des espérances de son avenir, l'Église, oubliant les préoccupations du présent, repasse, étale ses souvenirs ou ses promesses, orne son front de tous les rayons du temps et de l'éternité. A la voir aujourd'hui, on devine une fille du ciel. Quel autre peut ainsi sans crainte et sans hésitation dérouler son histoire et ses destinées, montrer son œuvre et sa couronne?

Pour connaître Marie, qu'on montre Jésus. Eh bien, l'Église est une mère aussi. Montrez les saints, ils sont tous à elle, tous d'elle, dit M. de

Maistre. Elle les enfanta de son sein, les nourrit de son lait, les éleva à son école, les enrôla dans sa milice, les transmit dans son royaume.

Oui, l'Église fait les saints. Personne ne le conteste. Qui peut lui ravir son martyrologe? Seule elle fait les saints. Personne ne les lui dispute. Le monde crée des savants, des guerriers, jamais des saints. Je crois qu'il n'en a pas non plus la prétention, ou s'il a essayé, il y a renoncé. L'hérésie a bien tenté la contrefaçon, et le résultat a prouvé son impuissance. L'Église fait des saints et ne fait que cela. C'est son affaire unique, comme son œuvre exclusive. Au milieu des agitations de la terre, depuis dix-huit siècles, elle est invariable dans sa pensée et dans son action. Elle ne demande au monde que la liberté de faire des saints. Heureuse en cela du reste que rien au monde ne puisse l'empêcher; l'opposition violente fait les saints plus vite encore en faisant des martyrs. D'ailleurs les opposants sont bientôt emportés, et sur leurs cendres l'Église continue son travail pacifique et bienfaisant.

Il n'est pas de siècle si rebelle, de terre si ingrate où à chaque instant de la durée, à chaque point de l'espace, l'Église ne soit féconde pour le ciel. Autrement, si le monde n'en donnait plus, inutile, il serait brisé et passé au feu, il aurait fini son temps.

L'Église fait les saints, et ne fait que cela, parce

que c'est tout. Tous les bienfaits sont dans ce bienfait unique. C'est par les saints que l'Église sauve le monde et peuple le ciel. Oui, comme tous les grands hommes, toutes les grandes choses lui appartiennent.

4. Les amis de Dieu se survivent et nous précèdent.

Visi sunt mori. Ils ont paru mourir. (Sap. III, 2.) — Les amis de Dieu ont seulement paru mourir, mais ils se survivent et nous précèdent.

1° Ils se survivent. Dans nos bénédictions. On aime à ne pas mourir tout entier, ne laissât-on de soi qu'un portrait, vaine image de ce qui n'est plus, d'autant plus menteuse après la mort, qu'elle fut plus véridique pendant la vie. Mais l'image des saints imprimée non sur la toile, mais dans les cœurs, est vivante et bénie. *Memoria in benedictione est.* L'Église recueille leurs cendres sous un autel, grave leurs noms sur nos fronts en même temps qu'elle les inscrit dans les cieux; comme leur mort apparente fut une vraie nativité, le jour de leur mort est le jour même de leur fête. Une immortalité bénie leur est donc acquise sur la terre comme dans le ciel; toutes les générations les proclament bienheureux et saints. Ils se survivent. Par leurs bienfaits... Ils passèrent en faisant du bien; ils font encore du bien, après qu'ils ont passé. Leur vie nous reste;

ils parlent encore par leurs vertus, et ils agissent par leurs œuvres. Que dis-je? Souvent ils font plus après qu'avant. Le grain tombé dans la terre donne une moisson; *granum cadens multum fructum affert.* (Joan. XII, 24.)

2° Ils nous précèdent. Sans doute leur chair repose dans la paix jusqu'à l'heure du réveil. Mais leur cœur bat toujours, leur âme vit et aime. Ils ont franchi la mort; ils étaient mortels, ils ne le sont plus. Devenus plus heureux, ils sont devenus plus utiles. Ils sont près de nous, et ils sont bien plus près de Dieu. Nous les prions et ils prient pour nous.

5. Commémoration des fidèles trépassés.

Il faut communiquer dans la charité avec l'âme des fidèles trépassés. — La mort n'a point touché à l'âme; elle a seulement amélioré sa condition, loin d'altérer sa substance; l'âme liée au corps était prisonnière, l'entrave est brisée, l'âme s'échappe affranchie. *Anima erepta est de laqueo; laqueus contritus est et nos liberati sumus.* (Ps. CXXIII.) Aussi entre les vivants et les morts, non-seulement il n'y a pas de rupture, mais il n'y a pas de séparation; il y a plutôt un rapprochement. En vérité, ce ne sont pas les corps, ce sont les cœurs qui nous rapprochent. Nous ne nous voyons plus, et cependant nous nous entendons, nos âmes se

touchent puisqu'elles communiquent. Ne prenons pas le change ; n'allons pas chercher dans le cimetière ; notre imagination s'abuse. Là n'est point celui que nous aimions et qui nous aimait à son tour. Il n'y a là qu'un corps qui se défait pour se refaire, rien de plus. Mais l'âme est en vie, et si elle a passé dans la grâce, de deux choses l'une, ou bien elle est arrivée, ou bien elle est encore dans le purgatoire.

Si elle est au ciel, par notre foi et même par notre instinct, ne croyons-nous pas, mais ne sentons-nous pas que cette âme vivante pense à nous comme nous pensons à elle, qu'elle nous aime comme elle nous aima, qu'elle nous protége plus et mieux qu'elle ne fit jamais? Que cette pensée réjouit mon cœur désolé ! Je ne suis plus en deuil.

Mais si elle était encore au purgatoire, eh bien! il n'y a pas non plus d'obstacle entre le purgatoire et la terre : les âmes circulent librement, vont et viennent de l'une à l'autre, et comme notre prière descend vers *les nôtres*, leur prière remonte vers nous.

C'est une très-pieuse opinion permise par la théologie, et pour moi, sans la prouver, je l'admets parce que je la goûte ; elle est naturelle et douce ; elle me fait du bien. Oui, les âmes du purgatoire prient pour nous plus que nous ne prions pour elles. Oh! le touchant spectacle! Ne pouvant plus sans la liberté expier ni mériter pour

elles-mêmes, elles peuvent dans la grâce intercéder pour nous; elles font donc ce qu'elles peuvent faire. Captives et souffrantes, n'ayant de libre que leurs voix, tantôt elles nous implorent pour elles-mêmes, tantôt oublieuses de leurs douleurs, soucieuses de nos dangers, elles implorent le ciel pour nous.

Je ne dis rien d'une âme dans les enfers, hélas! c'est qu'il n'y a rien à dire. Là c'est la seconde mort; plus d'espérance, plus d'amour, l'éternel chaos nous sépare!

3° *Il faut ensevelir avec religion le corps inanimé.* Le corps à peine séparé de l'âme et de la vie demeure sans mouvement, sans chaleur, sans beauté, froide relique, vide dépouille. Dès lors à sa seule vue tout homme vivant frissonne de je ne sais quel effroi. Impression naturelle, car si l'homme s'en défait, parce qu'il la raisonne et la domine, l'enfant qui ne suit que l'instinct a peur d'un mort. Quel est donc le mystère de cette secrète horreur? Il y a là un souvenir du péché et du châtiment. On croit voir un exécuté. Nul n'a peur des reliques d'un saint ou d'un enfant endormi; c'est le repos de l'innocence. A ce spectacle toutefois, que de réflexions salutaires! Qu'est-ce donc que la vie, la santé, la jeunesse, la beauté, le plaisir? O corps de péché et de mort, venu de la poussière, retombe dans ta poussière! O homme, si tu te souvenais de la mort, la peine

du péché en serait pour toi le remède et le préservatif !

Quoi qu'il en soit, ce corps lui-même mérite un culte. Ici, l'Église se garde des préoccupations superstitieuses ou excessives de la tendresse mondaine qui donne tout au corps, comme si le corps était tout l'homme, qui n'a de pensées que pour le cimetière, de soucis que pour la cendre; des larmes et point de prières. *Sicut cœteri qui spem non habent.* (I Thes. IV, 12.) Un païen ne ferait pas mieux. Mais c'est une injure pour les morts.

Cependant l'Église, bien qu'elle ne traite pas le corps comme si c'était tout l'homme, l'honore comme s'il avait quelque chose de divin, comme s'il devait être enfin tout céleste. Ne fut-il pas, en effet, consacré par la grâce et n'est-il pas prédestiné à la gloire ? A l'heure donc où la pauvre dépouille va disparaître, elle accourt comme une mère éplorée qui aime jusqu'à la fin ; vêtue de deuil, elle la couvre de ses bénédictions et de ses regrets, elle fait même pour les morts ce qu'elle ne ferait pas pour les vivants; elle les environne de lumières, les embaume de son encens et prie plutôt qu'elle ne chante avec des accents pleins de larmes. Enfin elle confie le dépôt à une terre que la bénédiction a rendue sainte, et elle le protége d'une croix, signe d'espérance, trophée du salut. L'Église n'a-t-elle pas appris de Jésus-Christ même ce culte des saintes reliques ? Jésus-Christ,

depuis qu'il est au ciel, veut bien descendre sur la terre, mais il ne veut reposer que sur des reliques; tout autel doit être un tombeau, et à défaut de son trône dans le ciel et de son tabernacle dans nos cœurs, c'est le seul endroit de la terre qui ne soit pas indigne de lui. L'Église nous a enseigné à son tour ce qu'elle avait appris, et on peut dire que sa leçon a passé dans les mœurs publiques. Les vivants saluent les morts, et on en voit qui n'adorent pas Dieu et qui honorent ces tristes restes d'un homme.

6. La pensée des morts est salutaire.

Les trépassés, ils ne sont plus ! Et que sont-ils donc devenus ? Ici la pensée se partage, car la mort nous sépare en deux. Leur corps gît dans la tombe ! *hic jacet !* Et, à ce souvenir, nous pouvons déjà marquer du doigt notre dernier terme et notre dernier état. La terre, voici mon domicile et mon élément; de sa surface je passerai enseveli dans ses entrailles. *Pulvis in pulverem.* Ah ! qu'est-ce donc que la vie ? et qu'est-ce que l'homme ? Mais l'âme n'est point là, *non est hic !* (Math. XXVIII, 6.) Que notre imagination ne nous abuse pas ! N'allons pas chercher la partie vivante dans la région des morts. *Quid quæritis viventem cum mortuis ?* (Luc XXIV, 5.) Ne nous obstinons pas comme des insensés qui ne croient point à l'âme

parce qu'ils ne croient point en Dieu, qui n'espèrent point un ciel au-dessus de la terre, une éternité au delà des temps ; ne nous obstinons pas à démêler tristement ceux que nous avons perdus dans ce champ si désert et si peuplé qu'on appelle cimetière ; ce serait pour nous une peine superflue, et pour eux une véritable insulte. Ceux que nous aimions et que nous pleurons, ce n'était pas un corps, mais un cœur. Eh bien ! le cœur n'est point là ! *non est hic!* L'âme vivante et immortelle, à peine séparée du corps avec ce dernier souffle, est entrée la première dans l'éternité, en attendant que sa dépouille inanimée, laissée pour un temps à l'hôtellerie de la mort, se sépare en se dissolvant, et se revête elle-même de l'immortalité pour le jour de leur irrévocable réunion. Mais encore, cette âme, si elle n'est pas là, où donc est-elle ? Vous le savez : au-dessous de la tombe se creuse le purgatoire, nouvel abîme, hélas ! trop bien décrit et défini par son nom, où la plupart des âmes, arrêtées à l'instant même de leur essor, subissent une formidable quarantaine à l'entrée de la patrie qui n'admet rien de souillé. Dieu ! le purgatoire ! quel creuset ! Ah ! qu'est-ce donc que le péché de l'homme ? Qu'est-ce que la patrie de Dieu ? Je comprends dès lors la conscience timorée qui ne néglige rien, la pénitence volontaire qui ne se pardonne rien ; je comprends la résignation chrétienne dans ces peines de la

vie. C'est de la prudence, ni plus ni moins. Entre deux peines, la sagesse choisit la moindre, la pénitence plutôt que la punition, l'expiation en ce monde plutôt que le purgatoire en l'autre; ici, en souffrant deux fois moins, on mérite deux fois plus. Ainsi, dans ce souvenir des morts il y a d'utiles leçons pour les vivants; d'abord de la tombe s'élève une voix : Vous serez comme nous sommes! et du purgatoire part un cri : Ne venez pas où nous sommes... Vous n'éviterez pas la mort, évitez le purgatoire. *Pensée salutaire!*

7. Philosophie de la mort.

Je veux étudier la philosophie de la mort. *O mort! ton jugement est sain.* Le héros de la fable éleva une colonne à l'extrémité du monde alors connu, avec l'inscription : *Nec plus ultra!* et au delà il y avait une immense mer, et tout un monde inconnu. Ainsi pour l'ignorant ou l'insensé, la mort est la dernière des terreurs et des misères! abîme où tout s'engloutit et rien ne surnage. Mais dans le fait, ce n'est qu'un début douloureux! la mort c'est la fin, mais c'est aussi le commencement; transition d'une vie qui finit à une vie qui commence; au bout du chemin, c'est un pas suprême à franchir sur un abîme, avant de poser le pied sur le sol immuable. Oui, je le crois et je le sais, il y a pour nous dans le laps du

temps, un jour, une heure à jamais mémorable, la dernière de toutes, limitrophe de l'éternité; ligne de démarcation tracée par le doigt divin. Après la vie mortelle, la mort, la mort avant l'immortelle vie... Or ce fatal instant, il viendra, il approche; il vient à moi, je vais vers lui de toute la rapidité du torrent; il est presque venu, je crois y être par avance, et dans le fait, je ne fais point ici le prophète, je ne suis qu'historien. Je me place donc aujourd'hui en esprit à cette heure critique où je serai demain; de ce point de l'espace, je me retourne en arrière, *cogitavi dies antiquos*... La mort finit les jours anciens; *et annos æternos in mente habui;* elle commence les années éternelles. (Ps. 76.)

1° *La mort, fin de la vie.* — *Nunc finis super te,* parole sans réplique, qui est entendue de la mort comme elle le fut du néant... Parole sans exception de personnes, *super te.* C'est l'histoire universelle, particulière, la vôtre. *Nunc*... Votre tour est venu. *Nunc finis super te. Finis venit, venit finis.* (Ezech. VII, 2.) Fin et du temps et du monde. Ce que l'Apôtre a si vivement exprimé en deux mots : *Præterit figura hujus mundi. La figure de ce monde passe* (I Cor. VII, 31), à la mort le temps écoulé paraît un éclair, le monde évanoui une ombre.

Et d'abord, tandis qu'insoucieux, se reposant sur le passé, on jouissait du présent, comptant sur

l'avenir, l'ange de la mort a crié : *Tempus non erit amplius.* Et soudain le pâle fantôme s'est dressé devant moi... Quelle secousse et quel réveil! on était plein de vie, du moins plein d'espérance. On ne pensait qu'à vivre, et à ne vivre que pour jouir; on avait pris racine en terre; on commençait, après tant de laborieux essais, à se caser; on allait enfin manger le fruit de ses mains; on disait à son âme : *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos; requiesce, comede, bibe, epulare... Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te...* Mon âme, tu as beaucoup de biens amassés pour bien des années; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère... — Insensé, cette nuit, on te redemandera ton âme. (Eccl. XI, 19; Luc, XII, 19.) *Omnia tempus habent: tempus nascendi et tempus moriendi; tempus acquirendi et tempus perdendi.* Tout a son temps, le temps de naître et le temps de mourir; le temps d'acquérir et le temps de perdre. (Eccl. III, 1, 2.) Mais tout est fini pour toi! A cette extrémité il n'y a même plus de temps. *Tempus non erit. Hora est!* en haut, on sonne la retraite; le rappel est imprévu, inopportun, inexorable. Reste à dire avec un royal moribond : *Ego dixi : in dimidio dierum meorum...* J'ai dit au milieu de mes jours (cantique d'Ezéch.) *quæsivi residuum...* Dans mes étreintes je ne saisis que le vide... *dum ordirer succidit me.* Le fil est rompu, plus d'avenir! le terrain s'échappe sous

mes pieds. Un homme a vécu! — Or, à ce point, dans cette crise, que penserai-je du passé? Ah! quel éclair, quel rêve! Mais je ne puis le croire; quoi! j'ai à peine vécu! où est mon enfance? Ma jeunesse et la vie n'est qu'un songe. Et que me reste-t-il? Le souvenir amer, regret de ce qu'il m'emporte, confusion et crainte de ce qu'il me laisse... *vapeur légère... vapor est ad modicum*· (Jac. IV, 15.) Ah! c'est ici que l'on apprécie le temps; quand il n'est plus, hélas! le temps donné pour se racheter de l'enfer et pour acheter le ciel... Le saint le comprend mieux encore, à la lumière de la torche funèbre. Louis, qui avait eu pour devise : *Quid hoc ad æternitatem*, interrogé à l'heure suprême s'il avait regret d'avoir trop fait, répond qu'il regrette de n'avoir point fait assez. — Mais le pécheur qui s'en va les mains vides, dissipateur de la vie, prodigue de l'éternité... il demande au ciel : ayez patience, *patientiam habe*. (Math. XVIII, 26.) Le temps est fini, *tempus non erit*. (Ap. X, 6.) Comme ce courtisan moribond au prince auquel il a sacrifié ses ans : Rendez ce que vous devez... *redde*... — Ah! ingrat! — oui, mais insensé... Donc (tandis que nous avons le temps, faisons le bien), *dum tempus habemus operemur bonum*. (Gal. VI, 10.) — Le temps passe! passé, ce n'est qu'un éclair.

2° *La mort fin du monde*. — *Finis venit*. C'est aussi la fin du monde. Celui-ci reste encore pour

un temps : car son heure dernière sonnera aussi la consommation des siècles. Mais en attendant, le mourant s'en va seul. Seul, oui, car personne ne l'accompagne ; nu, car il n'emporte rien. Il s'en va donc ainsi : et à mesure qu'il s'éloigne, le monde décroît, s'efface insensiblement. *Prœterit figura!* Ce n'est bientôt plus qu'une apparition confuse, une ombre, un vague bruit dans un horizon lointain; l'univers n'est plus qu'un point noyé, perdu dans l'immensité, dans l'infini. Enfin, *velut somnium surgentium imaginem ad nihilum rediges...* (Ps. LXXII, 20); comme le songe de la nuit s'évanouit au matin, la figure du monde se réduit à néant... de tout ce qu'il avait, il reste à son usage un linceul... Pour tout espace une fosse. *Solum mihi superest sepulcrum* (Job. XVI.) *Ils sont loués où ils ne sont pas; ils sont tourmentés où ils sont* (S. Aug.) : *laudantur ubi non sunt; torquentur ubi sunt.* Et ces jouissances, ces plaisirs... souvenir d'une âme souillée, vestiges dans une chair qui se dissout. Et tous ces amis et parents, ils feront votre convoi, puis chacun s'en ira; vous vous en irez tout seul à votre dernière place; eux retourneront occuper la place vacante. *O mors, bonum est judicium tuum!* O mort, votre jugement est bon. (Eccl. XLI, 3.) Le monde, c'est un tout composé de la triple concupiscence. Eh bien! cette triple concupiscence, l'or, c'est de la poussière; la volupté, de la fange; la vanité, de la fu-

mée... Le monde, une ombre! et son histoire, le passage d'une ombre, *umbræ transitus*... donc, il faut se servir de ce monde comme si on ne s'en servait pas; car la figure de ce monde passe. Double leçon de la philosophie de la mort, en tant qu'elle finit.

3° *La mort commencement de l'éternité.* — Ici commence une nouvelle histoire... seulement elle est invariable. En une fois tout est dit, comme en une fois tout est fait; parce que sorti du temps, l'homme est immuable dans l'immobile éternité.

Pourtant j'y distingue comme deux phases encore, l'une provisoire, temporaire, l'autre définitive, éternelle. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* (Eccles. XII, 5.) C'est d'abord le passage à l'hôtellerie de la mort, et enfin la demeure dans la maison de l'éternité.

La tombe! Sans doute on ne fait qu'y passer; on y repose une nuit, avant le grand réveil, au son de la trompette fatale. Pourtant il est bon de la visiter, d'en avoir connaissance, de cette étrange maison, avant d'en avoir possession. Car il faut aboutir là. Ouvrez une fosse : *Veni et vide*... La demeure et l'habitant! Belle architecture! beaux lambris! digne palais du roi de la création! Mesurez la profondeur, la longueur et la largeur. Mais qu'est-ce que l'homme? *pulvis in pulverem*. Cherchez, pesez une poignée de fétide poussière. *Pulvis est!* — Assez! refermez cette

fosse et laissez ce cadavre, cette chose sans nom, dans ses ténèbres; à la mort ses mystères! Au dehors, à la surface du sol, que paraît-il? Durant quelques semaines une terre récemment remuée, légèrement soulevée... sur laquelle on passe et on repasse, sur laquelle l'enfant se joue; bientôt le sol s'affaisse, s'aplanit... foulé et durci, il se couvre d'un gazon plus épais! — *Ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus.* (Sap. II, 2.) Nous sommes nés du néant, et nous serons plus tard comme si nous n'avions jamais été. L'homme est effacé... il n'y aura pas une trace de ses pas sur le sable mouvant... *Non est vestigium invenire.*

Mais enfin *ibit homo in domum æternitatis suæ.* O parole effroyable! *Domum æternitatis*, une demeure d'éternité, *et æternitatis suæ*, nous en sommes architectes, comme nous en serons les habitants. Ici on est sous la tente et on y doit vivre en conséquence, et ici on doit édifier cette demeure permanente pour l'autre monde. C'est l'œuvre propre de la vie; à la mort on déménage, bon gré mal gré, *venit hora ut transeat ex hoc mundo, ad Patrem.* (Joan. XIII, 1.) L'heure est venue où il faut passer de ce monde dans le sein du Père. *Opera sequuntur illos...* voilà les matériaux! on aura ce qu'on aura fait. La mort est donc le point décisif où, la tâche faite, on reçoit son salaire en conséquence; on est transporté

dans la demeure éternelle. *Attollite portas... elevamini portæ æternales.* (Ps. XXIII, 7.) Ouvrez-vous, portes des cieux. Mais ne nous y trompons pas; la mort est l'écho de la vie! d'ailleurs chaque respiration peut être notre dernier soupir; donc, à chaque instant, j'opte pour moi entre la vie et la mort, je suis sous le poids d'une éternité! Ainsi la mort, qui m'apprenait à me mépriser en ce que j'ai de mortel, m'apprend à m'estimer à ma valeur en tant qu'immortel. — *O mors! bonum est judicium tuum!* O mort! votre jugement est salutaire. (Eccl. XLI, 3.)

8. Préparation à la mort.

Il y a deux degrés dans cette préparation, suivant notre relation avec la mort : ou nous sommes sous sa menace, ou nous sommes déjà sous ses étreintes. Mortels, nous avons à la prévenir, car la vie n'est qu'un voyage vers la mort; mourants, nous avons à l'accueillir, car la mort n'est qu'un passage à l'éternité.

1° *Préparation du mortel : motif.* — La mort est unique. Qui ne prendra pas ses mesures pour ne pas manquer un premier coup qui sera le dernier? S'il y avait deux morts, on pourrait absolument en risquer une et se réserver pour l'autre. Mais il n'y en a point une première pour s'essayer à la seconde, ni une seconde pour

pour réparer la première. En une seule fois c'en est fait de nous !

La mort est critique par l'affaiblissement des forces physiques épuisées par la maladie, et des forces morales absorbées par la tristesse, par le redoublement du combat spirituel dans cette agonie de la nature, par l'isolement complet des personnes et des choses de ce monde. Tout reste et on s'en va.

La mort est décisive. C'est le moment d'où dépend l'éternité ! où l'arbre tombe, il reste.

Époque. — Ici deux partis possibles, un seul prudent. Ou vous hâtez la préparation, ou vous la différez ; si vous prévenez la mort, vous êtes assurés ; mais si elle nous prévient, nous sommes exposés, bien plus, nous sommes livrés et perdus. Il y a du moins toutes les éventualités d'un peut-être. Or, qui voudrait hasarder sa vie sur la foi d'un peut-être ? Mais qui voudra risquer son éternité ?

Méthode. — Le préparatif essentiel qui assure une bonne mort, c'est l'état de grâce. L'âme en grâce peut être en paix, la crainte n'est pas pour elle, mais l'espérance. La mort, si elle survient, ne vient qu'en amie, et sa visite sera le bienfait suprême qui couronne la grâce par la gloire.

Un préparatif utile qui ménage une douce mort, c'est 1° de faire connaissance avec cette in-

connue; de nous familiariser avec son souvenir, de nous habituer à son commerce, de nous exercer d'avance par des essais au grand art de mourir; 2° de nous assurer pendant la vie pour l'heure de la mort, l'assistance de Marie, qui assista Jésus mourant, et de Joseph qui fut assisté de Jésus et de Marie.

2° *Dispositions du mourant.* — Telle vie, telle mort. Le chrétien doit mourir en chrétien, et, dans sa mort comme dans sa vie, plus que dans sa vie, glorifier son Dieu, édifier ses frères : glorifier son Dieu par la résignation; créature, je m'immole à la volonté de mon créateur; pécheur, je me soumets, en la subissant, à la sentence de mon juge; chrétien, je m'unis à la condition de mon Sauveur; Jésus est mort, je veux bien mourir! Actes sublimes de religion, de contrition et de charité; édifier par la patience. Une telle mort couvre toutes les taches, achève toutes les vertus de la vie. L'âme s'exhale comme un encens, comme un parfum. Une famille, une ville reste embaumée.

Mais où prendre ces dispositions? L'Église nous les donne par les trois sacrements : l'absolution, qui laisse la paix pour le passé, l'Extrême-Onction, qui confère la force pour le présent; et l'Eucharistie, qui apporte l'espérance pour l'avenir. Sainte armure contre le péché, contre l'enfer et contre la mort.

Comment entretenir ces sentiments? Par les derniers actes de piété. Tant que le cœur bat, actes de foi, d'espérance et de charité. Que la foi et l'espérance nous accompagnent jusqu'au seuil, la charité seule doit le franchir.

Tant que les yeux sont ouverts, le regard sur le crucifix ou vers le ciel. Voilà mon modèle, ma couronne!

Tant que la bouche respire, les saints noms de Jésus, Marie, Joseph!

Alors tout est consommé! la mort n'est plus que le passage de l'exil à la patrie, la déposition de l'âme entre les mains de son créateur, la rentrée du sang divin dans le cœur sacré de Jésus.

9. La mort des justes.

Mori lucrum. (Phil. I, 21.) — La mort est sans doute un gain pour les justes; mais la mort des justes n'est-elle pas du moins un dommage pour tous les autres? Car enfin, n'est-ce pas la perte des personnes, la disparition des exemples et la rupture du commerce? Non; au contraire, la mort achève les personnes, complète les exemples et achève les rapports.

1° *La mort achève les personnes*, car elle leur aisse d'abord la vérité de la vie. Quand le composé humain se dissout pour un temps, l'âme

humaine non-seulement part avec sa vie, mais elle passe dans la vie même.

Oui, par delà, il y a bien plus de vie qu'auparavant : ici n'avons-nous pas encore à mourir? là on n'a plus qu'à vivre.

De plus, la mort ajoute et le prestige du temps et la majesté du souvenir. Ainsi sommes-nous; les personnes semblent grandir dans le lointain du passé, elles grandissent surtout en effet du milieu de la nuée divine.

2° *La mort complète les exemples.* — D'abord elle maintient, et sans démenti désormais possible, tous les exemples de la vie; puis elle les ratifie par la persévérance jusqu'à la fin et elle les glorifie par la récompense dans l'éternité.

3° *La mort consomme les rapports,* car elle les rend plus rapides, plus intimes et plus utiles. Ah! quoi de meilleur? on se retrouve en esprit, on se touche par le cœur et on se rencontre en Dieu.

10. Le saint viatique.

Iterum venio et accipiam vos ad meipsum. Je reviens pour vous emmener dans ma demeure. (Joan. XIV, 3.) — Notre-Seigneur, qui nous aima jusqu'à la fin de sa vie, nous aime aussi jusqu'à la fin de la nôtre. *In finem dilexit. Il aima jusqu'à la fin.* (Joan. XVI, 1.)Il serait étrange, quand

tous nos jours ont été marqués par des bienfaits, que le dernier fût seul excepté, et qu'il y eût ainsi pour nous moins de secours, précisément à l'heure où il y a plus de besoins. Non, Jésus ne se démentira pas, il se surpassera plutôt lui-même. En effet, voici sa promesse : *Venio et accipiam.* Il promet une double visite; d'abord il nous visitera sur notre calvaire; à notre tour, nous le visiterons dans son paradis.

1° *Iterum venio.* Voici la visite du consolateur. Le prophète l'avait bien dit : *Secundum multitudinem dolorum meorum consolationes tuæ. Le nombre des consolations est en raison du nombre des douleurs.* (Ps. XCIII.) Il y a dans la mort comme une multitude de douleurs, il y aura donc une multitude de consolations, ou plutôt une seule suffit pour toutes.

Ce sont d'abord les tortures ou les angoisses de la maladie. La nature est en convulsion ou en défaillance. On ne sent plus la vie que par la douleur. *Veni, Domine Jesu!* Ah! venez, Seigneur Jésus. Je viens, dit-il, *Iterum venio.* L'image seule du crucifix console déjà; que sera-ce de la présence réelle et de la possession intime du Dieu crucifié?

Je suis comme Jésus, dit-on, devant le crucifix; Jésus est en moi, dira-t-on, après le viatique. Je vis, je souffre, je meurs; non, ce n'est pas moi, mais Jésus en moi, et Jésus sait souffrir et

mourir. *Jam non ego, vivit vero in me Christus.* (Gal. II, 20.) Il a l'expérience de la chose, car il a goûté l'agonie et la mort. Je me laisse faire et je me laisse mourir comme lui.

Ce sont les regrets de la séparation, et les ennuis de l'isolement funèbre. Je m'en vais et ils restent ! Moi sans les miens et les miens sans moi ! double désolation ! Ah ! venez, Seigneur Jésus ! Je viens, dit-il, *Iterum venio.* Ah ! je ne suis donc pas seul, mon père est avec moi. Jésus est toujours Emmanuel ; et le même Jésus reste des deux côtés, et avec celui qui meurt et avec ceux qui survivent ; donc on n'est pas séparé, on demeure uni en Jésus-Christ, on se tient encore, on se touche et on se communique par cet intermédiaire.

C'est encore l'horreur de la dissolution, l'agonie avant la mort. Que peuvent donc des mortels pour un mourant ? Ah ! venez, Seigneur Jésus. Je viens, dit-il, *Iterum venio.* Voici la vie même, Jésus, je la mets dans mon sein, et je cache ma vie en Dieu avec Jésus-Christ.

C'est enfin l'appréhension du jugement. On est à la limite, l'heure va sonner, et à l'heure même on va comparaître devant le juge des morts. Que vais-je dire ? Mais que vais-je entendre ? Ah ! encore une fois, venez, Seigneur Jésus. Je viens, dit-il, *Iterum venio.* Ainsi le même que je vais trouver, vient me trouver ; encore un instant,

mon sauveur, et tout à l'heure mon juge. Ah! cette fois, *non dimittam te donec benedixeris mihi* (Gen. XXXII, 26), je ne vous lâcherai point que vous ne m'ayez béni; je m'assure de vous contre vous-même; bénissez-moi avant de me couronner.

2° *Accipiam vos ad meipsum.* — Charmante expression dans sa simplicité, et vraiment pleine de vérité comme de grâce! jusque-là, dans la communion, c'était nous qui prenions, qui recevions Jésus; mais cette fois, dans le viatique, c'est vraiment Jésus qui nous prend et qui nous emmène avec lui et chez lui. *Accipiam vos ad meipsum.* Le membre suit le chef et se joint à lui dans l'unité d'un même corps et dans la communauté d'un même bonheur.

En effet, déjà la confession, avec la contrition universelle et l'absolution générale, préparation prochaine du saint viatique, vient d'affranchir l'âme de l'enfer. L'abîme éternel est donc à jamais fermé. Bientôt l'Extrême-Onction, accompagnement ordinaire et naturel du saint viatique, acquitte l'âme, du moins en partie, du purgatoire, et par la vertu même du sacrement, et par la patience qu'elle inspire au malade, et par les indulgences que l'Église y attache; le *creuset* temporaire est presque fermé lui-même, le ciel seul reste ouvert. Ah! le ciel est déjà dans l'âme; encore un moment et l'âme sera dans le ciel.

L'action de grâces devient la transition naturelle du temps à l'éternité, commencée ici-bas, continuée là-haut pour ne finir jamais.

Qui ne voudra procurer aux siens et s'assurer à soi-même cette double visite, divine d'abord, et enfin céleste ? Le soleil de l'Eucharistie se leva sur notre enfance et se couche sur notre déclin ; là dans l'espérance, ici dans la gloire. Je ne sais dire s'il est plus radieux à l'un ou à l'autre horizon, car il ne se couche que pour se relever. *Il monte vers le couchant, ascendit super occasum* (Ps. 67), oui, pour se relever au midi éternel.

II. Devoirs de la mort.

La mort, comme la vie, et plus encore, a des devoirs. S'il faut prendre la vie au sérieux, il faut prendre la mort au surnaturel. Je me représente l'enfant de Marie comme un ange consolateur penché sur une couche pour consoler, ou sur une tombe pour prier, et enfin elle-même, comme une généreuse martyre sous la main de Dieu, dans l'acte du dernier dévouement et dans l'état du dernier sacrifice.

1° Assistance dans la maladie.

Empressement assidu, car l'âme est en détresse, en péril, en crise. Service intelligent, selon l'ordre de nécessité, le secours des sacrements, le con-

cours des prières, les consolations de l'amitié... Dans la mort, regret tempéré par l'esprit... ainsi Marie pleurait, espérait, *doluit*, *sperabat*. Souvenir converti en suffrage... Ainsi l'Église implore.... *memento*, *Domine*.

2° Persévérance.

Un enfant de Marie doit et peut faire sa mort. Certes, il faut être actif plus que jamais dans cette suprême affaire.

Comment doit-on faire sa mort? comme a dû être la vie... hommage, apostolat.

Comment peut-on la faire telle?

Dans le cœur, les trois actes de foi, d'espérance et de charité.

Sur les lèvres, les trois noms de Jésus, Marie, Joseph.

Le crucifix à la main.

Le regard au ciel.

12. Dédicace.

Six jours avant Pâques, Jésus vint à Béthanie; c'était le samedi. Comme il aima les siens jusqu'à la fin, son zèle semblait croître en face de la mort. Depuis le dimanche jusqu'au vendredi suprême, il partait donc de Béthanie dès l'aurore, venait à Jérusalem dans le temple de Dieu, y prêchait tout le jour, et vers le soir sortant de la cité inhospitalière, après avoir prié dans le fatal jar-

din, il retournait à la maison de Lazare ressuscité. Or, à sa première entrée dans le temple, on eût dit un marché; il y avait là des tables dressées, et on vendait et on achetait. Une fois déjà, trois ans plus tôt, il avait purgé le lieu saint de ce trafic sacrilége. Une seconde fois l'Agneau devient comme un lion, son regard s'allume, sa voix tonne, son bras s'arme; il parle en maître et en vengeur. *Domus mea domus orationis est.* Ma maison est une maison de prière. (Luc, XIX, 46.) A sa vue, à cette voix on se tait, on tremble; on a fui. Où sont déjà les profanateurs? Mais chassés la veille, ils reparaissent le lendemain; Jésus revient, les chasse encore une dernière fois, et après avoir fait le tour et l'inspection de sa maison, il sort du temple. Sa leçon était donnée pour toujours; encore un peu de temps, elle était scellée du sang divin.

Il faut profiter de cette leçon. — L'Église est la maison de Dieu. — Bien que le Seigneur universel ait toute la terre sous son domaine et tous ses habitants à son service, *Domini est terra... et universi qui habitant...* (Ps. 23), toutefois, dès l'origine des choses humaines, en vertu d'une dédicace religieuse, une enceinte séparée des espaces profanes fut affectée et réservée à l'usage de Dieu. Tracer ainsi sur le sol les limites du culte, ce n'était point restreindre l'immensité, ni diviser la simplicité de l'adorable essence. Dieu partout

présent, partout entier, résidait surtout, c'est-à-dire, se signalait lui-même dans le sanctuaire choisi, afin d'y recevoir nos hommages et d'y conférer ses bienfaits.

On peut suivre dans le cours des âges le progrès de ce culte original avec le progrès de l'humanité; l'hôte trois fois auguste qui ne dédaignait pas notre compagnie se contentait aussi de notre fortune. Ainsi, au berceau du monde, un autel de pierre ou de gazon où l'homme pasteur offrait les prémices de ses champs s'appelait la maison de Dieu, *Lapis iste vocabitur domus Dei.* (Gen. XXVIII, 22.) Plus tard, quand la famille devient un peuple, mais nomade encore et sans patrie, l'autel se transforme en tabernacle, et Dieu même comme un voyageur loge sous la tente du désert. Enfin dans la société stable, la maison de Dieu commence à s'élever comme un édifice. Solide, elle porte sur le roc, *ædificata est domus Domini supra firmam petram* (Matth. VII, 24); sublime, elle couronne la sainte montagne, domine la cité, *fundamenta ejus in montibus sanctis* (ps. 86); mais unique encore, il n'y aura qu'un seul temple, comme il n'y a qu'un seul Dieu, et pour un temps Jérusalem sera le sanctuaire du monde. *Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.* (Joan. IV, 20.)

Cependant ce temple n'était lui-même qu'une ombre de l'Église. Voici enfin la vraie maison de Dieu; car enfin, il ne suffit pas qu'une maison

soit bâtie, il faut qu'elle soit habitée; Jésus-Christ est tout dans une église. Partout où il y a la présence réelle et permanente de Jésus-Christ, il y a une maison de Dieu. Comme il était à Bethléem, et comme il est au ciel, il est aussi dans l'église. Là il ne paraissait qu'un homme, là il apparait un Dieu, ici il ne paraît ni l'un ni l'autre; il disparaît, mais il réside. Il y a donc diversité d'apparence; mais il y a égalité de présence et identité de personne. Il est là! c'est lui! Je le crois et je le sens. C'est donc ici la maison de Dieu et le ciel de la terre.

Maintenant que ces maisons de Dieu soient humbles ou superbes, qu'importe? Sans doute pour un tel hôte ce n'est point assez de toutes les splendeurs de la nature, de tous les prodiges de l'art. Au fond rien n'est digne de Dieu que Dieu même. Aussi la divine majesté habite en soi, et c'est le seul ciel capable de la contenir. Pour nous, nous aimons les basiliques fameuses de nos cités, ces monumentales expressions de la pensée chrétienne, vastes et profondes comme la foi, élancées comme l'espérance, inébranlables comme l'éternité; elles nous élèvent à l'adoration du Dieu très-haut et très-grand; mais nous aimerons aussi la modeste chapelle du village, elle nous porte à l'amour du Dieu très-bon qui grandit à nos cœurs en se rapetissant à nos yeux.

Pourtant que de jours mauvais dans le cours

238 19

de ces dix-huit siècles ! Que d'orages ont passé sur ces maisons de Dieu ! Que de fois la voix du ciel a pu dire à l'aveugle persécuteur : Je suis ce Jésus que tu persécutes. *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* (Act. IX, 5.) On ne peut pas l'arracher du ciel, du moins on le chasse de l'église, et le Sauveur exilé du monde se retire au désert ; déjà caché il se cache plus encore ; mais il ne s'en va pas de cette terre ingrate où son amour l'enchaîne ; il trouvera quelque part une autre Bethléem, et dans l'ombre d'un réduit ignoré, au fond des catacombes, il lui suffira d'un autel pour l'y recevoir et d'un cœur pour l'adorer. Dès que le calme succède à la tempête, Jésus reparaît porté par ses prêtres, rentre dans sa maison purifiée, remonte sur un autel plus radieux, et tandis que tous les siens rassemblés après la dispersion l'adorent en disant : Vous êtes toujours notre Dieu ; en les bénissant il répond : Vous êtes toujours mon peuple.

C'est donc là notre privilége incomparable et inamissible ; l'église est la maison de Dieu. En vérité, s'écrie le prophète, il n'est point sur la terre de nation aussi favorisée du ciel, j'en atteste les anges du sanctuaire, j'en atteste nos ennemis mêmes.

Quel contraste ! Quand le chrétien voyageur dans de lointaines contrées rencontre au milieu de nations infidèles la mosquée ou la pagode, il

est saisi d'une indicible horreur : ici, le démon est Dieu, c'est le culte de l'enfer. Quelle différence encore ! Quand chez des peuples voisins ou au sein même de la patrie, le catholique vient à rencontrer un temple protestant, il est pris d'une involontaire tristesse. Quel vide dans cette maison ! Quel désert où il n'y a point de Dieu ! Ah ! frère, dis-moi donc où est ton Dieu ? Qu'en as-tu fait ? Quoi ! Emmanuel n'est plus avec toi ! tu demeures orphelin dans l'exil, et tu n'as pas même souci de ta perte irréparable ! Mais n'entends-tu pas ? *Lapides clamabunt.* Les pierres elles-mêmes t'accusent et te condamnent. Cette antique demeure, aujourd'hui désolée, monument de la foi de tes pères, fut jadis une maison de Dieu ; *Ecce locus ubi posuerunt eum.* (Joan. XI.) Voici encore le lieu où on l'exposait, où on l'adorait, là même était l'autel et le tabernacle. Et maintenant *non est hic*, il n'est plus ici ; plus de Dieu, plus d'anges encore une fois, c'est un désert, c'est la mort. Ah ! frère, reviens à ton passé, il est toujours nouveau pour nous.

Pour nous, enfants de la tradition, gardons l'héritage du trésor eucharistique, le Dieu de notre cœur, ce patrimoine de l'exil comme de la patrie, *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (Ps. 72), et conséquents avec nous-mêmes, adorons si nous croyons, et rendons gloire à Dieu.

13. Immaculée Conception.

Macula non est in te. — Qui donc a mérité à Marie son Immaculée Conception?

Et qu'a-t-elle mérité à Marie?

1° Qui a mérité ce privilége?

Ce n'est pas Marie elle-même, car il faut être avant de mériter, et Marie n'existait pas avant d'être conçue. Ce n'est pas nous non plus; nous qui ne pouvons pas nous délivrer, comment aurions-nous pu la préserver?

Toutefois, si nous n'avons pas été la cause, nous avons été l'occasion. Aussi Marie s'en souvient, et ce mystère la rend, sinon reconnaissante, du moins compatissante.

C'est Jésus lui-même qui a mérité, oui, pour l'honneur de sa personne, dans l'intérêt de son amour et au prix de son sang.

2° Qu'a mérité à Marie d'être Immaculée? La divine alliance. *Gratia plena, Dominus tecum.* Une double domination de l'innocence auprès de Dieu, *Sancta Maria... ora!* de terreur sur le démon, *Ipsa conteret caput!* (Gen. III, 15.)

Le culte de la confiance et de l'imitation.

14. Troisième partie de la contemplation de l'Incarnation (tirée du commentaire sur les exercices).

Ne sentons-nous pas le besoin de reposer nos regards fatigués? Dans la méditation sur l'Incarnation, après avoir contemplé le monde d'alors qui ressemblait fort au monde d'aujourd'hui, on se transporte au ciel et dans le sanctuaire virginal de Nazareth, pour y contempler une scène bien meilleure. Ainsi jadis faisait Marie elle-même, elle laissait le monde et vaquait à Dieu. Ainsi fait encore l'Église elle-même. Elle nous demande de fixer nos cœurs au centre des vrais plaisirs, *inter mundanas varietates, ibi nostra fixa sint corda ubi vera sunt gaudia.* (Oraison du quatrième dimanche après Pâques.)

Comment Marie se préparait-elle à être le digne tabernacle de son Fils? En s'humiliant et en remerciant. *Humilians se et gratias agens.* (Ex.) En ces deux mots saint Ignace a révélé le cœur de Marie et résumé sa vie. Voulez-vous savoir ce qu'elle faisait? *Humilians se;* ce qu'elle disait? *Gratias agens.* Rien de plus vrai, rien de plus juste.

1° D'abord, cet abrégé, *humilians se*, est véridique au point de vue de l'histoire. Quand on

étudie le caractère de Marie traduit dans sa propre vie, elle apparaît partout infatigable et comme insatiable en fait d'humilité. Bien loin de dire : C'est assez; elle répétait : Encore plus! Et c'est parce qu'il tenait à la contenter que son Fils a tant pris à cœur de lui procurer humiliations sur humiliations. Du commencement à la fin, humilité d'abord, puis humiliation jusqu'à ce que tout s'efface et disparaît.

2° Cette expression, *humilians se*, est encore vraie au point de vue spécial de la vertu d'humilité. Oui, l'humilité *s'humiliant* est la seule vraie parce qu'elle est la seule conséquente avec elle-même, sincère parce qu'elle est logique et pratique. Il ne suffit pas de l'humilité au passif; on peut être fort humilié et n'être pas humble du tout; et n'est-ce pas le cas de tout orgueilleux? Il faut que l'humilité vienne et demeure à l'actif, que le cœur s'y mette avec les mains, ou en s'appropriant les humiliations volontaires. L'expectative simple dans une réelle inaction ne suffit pas. Est-ce qu'on attend la fortune les bras croisés? On veut de l'humilité; on en fait.

3° C'est le vrai et dernier mot au point de vue général de la perfection. Saint Ignace la nomme la vraie doctrine de Jésus-Christ. Que dis-je? c'est l'idée dominante, le point central et le nœud; saint Ignace l'a constaté d'une manière aussi ingénieuse que certaine; il a observé qu'en

ce point convergent l'action divine et l'action diabolique. Donc là est l'endroit décisif.

4° *Gratias agens.* Marie s'humiliant se mettait dans la vérité; rendant grâces, elle remplissait toute justice.

5° La reconnaissance justement attribuée à Marie. L'humilité est d'ailleurs comme la mère de la reconnaissance. Combien le cœur immaculé de Marie dut être reconnaissant! Je vous exalterai, Seigneur, parce que vous m'avez choisie. Combien le cœur maternel! *Magnificat...* La parole ne suffit plus, il faut un chant, et le cantique sorti de ses lèvres resta toujours dans son cœur.

Elle est justement rendue à Dieu, *justum, æquum, dignum.* L'Église ne sait assez dire combien Dieu la mérite, combien nous la devons. C'est l'hommage rendu à la bonté divine, car Dieu en tout est le bon Dieu, et nous avons à le bénir de tout, parce qu'il nous bénit en tout. Aussi, la reconnaissance gagne, apaise le cœur de Dieu. Voulez-vous une précaution oratoire, dit l'Apôtre : que la reconnaissance précède vos demandes, *cum gratiarum actione petitiones vestræ innotescant apud Deum...* (Phil. IV, 6.) Ainsi à cette heure, pour nous concilier Dieu, un *Te Deum* vaut un *Miserere.*

6° Elle est justement exprimée, acquittée par nous, et c'est le témoignage d'un bon cœur et

d'une bonne volonté : aussi, *salutare.* C'est le moyen de prendre tout en bonne part et de tirer de tout bon parti. Même les maux deviennent des biens à raison de leur principe et de leur fin, et la reconnaissance a les promesses de la vie présente et de la vie future.

Et voilà la spiritualité au complet, deux mots qui embrassent Dieu et l'homme, qui ordonnent tout et s'équilibrent l'un l'autre. L'humilité incline, la reconnaissance dilate; là c'est le Calvaire; ici c'est le paradis; assez pour le mérite, assez pour le bonheur.

15. Avant Noël, avant la communion.

Parate viam Domini. — Il faut faire une place à Jésus-Christ.

Il faut la décorer.

1° Faire place. A Bethléem, *non erat eis locus.* Ils n'avaient pas de place. (Luc II, 7.) Hélas! image de ce monde! *in propria venit et sui eum non receperunt.* Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas reçu. (Joan. I, 11.) Je me représente Jésus allant de porte en porte. Ici portes closes, la place est prise. Le péché est là, Jésus ne cohabite point avec le démon. *Non erat locus.*

Là, portes ouvertes, mais ouvertes à tout le monde, il y a donc foule, presse et cohue. *Non*

erat locus. Quand il y a ainsi place pour tout le monde, il n'y en a pas pour Jésus.

Ailleurs enfin, mauvais accueil à la pauvreté et à l'humilité. *Non erat eis locus.*

2° Décorer la place, l'approprier aux usages et aux habitudes de Jésus.

Jésus s'est servi d'une crèche pour naître et d'une croix pour mourir. Tels sont ses goûts. Que notre cœur soit une crèche par la pauvreté humble, un calvaire par un généreux amour. Jésus ne veut toucher la terre que par l'intermédiaire de la croix ou des reliques de martyr.

Jésus est habitué sur la terre à la paix du tabernacle et dans le ciel à la gloire d'un trône. Que notre cœur soit un tabernacle et un trône. Dès que Jésus est à la première place, il est comme sur un trône.

Ainsi préparez une demeure pour Jésus-Christ, *da locum Christo*, et voici qu'en retour : Je vais vous préparer une demeure, *vado parare vobis locum*. (Joan. XIV, 2.)

16. Noël.

Contraste entre les désirs des hommes avant la venue de Jésus-Christ et l'indifférence des chrétiens. — On ne saurait douter de l'action édifiante de Jésus-Christ avant sa venue. On dira peut-être : Jésus-Christ pouvait-il donc agir

quand il n'était pas? Quand il n'était pas! Est-ce que Jésus-Christ n'était pas? je ne dis point seulement comme Verbe engendré dans le sein de son Père de toute éternité! mais je dis : Est-ce que Jésus-Christ n'était pas comme Verbe incarné dans le décret du ciel et dans l'espoir du monde, aussitôt après la déchéance et peut-être avant même la création? Il n'était pas né, mais il était prédestiné et espéré, et cette attente suffisait pour établir entre nos devanciers et le Sauveur futur une réciprocité d'affections et d'effets, d'une part l'adoration anticipée du désir, et de l'autre la grâce rétroactive du salut.

Mais comment s'ouvrit donc pour le monde agonisant dès le berceau cet horizon d'une vie meilleure sous les auspices de la miséricorde? L'homme par lui-même n'était pas plus capable d'inventer l'espérance que de réaliser le salut. Mais le ciel daigna prendre l'initiative, et c'est sur sa promesse que l'homme put fonder l'espérance, et de ce point de départ qu'il put lancer le désir. O miséricorde victorieuse de la justice! la même heure vit briller la foudre prédite, et poindre l'aurore inattendue. Dieu, notre père bien plus que notre juge, unit dans son arrêt une promesse avec une sentence. Les deux coupables consternés par le décret de mort, se rassurent à cette nouvelle de vie; ils élèvent leur tête tristement baissée vers cett terre d'où ils viennent de sor-

tir, et où ils vont rentrer; leurs yeux pleins de larmes se fixent vers le libérateur signalé dans le lointain, et après un repentir qui ne sera pas sans espoir, leur dernier soupir appellera un nom inconnu, mais certain, le nom propre de Jésus qu'ils invoqueront sans le savoir.

La promesse, ce débris d'une prospérité évanouie, ce gage d'une réhabilitation assurée, devint dès lors le commun héritage de la famille humaine, le testament d'une génération à l'autre, et l'espérance inclinait le présent vers l'avenir et rattachait le monde à Dieu. D'ailleurs pour alimenter sans relâche cette religion de désir et d'espérance, Dieu désigne et sépare des nations, pour devenir son peuple, une famille dont l'histoire n'est qu'une longue prophétie, et il constitue Israël le seul dépositaire et gardien du serment de Dieu, le premier organe et témoin de la foi du monde. Certes ce peuple étrange n'est que trop longtemps fidèle à son antique mission. Ne le voyons-nous pas encore immobilisé dans l'expectative d'un avenir qui est passé? Eh bien! c'est au milieu de ce peuple providentiel, que durant des siècles retentissent mille oracles qui promettent encore le Sauveur déjà promis, que paraissent mille figures qui le représentent, que mille prophéties éclatent qui le racontent. Son histoire est faite, son portrait fini longtemps d'avance, et si l'Évangile venait à manquer on

pourrait presque le refaire d'après la Bible. Enfin cette perpétuelle préparation de promesses toujours plus précises et de prophéties toujours plus spéciales, s'arrête souvent vers une époque voisine de l'événement même. Pendant quelques siècles le ciel se tait, la terre attend, *dum silentium contineret omnia* (Sap. XVIII, 14), quand tout à coup au milieu de ce majestueux silence, dans la nuit du 25 décembre, une grande voix part du plus haut des cieux : *Natus est hodie salvator!* aujourd'hui un Sauveur est né. (Luc, II, 11.)

C'est par ces révélations si fréquentes, si manifestes que Dieu soutenait alors la foi et provoquait le désir. Jésus-Christ était déjà comme exposé à tous les regards, et comme plus tard toute âme sincère pourra le voir assez pour l'aimer, ainsi pouvait-elle l'entrevoir assez pour le désirer. Car il est la lumière qui éclaire toute bonne volonté. La voit qui veut, la trouve qui la cherche, la reçoit qui la demande. Aussi tous ces justes, depuis le premier des patriarches jusqu'au dernier des prophètes, depuis Job qui habite le pays de la gentilité jusqu'à David qui naît à Bethléem et règne à Jérusalem, tous sont des hommes de désir, d'attente, observant s'ils ne découvrent point l'aube du jour, la saluant de loin, et déjà tressaillant de joie dans l'espérance. Ainsi l'Église qui représente par des semaines de jour, avant la fête de Noël, les semaines de siècles avant

le fait même de la nativité, ne s'exprime alors que par des aspirations multipliées : sa liturgie commémorative n'est plus qu'un soupir.

Mais pourquoi ces soupirs qui n'avançaient pas d'une seconde l'heure du salut? Pourquoi? Mais parce qu'ils étaient naturels et salutaires. Pourquoi le captif appelle-t-il la liberté, l'exilé sa patrie, l'orphelin sa famille, le malade la santé? D'ailleurs le désir sans doute n'accélérait pas précisément la naissance du Sauveur, mais il obtenait l'équivalent et hâtait la grâce du salut. Ainsi aspiré, le sang qui efface le péché remontait le cours des âges et toute chair participait à la Rédemption, *videbit omnis caro salutare Dei.* (Luc III, 6.) — Ah! que cette pensée doit consoler les fils d'Adam et réjouir les frères de Jésus-Christ! Non, nos aînés venus en ce monde en des jours moins heureux, ne furent pourtant pas laissés sans grâce et sans espérance, et si le ciel alors était fermé, il y avait une clef pour l'ouvrir. Jésus n'était pas encore et déjà il était Jésus. Justice soit donc rendue à la miséricorde du Père et à la gloire du Fils! Le disciple est un témoin véridique quand il atteste avoir vu au travers des ombres de Bethléem éclater une splendeur qui n'est pas de la terre, *vidimus gloriam quasi Unigeniti*, nous avons vu la gloire du Fils unique. (Joan. I, 14.) Ce n'est qu'un enfant et c'est un Sauveur. Avant de naitre il sauvait déjà, et à son

entrée dans le monde, sans parler des anges adorateurs qui formaient son invisible cour, des légions d'âmes rachetées et conquises, sanctifiées et sauvées, composaient à l'entour un immense et magnifique cortége. Tout genou fléchit devant le Seigneur Dieu et toute langue bénit le Dieu Sauveur, *omne genu flectatur et omnis lingua confiteatur*. (Phil. II, 10.) O désiré, soyez le bienvenu! Enfin le monde va passer de l'espérance à la charité.

Pourtant ici un contraste m'arrête : telle était donc la sainte impatience d'hommes qui ne se nommaient pas encore chrétiens, et quelle est la morne indifférence d'hommes qui se disent chrétiens? Ceux-là l'étaient de fait, du moins; ceux-ci ne le sont que de nom. Ah! si ces hommes de désir reparaissaient au milieu de notre monde contemporain, quelle ne serait pas leur stupeur! Quoi! le désiré est inconnu, oublié! On l'a, on ne le voit pas; on le voit, on ne le connaît pas; on le connaît, on n'en veut pas. Tout l'ancien monde s'élèvera en témoignage contre le nouveau. Que dis-je! n'y a-t-il pas encore des hommes de désir qui peuvent être substitués aux hommes d'indifférence? Ainsi Israël dédaigneux du Sauveur fut déshérité du salut, et la gentilité recueillit sa dépouille. O désiré, allez, ô Emmanuel, restez aussi; et n'êtes-vous pas désiré même de ceux qui vous oublient? Je les adjure : quel est ce vide? Vous leur manquez, et on ne vous rem-

place pas. Ce besoin, n'est-ce pas le premier des désirs, le cri du cœur?

17. Jésus-Christ médiateur.

Mediator Dei et hominum Christus Jesus. (I Tim. II, 5.) — Le Créateur a laissé l'homme entre les mains de son conseil afin qu'il disposât librement de lui-même en se faisant à son gré et en se donnant à son choix. Heureux si nous voulions nous faire de Dieu notre principe, et nous donner à Dieu notre fin! Mais nous défaillons dans l'imitation, et nous divaguons dans l'amour. Or voici Jésus-Christ le médiateur de Dieu et des hommes; d'une part, il abaisse le type de notre imitation, et de l'autre, il rehausse l'objet de notre amour; le premier jusqu'à terre, à notre portée; le second jusqu'au ciel, à son niveau; et nul désormais ne peut s'excuser d'imiter Dieu, nul ne peut se défendre de l'aimer.

1° *Dès l'origine*, il fut ordonné à l'homme créé à l'image de Dieu, de se faire à l'exemple de Dieu, *estote perfecti sicut Pater vester.* (Math. v, 48.) La perfection du modèle devait exciter l'émulation de la copie, et le terme infini sollicitait un progrès indéfini. L'homme n'en fit rien, *homo, cum in honore esset, non intellexit* (Ps. XLVIII); il se méprit, abusé par le tentateur, et au lieu d'imiter, dans son délire d'orgueil, il prétendit

égaler Dieu, et il tomba au-dessous de la brute, *comparatus est jumentis insipientibus.* (Ps. 48.)

Jésus vient alors! vrai Dieu et vrai homme, il dissimule sa divinité, afin qu'on ne prenne plus le change; il montre notre humanité, afin qu'on prenne plus de confiance et plus d'envie. Le voilà semblable à nous pour que nous devenions semblables à lui.

Le nouveau modèle n'est-il pas selon toutes les exigences de notre besoin du sensible? Jusque-là notre modèle réel et présent était invisible, *apparuit erudiens nos.* (Tit. III, 4.) Désormais il tombe sous les sens; on peut le voir, l'entendre et le toucher... Nous avons un immense désir de gloire; il divinise les vertus humaines... un grand défaut de force; il humanise les perfections divines... un cœur naturellement reconnaissant et naturellement pusillanime; il propose son exemple et surajoute sa grâce.

Transeamus et videamus verbum. (Luc II, 15.) Allons donc et voyons la parole, l'image en relief, en réalité, en personne, en vie et en action. Ah! elle est et elle paraît pleine de grâce et de vérité. Bethléem, la crèche, l'enfant, voilà l'école, la chaire, le maître! Quelle révolution! Ici, toutes les vertus éclatent, toutes les béatitudes retentissent! Tous les saints ont fréquenté cette école, toutes les merveilles ont jailli de ce cœur.

Mais aujourd'hui, ô maître! où sont vos dis-

ciples? L'école est déserte. Vous parlez et on ne vous écoute pas. On pense, on dit, on fait le contraire de ce que vous pensez, de ce que vous dites, de ce que vous faites. L'Évangile ne serait-il qu'une utopie, Jésus-Christ un mythe? Est-on chrétien pour la forme, à condition d'être païen pour la vie?

2° *Depuis la grande perturbation du péché d'origine,* comme notre esprit tend à monter par l'orgueil, notre cœur tend à descendre par la sensualité, et l'amour se prostitue à la créature. La déviation est générale; toute chair a corrompu ses voies; que cette plaie est profonde! Eh bien! Jésus-Christ saura faire de la charité avec l'amour-propre et la sensualité redressés et transformés. Il va recueillir partout notre amour égaré et le fixe en sa personne, en lui présentant son vrai terme et son digne aliment. Il s'est montré, *apparuit*, et il nous a ravis, *apparuit humanitas et benignitas.* (Tit. III, 4.) Comment ne pas aimer l'humanité à sa plus haute puissance, la divinité dans sa plus douce expression? *Omnia in manu.* (Joan. III, 35.) Le Père a tout placé dans la main de son fils, tous les attraits et tous les bienfaits, dès lors tous les cœurs. Ainsi il arrive que, tandis que nous connaissons visiblement le Seigneur, nous sommes par lui entraînés à aimer les choses invisibles.

18. La sainte famille et l'âme chrétienne.

Saint Ignace, dans une phrase que j'oserais presque dire inspirée, nous a donné la notion et jusqu'à la description de la vraie spiritualité. Pour rendre l'idée plus claire, il l'a revêtue d'une image sensible; il n'y a rien d'abstrait; tout est réel, vivant et palpable; il n'y a que des personnes en présence et en action; c'est un tableau, non, c'est une scène.

Saint Ignace met en regard Notre-Seigneur, Notre-Dame et Joseph, et l'âme chrétienne, tout le reste en ce monde ne vaut pas même la peine qu'on le regarde. D'abord me faisant pauvre, petit pauvre et leur indigne serviteur, *faciendo me pauperculum et servulum indignum.* (Ex.) Il faut commencer par là, mais ne pas s'y arrêter; il faut partir de l'humilité acquise par la connaissance de soi-même. Non-seulement on doit se connaître, mais on doit s'accepter et se confesser tel qu'on est. Je me ferai donc, ce n'est pas bien difficile, je le suis, il suffit de me donner pour ce que je suis, je me ferai un petit pauvre et un petit serviteur indigne; ne suis-je pas par nature ce petit pauvre, et par toute ma vie ce petit serviteur indigne? Que j'aime ces diminutifs! Ils vont à mon mérite et à mon goût. Il y a là je ne sais quoi d'humble et de simple qui me met à l'aise;

je me sens dans le vrai, et ma petitesse bien sentie; loin de me rendre craintif, me rend confiant et respectueusement familier.

Toutefois saint Ignace fait passer bientôt à la contemplation d'un meilleur objet, *spectando illos, contemplando illos,* il insiste deux fois, comme si je devais regarder Notre-Seigneur deux fois plus que moi-même. Je regarderai, mais par une vue fréquente et réflexe, *spectando,* par une vue sensible, *contemplando.* La vraie spiritualité s'occupe de Notre-Seigneur beaucoup plus que de nous-mêmes. On gagne plus à étudier un chef-d'œuvre qu'une caricature. Le repli trop continu sur soi enfante le chagrin, le dépit et le découragement. D'autant plus qu'on apprend assez à se connaître par le contraste même en connaissant Notre-Seigneur, comme la lumière fait mieux ressortir les ombres.

Mais ce n'est pas tout, la piété n'est pas oisive, la contemplation mène à l'action. Quand dans les exercices de piété on a vaqué à la connaissance préliminaire de soi, et à la connaissance intime de Notre-Seigneur, on en vient aux faits, et toute la vie va suivre comme conséquence : je les servirai dans toutes leurs nécessités, comme si j'étais présent, avec tout le dévouement possible. Voilà le divin service en esprit de foi et de zèle.

17. Paraphrase du *Gloria*.

La poésie alliée avec la mélodie, la plus lyrique des odes et le plus harmonieux des chants, un concert universel des intelligences et des cœurs, au ciel et sur la terre, en une seule voix, en l'honneur d'un seul Dieu; un hymne incomparable dont toute parole aime et tressaille, dont tout accent est une louange ou une prière, c'est ce qu'on nomme le cantique des anges, mis à l'usage des hommes. Qui dira ses merveilles? qui comprendra ses mystères? Que de choses sublimes sous de ravissantes paroles! La religion n'a rien de plus magnifique, la piété rien de plus suave. Heureuses les oreilles qui entendent ce cantique nouveau de la nouvelle Sion! Plus heureuses les lèvres qui les répètent! mais trois fois heureux le cœur qui s'en inspire! Si vous demandez l'histoire de cette composition immortelle, elle est de la même date que l'Évangile et elle sera de la même durée que l'Église. Le commencement du moins fut exécuté par les anges, dans la plus belle des nuits, pour la plus grande des fêtes; le reste fut bientôt après ajouté par l'Église; le tout est chanté par le prêtre, ce député du monde; à l'autel, ce sommet du sacerdoce; durant le sacrifice, ce centre de la religion. C'est l'hymne de l'Eucharistie, et comme l'Eucharistie est elle-

même le mémorial de tous les mystères divins et l'abrégé de tout le culte chrétien, l'hymne de l'Eucharistie est le cantique propre du christianisme. Tout s'y trouve : la Trinité adorable, l'Incarnation et la Rédemption. On y fait mémoire de la crèche, mention réitérée de la croix; on y donne un aperçu du ciel, les anges s'y unissent aux hommes, la prière succède à la louange, au temps répond l'éternité.

L'hymne angélique primitivement parti du ciel, retentit sur la terre répété par l'écho de tous les âges, et retourne incessamment, accru sur son passage, dans les profondeurs éternelles. Décomposons le tout dans ses parties, distribuons les rôles et distinguons les actes.

1° L'ouverture. L'Évangile en fait foi, le ciel même l'a confiée à un chœur d'anges, *facta est multitudo militiæ cœlestis dicentium : Gloria.* (Luc II, 14.) Voilà donc la bonne nouvelle! Jésus-Christ naît; avec lui le christianisme vient au monde. Le ciel le proclame sur la crèche et le définit en une phrase. Oh! qu'est-ce donc que la religion? Deux choses : gloire à Dieu et paix à l'homme; et ces deux choses n'en font qu'une, tant elles sont unies; la gloire de Dieu c'est de donner la paix à l'homme, et la paix pour l'homme c'est de rendre la gloire à Dieu. O bonté! Dieu a daigné mettre sa gloire dans notre bonheur, et placer tout notre bonheur dans sa gloire. Que la reli-

gion est grande, embrassant et unissant si bien Dieu et l'homme! Mais qu'elle est aimable aussi dans cette réciprocité de si doux rapports. — Quel oracle! Comme il est profondément vrai dans le temps et dans l'éternité! *Gloria Deo et pax hominibus.* L'homme ne séparera point ce que le ciel a uni. S'il donne à Dieu sa gloire, Dieu lui donnera sa paix; mais s'il refuse la gloire, on lui refusera la paix.

Le christianisme seul a réalisé cette devise du ciel, et seul aussi il a le droit de chanter ce que seul il a le pouvoir de faire; c'est par Jésus-Christ que la gloire est rendue à Dieu et la paix donnée à l'homme. L'ange entonna le cantique au-dessus de la crèche et le prêtre le continue auprès de l'autel; il y a une nativité de Jésus-Christ sur l'autel comme à la crèche, et le concert de Bethléem doit retentir dans l'Église.

Gloria. La gloire c'est la part de Dieu seul, *soli Deo gloria.* (I Tim. I, 17.) Il ne peut même pas la céder à un autre, parce qu'il ne peut pas abdiquer. *Gloriam meam alteri non dabo.* (Is. XLII, 8.) Seul il est le principe et la fin, l'alpha et l'oméga. Aussi est-ce la tâche de tout homme et de tout l'homme. Tous les devoirs comme tous les hommages sont enfermés dans la glorification de Dieu.

In excelsis... Dans le ciel surtout qui est le sanctuaire de Dieu; mais sur la terre aussi qui est le vestibule du ciel. Là-haut seulement la

glorification est parfaite, mais ici-bas seulement elle est méritoire, et nul ne chantera l'alleluia de la patrie, s'il n'a préludé par l'hosanna du pèlerinage.

Deo. A combien de droits? et à combien de titres?

Et. Que ce trait d'union soit béni! Malheur à qui voudrait le supprimer.

Pax. O le doux nom! ô la bonne chose! c'est le fond du bonheur, l'élément de la joie, et quelle paix! celle que le monde ne peut ni donner ni ravir.

In terrà. Quoi! même sur la terre; que sera-ce donc dans ce monde meilleur?

Hominibus. Donc à tous: il n'y a pas d'exception.

Bonæ voluntatis. Il y a pourtant une condition, mais qui dépend de nous. Si nous voulons! On ne demande à l'homme que la bonne volonté.

2° Maintenant tous les hommes vont répondre à tous les anges; l'Église triomphante, militante et souffrante fait chœur avec la cour céleste : *cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur*, commence par la louange, continue par la prière et finit par l'acclamation.

A la bonne nouvelle de la naissance d'un Dieu sauveur dans la crèche ou sur l'autel, voilà qu'un cri unanime s'élève de terre, un cri de reconnaissance à Dieu le Père qui donne son Fils,

et à Dieu le Fils qui se donne lui-même. Comme l'Église d'ailleurs correspond exactement à l'invitation du ciel réclamant la gloire pour Dieu, et promettant la paix pour les hommes.

Laudamus te! Benedicimus te! Louange et bénédiction; n'est-ce pas là *gloria Deo!* L'Église, soit qu'elle prie, soit qu'elle chante, parle toujours au pluriel et en commun. *Erat multitudo cor unum.* L'unité dans la multiplicité fait la beauté de son chant et la force de sa prière. Louange, ô Dieu, pour vos perfections infinies! Bénédiction pour vos bienfaits immenses.

Adoramus te! Glorificamus te! Vous êtes Dieu, nous vous adorons; vous êtes notre Dieu, nous vous glorifions. Nous vous adorons, *spiritu et mente*, de tout notre esprit et de tout notre cœur; nous vous glorifions, *ore et opere*, et par la voix et par la vie.

Mais tous ces actes, expressions variées de la reconnaissance, trouvent leur dernier complément à la crèche ou à l'autel par l'adjonction de la voix et du cœur de Jésus-Christ médiateur entre Dieu et les hommes : *per ipsum, et cum ipso et in ipso omnis honor et gloria.* En effet, l'Église met le comble à ses bénédictions par un dernier trait après lequel le silence est la seule louange possible. *Silentium tibi laus.*

Gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam. Parfaite reconnaissance qui remercie par

la charité parfaite, et s'acquitte d'un bienfait infini par un souhait infini. Grâces à Dieu! et pourquoi? Pour sa grande charité, pour sa grande miséricorde. Non, tout ce qui n'est pas Dieu s'efface. Grâces à Dieu pour sa grande gloire! O mon Dieu! je vous souhaite tout ce que vous êtes, et vous jouissez de tout ce que je vous souhaite; je vous en remercie, *gratias!* La grande gloire de Dieu, c'est Jésus-Christ, et la gloire de Jésus-Christ, c'est son Père; il est Dieu de Dieu, *Deum de Deo. Gratias agimus!*

Alors seulement les noms des personnes avec leurs titres.

D'abord Dieu le Père. *Domine Deus.* Seigneur Dieu! Dieu, voilà ce qu'il est en lui-même. Seigneur, voilà ce qu'il est pour nous. Sa nature et sa condition. Tout est par lui, et vient de sa puissance.

Rex cœlestis... Il est donc roi, non pas seulement un roi de la terre, mais du ciel. La terre est bien son domaine, mais le ciel est son royaume. Enfin, *Deus Pater omnipotens.* Sans doute *nemo tam pater..*. *ex quo omnis paternitas.* (Eph. III, 15.) Mais quelle alliance de mots! *Pater omnipotens.* O confiance! Je suis fils d'un père tout-puissant. *Credo in Deum Patrem omnipotentem.*

Ensuite Dieu le Fils. *Domine, Fili unigenite Jesu Christe.* Le Fils est Seigneur comme le Père. *Per quem omnia, propter quem omnia.* (Hébr. II, 10.)

Tout existe par lui et pour lui. Aux droits de nature n'a-t-il pas ajouté les droits de conquête?

Fili unigenite... Mais le fils unique de Dieu est devenu le premier-né de Marie, et fils de l'homme *dedit potestatem filios Dei fieri* (Joan. I, 12), il nous a donné d'être ses frères et ses cohéritiers.

A ce nom de Jésus, signal d'espérance, gage de grâce et titre de salut, commence la prière. Au cantique succède le gémissement; c'est le soupir de l'Église qui combat. Comme Jésus-Christ dans le jardin pria trois fois répétant la même parole, l'Église invoque trois fois presque dans les mêmes termes. Elle s'adresse directement à Jésus-Christ et par sa médiation à Dieu, selon sa coutume et suivant la recommandation de son divin Époux.

Domine Deus, Agnus Dei, filius Patris. Quels titres à la confiance! *Domine Deus,* quelle est sa puissance, mais quelle sera aussi sa miséricorde! *Agnus Dei!* Agneau de Dieu, il est donc aussi doux qu'il est fort. Le pasteur de nos âmes est un agneau! Voilà ma victime et mon Sauveur, ma rançon et ma caution. *Filius Patris.* Comment le Père n'exaucerait-il pas son fils et le fils ses frères? *Qui tollis peccata mundi, miserere nobis. Qui tollis,* oui, il les porte, il les ôte, il les expie et les efface. *Peccata mundi!* Donc aussi les miens dans le nombre. *Miserere nobis!* rien qu'une grâce. N'avez-vous pas tout ce qu'il faut

pour nous l'accorder, et nous tout ce qu'il faut pour l'obtenir ? Vous portez et vous ôtez les péchés, eh bien ! nous sommes pécheurs, ayez pitié de nous.

Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram. L'Église insiste une seconde fois, elle rappelle le souvenir de la croix ; en portant nos péchés, vous nous avez laissé vos mérites, eh bien ! suppléez à notre impuissance, *suscipe*, recevez notre prière dans votre cœur, signez-la de votre nom, présentez-la par vos mains.

Deux fois on a fait mention de la croix ; une fois du moins il sera question du trône. *Qui sedes ad dexteram Patris...* Oui, *ascendit ad cœlos, sedet ad dexteram Patris, cujus regni non erit finis.* Mais *miserere nobis.* Hélas ! nous sommes encore dans l'exil.

Pourtant la prière soulage et ranime. Au gémissement succède encore l'acclamation. Le chœur reprend donc : *Quoniam...* c'est la liaison. Oui, pécheurs par notre volonté, misérables par notre nature, malheureux exilés par notre conditition, nous vous prions, *quoniam tu solus sanctus;* il n'y a point de grâce hors de vous ; *tu solus Dominus,* il n'y a point de vertu sans vous ; *tu solus altissimus*, il n'y a point de gloire que pour vous, en vous et avec vous. Ah ! que j'aime à chanter ce cantique à mon Dieu ! *Tu solus...* point d'autre maître du monde. Il n'y a de salut,

de bonheur, de gloire qu'à vous connaître, qu'à vous aimer, qu'à vous servir; *Jesu Christe*. Que ce nom répété soit le dernier mot du cantique. Il introduit dans le sein de Dieu, *cum Sancto Spiritu, in gloriâ Dei Patris*, et ainsi l'hymne entonné par les anges, continué par l'Église, va s'achever pour ne finir jamais, *in gloriâ Patris. Amen!*

20. Année nouvelle. — Le passé.

Jesus Christus heri et hodie et in sæcula. (Hébr. 13.) — Il est une époque dans la durée qui donne beaucoup à penser et beaucoup à faire, c'est la transition d'une année qui s'enfuit à une année nouvelle. Un flot est poussé par un flot, une date effacée par une date. Ainsi s'écoule le torrent des choses, *torrens rerum fluit!* Une année de plus en arrière, une année de moins en avant. Entre ces deux alternatives l'âme ne sait de quel côté se tourner; comme entre deux abîmes, elle n'ose sonder le passé ni plonger dans l'avenir : d'une part quelles réalités! de l'autre, quelles éventualités! *Abyssus abyssum invocat.* (Ps. 41.) Le passé est acquis à la justice de l'histoire, l'avenir est consigné sous le secret de la Providence. Ah! puisse donc Notre-Seigneur régner hier, aujourd'hui et demain, sur notre passé, notre présent et notre avenir!

L'Apôtre nous apprend à réaliser ce vœu par son conseil et par son exemple.

Il semble que nous n'ayons plus à faire avec le passé. Le moyen d'ailleurs de se rencontrer quand on marche en sens inverse? Le passé n'est plus, comment serait-il encore? Les ombres ne sont-elles pas impalpables? De plus, ce qui est fait est fait. Eh bien! cependant, nous devons revenir sur le passé et nous pouvons en effet réagir sur le passé.

D'abord il faut acquitter les dettes du passé, *deponentes omne pondus.* (Hébr. XII, 1.) Une dette est une charge; déchargez-vous du passé pour marcher à l'avenir. *Deponentes pondus, curramus.* Or qui n'est point endetté deux fois par le mal qu'il a fait et par le bien qu'il a reçu? Payez à la justice par la pénitence, à la bonté par la reconnaissance.

Oui, repassez l'année dans l'amertume de votre âme. Cette revue est-elle sans remords? Que de pages à déchirer! Que d'heures dont l'écho éveille un reproche! Hélas! nos infidélités se tiennent, le péché est presque la trame de nos vies. J'appelle à moi mes œuvres, et je n'évoque que des réponses de mort. Ah! je me fais peur à moi-même. *Verebar omnia opera mea.* (Job. IX, 28.) Du moins qu'une amère pénitence soit ma douce punition. Avouer mes torts, c'est les désavouer, c'est les réparer et m'acquitter.

Mais une autre dette pèse moins sur notre conscience que sur notre cœur, et en la payant, nous nous acquittons envers Dieu et envers nous-mêmes. Tandis que nous vivions insoucieux et infidèles, Dieu pensait à nous et travaillait pour nous avec un infatigable amour. Dans cette année qui fut elle-même un bienfait, et le premier puisqu'il renfermait tous les autres, quel tissu! qui comptera les grâces? Qui les connaît seulement? Combien demeurent inaperçues et inappréciées! Après avoir gémi sur nous, tressaillons en Dieu. *Miserere mei, Deus.* Pardon, mon Dieu! *Te Deum laudamus.* Mon Dieu, merci! Restons sur le sentiment et l'expression du repentir et de la reconnaissance, ce sera bien finir avant de bien commencer.

Il faut secouer aussi les entraves du passé, *expoliantes veterem hominem.* (Col. III, 9.) Le passé se survit à lui-même dans nos habitudes, et nos jours en se succédant se transmettent un triste héritage de rancunes ou de routines. En vérité, puisque nous disons tous les jours, *dimitte nobis sicut et nos dimittimus*, jamais le soleil ne devrait se coucher sur notre colère. Mais faisons au moins tous les ans ce que nous faisons tous les jours. Que nos ressentiments viennent expirer devant la crèche, et nous aurons droit de chanter l'hymne de paix.

Mais rompons aussi avec la routine, cette

chaîne avec laquelle le passé remorque le présent. Rien de plus commun, rien de plus commode que de laisser aller sa vie sur les brisées des antécédents. La veille est la raison suffisante du lendemain, on ne fait pas ou on fait mal aujourd'hui parce qu'on a omis ou négligé hier. Or chaque jour recueillant ainsi l'état de choses antérieur et y ajoutant son produit, on n'aura pour résultat qu'une somme toujours croissante de déficit. Quel est donc cet étrange progrès? Quoi! on recule, loin d'avancer! Dépouillons ce vieil homme. Pour être constants, soyons toujours nouveaux. Chaque jour n'est-il pas à la fois le premier et le dernier, le dernier jour du passé et le premier jour de l'avenir?

Il faut se résigner aux réalités du passé, *quæ retro sunt obliviscens,* s'abandonner à ce que Dieu a voulu et dans un sens à ce que nous avons fait nous-mêmes. Dans la révolte ou dans le dépit il n'y a que l'amour-propre en pure perte. Au moins, c'est une nécessité, portons Dieu, *sustine Dominum*, et supportons-nous nous-mêmes, *sustine te*. Jetez sur des réminiscences amères le voile de l'oubli, par la résignation ou la componction.

Enfin il faut racheter le temps perdu, *redimentes tempus*. Bon conseil qui tire le bien du mal, venge les défaites par des victoires, surpasse les dommages par des profits. Telle fut aussi la

philosophie des saints. Alors on peut presque dire : heureuse faute ! *felix culpa !* Le passé presse de tout son poids. *Peccatum contrà me est...* (Ps. 50.) L'obstacle se change en moyen, et il devient utile même d'avoir été pécheur pour être saint.

21. Premier janvier. — Le présent.

Transition d'une année à une autre.

Domine, opus tuum in medio annorum vivifica illud. (Hab. III, 2.) Usons de ce procédé divin, et comme Dieu, au milieu des années qui s'en vont et qui viennent, restaurons et assurons notre grande œuvre.

Eh bien ! pour mieux saisir le présent, séparons-le de ce qui le précède et de ce qui le suit, aussi bien, il en est distinct par le fait ; le passé fut, l'avenir sera, le présent seul est. Dégageons-le, aussi bien, il est indépendant de l'un et de l'autre, ou plutôt il est seul vraiment disponible et influent sur le reste.

1° D'abord prenons cette année comme si elle était la dernière. Nous brisons alors avec l'avenir. Et n'est-ce pas notre perpétuelle illusion ? Nous vivons dans les désirs, les projets et les espérances, c'est-à-dire trop souvent dans les rêves. Eh bien ! pour couper court, prenons cette année comme si elle devait être la dernière. Après tout, elle peut l'être pour tous, elle le sera en effet

pour beaucoup. Et quand même elle ne le serait pas pour nous, que risquons-nous à le supposer? Enfin, dans un sens très-vrai, relativement au passé, elle est la dernière, elle est une fin qui termine, qui achève et qui couronne.

Or, *notum fac mihi finem meum, ut sciam quid desit mihi.* Faites-moi connaître ma fin afin que je sache ce qui me manque. (Ps. 38). Quand on se voit ainsi à la fin, alors on sait ce qui nous manque, car on sent ce qui nous reste. Hélas! il me reste peu, donc il me manque beaucoup.

Mais de plus, on rachète, on répare, on refait ce qui manque : 1° par le regret du cœur. Devant Dieu, le regret a une valeur et comme une vertu rétroactive; un vrai regret, ainsi qu'un vrai désir, est réputé pour le fait; 2° par le rachat du temps suivant l'industrie conseillée par l'Apôtre : *Redimentes tempus.* (Éph. v, 16.) En peu de temps on peut en mettre beaucoup, si seulement on met beaucoup de cœur. *In brevi explevit tempora multa.* (Sap. iv, 13.)

2° Prenons encore cette année comme si elle était la première. Nous rompons alors avec le passé. C'est encore là une de nos illusions, nous vivons sur les réminiscences, les impressions et les habitudes du passé. Dans un sens, relativement à l'avenir, cette année n'est-elle pas la première? Donc, oubliant ce qui est derrière nous,

marchons en avant. *Quæ retro sunt obliviscens, ad ea quæ sunt priora...* (Phil. III, 13.)

Or nous pouvons nous emparer nous-mêmes de l'avenir par la résolution, qui a elle-même une valeur anticipée. Toute résolution est une conquête de l'avenir. Que dis-je ? à toute heure, nous faisons l'avenir à mesure qu'il se fait lui-même présent, si seulement nous faisons le bien, pendant que nous en avons encore le temps. *Dum tempus habemus, operemur bonum.* (Gal. VI, 10.)

Ainsi le temps, comme l'éternité, se concentre dans un seul moment; ainsi la vie est-elle une continuelle mort et une continuelle naissance; ainsi devons-nous être, non pas les hommes d'hier ou de demain, mais les hommes d'aujourd'hui.

22. La nouvelle année. — L'avenir.

J'énonce un fait, notre ignorance de l'avenir; je donne un conseil, la défiance de l'avenir; je fais une offre, l'assurance de l'avenir.

1° *Ignorance.* — Cette complète incertitude nous répugne sans doute. Aussi, pour y échapper, que de conjectures, de suppositions, de prétendues prophéties ! que de questions curieuses ! que de fois nous disons comme les disciples : *Domine,*

quando? Domine, hic autem quid? Qu'arrivera-t-il? quand sera-ce? (Joan. XXI, 21.)

Et pourtant cette ignorance nous convient, car c'est l'ordre providentiel, c'est donc l'humaine condition : aux interrogations curieuses le Seigneur se contente de répondre : *Non est vestrum nosse : Quid ad te?* Ce n'est pas votre affaire... Qu'est-ce que cela vous fait? et chacun de nous va son chemin, comme l'apôtre, sans le dernier mot de l'avenir, *quæ ventura sint ignorans* (Act. XX, 22).

Mais surtout cette ignorance nous profite; sans elle nous n'aurions ni le mérite de la confiance, ni le stimulant de la crainte; nous n'aurions pas encore la grâce de l'épreuve future, nous n'aurions déjà plus la consolation de la jouissance présente.

La fleur serait fanée avant même d'être éclose.

Cependant, dirons-nous, si seulement on savait, on pourrait se préparer à un événement. Eh bien! précisément parce qu'on ne sait pas, on se tiendra prêt à tout événement, ce qui vaut bien mieux encore. *Vigilate, quia nescitis* (Matt. XXV); donc l'ignorance de l'avenir nous est bonne et vraiment utile.

2° *Défiance.* — Il y a une confiance certes légitime et salutaire, celle dans l'éternel avenir. Que notre espérance soit pleine d'immortalité, rien de mieux. Mais il y a une confiance menteuse et

trop souvent fatale, celle dans l'avenir temporel. C'est parce qu'on espère toujours qu'on ne fait jamais rien. Ah! plutôt *ita laboret in præsenti ac si nihil boni speraret in futurum* (Ex.). Défions-nous de l'inconnu et de l'incertain, et soyons laborieux comme des désespérés.

3° *Assurance.* — Aujourd'hui il y a des assurances pour tout et contre tout. Eh bien! assurons cet avenir où il y a tant d'éventualités.

Chacun doit l'assurer pour son compte par la résolution qui s'en empare et par l'abandon à Dieu qui le garantit. Alors, comme l'apôtre, on s'en va tranquille, les yeux fermés, le cœur prêt, sous la garde de Dieu, à la rencontre de l'avenir.

Tous nous pouvons mutuellement assurer l'avenir par des souhaits. Car quand les souhaits sont des prières, le cœur en est le principe, l'âme en est l'objet; Dieu même en est le garant, et le ciel enfin en est le terme et le prix.

23. Qu'est-ce que la vie?

Qu'est-ce que la vie? Il est bien plus aisé de le demander que d'y répondre. Pour moi, quand j'y pense, ma pensée se trouble et, quand j'en parle, ma langue s'embarrasse. Il y a là un obstacle parce qu'il y a un mystère, et on ne comprend pas plus le temps qu'on ne comprend l'éternité. Je sais que les poëtes ont souvent rêvé, comme

les philosophes ont beaucoup disputé sur le temps; mais je crois que les uns et les autres n'y ont gagné que de perdre leur temps et, après les rêves et les disputes, la question est aussi avancée qu'au commencement.

Toutefois saint Augustin, s'il ne l'a pas compris, l'a bien connu quand il l'appelle le torrent des choses fugitives: *Torrens rerum fluit.* Avant la création du monde il n'y avait pas encore de temps, et après la fin du monde il n'y aura plus de temps. *Tempus non erit amplius.* Le temps n'est donc que le passage des choses. En vain l'appelons-nous d'un nom abstrait, comme pour nous soustraire à son courant; en vain disons-nous : le temps passe, comme si nous ne passions pas nous-mêmes avec lui. Non, nous ne sommes pas des spectateurs tranquilles et hors d'atteinte, mais des naufragés roulant parmi les flots. N'est-ce pas l'illusion du voyageur emporté par la vapeur? Immobile, il croit voir et sentir la terre s'échapper et fuir, tandis qu'il dévore l'espace et se précipite vers son terme.

Eh bien ! considérons ce passage qui est la condition du temps, en lui-même et par rapport à son terme; ainsi aurons-nous ses propriétés absolues et relatives.

1° Une première propriété du passage, c'est une succession incessante. Ne demandez pas de la stabilité à l'instabilité même Deux minutes seu-

lement ne sauraient coexister. Ce sont des anneaux qui se succèdent ou des vagues qui se poussent. La seconde chasse la première et fuit devant la troisième. Il y a donc dans le temps trois parties, le passé évanoui, l'avenir imminent, et entre deux, le présent qui descend sans relâche d'un abîme et se jette sans retard dans un autre abîme. Or, ce temps à l'état présent, qui dira comme il est insaisissable et imperceptible? A peine avez-vous dit : Il est, qu'il n'est plus. Nous ne saurions même pas dire qu'il est. Donnez-moi donc, s'écrie saint Augustin, un instant auquel je puisse appliquer cette syllabe : *est*, il est. La première lettre est finie, quand la seconde commence. *Unam syllabam non tenes*. Or nous ne possédons que le présent, nous ne disposons que du présent. Quelle action avons-nous sur le passé, quelle prétention sur l'avenir? Ah! soyons donc seulement les hommes du présent, je le dis pour consoler les uns, encourager les autres.

Les uns se désolent du passé : j'ai dissipé et perdu ma vie. Que me reste-t-il? Si je pouvais recommencer! Mais le passé est irrévocable. Autant finir comme j'ai commencé. C'est trop tard! — C'est trop tard en ce sens que ce n'est jamais trop tôt. Mais ce n'est pas encore trop tard puisqu'il n'est pas encore l'éternité, et c'est le temps plus que jamais, puisqu'il sera bientôt l'éternité. — Dieu ne demande plus le passé. —

Il le demanda en son temps, mais nous l'avons refusé, ce fut une infidélité et une témérité. Il ne demande plus que le repentir du mal commis et le regret du bien omis, et il demande au présent ce rachat du passé.

Les autres s'alarment de l'avenir si incertain, si long. Hélas ! comment répondre de moi demain ? je l'ose à peine. -- Et qu'avez-vous besoin de répondre de vous pour demain, quand vous ne pouvez pas répondre de demain pour vous? Comme Dieu donne ce qu'il demande, il ne demande que ce qu'il donne et quand il le donne. A chaque jour sa grâce et sa peine.

2° Une deuxième propriété, c'est une diminution croissante. Tout ce qui finit décroît. La lampe languit et meurt, le jour décline et tombe. Ainsi dans la vie le progrès n'est qu'une décadence. Quelle trahison dans cette locution vulgaire : J'ai dix, vingt, trente ans! le jeune âge s'y trompe, mais il se détrompe bientôt. Oui, l'enfant, qui pense et parle comme un enfant, énumère avec complaisance le chiffre toujours montant de ses années; il croit grandir en âge comme il grandit en taille et il compte ses mois écoulés, comme un parvenu ses trésors. Hélas! il s'appauvrit au lieu de s'enrichir, il retranche au lieu d'ajouter, et, pour dire vrai, il devrait dire : Je n'ai plus, j'ai de moins dix, vingt, trente ans. Comme le voyageur décompte les lieues parcourues, se rap-

prochant du terme à mesure qu'il s'éloigne du point de départ. Plus tard désabusé, alarmé de ses pertes, l'homme voudra les déguiser aux autres et les oublier soi-même. Mais une fois dans le chemin, on ne recule ni on ne s'arrête, et chaque instant est un pas du berceau vers la tombe. Ainsi notre existence se morcelle et parsème la route de ses débris, et nous ne sommes déjà plus qu'un reste de nous-même. Je crois voir une torche portée en avant avec vitesse; sa flamme inclinée laisse en arrière des étincelles et de la fumée, mais bientôt la source lumineuse s'épuise et sa trace est effacée. Ainsi le monde a déjà dépensé 6000 ans sur la somme des siècles que la Providence lui réserve. Et nous, combien avons-nous vécu? et que nous reste-t-il à vivre?

De plus, cette diminution croissante se fait avec une rapidité, ce semble, progressive. Dans la réalité, le monde dont la révolution mesure le temps, ne hâte ni ne ralentit sa marche, mais en apparence plus on va dans la vie, plus vite on s'en va. On dirait un fleuve qui près de sa source coule lentement ses eaux pures entre des rives fleuries, et bientôt comme un torrent roule impétueux à travers des rochers vers un abîme. L'enfant trouve qu'une année ne finit jamais, le vieillard trouve que la vie commence à peine. Ainsi la vie n'est donc qu'une mort continue, en mourant une dernière fois on achève et de vivre et de mourir.

Détachons-nous des choses du temps; le mot est dur, mais il est sage. Du moins ne nous attachons pas trop. *Præterit figura*! l'ombre passe. Déménageons d'avance, émigrons dans l'éternité.

2 4. Relations entre le temps et l'éternité.

Quelle proportion d'abord? Il n'y en a pas; comme entre l'être et le néant, entre le jour et la nuit, entre le oui et le non, il n'y a aucun rapport si ce n'est de contradiction. Ainsi le temps n'est rien auprès de l'éternité. Il y a un rapport entre le plus petit fini et le plus grand fini, il n'y en a pas entre le plus grand fini et l'infini. Mille ans sont comme un jour. *Mille anni... tanquam dies hesterna...* (Ps. 89). Donc les choses du temps ne sont rien en comparaison des choses de l'éternité; *donc qui a le ciel, compte la terre pour rien.*

1° Et toutefois quelle influence? Le temps fait tout pour l'éternité. *Momentum ex quo pendet æternitas.* Je crois voir le monde suspendu à une aiguille. L'instant de la mort en décide; mais chaque instant de la vie peut devenir l'instant de la mort; chaque instant de la vie concourt du moins, car ou il ajoute, ou il retranche. Que cette pensée est salutaire!

2° Quant à l'usage du temps, deux systèmes partagent les hommes : les uns veulent jouir du temps au risque de perdre l'éternité : les autres

veulent se servir du temps pour sauver l'éternité : chacun choisit.

Les premiers composent le monde. Chez la plupart ce n'est pas une théorie raisonnée, mais un parti pris par entraînement. Le visible et le présent l'emportent sur l'invisible et le futur; on veut ce qu'on voit, on aime ce qu'on goûte, rien de plus. On fait abstraction du reste, on accepte ou mieux on oublie les chances et on remet les soucis à demain, et ceux-ci passent leur temps à rien faire, sous prétexte de s'amuser et à condition de s'ennuyer; ceux-là à travailler beaucoup en vain.

Les seconds se servent du temps au profit de l'éternité, ce qui ne les empêche pas de jouir du reste, et ce qui assure leur salut.

25. L'Epiphanie.

Le mystère du salut commencé dans l'Incarnation, poursuivi par la Nativité, s'achève avec l'Épiphanie.

Mais, quel contraste dans les circonstances de ce dernier fait divin! L'astre révélateur a brillé, indice du soleil voilé sous la nue, l'étoile scintille sur la crèche; on accourt des extrémités de l'Orient, et on ne bouge pas à la porte de Bethléem : les gentils ont dit : Nous sommes venus, *venimus;* les Juifs ont répondu : Allez, *ite.* Les

mages cherchent, trouvent et adorent. Le roi cherche aussi, mais afin de perdre, et il ne trouve point et il ne perd que lui-même. Il va sans dire que tout le peuple fit comme le roi. *Omnis Jerosolyma cum illo.* (Matt. II, 3.)

1° *Mystère de justice.* — Les jugements de Dieu sont des abîmes, écrivait le prophète; et sur le bord l'apôtre poussait ce grand cri : *O altitudo!* Descendons un peu dans ces profondeurs insondables. Paul lui-même sera notre guide expérimenté. (Rom. XI.)

Les dons de Dieu sont sans repentir et sa vocation sans retour, *Sine pœnitentia sunt dona et vocatio Dei.* Ouvre-t-il sa main, sa grâce s'épanche; elle ne remontera pas; l'eau du ciel comme l'eau de la terre suit sa pente et fait son cours, *sine pœnitentia.* Il y a plus, la grâce ne passera point inutile en vertu et frustrée de son effet, il faut qu'elle opère et qu'elle produise. Mais il existe une différence essentielle entre l'action créatrice et le travail sanctificateur. Dieu dit : Je veux créer et il crée par ce seul acte; il dit : Je veux sauver et il ne sauve pas par le seul fait. C'est que dans le néant rien ne fait obstacle, tandis que dans l'être libre, sa liberté même peut faire opposition, et alors la volonté divine très-positive en soi, mais conditionnelle par rapport à nous, vient se briser contre l'obstination humaine. Toutefois la grâce refusée ne sera pas perdue. Les vapeurs amon-

celées à la cime des monts ruissellent sans trouver où s'arrêter le long de leurs flancs arides, et vont fertiliser et réjouir la profonde vallée. Je vous offre le salut, dit le Sauveur; je veux si vous voulez. — Nous ne voulons ni du Sauveur ni du salut. — *Volui et noluisti.* J'ai voulu et vous n'avez pas voulu. Eh bien! je transfère à d'autres votre grâce et je vous les substitue dans ma gloire. N'est-ce pas la réalisation de la parabole? Le maître dit à ses serviteurs: Le festin est préparé; allez prévenir les convives. Et ils allèrent, mais ceux-ci ne voulaient pas venir. *Et nolebant venire* (Matt. XXII, 2). A cette nouvelle, autre message; allez encore, dit le maître, par les rues de la cité et les sentiers de la campagne, appelez des convives supplémentaires. Et les places vacantes furent données aux nouveaux venus. Ainsi, *unus assumitur, alter relinquitur,* l'un remplace l'autre, et définitivement il ne restera pas un vide au banquet de Dieu.

Je ne fais que raconter l'histoire. Qu'est-ce que le démon, sinon l'ange déshérité? L'homme fut adopté à sa place. Qu'est-ce que le juif, sinon l'homme à son tour déshérité de Dieu? Le gentil est adopté à sa place. Le juif reste juif, et le gentil se fait chrétien. Ah! cette dernière substitution, les prophètes en avaient fulminé la menace, Jésus-Christ en a porté l'arrêt, les apôtres en ont promulgué la sentence.

Voyez-les donc dans cette journée même préluder à leur fatale destinée. Les voici tous assemblés dans leur synagogue et sur l'injonction d'Hérode interrogeant leurs livres traditionnels. Insensés autant qu'ingrats, ils trouvent la vérité et ils la laissent à d'autres. Allez, dirent-ils, à Bethléem; et ils restèrent à Jérusalem. Hélas! les voilà déchus! *Vide severitatem Dei.* On les verra désormais, ces déshérités, courant çà et là, comme des enfants perdus, mêlés à tous les peuples sans se confondre avec aucun; battus de tous les mépris et de toutes les haines, et survivant à toutes les calamités, toujours stigmatisés au front, du sang qui est resté où il était tombé, toujours immobilisés dans un passé qui n'est plus, et lisant leur propre condamnation sans la comprendre.

Or, si nous descendons du général au particulier, c'est encore le même plan de la Providence. Si Dieu délaisse bien les nations, pourquoi pas les individus? Si les aînés sont déchus, pourquoi pas les adoptifs? Qui ne connaît l'histoire des martyrs de Sébaste? Ils étaient quarante sur l'étang glacé, et sur leurs têtes apparaissaient trente-neuf couronnes. O substitution redoutable! Soudain un des quarante se fait apostat; mais aussitôt un des bourreaux s'élance au poste désert et ravit la quarantième couronne. Le laboureur a-t-il lassé sa patience à cultiver un

arbre ingrat? Pourquoi est-il encore là? dit-il un jour, et la cognée tranche la racine, l'arbre tombe et va faire du feu; un autre plus docile aura sa place et donnera des fruits en sa saison.

Qui ne craindrait cette justice de Dieu? Qui voudrait encore se jouer avec la grâce? Certes, la chose vaut bien la peine d'être prise au sérieux. Mais il y a là une question de vie ou de mort. Et ce n'est point assez de ne point abuser, il faut profiter. Le dépositaire indolent sera raité comme le dissipateur infidèle. Une terre qui n'enfante pas de moissons, ne pousse que des épines. Alors qu'on la laisse en friche. Où sont donc les fruits de vos mains? Où sont donc du moins vos labeurs? Ah! peut-être, oisifs tout le jour, nous dormons du sommeil de l'abondance, nous faisons les dédaigneux parce que le ciel est prodigue, et nous finissons par ne jamais profiter, parce que nous espérons profiter toujours. Cependant j'entends dans le lointain le cri du pauvre qui périt de misère; c'est le pécheur égaré dans le monde, le sauvage dans le désert. Oh! Dieu! si à cette même heure où l'un demande la paix de l'âme que l'autre dédaigne, allait apparaître sur la muraille du sanctuaire le signe qui fit trembler le profanateur des choses saintes, cette main armée, non d'un glaive, mais de la plume qui écrit l'arrêt de la substitution! J'ai compté mes grâces, j'ai pesé tes œuvres, j'ai

transféré le salut. Vous, mes anges, vous, mes prêtres que j'envoie vers les hommes de bonne volonté, que faites-vous là ? C'est assez de peine prise et perdue. Anges, prenez votre essor; prêtres secouez la poussière de vos pieds; que d'autres s'enrichissent des dépouilles de ces déshérités : *diminutio eorum divitiæ gentium* (Rom. XI, 12). Le Seigneur a parlé et le prophète des bénédictions a entendu comme une grande voix qui répondait : *Derelinquamus et eamus* (Jer. LI, 9). Abandonnons le peuple abandonné de Dieu. Hélas ! ce ne sont pas les exemples qui manquent. Le passé est sillonné de ces foudres de la justice; le ravage incurable est encore sous nos yeux. De quelque côté que se tourne ma pensée, je rencontre des nations détachées de la famille. Ah ! que de noms rayés à jamais dans le catalogue de l'Église! Eh bien! à juger de nous par les autres, à juger de l'avenir par le présent, que sera-ce de nous? Tenez bien votre couronne, dit l'apôtre, de peur qu'elle ne vous échappe. Aujourd'hui l'étoile, symbole évident de la grâce, nous appelle au salut, nous amène au Sauveur; allons à la vive lumière; la crainte nous presse, la confiance nous attire.

2° *Mystère de bonté.* — Dans le présent mystère, il y a bien plus de bonté que de sévérité, et nous avons plus à nous réjouir qu'à trembler. Nous n'avons à craindre que le malheur des

autres que nous pouvons prévenir, et nous avons à jouir de notre propre bonheur que nous pouvons à jamais assurer. L'Épiphanie, c'est la bonté de Dieu pure et gratuite, sans aucun mérite de notre part, et sans aucun profit du côté de Dieu. Or, que demande la bonté, sinon la reconnaissance? Et que veut la reconnaissance? trois choses : l'estime du bienfait, la gratitude et le retour; on apprécie, on remercie, on rend.

1. D'abord l'estime. Ah! si nous savions le don de Dieu! Que serions-nous et que deviendrions-nous sans Jésus-Christ? Quelle vie! Quelle mort! Quelle éternité! Avec Jésus-Christ la grâce, la paix et la gloire. Mais pourquoi le Ciel, par une préférence imméritée, nous a-t-il discernés dans la foule de perdition? Un sur mille! Pourquoi nous et pas un autre? Que s'en est-il fallu? Si nous étions nés seulement dans un autre lieu ou dans un autre temps, ce serait fait de nous. Est-ce nous qui avons sonné l'heure de notre naissance et de notre baptême? *Stella antecedebat usque dum veniens staret...*

2. Après l'estime du bienfait, la gratitude devient facile; la bouche n'a qu'à parler de l'abondance du cœur. Dieu sème en nous sa grâce pour récolter notre reconnaissance. Remercions de la foi par l'amour et par la fidélité.

3. Par le zèle enfin nous rendons le bienfait même au bienfaiteur.

26. Nom de Jésus.

Narrabo nomen tuum fratribus meis, in medio Ecclesiæ laudabo te. Je raconterai ton nom à mes frères, je te louerai au milieu de l'assemblée fidèle (Ps. xxi). Pour louer Jésus, il suffit de le nommer, mais ce nom, il faut le raconter, tant il est plein de mystères, de vertus et de merveilles.

L'Évangile proclame le nom de Jésus dans trois circonstances mémorables : à Nazareth, à Bethléem, au Calvaire. A Nazareth, c'est la révélation du nom de Jésus : *vocabis nomen ejus Jesum ;* à Bethléem, c'est l'imposition du nom de Jésus, *vocatum est nomen ejus Jesus;* au Calvaire, c'est l'exaltation du nom de Jésus, *Jesus Rex.* D'abord il fut révélé par un ange; ensuite, il fut transmis par une vierge; enfin, il fut arboré sur une croix. C'est un Dieu qui le donne sous le sceau de la vérité infaillible, c'est un Dieu qui l'achète au prix d'une offrande infinie, c'est un Dieu qui le porte en signe d'une victoire éternelle. De là ce triple caractère du nom de Jésus, c'est un nom de vérité, de grâce et de gloire. *Vidimus gloriam ejus, plenum gratiæ et veritatis* (Joan. I, 14).

Il n'a pas été donné aux prophètes d'appeler Jésus par son nom. Cependant à travers les siècles, leur regard inspiré lisait l'avenir comme

s'il eût été présent. On les dirait plutôt des historiens. Ils dessinent à l'avance tous les traits du Messie futur et il suffirait de réunir ces linéaments épars pour composer la physionomie du Sauveur: il ne manquait plus que sa présence pour réaliser l'idéal, que sa personne pour vivifier le portrait. Ils signalent encore, énumèrent tous les titres, glorieux cortége de son nom; ils arrivent même jusqu'à la dénomination d'Emmanuel et de Christ, il ne fallait plus qu'un trait d'union, mais là leur plume s'arrête, et le nom propre lui-même reste dans la silencieuse pensée de Dieu. Le nom de Jésus sera une émanation immédiate du ciel. En effet le même jour où le Père donne son Fils au monde, il révèle le nom de son Fils. Un ange arrive du ciel en terre, et c'est Dieu même qui l'envoie; *missus est angelus a Deo* (Luc I, 26). Vous l'appellerez Jésus, dit-il à Marie : *Vocabis nomen ejus Jesum.* Quoi de plus formel! Dieu même et Dieu seul a donc choisi de toute éternité et manifesté en son temps le nom admirable de Jésus. Ah! ce ne sera point un nom arbitraire et de convention, des lettres combinées, un son articulé, et rien de plus. L'infaillible a parlé et sa parole est sûre comme sa pensée, il nomme avec justesse parce qu'il connaît avec certitude : Jésus est le plus véridique des noms : *plenum veritatis.*

En effet, essayez de le confronter avec la per-

sonne dont il est le signe, avec la vie dont il est le titre; comme il s'applique et s'adapte à la nature de l'une et à l'histoire de l'autre; c'est une définition de l'Homme-Dieu et un résumé de l'Évangile. *Vocabis nomen ejus Jesum.* Il est donc Dieu, le Fils de Marie, et il est homme, le Fils de Dieu. Car pour avoir nom Jésus, il doit être Sauveur, et pour sauver l'homme il fallait satisfaire à Dieu. Or, un homme seul ne le pouvait pas, et un Dieu seul ne le devait pas. *Homo solus satisfacere non poterat, Deus solus satisfacere non debebat* (S. Aug.). Il fallait que l'humanité seule redevable en effet, et seule passible aussi, donnât la matière de l'expiation et que la divinité seule infinie surajoutât la valeur de la réparation, Dieu seul étant digne de lui-même. Ainsi le Verbe fait chair était contenu et même énoncé dans un seul nom, et ce nom de vérité était un oracle qui déjà fixait à jamais le dogme chrétien et l'assurait contre les sophismes de l'antique hérésie et du rationalisme moderne.

Vocabis nomen ejus Jesum. Ce nom n'est-il pas l'expression abrégée de son caractère et de son histoire, le but et le résultat de sa mission, toute son âme et toute sa vie? Il est né, il a vécu, il est mort pour nous sauver, *propter nostram salutem.....*

27. Portrait de Jésus.

Saint Ignace a essayé un évangile en miniature, comme un portrait en raccourci du Seigneur Jésus : on peut mieux saisir les détails ainsi condensés et, en retour, on est aussi plus saisi soi-même.

Quelle histoire! Comme elle est une et pleine depuis le commencement jusqu'à la fin! Quelle physionomie où la majesté est rehaussée par l'humilité, où la bonté est embellie par la douleur!

Saint Ignace pose les deux termes extrêmes et déroule dans l'intervalle une vie qui leur ressemble. *Ut nascatur, ut moriatur* (Ex.), d'abord quelle est sa naissance, car il a bien voulu naître, et quelle est sa mort, car il a voulu mourir? *Nascatur in summâ egestate, moriatur in cruce* (Ex.), quel berceau! quelle couche d'agonie! Il naît au sein de l'indigence, il meurt au sein de la souffrance. La crèche appelle la croix, la croix répond à la crèche.

Mais quelle vie entre ces deux douloureuses extrémités! Rien n'y manque, saint Ignace énumère : *post tot labores, post famem, post sitim, post æstum et frigus, post injurias et contumelias* (Ex.). Ah! tout est donc conjuré contre cet homme de douleur! D'abord lui-même loin de

se ménager se prodigue : le maitre a travaillé comme un serviteur; il a tant travaillé! *post tot labores;* après cet ingrat labeur de trente ans, un labeur plus ingrat encore de trois ans. Il ne finit de travailler qu'en commençant à souffrir. D'ailleurs épuisé de fatigue, il fut dénué de toutes choses et sentit toutes les nécessités de la vie et toutes les intempéries des saisons, la faim et la soif, le chaud et le froid; enfin, il fut méconnu, délaissé, haï et persécuté par tout le monde. Je cherche en sa vie une heure vacante, en sa personne une place épargnée; non, il n'eut pas où reposer sa tête, surtout où consoler son cœur.

Eh bien! au bas de ce portrait trop véridique, de ce sanglant *Ecce homo*, saint Ignace écrit un nom : *Dominus*! c'est le Seigneur; et il ajoute d'une main tremblante cette inscription : *et omnia hæc propter me!* et tout cela à cause de moi!

28. Jésus-Christ est notre maître.

Posons un principe et tirons-en des corollaires.

1° Un principe. Jésus-Christ est notre maitre et nous sommes sa propriété, car il nous a faits tout entiers et nous a rachetés par tout lui-même.

A ce droit basé sur ces deux faits, rendent témoignage et nos noms et nos cœurs.

Notre nom. Nous nous appelons Chrétiens, parce que nous le sommes. Il a gravé son nom sur nous en caractères ineffaçables, comme un signe de propriété.

Son nom; à ce nom tout genou fléchit au ciel et dans les enfers et sur la terre, tout front s'incline. C'est le Seigneur! *Dominus est!* Et sans prononcer son nom propre, si je le désigne par son vrai titre Notre-Seigneur, personne ne s'y trompe et nul ne me demande de qui parlez-vous? *Tu solus Dominus!*

Nos cœurs. Oui, nos cœurs le sentent au fond et le proclament. Qu'est-ce que l'ennui, le remords, sinon une réclamation, une protestation de nous contre nous-mêmes? *Res clamat Domino.*

Son cœur. Nous lui avons assez coûté pour lui être chers.

2° Corollaires. Donc nous ne sommes pas à nous. *Non estis vestri. Empti enim estis.* (I Cor. VI, 20). Nous ne pouvons pas disposer de nous, nous donner, nous vendre, nous perdre.

Donc nous ne sommes pas du monde. *Non estis de mundo.* Nous ne lui devons rien et après tout, nous n'en espérons rien.

Donc *Domini sumus* (Rom. XIV, 8). Tout notre être au Seigneur.

Domino vivimus. Notre vie est pour le Seigneur.

Domino morimur. Notre mort est dans le Seigneur.

29. Quid faciam de Jesu?

Que ferai-je de Jésus? (Math. XXVII, 22). — Étrange question! Elle se conçoit encore dans la bouche d'un Pilate; à la lettre il ne savait que faire de Jésus. *Quid faciam?* Mais faut-il qu'elle se trouve sur les lèvres d'un chrétien?

1° Quand pensons-nous à Jésus?
2° Comment lui parlons-nous?
3° Que pensons-nous de lui?
4° Que sentons-nous pour lui?
5° Que faisons-nous pour lui?

A toutes ces questions nous ne savons que dire. Si nous nous demandions ce que nous avons fait contre Jésus, ou ce que nous faisons pour le monde, certes nous ne serions pas en peine pour répondre. Ah! Dieu! Et c'est à des chrétiens qu'il faut dire ce qui fut dit aux Juifs : *Quid faciam de Jesu?*

30. Présentation de Notre-Seigneur au temple.

En passant de ce monde pour régner dans l'éternité, Jésus-Christ a voulu se survivre encore dans le temps, afin de nous consoler à la fois par la mémoire et par l'espérance; dans le présent on profite du passé et on jouit de l'avenir.

Comme il avait semé dans le monde ses bienfaits, il a parsemé le temps de souvenirs, et depuis plus de 1800 ans, l'humanité reconnaissante repasse tour à tour sur les vestiges de son Dieu, à la trace de ses douleurs, à la lumière de sa gloire.

Il y a quarante jours à peine, nous étions à Bethléem; nous y avons séjourné, car il était bon d'être là. Mais il faut avancer, le temps marche, il faut aller de la ville natale à la cité déicide, hélas! il n'y a pas loin de l'une à l'autre. Eh bien! le mystère de ce jour m'apparaît tel qu'une pause dans le chemin laborieux, tel qu'un point culminant d'où l'on découvre les deux termes extrêmes de l'itinéraire divin, Bethléem qui descend sous le mobile horizon, et Jérusalem qui se lève dominée par les deux monts de l'agonie et de la mort. Aujourd'hui on parle de mourir à l'enfant qui ne fait que naître, et la croix lui tend les bras quand il repose sur le sein de sa mère. C'est la présentation de Jésus. *Tulerunt... ut sisterent* (Luc, II, 22).

Mais ce mystère où concourent avec de prophétiques paroles des circonstances symboliques, n'est pas seulement un aperçu de l'histoire de Jésus, mais encore un sommaire des destinées de Marie : c'est la présentation de Jésus par Marie.

1° *Marie présente Jésus à son Père. Tulerunt ut sisterent Domino.* — Marie présente Jésus adorateur à la majesté infinie. Quel culte égal

à son objet! C'est un Dieu qui le reçoit; mais c'est un Dieu qui le rend.

Depuis quarante siècles, l'harmonie des mondes répétait l'hymne de la création entonné dès le commencement par les astres du matin; mais ce concert n'atteignait point jusqu'au ciel. Qu'étaient toutes ces voix humaines ou angéliques pour les oreilles divines? Enfin, Marie survient; elle porte un Dieu entre ses bras, le soulève vers le ciel entr'ouvert, sous le regard attentif de Dieu, *tulerunt ut sisterent*. O Père qui êtes dans les cieux, voyez mon fils et reconnaissez le vôtre. Il est à moi, vous me l'avez donné, je vous le rends, il est à vous. Et vous, Jésus, mon fils et mon Dieu, reconnaissez, aimez, adorez et glorifiez votre Père, et sur la terre comme dans le ciel soyez le cœur qui le révère et la voix qui le bénit : par vous, avec vous et en vous, à la majesté divine tout honneur et toute gloire! Ainsi Marie parlait dans une attitude silencieuse par cette éloquente présentation. Et le Père céleste regardant l'enfant présenté par sa mère, répondait : C'est mon Fils bien aimé en qui j'ai mis mes complaisances; et les anges redisaient à l'envi le cantique de la nativité : Gloire à Dieu!

O Marie! vous disiez naguère : Le Seigneur a fait en moi de grandes choses. Eh bien! je puis le dire, à votre tour vous avez fait de grandes choses par le Seigneur. Jusqu'à ce jour il avait

nom le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et désormais il aura nom le Dieu de Jésus, le Dieu d'un Dieu. Les saints ont pu bien mériter de l'humanité, de l'Église, seule vous avez bien mérité du ciel même. *Magnificat anima mea Dominum.* Je ne crains pas de donner à ces paroles un sens qui ne fut point le vôtre, en vérité vous avez élevé et agrandi Dieu lui-même. Aussi Dieu qui ne peut rien devoir qu'à lui-même, a-t-il eu du moins une fois à exercer la reconnaissance. Oui, il a dû être reconnaissant envers Marie, il l'a été et d'une manière digne de Lui et digne d'elle. Comme Marie L'avait glorifié plus que toutes les créatures qui sont au ciel et sur la terre, Il l'a élevée en retour au-dessus de tout ce qui n'est pas Lui-même. Nulle autre considération ne me donne une plus haute idée de Marie que cet hommage de Jésus à Dieu : il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir, disait Jésus ; il y a plus de gloire aussi. Donc Marie est plus admirable quand elle donne Jésus que lorsqu'elle le reçoit, plus glorieuse de ce qu'elle fait pour Dieu, que de ce que Dieu fait pour elle.

2° *Marie sacrifie Jésus à son Père.* — Marie se sentait heureuse de faire hommage de son Fils, mais il faut maintenant en faire le sacrifice ; en l'offrant elle le livre et le perd. Pendant que Marie présentait Jésus à son Père, tout à coup se rencontre dans le temple un pro-

phète qui prédit un étrange avenir pour le fils et pour la mère; d'un doigt assuré il indique dans le lointain une croix et un glaive, une croix pour l'un, un glaive pour l'autre. Marie contemple la destinée qui se révèle; elle a tout compris, tout senti d'avance. Peut-être alors il s'élève dans son âme un combat semblable à l'agonie de tristesse, d'ennui et de crainte où Jésus devra s'abîmer avant de mourir; son esprit est traversé de pensées diverses, son cœur partagé de sentiments contraires. Tantôt elle lève son regard vers Dieu, tantôt elle l'abaisse sur son fils. Comment la servante du Seigneur refuserait-elle son Dieu? Mais comment une mère livrerait-elle son fils? Elle voit ses charmes divins, ses larmes enfantines; elle croit voir son sang, des plaies à ses pieds, à ses mains, à son front, à son cœur. Ah! à dater de cette heure, toutes les générations ne m'appelleront plus bienheureuse! Plus de joie maternelle! Je ne puis plus regarder mon fils sans apercevoir la croix.

Mais que fais-je donc? Pourquoi tant de paroles? Pardon, reine des martyrs; je m'arrête à ces sentiments naturels, qui ne vous ont point arrêtée. Votre cœur a battu sous la pulsation du Cœur de Jésus, tendre, mais fort comme lui. Marie, en effet, avec une grâce supérieure à la nature, dans son amour vainqueur de la tendresse, présente l'Enfant-Dieu en sacrifice, et le

place sous le bras suspendu prêt à retomber : O Père qui êtes dans les cieux, dit-elle, voici l'agneau de Dieu ! Je vous abandonne l'innocente victime qui porte les péchés du monde. C'est mon sang ; mon cœur en fut la source. Du moins ne serai-je point séparée de mon fils, même sur la croix ; s'il est entre ses bras, je veux être à ses pieds, et si la lance ouvre sa poitrine, le glaive transpercera mon âme. A cette acceptation de Marie, les anges de paix se voilent de leurs aîles, compatissant au Dieu victime et à la mère de douleur ; mais le Seigneur apaisé dépose ses foudres et s'incline vers le monde réconcilié.

Marie venait en effet de verser dans le bassin des miséricordes une rançon qui l'emportait sur les iniquités affluant dans le bassin des justices. Jésus-Christ, je le sais bien, est seul réparateur, et seul il peut l'être ; mais si c'est la nature divine qui a surajouté la valeur à la réparation, c'est sa nature humaine qui en a fourni la matière. Or, en son humanité Jésus est né, et comme dit l'apôtre, a été fait de Marie. On peut donc affirmer, qu'après Jésus, Marie est réparatrice et parce qu'elle a consenti à le recevoir et parce qu'elle a consenti à le rendre. Et ce second acte me paraît plus grand que le premier, d'autant qu'il fut plus douloureux pour Marie.

Mais, pour nous aussi, quelle grâce et quelle leçon ! Il nous sera donc donné à nous-mêmes

de présenter Jésus à Dieu. Et comment oserions-nous paraître en la présence du Seigneur, si nous ne portions pas Jésus dans nos mains, dans nos cœurs, sur nos lèvres ? Prenons donc avec nous Jésus, le vrai Emmanuel, et paraissons. Et ne disons plus que nos mains sont vides, quand elles sont pleines des mérites infinis de Jésus-Christ qui sont à nous ; — que nous ne savons pas prier ; Jésus-Christ ne sait-il pas prier ? taisons-nous et qu'il parle ; — que nous ne pouvons pas aimer ; eh bien ! que Jésus aime pour nous, et nous aimerons par lui et avec lui. En un mot, présentons Jésus à Dieu, mais comme Marie, présentons-nous nous-mêmes, car Jésus-Christ ne doit pas nous remplacer, mais nous compléter, et on n'a le droit de l'offrir, qu'à la condition de s'offrir soi-même.

Parents chrétiens, ne présentons-nous pas nos enfants à Dieu ? Rendons-les à celui qui nous les donna, confions-les à celui qui les sauvera. Ne craignons donc pas que nos enfants soient enfants de Dieu, Dieu en retour sera leur père et son royaume leur patrimoine.

3° *Marie présente Jésus à Siméon.* — Le pontife venait de rendre l'enfant prédestiné à la croix, à sa mère triste et résignée. Mais voilà que Marie s'en ressaisit de nouveau et le présente au saint vieillard, préparé par le désir, et assuré par la promesse de ne pas goûter la mort avant

d'avoir vu le Sauveur. Siméon reçut donc entre ses bras le présent maternel et divin, et il se prit à bénir Dieu. *Accepit eum in ulnas suas et benedixit Deum.* Bienheureux vieillard! je conçois votre tressaillement et cette soudaine exclamation qui invoque la mort. Après un tel bonheur, il n'y a plus rien à gagner en ce monde, autant vaut s'en aller dans l'autre. C'est assez avoir vécu, c'est trop de vivre encore. J'ai mon viatique, je n'ai plus qu'à chercher ma couronne.

Or, cette seconde présentation nous révèle un second mystère. Par une admirable Providence, le Seigneur a déterminé que Marie aurait pour attribution dans le temps et dans l'éternité de présenter Jésus aux hommes. Disposition glorieuse pour Marie qui devient ainsi la distributrice universelle de Dieu même; heureuse aussi pour nous : n'est-ce pas ajouter un nouvel attrait au don céleste que de nous le passer par des mains si chères? Marie nous présente Jésus!

En effet Jésus-Christ se donne à nous de trois manières toujours plus intimes et plus excellentes, par la grâce, par le sacrement et par la gloire. Par la grâce, il donne son esprit, par le sacrement son corps, par la gloire son humanité et sa divinité sans voile. Eh bien! on reçoit la grâce avec Marie, la communion de Marie, la gloire par Marie.

D'abord la grâce avec Marie. Quand l'Évangile

raconte les deux premières effusions de Jésus, l'une par la grâce qui purifie dans le précurseur, l'autre par la grâce qui perfectionne dans les apôtres, je remarque une circonstance analogue qui se reproduit deux fois. Marie visite Élisabeth, elle parle, et au premier son de sa voix, l'enfant a tressailli dans le sein de sa mère, il venait d'être baptisé dans le Saint-Esprit. Plus tard, les apôtres réunis au cénacle autour de Marie, mère et reine de l'Église, avec elle persévèrent dans la prière ; et une seconde fois le Cœur de Jésus s'ouvre, épanche son esprit sur les disciples, et dans leur sein crée des cœurs d'apôtres. De ce double fait les Pères ont conclu que Marie devait être la trésorière et la dispensatrice de toute grâce, et de la première qui convertit et de la seconde qui confirme. La grâce n'est-elle pas en effet une communication de l'Esprit de Jésus, qui nous unit comme des membres vivants au corps dont il est le chef divin ? Et ne convenait-il pas que la mère du chef fût aussi la mère des membres, et qu'elle nous conférât le privilége de l'adoption pour acquérir en nous le titre de la Maternité?

Mais Jésus ne s'est pas tenu content de cette union morale par la grâce, s'il n'en venait à l'union substantielle par le sacrement. Or, n'est-il pas manifeste que nous recevons la communion de Marie ? Nous croyons que le corps qui est sur l'autel est le même que le corps qui était dans la

crèche; nous croyons que la chair de Jésus est la chair de Marie. Que cette pensée est douce pour l'heure de la communion! *Accepit eum in ulnas.* Je possède dans mon sein, je presse sur mon cœur l'enfant présenté par sa mère; dans mes veines coule le sang divin et le sang virginal. N'ai-je pas droit au cantique du fortuné vieillard? *Nunc dimittis.* Puissé-je donc aller faire mon action de grâces en Paradis!

Enfin, Jésus qui nous aime jusqu'à la fin, nous fait du bien sans mesure. Ce n'est pas encore assez de l'union, il veut l'unité, que nous soyons consommés dans sa gloire. Or, comme il est venu du ciel en terre par Marie, c'est par le même chemin que l'on va de la terre au ciel. Pouvait-on trouver une voie plus aimable vers un terme plus désirable? Marie nous dirige dans le périlleux trajet et nous admet sur la plage fortunée.

O Marie, vous étiez admirable quand vous présentiez Jésus à Dieu. Mais que vous êtes aimable quand vous le présentez aux hommes! Si notre reconnaissance se mesure sur votre bienfait, nous la devons infinie, nous vous la promettons éternelle.

31. Purification.

Saint Luc, narrateur de ce mystère, était pein-

tre, dit-on; on le devinerait, ce semble, en le lisant, car son récit est vraiment un tableau. Au premier plan une scène et dans le lointain une perspective. (Luc II, 22.)

1° *Une cérémonie pleine de grâce*, car voici les détails, deux circonstances successives, d'abord le divin enfant présenté entre les bras de sa mère, puis bientôt reçu entre les bras du saint vieillard. Mais je demande : qui donc a le rôle actif dans cette scène auguste? Sans doute, au fond c'est Jésus qui est tout, qui fait tout; mais, en apparence, il ne dit rien et ne peut rien dire, *infans*, et loin d'agir il se laisse faire lui-même; c'est vraiment Marie qui a la part active dans la double cérémonie; c'est elle qui porte l'enfant au temple et le présente à l'autel, *tulerunt ut sisterent eum Domino*, c'est elle aussi qui le transmet à Siméon, car il est dit de ce dernier, *accepit eum*. Il le reçut donc, on le lui donna, et qui pouvait le donner, sinon sa mère? Ah! Marie m'apparaît ici dans toute sa grandeur, en plein exercice de ses fonctions et je ne sache pas qu'il y ait dans l'Evangile un mystère où elle se révèle mieux elle-même. D'abord députée du monde pour offrir son Fils à Dieu, puis députée du ciel pour donner son Fils aux hommes. Après cela, ceux qui ne trouvent pas sa place dans le plan de Dieu, il faut convenir qu'ils ont des yeux pour ne point voir.

Mais quelle est la portée de cette double cérémonie? Marie offre son fils à Dieu, non pas seulement en hommage, mais en sacrifice. Il est vrai que, comme pour expier le péché, elle offrit à la fois les deux colombes exigées par la loi. Mais, est-ce qu'on rachète celui qui doit racheter le monde au prix de lui-même? Ainsi d'ailleurs l'entendait Jésus, et la mère pensait comme le Fils.

Marie transmet son Fils non pas comme un prêt, comme un dépôt passager, mais comme un don irrévocable, comme un héritage. Le saint vieillard le comprit bien, il reçut l'enfant dans ses bras, il le garda sur son cœur et aussitôt il entonna le cantique de paix.

2° *Une prophétie pleine de mystères :* un signe au front de Jésus, un glaive dans l'âme de Marie, un trait de feu dans nos cœurs.

Signe étrange! Le prophète lui-même en est dans la stupeur. Que vois-je? *Ecce...* s'écrie-t-il, c'est douloureux à penser! tous les coups portent sur lui. Il est en butte à toutes les erreurs, à toutes les iniquités. *Tibi soli peccavi.* Tout péché est contre lui. Mais c'est glorieux à dire, si on regarde d'où partent les coups. Un Dieu seul peut être contredit par tout le monde, adoré par tout le ciel. Après tout, le monde vous rend justice et se la fait à lui-même.

Un glaive, *gladius!* ce sera donc un martyre.

Dans l'âme, *animam*. Martyre spirituel, *tuam ipsius*. Telle est l'union de la mère et du Fils, une seule âme; *pertransibit*, tel est le dévouement de la mère pour son fils. Elle se jette au-devant des coups, au travers de Marie le glaive passa jusqu'à Jésus. Oui Marie fut blessée par ses fils et dans son Fils, atteinte dans son amour et consolée par son amour même; le glaive dans le cœur, un cantique sur les lèvres. Ah ! qui n'aurait désormais l'intelligence et l'émulation de la douleur !

Maintenant tous les cœurs sont mis à nu et au grand jour : on saura les secrètes pensées des cœurs. Jésus-Christ est en contradiction avec le monde. Que pensons-nous? On saura même si nous avons un cœur. Marie, elle, fait preuve du sien. Que sentons-nous ?

32. Purification de la sainte vierge.

Tulerunt... ut sisterent. — Ce mystère est bien nommé par les Grecs la fête de la rencontre, parce qu'il y a en effet rendez-vous de plusieurs personnes en un même lieu et assemblage de plusieurs actes en un seul fait.

Détachons seulement trois traits du tableau. Que vois-je? Un étendard, un glaive, un don fait et reçu; un étendard arboré au-dessus de la tête de Jésus, un glaive enfoncé dans le cœur de

Marie, un enfant qui passe du sein de sa mère entre les bras d'un vieillard. Eh bien! voilà en réalité les contradictions de l'esprit chrétien, les épreuves du cœur chrétien, les espérances de l'âme chrétienne.

1° Un étendard... *Erit in signum cui contradicetur.* Quoi ! un signe de contradiction ! Ah ! qui l'aurait jamais pensé ? Mais qui ne le voit ? Jamais prophétie fut-elle mieux accomplie ? C'est plutôt de l'histoire. Or, rien de plus fâcheux pour le monde. Par le seul fait que le monde se condamne lui-même, il est jugé sans appel possible et perdu sans ressource.

Rien de plus glorieux pour Jésus-Christ, car toutes les contradictions valent toutes les adorations. Dieu seul peut être le terme des unes et des autres. Rien de plus décisif pour nous. Où il y a contradiction, la fusion n'est pas possible. Si on ne peut pas allier ensemble Jésus-Christ et le monde, s'il faut opter entre deux, le choix est déjà fait.

2° Un glaive. *Tuam animam gladius pertransibit.* Un glaive dans le cœur de Marie ! A cette vue, je dis : la raison première de toutes les épreuves, c'est donc l'amour de Jésus pour nous, et la dernière raison de toutes nos consolations, c'est donc notre amour pour Jésus. Marie fut la plus désolée, parce qu'elle fut la plus aimée ; elle fut aussi la mieux consolée, parce qu'elle était la

plus aimante. On peut fort bien être triste et n'être pas malheureux.

3° Un don fait et reçu. *Accepit eum.* Marie le donna, Siméon le reçut. La donation faite et acceptée est valide et irrévocable. Donc Jésus appartenait dès lors à Siméon; aussi le prit-il entre ses bras et sur son cœur, et le bon vieillard se mit à chanter : *Nunc dimittis...*

Image véridique ! On nous le donne aussi. Ah ! gardons-le, emportons-le en Égypte, sauvons-le et il nous sauvera.

II.

CARÊME, PASSION

1. Carnaval.

Je constate un désordre, j'appelle une réaction.

1° Oui, à cette heure, plus encore qu'à d'autres époques de l'année, rien qu'à voir ce monde, on y constate de l'entrain, et, par suite de l'entraînement, le renversement et le désordre. C'est comme une victoire de la mondanité sur la piété; le monde est en hausse et la religion au rabais.

Alors en effet on est mondain tout à fait au sérieux, on n'est plus chrétien qu'à la légère. Pur enfantillage, direz-vous! Vous l'avez dit; vrai enfantillage; ainsi fait un enfant, qui dépense toute sa gravité dans le jeu et réserve toute sa légèreté pour le devoir. Convenons-en toutefois, triste enfantillage! En soi, c'est passablement absurde; à notre âge, c'est assez ridi-

cule; à l'égard d'un Dieu, c'est fort indigne. Au fond cet enfantillage n'est rien moins que l'idolâtrie des plaisirs.

2° Eh bien! à ce propos, j'en appelle à moi-même, j'en appelle au bon sens; je me demande précisément de prendre le monde plus que jamais à la légère et la religion plus que jamais au sérieux. Après tout, n'est-ce pas simple justice? N'est-ce pas me dire : prends les choses comme elles sont et traite-les pour ce qu'elles valent?

Prenons le monde à la légère. Et qu'est-ce donc que ce monde en soi, sinon une figure qui passe, un vain spectacle, je dirais une comédie, si la fin n'était une catastrophe? Et pour nous, que nous coûte-t-il? Certes fort cher, à notre fortune, à notre santé, à notre bonheur, à notre conscience. Et que nous donne-t-il? Du vertige et rien de plus. Et que nous laisse-t-il? A la fin de la journée, des ennuis; à la fin de la saison, des regrets; et à la fin de la vie, la déception. Si je pouvais évoquer ces mondaines fameuses qui ont passé sur cette scène de Paris! Que pensent-elles de ce monde qui ne pense plus à elles? Elles disent bien maintenant leur fatal *ergo erravimus*, nous nous sommes donc trompées. Si seulement elles l'avaient compris plus tôt!...

Prenons au sérieux la religion qui est tout, qui suffit et supplée à tout, qui décide de tout, et qui survit à tout.

Et qu'est-ce qu'une religion sérieuse?

C'est une religion véridique qui met les choses à leur place: Dieu au-dessus de la créature, l'homme au-dessus du monde, l'âme au-dessus du corps, le ciel au-dessus de la terre, l'éternité au-dessus du temps, le devoir au-dessus du plaisir, la récompense après le labeur et la couronne après la croix. Une religion logique qui consent à prendre les moyens pour ses fins. Une religion pratique qui sait porter les conséquences de sa foi.

Mais une religion sérieuse est odieuse aux autres et nous met en contravention avec le monde; il faut donc faire *a parte* dans le monde, rester en arrière quand tout marche et pousse en avant? — Et quand même... Serait-ce donc un si grand mal d'être du petit nombre, de reculer en ce monde pour ne pas avancer du côté de l'enfer? Non, non; la religion même sérieuse n'est incompatible avec aucune exigence ou bienséance de la vie. Allons à la suite de Jésus-Christ et nous serons en tête du monde.

Mais une religion sérieuse est onéreuse pour nous, en opposition avec la nature! — Et quand même... Sommes-nous donc ici pour nous amuser? Non, non, c'est la religion légère qui est pesante pour le cœur, parce qu'elle ne soutient et ne contente personne, ni Dieu, ni nous, ni même le monde qui s'en moque. Dès que la re-

ligion est sérieuse, elle devient joyeuse. Dieu épanouit sur nous son visage, nos cœurs tressaillent, et nos mains se remplissent de fruits pour l'éternelle moisson.

2. La cérémonie des cendres.

Tu es poussière et tu retourneras en poussière (Gen. III, 19). — Cette sentence antique, hélas! et toujours nouvelle, Dieu même la proféra dès le commencement, et l'Église la répète jusqu'à la fin, mais avec un accent bien différent. Là, c'était un arrêt de la justice, ici c'est un avis de la miséricorde. Je crois voir le premier homme devenu pécheur en face de son créateur devenu son juge; soudain l'auteur et le maître de la vie étend sa main qui venait de façonner le limon prédestiné à l'inspiration de son souffle, et d'un doigt menaçant il intime au prévaricateur qu'il ait à rentrer dans la terre d'où il était sorti, *revertaris in terram de quà sumptus es* (Gen. III, 19), à retomber dans sa poussière originelle. L'événement a été fidèle à la menace : à l'heure qu'il est on ne sait plus où poser le pied sur le sol pour ne point fouler une tombe; toute poussière est une cendre. Un jour enfin, cette phrase fastique, prophétie de notre destinée, sera le dernier mot de notre histoire, et sur la terre, berceau et tombeau de l'humanité, pourra s'écrire

l'épitaphe composée par un Dieu : *pulvis in pulverem*, la poussière en poussière.

L'Église reprend le fatal décret qui nous condamne, et en y ajoutant un seul mot, elle en fait un conseil ami qui nous sauve. Ainsi sait-elle tirer le bien du mal, et changer la peine du péché en remède pour le pécheur. *Memento, homo...* Souvenez-vous, nous dit-elle, et pour que cette parole impérative pénètre plus avant dans notre mémoire, en même temps qu'elle la fait retentir à nos oreilles, elle la rend comme sensible à nos yeux. Prenant dans sa main une cendre allégorique, toute pareille au déplorable résidu du creuset funèbre, elle en marque nos fronts humiliés et c'est en nous remettant ces froides reliques, comme des arrhes de la mort, qu'elle nous adresse cette parole qui laisse tant à penser : *Memento!*

3. L'oubli de la mort.

Dans le monde, on croit universellement à la mort, on connaît aussi généralement la mort; mais on fait comme si on ne connaissait pas, comme si on ne croyait même pas, en un mot on oublie absolument la mort.

Je l'avoue, jamais je n'aurais soupçonné dans l'homme un pareil oubli de lui-même, de sa condition et de sa destinée. Oublier, c'est en

effaçant les traces d'une chose, supprimer nos relations avec elle et annuler sa réalité pour nous. On ne traite de la sorte que le néant, ou son équivalent; ainsi peut-on oublier un objet absent ou un objet indifférent; l'un étant trop loin pour nous affecter, l'autre trop bas pour nous atteindre.

Or, quoi de plus présent que la mort? Et comment l'exiler de notre souvenir quand elle assiége et envahit déjà tout notre être? Comme elle se précipite par toutes les portes de nos sens! Impossible d'ouvrir les yeux sans la voir; elle est partout, elle est en tout : autour de nous, rien que des mortels; au-dessous de nous, rien que des morts. Sur notre passage, nous n'entendons qu'un cri de mort contre nous, et si nous nous réfugions dans notre cœur, comme au centre de la vie, l'écho intérieur nous renvoie une réponse de mort. Tout ce que nous touchons est un débris. Notre passage au travers de ce monde n'est qu'un convoi funèbre, nous nous en allons nous-mêmes, sans détour et sans arrêt, nous portant nous-mêmes en terre. — Encore, si cette catastrophe inévitable était lointaine! — Non, elle est imminente, je vais à elle et elle vient à moi avec l'impétueuse rapidité du temps. — Encore, si l'époque de sa rencontre fatale était connue, comme elle est fixée! — Non, on ne sait point quand on mourra; que dis-je? On meurt

sans le savoir. Donc chaque minute peut sonner mon agonie, chaque respiration peut être mon dernier soupir; donc la mort me poursuit toujours et partout jusqu'à ce qu'elle me saisisse et m'emporte. Le moyen donc d'oublier la mort?

D'ailleurs la mort n'est pas du tout une chose indifférente pour moi. Je connais ses circonstances, et ses conséquences surtout; ce n'est qu'un instant, mais suprême et décisif, limitrophe du temps et de l'éternité; il finit l'un, il commence l'autre, il décide de tout, et du passé temporaire et de l'avenir éternel. Il s'en faut bien que je sois indifférent pour elle; loin de là, j'ai une aversion instinctive pour l'idée seule; que sera-ce pour la chose même? La brute se sent mourir sans regret et sans frayeur; elle se débat seulement contre la violence qui anticiperait sur sa destinée, mais elle se rend sans résistance à son heure naturelle.

Il n'en est point ainsi de l'homme. Comme nous voudrions échapper à la nécessité! Comme nous repoussons l'agression par une lutte désespérée! Comme il est besoin de nous arracher à nous-mêmes pour nous séparer de la vie! Glorieuse antipathie, du reste, ruine superbe et déplorable de notre immortalité perdue, qui témoigne encore de ce que nous étions dans la grâce primitive, de ce que nous ne sommes plus

après le désastre du péché. Encore une fois, le moyen d'oublier la mort?

Quoi qu'il en soit, je ne pense point à la mort. J'y crois, je la connais; je la vois partout; je la crains surtout; et cependant je n'y pense point. Où est cette pensée dans ma mémoire? Où parait-elle dans ma vie? Y pensent-ils davantage, tous les habitants de cette immense cité, hôtes futurs de cette autre cité voisine, si déserte, hélas! et si peuplée? Encore un peu de temps, tous seront transférés de cette hôtellerie provisoire au dernier domicile; oui, de tous ces vivants pas un qui ne soit un mort; tout le monde le sait, et personne n'y pense!

Je suppose qu'après ces 6000 ans d'exécution incessante, la mort s'arrête tout à coup, retenue par la main qui la déchaîna, qu'elle brise en éclats son glaive signalé par tant de victimes, et qu'il soit donné à l'homme affranchi de respirer l'immortalité; que ce nouvel ordre de choses soit décrété, promulgué, connu : qu'est-ce que le monde aurait à changer? rien, absolument rien. Qu'il aille comme il allait, et il sera comme il doit être. Nouveaux immortels, la terre est désormais le paradis. On ne dira plus : tout est vanité. Non, l'or a son poids, la gloire son rayon, le plaisir sa fleur. Mais n'est-ce pas là précisément ce qu'on dit, et ce qu'on fait? On agit donc dans la condition réelle de la mortalité,

absolument comme on agirait dans la supposition chimérique de l'immortalité; on vit comme si on ne mourait point; on ne tient donc pas plus compte de la mort que si elle n'était point; on oublie donc la mort.

Mais comment peut-on l'oublier? On le peut, puisqu'on le fait; on le peut parce qu'on le veut. La volonté n'est-elle pas, en partie du moins, maîtresse de la mémoire? Pour se défaire des souvenirs importuns, elle sait bien les écarter et les tenir sous son interdit. L'homme a dans sa liberté exploitée par une volonté pervertie, la triste puissance de rompre même avec Dieu et de s'absenter même de son cœur. Et qui le forcera de penser à la mort, s'il veut l'oublier? Il est bien obligé d'y croire et de la craindre toujours. Pour l'oublier, il n'a qu'à s'étourdir.

Cependant, que cet oubli factice est imprudent et malheureux! On veut oublier la mort, soit! Du moins elle ne nous oubliera point, et tôt ou tard, bon gré, mal gré, elle nous forcera bien de penser à elle. Si je n'ose pas même la regarder de loin, à l'horizon de ma vie, que deviendrai-je donc quand je la verrai de près se pencher vers moi pour m'étreindre? Assurément le souvenir de la mort ne m'eût point empêché de vivre, l'oubli de la mort ne me garantira point de mourir. Je n'y gagne donc qu'une mort imprévue après une vie impré-

voyante. Or, l'Église qui sait bien ce qu'elle dit, a comme uni la mort imprévue et la mauvaise mort. *A mala et improvisa morte.* Elles se touchent si elles ne se confondent.

On veut oublier la mort, on y réussit à moitié, assez pour se priver de ce que le souvenir a d'utile, pas assez pour se débarrasser de ce qu'il a d'amer.

Résolu de sacrifier au présent tel qu'il est, l'avenir quel qu'il soit, on vivra oublieux de mourir, insoucieux de ressusciter. Mais on a beau faire, le sommeil n'est pas si profond qu'il ne soit traversé et troublé par des visions sinistres; on se surprend parfois dans un esprit prophétique, gisant sur une couche, enfermé dans un cercueil, enfoui dans un tombeau. La torche funéraire projette alors son pâle reflet sur les illusions dorées de la vie; à l'instant tout se décolore, tout se fane, tout s'évanouit, et l'âme désenchantée reste prise de stupeur et d'effroi... O mort, que ta pensée est désolante pour ceux qui te fuient!

Memento! Souvenez-vous donc, ô homme, de ce que vous êtes et de ce que vous serez. Lisez cette dernière ligne de la dernière page de votre histoire : *Pulvis in pulverem.* Assistez d'avance à vos funérailles, comme cet empereur célèbre, parvenu par la politique et par la conquête à la domination presque universelle, qui voulut un

jour être le témoin de la funèbre cérémonie dont il serait enfin l'objet. Aimant mieux déposer sa couronne que de la perdre, l'offrir à Dieu que de la rendre à la mort, il abdiqua avant d'être dépouillé. En mémoire de cette étrange action, le peintre d'une toile fameuse a représenté le royal démissionnaire indiquant d'un doigt distrait, sur une mappemonde, ses domaines des deux hémisphères où le soleil ne se couchait jamais, et de l'autre main soutenant une tête de mort sur laquelle se fixe et s'absorbe son regard méditatif. On croirait que sa bouche qui semble parler, murmure les sentences de l'Église : *Memento.* Voilà comme il faudrait placer vis-à-vis l'un de l'autre, pour être embrassés d'un même coup d'œil, ces deux termes qui se regardent en effet, qui s'interrogent et se répondent : le monde et la mort.

4. La pensée de la mort.

De toutes les vérités salutaires, la pensée de la mort est peut-être la plus active et la plus énergique, parce que son objet est plus sensible et ses motifs plus urgents. Certes, je crois à l'enfer, comme je crois à la mort; je n'en suis pas moins convaincu, j'en suis moins frappé, je ne vois pas l'enfer, tandis que je vois la mort. De plus la mort presse; avec elle, il n'y a point à

différer, car elle n'attend point avec nous. Ou nous la prévenons ou elle nous prévient; or, heureux ceux qui sont préparés ! Malheur à ceux qui sont surpris ! Quel est donc l'homme, s'il n'est insensible, s'il n'est insensé, qui tiendrait contre cette éloquence de la mort? Qu'elle apparaisse seulement, qu'elle se dresse devant nous, pâle, silencieuse... et déjà, plus d'objection, plus de résistance, toute réplique expire sur les lèvres tremblantes, toute tête fléchit sous l'ascendant de l'impérieuse domination. Aussi qui me dira le nombre des disciples de la mort? Le ciel est plein des élus élevés à son école. Comme dans sa grande mission ouverte à la fois sur tous les points de l espace et prolongée dans tous les instants de la durée, elle enseigne et prêche, infatigable, tout homme venant en ce monde ! Ah ! ce n'est pas sans raison que d'ordinaire une tête de mort se voit fixée au pied du crucifix. O mon âme, ne sépare donc jamais dans ton souvenir ce que tu as uni par ton péché et ce que Dieu a réuni pour ton salut. Voici la double peine du péché, l'homicide et le déicide. Mais aussi voilà le double remède du pécheur, la mort qui le menace, la croix qui lui pardonne. *Memento !*

Je viens au détail; si je pense à mourir, je saurai vivre. Pour vivre en chrétien, il faut penser vrai, choisir juste, agir bien; la pensée de la mort

donne à l'âme la vérité sans illusion, la sagesse sans écarts, la vertu sans défaillance. On a dit qu'on ne mentait point à l'heure de mourir; du moins on ne se ment pas à soi-même, on ne peut plus s'abuser ni se méprendre dans l'appréciation des choses. Quelle n'est pas, durant la vie, la fascination de la bagatelle! Comme les apparences conspirent avec nos impressions! Dans ces moments trop rares où la réflexion nous pose de sang-froid en face de nous-mêmes, notre vie ne nous paraît plus qu'un long rêve, qu'une perpétuelle illusion, nous nous prenons sans cesse en défaut, nous jouant à la superficie, aimant la vanité et courant après le mensonge. Ah! les pensées d'un mourant ne sont point les pensées des vivants. Quel renversement inopiné! Que penserai-je de ce monde, quand je le regarderai d'un coup d'œil rétrospectif, au moment de m'enfoncer dans l'abîme infini, quand de son éclat il ne restera plus qu'un point qui s'efface dans la nuit, et de son fracas qu'un son qui se perd dans le silence? Qu'était-ce donc que la gloire, sinon une fumée? l'or, sinon de la poussière? le plaisir, sinon une fleur d'un jour? Et ces jouissances de la vanité et de la sensualité qui me coûtèrent tant de désirs, qui me valurent tant de déboires, n'étaient en définitive qu'un songe de la nuit qui se dissipe au matin. J'ai goûté un peu de miel, et voici que je meurs. *Gustavi*

paululum mellis, et ecce morior (I Reg. xiv, 43). Mais lequel se trompe, du vivant ou du mourant ? Celui-là croit les choses telles qu'elles paraissent, celui-ci les voit telles qu'elles sont. S'il était donc donné au moribond, une fois ses yeux dessillés par cette soudaine révélation, de reprendre et de refaire sa vie écoulée ! Il ne le peut ; je le puis, moi qui vis encore. Oui, en pensant à la mort, je pense déjà ce que je penserai alors, et je réforme mes opinions préjudicielles sur le jugement irréformable de la mort.

Instruits de la valeur des choses, nous devons encore être dirigés dans leur choix. Avec la vérité spéculative, il nous faut la sagesse pratique. Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* (Act. ix, 6). C'est là une grande question, aussi difficile souvent qu'elle est importante toujours. Que faire ? Quelle est la volonté de Dieu ? Où est le salut de mon âme ? Eh bien ! l'interprète le plus fidèle de Dieu, et la conseillère la plus désintéressée de mon âme, c'est la mort. Ah ! si je lui demande son avis, elle me le donnera, et avec sincérité et franchise, sans respect humain ; elle ne me trompera pas plus qu'elle ne se trompe, et jamais je n'aurai à me repentir de l'avoir consultée et de lui avoir obéi. Je veux donc, avant de me décider, délibérer avec la mort, faire par la pensée un pèlerinage à ma tombe, m'asseoir là, et le front

penché, l'œil fixe, me demander : que voudrais-je avoir fait à l'heure de mourir? Je veux faire tout ce que la mort me dira, car tout ce qu'elle enseigne est vrai, tout ce qu'elle conseille est juste, tout ce qu'elle promet est sûr.

La volonté, après avoir embrassé le bien par une sage et prudente élection, le réalise par une action forte et persévérante. Or qui me donnera l'énergie et surtout la constance? La perspective de la mort qui doit venir une fois et qui peut arriver toujours. Pourquoi mon imagination vainement alarmée, s'égare-t-elle dans une durée sans horizon, carrière chimérique d'un avenir qui ne sera jamais? Je m'effraie d'avoir à parcourir ce vaste champ de labeurs et de combats. Comment me mortifier toute ma vie? Mais qu'est-ce donc que toute ma vie? Est-ce jusqu'à demain, jusqu'à l'heure prochaine? Si je devais mourir demain, que ferais-je aujourd'hui? Aurais-je encore trop de temps devant moi? Ainsi la mort ne me demande pas le bien pour un an, ni pour un mois, ni même pour tout un jour. Soyez prêt, voilà son cri. Soyez prêt à cette heure! Rien de plus, rien de moins. Je n'ai à répondre que de la minute qui sonne.

Nous naviguons ainsi durant le trajet de la vie, toujours à la vue du port, et chaque souffle peut y pousser nos voiles. Pensée deux fois encourageante! La mort se tient debout à l'extrémité du

temps, à la frontière de l'éternité, et elle est pour nous deux fois une fin, celle qui termine et celle qui couronne. Vers le soir de la journée, levez-vous, dit-elle, vous qui étiez assis sur la terre d'exil, et qui mangiez le pain de la douleur; *surgite postquam sederitis qui manducatis panem doloris* (Ps. 126). D'abord le Seigneur va vous donner un sommeil de paix, *cùm dederit dilectis suis somnum,* et bientôt, au réveil, il vous donnera pour fruit de vos mains l'héritage de la gloire, *ecce hæreditas Domini.* Ainsi, après un jour de travail, une nuit de sommeil, puis l'éternelle aurore.

Est-ce donc là une vie? — C'est une vie mortelle, en attendant une immortelle vie; c'est une vie sainte, en vue d'une mort précieuse et d'une glorieuse résurrection. Enfin, c'est une préparation à la mort. — Que ce souvenir est triste! — Il faudrait dire plutôt que l'oubli est triste et fatal! Non, la pensée de la mort n'est triste que pour ceux qui l'oublient. Quand on vit sans reproche, on vit sans crainte; et on meurt sans regrets quand on meurt sans remords. — Mais cette pensée déchire! — Point du tout; elle détache précisément pour ne point déchirer. — Mais sous l'impression de cette lugubre pensée, on ne peut plus jouir de la vie, ni même user du monde! — Erreur! on ne peut plus abuser du monde, mais on peut en user toujours, on peut même jouir de la vie pourvu qu'on en pro-

fite, comme on peut jouir du chemin par lequel on passe pour aller à la patrie où l'on demeure.

Le chrétien, disait saint Augustin, patiente avec la vie, pensant qu'il va mourir, et se délecte dans la mort, sachant qu'il doit ressusciter. *Patienter vivit, delectabiliter moritur.* Qui ne reconnaît dans la distribution même des époques liturgiques la figure de nos destinées? Aujourd'hui la cérémonie des cendres ouvre la carrière de la pénitence que termine la fête de la résurrection. Ainsi la pensée de la mort domine sur cette vie provisoire d'épreuve et de mérite, et la mort elle-même m'introduira dans la vie permanente de paix et de félicité, et ce carême temporaire sera couronné par la Pâque éternelle.

5. Carême.

Je tiens à dégager en moi la pensée chrétienne des complications du sens humain et de l'opinion vulgaire. Eh bien ! voici un objet de circonstance sur lequel il faut me prononcer. Le monde prend le carême en fort mauvaise part, ou plutôt il ne le prend pas du tout; il en est qui de tout le carême ne reconnaissent que le carnaval. L'Église, au contraire, le voit en beau. Je voudrais aujourd'hui mieux accuser en moi le signe du carême, en rehausser l'idée dans mon esprit, en révéler le goût à mon cœur.

1° Ne dirait-on pas que le monde a honte du carême? Il le cache si bien qu'il n'en paraît rien du tout, et je vois aisément qu'ici la réalité répond à l'apparence, la pénitence est effacée au point d'être abolie.

Il est vrai, dès le mercredi des Cendres, l'Église nous faisait lire un passage de l'Évangile où Notre-Seigneur prohibe la jactance et l'ostentation dans le jeûne, *non videaris hominibus jejunans* (Matth. VI, 18). On jeûnait alors par hypocrisie, ce travers n'est plus à craindre; aujourd'hui on ne jeûne plus, par respect humain. Certes, je n'aime ni l'un ni l'autre, toutefois je comprends ici l'hypocrisie, je ne conçois pas le respect humain. Car enfin, jeûner c'est un honneur; le carême est une période de victoire; une âme sensuelle est une âme en pleine déroute, tandis qu'un homme pénitent est un vainqueur, et devient presque un ange en se faisant presque un martyr.

Disons-nous donc, non-seulement il faut jeûner mais paraître jeûner. Que notre carême soit notoire, visible, tangible même, et que le monde sache que nous marchons sous la bannière de la pénitence, sous l'étendard de la croix.

2° Le monde paraît encore faire bien peu de cas du carême; il l'estime sans doute comme un fragment d'archéologie, comme une question de moyen âge, surannée et un peu arbitraire, sans motifs sérieux, sans résultats utiles.

Eh bien! j'en appelle au sentiment de l'équité. Et ne faut-il pas payer ses dettes et réparer ses torts? Nos dettes envers Dieu ne sont-elles pas sacrées? Et nos torts envers Jésus-Christ ne sont-ils pas criants? Quoi! l'innocent sera châtié et le coupable seul épargné!

J'en appelle encore au légitime instinct de la conservation. N'est-ce pas la pénitence qui préserve du mal, qui procure la grâce, qui confère la vertu? Voici le programme du carême d'après l'Église : *corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia;* la correction, l'élévation, la vertu, le mérite.

3° Enfin, le monde a horreur du carême. Le seul mot l'attriste, que sera-ce donc de la chose? Étrange anomalie! Ceux-là seulement ont peur du carême qui ne le font pas, et ceux qui le font y trouvent de la saveur. Mais non, rien de plus naturel. Fascinés par l'apparence, dupés par l'impression, nous nous figurons toujours que le bonheur vient d'en bas, consiste dans la jouissance, et réside dans les sens; et il vient d'en haut, consiste dans la paix, et habite dans le cœur.

La déception suit toujours la volupté des sens, et du sacrifice, au contraire, naît la joie de l'esprit.

Oui, la joie jaillit de la pénitence, comme l'eau vive de la source. Faisons le carême et nous le

goûterons; affrontons l'amertume et nous cueillerons la douceur.

Et cette joie intime est embellie par les charmes de l'amour, couronnée par l'auréole de l'espérance. Au terme Jésus apparaît, crucifié d'abord, bientôt triomphant...

6. La parole de Dieu.

Quand on appelle la prédication parole de Dieu, on la nomme par son nom propre, dit saint Paul, *sicut est vere verbum Dei* (I The. II, 13).

Le prêtre parle au nom de Dieu à trois titres, avec son autorité, selon sa vérité, dans sa charité; voilà le point de départ, le fond et le terme de la prédication. Le prédicateur est le délégué de Dieu vers nous, l'interprète de Dieu pour nous, le précurseur de Dieu en nous. A chacun de ces chefs se rapportent les obligations diverses, mais corrélatives, de celui qui parle et de ceux qui écoutent.

L'autorité de Dieu donne à la prédication son origine et son sacre, sa nature et sa vertu. *Quomodo prædicabunt nisi mittantur* (Rom. x, 15)? Cette condition préalable n'est pas seulement de droit divin, mais de droit naturel; il n'y a pas de député sans mandat, parce qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Et de quel front un homme se donnerait-il pour l'envoyé de Dieu, s'il ne recevait sa

mission de Dieu lui-même? Aussi Notre-Seigneur inaugurant l'apostolat: *euntes docete* (Matt. XXVIII, 19), dit-il; allez, c'est la mission; enseignez, c'est la prédication. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Quelle solennité! c'est en vertu de cette mission irrévocable que la prédication se perpétue jusqu'à la fin; les apôtres, comme ils furent envoyés, envoyèrent des coopérateurs à la même œuvre, avec la même autorité. Leurs lettres de créance sont signées de la main même de Jésus-Christ. C'est au nom de Dieu, de sa part et sur son ordre, que les prédicateurs viennent à nous.

1° Dans le ministère évangélique deux termes, distants à l'infini, sont alliés sans être confondus, Dieu avec l'homme, l'éternelle vérité sous la parole fugitive. Pourquoi cet ordre de choses? Dieu a fait comme il a voulu; *quæcumque voluit, fecit* (Ps. 113); et il a bien fait, par cela seul qu'il l'a voulu. Après tout, et qu'importe le mode de transmission pourvu que la vérité transmise parte certainement du Ciel et arrive sûrement à la terre, pourvu que Dieu parle en effet et que l'homme entende en esprit? Le plus facile et le plus méritoire pour nous, n'est-ce pas le meilleur au fond? Et selon le magnifique adage, *le plus universel n'est-ce pas le plus divin?* N'est-il pas écrit? *Le Verbe est la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde* (Joan. I, 9). La

Providence ne se départira point de ce plan une fois adopté; il est simple, la foi dérive de la parole, *fides ex auditu* (Rom. x, 17), il suffit d'écouter l'homme pour entendre Dieu; il est grand aussi, car la parole éprouve la foi; il faut en entendant l'homme n'écouter que Dieu. Ainsi, dit l'apôtre, *autrefois Dieu parlait à nos pères par les prophètes; dans la plénitude des temps, il a parlé par son Fils* (Hebr. 1); jusqu'à la fin des siècles, il parlera par ses apôtres : allez, disait-il à ces derniers au moment de rentrer dans le silence de l'éternité, allez avec ma mission, avec mon esprit; *prèchez l'Évangile à toute créature*. Ne cessez de prêcher jusqu'à ce que ce monde cesse de vivre; quand la parole qui sauve aura été portée à toute la terre, le Fils de l'homme reviendra pour en finir, avec la parole qui juge. Encore une fois, Dieu le veut! Mais nous, n'allons pas tenter le Seigneur en refusant d'écouter l'homme qui prêche, dit saint Augustin; *non tentemus Deum, ut nolimus prædicantem hominem audire*.

Jésus-Christ disait formellement à ses apôtres : Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise (Luc x, 16). Et après Jésus-Christ, l'apôtre redisait aux chrétiens : Nous rendons grâces à Dieu de ce que vous avez reçu la parole prêchée, non comme des hommes, mais comme celle de Dieu, ainsi qu'elle l'est véritablement.

Non ut verbum hominum, sed sicut est vere, verbum Dei (I The. II, 13). Donc, dans la réalité de la foi, il y a deux prédicateurs, Dieu et son ministre; l'un parle aux oreilles, l'autre au cœur; ici est toute la vertu, mais là une condition préalable, en sorte que selon la Providence ordinaire, si nous n'écoutons pas la voix de l'homme, nous n'entendons pas la parole de Dieu. *Quomodo audient sine prædicante?* (Rom. X, 14.)

2° A qui et pourquoi Dieu parle-t-il? Ce n'est point à lui-même, mais à nous. Sans doute Dieu se parle à lui-même au dedans, car au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Mais comme il ne conçoit qu'une pensée infinie, il n'engendre qu'une parole éternelle; il fait tout en un seul acte, et il se dit tout en un seul Verbe; or nulle oreille humaine ne peut entendre cette parole substantielle et vivante, qui habite dans le sein profond de la Divinité d'où elle émane; nulle bouche humaine ne lui répond. *Nemo novit Patrem nisi Filius* (Matt. XI, 27). Personne ne connaît le Père, sinon le Fils qui en est l'image; personne ne comprend le Fils sinon le Père qui en est le principe. Mais Dieu parle aussi au dehors, et pour d'autres que pour lui-même; alors il s'adresse à nous, et dans la langue qu'il nous a faite. Trois fois il a envoyé sa parole, *misit Verbum suum* (Ps. CXLVII), pour créer, pour ra-

cheter, pour sanctifier. Ainsi, dans le principe, quand Dieu voulut créer le monde, il envoya la parole de sa vertu, et toutes choses ont été faites par elle; *omnia per ipsum facta sunt* (Joan. I, 3), car dans le Verbe était la vie, *in ipso vita erat* (I, 4). Ainsi, toute créature est un reflet véridique de la pensée increéée, l'intelligible écho de la parole créatrice; ce sont autant de lettres, disait M. de Maistre, dont la réunion forme un discours qui prouve Dieu. Ainsi le monde, c'est l'effet d'une parole qui sort de la bouche de Dieu. *Il a dit, et tout a été fait* (Ps. XXXII). Dieu appelle ce qui n'est pas, il profère le monde, et en le proférant il le produit, il nous parle donc dans la création médiatement, par les effets, signes de leur cause.

Mais l'homme perdit avec le temps, hélas! et de bonne heure, l'usage et jusqu'à l'intelligence de cette langue primitive. Le livre ouvert de la nature devint une lettre close, et il ne savait plus y lire, même le premier mot, et moins que tout autre, le nom étincelant du créateur. Alors une seconde fois Dieu envoya sa parole, la parole de sa charité, son Verbe en personne, et le Verbe se fit chair, *Verbum caro factum est* (Joan. I, 14), afin que tout homme venant en ce monde pût dire désormais, après le disciple qui reposa sa tête sur le Cœur divin : *Nous avons entendu, nous avons vu de nos yeux, nous avons touché*

de nos mains le Verbe de vie. Dans l'Incarnation, Dieu nous parle donc immédiatement, et comme il est écrit, non plus en énigmes ni en figures, mais bouche à bouche. *Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le!* Mon Verbe incarné, Dieu fait homme, Jésus (Matt. III, 7),.

Enfin, une troisième fois, et c'est la dernière mission jusqu'à l'avénement suprême, Dieu envoya sa parole de vérité. Oui, en rentrant de son passage par le temps dans son éternité, Notre-Seigneur et Sauveur entr'ouvrant encore le sein de la Divinité, fait descendre sur son Église l'Esprit vivifiant à qui il est donné de tout achever en Dieu, afin que sous son inspiration et par sa vertu, la prédication de la parole continue et consomme l'Incarnation du Verbe. En effet, l'Esprit de Jésus descend sur le Cénacle le jour de la Pentecôte; le même jour, à la même heure, la prédication commence avec l'Église, pour ne finir qu'avec elle. *Repleti sunt Spiritu sancto et cœperunt loqui* (Act. II, 4). Donc vraiment, Dieu même parle encore aux fils de l'Église par ses ministres, en Esprit et en vérité. Mais à quelle intention, dans quelle fin, le Dieu du ciel daigne-t-il écrire de sa main, parler de sa bouche à ses sujets de la terre? Est-ce pour satisfaire la curiosité, amuser la frivolité de l'homme qui se plaît à faire l'enfant? Certes, il serait assez étrange que le Très-Haut passât

son éternité à nous imaginer des passe-temps, et qu'il nous livrât ses augustes et redoutables mystères par manière de menus plaisirs. De grâce, un peu plus d'égard pour le Dieu très-grand et très-bon! La prédication est une extension de l'Incarnation. Or, tout ce que Jésus a dit, fait, souffert, c'est pour nous et pour notre salut, *propter nos homines et propter nostram salutem* (Symb.). Le salut est donc aussi l'unique but de la parole essentiellement sainte et sanctifiante. Et si celui qui écoute n'entrait pas dans cette intention de celui qui parle, il se manquerait à lui-même autant qu'à Dieu; au lieu du Verbe de vie qui nourrit l'âme, il n'aurait que la flamme qui s'évanouit avec le son.

3° Comment écouter la parole de Dieu?

Nous ne serons pas comme ces Grecs, auditeurs curieux qui demandaient à l'apôtre des choses nouvelles, *aliquid novi*. Et pourquoi? Quand rien ne change en Dieu, rien même en l'homme; là toujours même nature, même volonté, ici mêmes devoirs, mêmes besoins; que voulez-vous changer à la parole qui traite de Dieu et qui s'adresse à l'homme? Du nouveau! Eh bien! soit, il n'y a qu'à dire vrai; le vrai seul est toujours nouveau en étant toujours ancien. Nous ne serons pas comme ces Juifs, auditeurs sensuels, qui demandaient au pro-

phète d'agréables paroles : *Loquimini nobis placentia* (Is. xxx, 10). Parler pour plaire! oh! non, c'est le métier du rhéteur. Mais parler pour sauver, fallût-il déplaire, c'est la part de l'apôtre. Nous pouvons critiquer l'homme et sa parole, la phrase et le geste. Cette partie humaine de la prédication, il n'y a pas de dommage à l'abandonner à la censure humaine. Seulement, je ne dois pas assister à la prédication pour la forme, laisser la vérité pour la vanité et oublier Dieu pour l'homme.

Suivant l'intention même de Dieu qui me parle, je ne dois chercher que l'édification, et non le plaisir de l'oreille, la jouissance de l'imagination, l'émotion de la sensibilité. Je dois me souvenir, comme dit saint Augustin, qu'il y a quelquefois de la fatigue à parler, et de l'ennui à écouter, et manger le pain de mon âme à la sueur de mon front.

Je dois aussi me persuader que j'ai beaucoup à apprendre. Il y a des choses que je pense savoir, et que pourtant je ne sais pas; il y a des choses que je sais, mais que j'oublie; il y a des choses que je n'oublie pas, mais que je ne veux pas.

Afin d'apprendre ce que je pense savoir sans le savoir, je dois écouter. Afin de retenir ce que j'oublie, après avoir entendu, je dois réfléchir. Afin de vouloir enfin, je dois prier; la prière est l'auxiliaire de la parole.

O Dieu, Jésus, qui aimez les âmes jusqu'à la mort de la croix, je veux vous adresser tout d'abord cette ardente prière qui va être répétée tant de fois et par tant de bouches durant ces jours de votre grande miséricorde. Je vous demande avec la plus profonde humilité et la plus haute confiance le salut de tous ceux qui viendront dans votre maison entendre votre parole de vie. Je suis plus qu'impuissant à changer une seule âme, j'en suis indigne; mais vous, vous pouvez les sauver toutes, et vous le voulez. Eh bien! Je vous le demande, et non pas par ma seule voix ni en mon seul nom, mais en union avec tous mes frères, mais avec Marie, votre mère et la nôtre, mais pour la gloire de votre nom et par l'amour de votre cœur. Alors se vérifiera l'oracle prophétique, nous écouterons en nous le Seigneur Dieu qui nous parle; et nous entendrons la parole de paix, douces prémices de la parole de gloire.

7. Le désert.

Le désert est un pays désolé; mais le séjour en est utile, et s'il n'est pas doux d'y être, il est bon d'y avoir été.

1° *Tableau.* — Description pittoresque et de main de maitre : *In terra deserta, invia et inaquosa* (Ps. LXII, 3)... C'est donc une région sans

eau, sans voie, sans société. Triple caractère de la désolation spirituelle, l'aridité, l'obscurité, le délaissement; on ne goûte rien, on ne voit rien et on ne sait plus rien, on n'a personne. De plus, souvent, presque toujours, la tentation s'ajoute à la désolation. La nuit n'est-elle pas la bonne heure pour l'ange de ténèbres? Donc, le tentateur s'approche, *accedens tentator* (Math. IV, 3). Ah! il ne manquait plus que cela. On ne trouve plus Dieu, *ubi est Deus tuus?* Mais le démon a sa place, et tout près de soi, *accedens*, et presque en soi, car avec le dégoût du bien on se sent du goût pour le mal. L'âme est désolée et tentée à la fois, on entend alors tour à tour cette perfide parole: *Dic ut lapides panes fiant*, et cette autre plus perfide encore : *Mitte te deorsum.* Ou dédommage-toi, ou décourage-toi (Matt. IV, 6)!

2° *Histoire.* — D'abord l'entrée. *Ductus a Spiritu* (Matt. IV, 2). On n'y va donc pas de soi-même, on y est conduit et introduit. Et par qui donc? par l'Esprit-Saint. Ah! que cela rassure! Si le passage est périlleux, le guide est fidèle. Dieu mène; donc Dieu accompagne.

Le séjour. — Sans doute l'âme alors fait bien peu de chose, et que peut-elle faire, frappée d'impuissance? C'est la stérilité du désert. Et cependant à l'heure même il se fait beaucoup en elle, sans elle et malgré elle. Quoi donc? L'humilité expérimentale, la force surnaturelle, la confiance

héroïque, la charité éminente, la paix transcendante.

La sortie. — Il y a d'abord çà et là des oasis dans le désert, des consolations momentanées, des éclaircies où la visite des anges succède soudain à la visite du démon. *Accesserunt angeli.*

Il y aura enfin une délivrance définitive. A l'appel de Dieu, l'Église dira : Sortez, âme. *Proficiscere, anima...* le ciel chantera : Quelle est celle-ci qui s'élève du désert? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto* (Cant. VIII, 5)? L'âme aura passé du désert à la terre promise!

3° *Difficultés.* — Il semble que le démon prend bien mal son temps. Hélas! Il sait trop bien ce qu'il fait : il tente dans la prière surtout, afin d'attaquer la prière même ; s'il gagnait cette seule victoire, il les aurait déjà toutes gagnées. La prière, c'est donc l'heure du combat! Le démon détourne le pécheur, importune le juste ; le premier pour qu'il ne commence même pas à prier, le second pour qu'il finisse de prier, laissant celui-là sans remède, et celui-ci sans préservatif.

Au pécheur il persuade tantôt la presque impossibilité de la prière, tant il aggrave la répugnance et l'impuissance de l'âme, tant il exagère les difficultés d'un exercice si naturel et si facile.

Il y a là une hérésie pratique dont on ne se doute pas ; car il est de foi que la grâce au moins de la prière est toujours donnée. *Deus non*

amovit orationem a me (Ps. LXV, 20). Tantôt l'inutilité de la prière. Dès qu'on a péché on ne prie plus, et on devrait prier deux fois plus. Mais comment la prière d'un pécheur serait-elle agréée? Et comment plutôt ne le serait-elle pas, si elle est humble, gémissante et suppliante? Ayez pitié de moi, mon Dieu, *miserere mei Deus* (Ps. L, 1). Vous ne méprisez pas le cœur contrit et humilié. *Cor contritum et humiliatum non despicies* (Ps. L, 9). Si Dieu n'écoute pas le pécheur avec complaisance, il l'exauce avec compassion.

Tantôt l'efficacité de la prière. Le malade qui ne veut pas guérir repousse le remède; ainsi le pécheur obstiné.

Pour le juste, il sera, plus encore à l'oratoire que partout ailleurs, harcelé par des distractions ou circonvenu par des tentations, pour qu'il abandonne ou abrége la prière et en perde le fruit ou le goût. Qu'il soit imperturbable; malgré tous les assauts, qu'il ne cède pas d'une minute, mais qu'il ajoute au lieu de retrancher, et loin d'être vaincu il sera deux fois vainqueur.

8. La tentation.

1° *Théorie, ou ce qu'il faut en penser.* — D'une part, c'est une sorte de fatalité.

En effet, n'est-ce pas un dogme, corollaire de

notre antique déchéance et prélude de notre exaltation future; une conséquence aussi d'un fait actuel, la coexistence de l'homme et du démon, car l'un a tout ce qu'il faut pour être tenté, l'autre pour être tentateur?

Et comme l'histoire vient ici confirmer la doctrine, depuis le premier homme jusqu'au dernier!

Donc il ne faut pas s'étonner de la tentation.

Il ne faut pas non plus se l'imputer.

Il ne faut pas cependant la provoquer.

D'autre part, la tentation est une sorte de félicité. Croyez-en l'Écriture sainte. *Beatus vir qui suffert tentationem* (Jac. I, 12).

En effet :

C'est une école, instruisons-nous.

C'est une arène, encourageons-nous.

C'est un creuset, réjouissons-nous.

Il ne faut donc pas s'attrister, s'inquiéter, avoir de la honte.

2° *Tactique, ou ce qu'il faut faire.* — Avant. *Præpara animam ad tentationem* (Eccli. II, 1). Fait-on la guerre sans préparatifs?

Mais comment se préparer? *Veillez et priez* (Math. XXVI, 41). Voilà le bouclier et le glaive.

Pendant. *Cui resistite* (I Pet. V, 9). Résistance immédiate, absolue, indépendante du sentiment, directe ou indirecte.

Après. Si la victoire est certaine, à genoux : *Deo gratias!*

Si la défaite est certaine, debout : *Surgam et ibo!* (Luc. xv, 18.)

Si le résultat est douteux, si nous ne pouvons résoudre le doute, laissons-le et vengeons-nous par une victoire certaine.

9. Pénitence.

Pœnitentiam agite. Faites pénitence (Act. II, 38). Je promulgue, j'apprécie et j'applique cette loi.

1° Je la promulgue au nom de la raison comme au nom de la foi ; car c'est une loi naturelle aussi bien qu'une loi divine. On pourrait même dire qu'elle nous est imposée par nous-mêmes plus encore que par Dieu ; Dieu n'a point fait la mort ni la pénitence. Mais nous, en faisant le péché, nous avons porté la loi de la pénitence, et Dieu daigne l'accepter.

2° Je l'apprécie. Mais c'est une rançon du purgatoire, c'est une victoire sur la chair, c'est une conquête dans le ciel.

3° Je l'applique. L'Église donne une mesure, la Providence ajoute un supplément ; le surplus est laissé à la discrétion du repentir ou de l'amour.

Au commencement du carême, quelle pensée ! La pâle mort l'entr'ouvre. Au milieu, quel souvenir ! La croix sanglante le domine. A la fin, quelle perspective ! le ciel radieux le couronne.

10. Conscience.

1° *La conscience m'apprend que Dieu pense à moi.* — Dieu juge déjà les vivants comme un jour il jugera les morts. *Judicat me.* Le jugement particulier est commencé et il continuera jusqu'à ce qu'il s'achève; la mort le fixe à jamais sous le coup du dernier arrêt.

Je crois voir le Seigneur, ce roi des âmes, assis sur un tribunal à la cime de l'intelligence. *Dominus est* (Joan. xxi, 7), c'est bien lui, et pas un autre. Non, la conscience n'est pas la parole d'un homme, car jamais on ne l'entend mieux que dans l'absence de l'homme; ni notre propre pensée, car bien qu'elle jaillisse de notre sein, elle se forme sans nous, elle retentit malgré nous, elle éclate contre nous. A son accent, à son autorité, à son impartialité, on comprend assez qu'elle procède d'un principe distinct et supérieur. *Dominus est.* Elle ne peut être qu'un écho de la voix de Dieu.

Celui qui me juge. *Qui judicat me* (I Cor. iv, 4). C'est bien moi qu'il désigne et pas un autre. Quand Dieu parle à tous, chacun de s'excuser ou d'accuser les autres, et par amour-propre et par malignité, on baisse la tête pour laisser passer à une adresse étrangère la vérité importune. Mais parle-t-il à chacun? Il signale du doigt, *tu es ille vir*, vous êtes cet homme

(II Reg. XII, 7); il frappe au cœur, et le cœur de l'homme tremble et tressaille à cette touche d'un Dieu.

En effet, voici trois caractères de ce jugement singulier : Dieu me juge sur moi-même, par moi-même et en moi-même, et sa sentence est incontestable, irrécusable, inévitable.

Dieu me juge sur moi-même. L'homme juge l'homme d'après des préventions, des analogies, des rumeurs, des apparences, au plus, d'après des dépositions ou des résultats, et ces deux dernières données, les plus sûres pourtant, sont encore bien incertaines. On peut avoir été imprudent, malheureux, et n'être pas coupable. Mais Dieu nous juge sur notre vie, sur notre âme. Il tient en sa main notre cœur nu sous son regard infatigable et irrésistible. *Quid fecisti?* Qu'ai-je fait? La voix du sang crie. *Vox sanguinis clamat* (Gen. IV, 10). Comment contester? Je suis à la fois accusé et témoin.

Dieu me juge par moi-même; moi qui aime tant à me justifier, à m'absoudre, il me force bien à m'accuser et à me condamner. *Ex ore tuo te judico.* Dieu a mis en moi la conscience pour contre-poids à la liberté, afin de me défendre contre moi-même; elle avertit quand on s'expose, elle rappelle quand on s'égare, elle proteste quand on abuse. La conscience tient de Jésus-Christ et de nous; elle part du ciel et jaillit du cœur; c'est

un oracle et un instinct. Une force secrète et mystérieuse extorque même d'une bouche ennemie comme une amende honorable.

Or, nul ne saura méconnaître sa propre voix, récuser sa propre pensée. Nous sommes à la fois accusés et accusateurs.

Dieu me juge en moi-même. La conscience est enracinée dans les profondeurs de l'âme, inhérente à l'âme dont elle est la plus noble part, comment la détacher? comment s'en défaire? On séparerait plutôt l'âme du corps. Il ne reste donc qu'à l'oublier, qu'à la fuir; mais comment s'oublier et se fuir soi-même? On évitera tout ce qui peut l'éveiller; on recherchera tout ce qui peut l'endormir. Adam se cache, Caïn s'enfuit. La voix persécutrice les poursuit et les atteint. Où es-tu? qu'as-tu fait? *Ubi es? Quid fecisti?* (Gen. III, 9. IV, 10). L'âme a peur alors; elle a peur de Dieu et, dès lors, elle a peur de tout, car il y a toujours quelque chose de Dieu partout. Elle a peur de la prière, de la prédication, d'une église, d'un prêtre; le dirai-je, elle a peur d'elle-même, surtout de la solitude et de la réflexion. Ah! dans le fait, le retour vers soi-même suffirait pour la conversion à Dieu. Mais on sort plutôt, on s'absente, on se dissipe, on fait du bruit, on se donne du mouvement pour s'étourdir dans le vertige. Et toutefois, impuissante agitation!

L'âme fugitive emporte le trait lancé au cœur. *Sagittæ tuæ acutæ in corda inimicorum regis.* (Ps. XLIV, 6). Il faut bien enfin que l'âme se retrouve, et toujours avec sa blessure. On chasse la grâce, on éteint la foi; on n'étouffe point la conscience. Non, on n'en finit jamais avec elle, car elle a mille voix à son usage, et si l'une se tait, une autre tonne. On est débarrassé du remords, on sera circonvenu par l'ennui; et quand tout serait blasé, reste enfin le dernier mot de la conscience vengeresse : une parole de mépris et de désespoir tombe sur une âme qui n'est plus que de la boue.

Je suis donc jugé à cette heure même, je suis cité devant Dieu. Que n'ai-je seulement le courage de poser la main sur mon cœur, de l'interroger et de l'écouter. Il ne menace que parce que je fuis; il faut bien élever la voix pour être entendu de loin. Si je reviens, le ton change. Il parle de paix à ceux qui se convertissent, *loquetur pacem in eos qui convertuntur ad cor.* (Ps. LXXXIV). Ah! dit l'apôtre, si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés.

2° *La conscience m'intime la volonté de Dieu.* — Le Seigneur s'explique, ou par l'enseignement commun qui promulgue sa loi à tous, c'est la prédication; ou par l'avertissement particulier qui applique sa loi à chacun, c'est la conscience.

Or la conscience, organe à l'usage de Dieu,

unit aussi le double caractère de Dieu, l'énergie et la suavité. Dieu commande ce qu'il veut, et il donne ce qu'il ordonne, dit saint Augustin, *jubet quod vult et dat quod jubet.* La conscience rend témoignage de l'un et de l'autre, et elle ne permet à la volonté ni de résister par la révolte, ni de reculer par pusillanimité.

Jubet quod vult. Dieu ordonne ce qu'il veut, et il ne se désistera pas parce que je résiste. Je ne puis refuser de l'entendre sans ingratitude. C'est mon Sauveur. Lui, m'a-t-il refusé? Et s'il me commande, est-ce pour lui-même? N'est-ce pas pour moi? — Je ne le puis sans injustice. C'est mon Seigneur, il pourrait prendre de vive force, il aime mieux demander en commandant. Quel honneur! Mais quel honneur d'obéir volontairement, de faire ma volonté en faisant la sienne! Je ne le puis sans témérité; *quis restitit ei, et pacem habuit?* (Job. IX, 4.) La résistance est un désordre aussitôt puni par le trouble. La conscience s'acquittera de sa tâche et me fatiguera de ses réclamations. En vain voudrai-je lui faire prendre le change en donnant une chose pour une autre, quand même je donnerais plus qu'elle ne demande, je ne la tromperais pas, parce qu'elle est en moi l'œil de Dieu, comme elle est pour moi sa voix. Enfin, si on s'obstinait à fermer l'oreille du cœur, la Providence interviendrait pour appuyer, peut-être

pour venger la conscience, et le sacrifice refusé me serait arraché sans mérite.

D'ailleurs, Dieu ordonne ce qu'il veut, *jubet quod vult,* non pas ce qui nous plaît; il ne nous consulte pas, et il a bien raison; ce qu'il veut est toujours ce qui nous profite et ce qui nous sauve. N'est-ce pas se comporter en maître et en ami?

Dat quod jubet. Il donne ce qu'il ordonne. Il n'y a pas d'inconséquence en Dieu. La conscience en rend témoignage, *impossibilia non jubet.* Le commandement de Dieu emporte la possibilité. Ou nous pouvons faire ce qu'il veut, ou nous pouvons le pouvoir, si nous voulons, si nous prions. Mon sens intime ne me trompe pas; quand Dieu me commande, je sens que je puis, et quand je résiste, je sens que ce n'est pas le pouvoir qui me manque, mais la volonté.

II. Déviation.

Dieu a regardé du haut du ciel les fils des hommes, tous se sont écartés du chemin, et sont devenus inutiles. Dominus de cœlo prospexit super filios hominum. Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt (Ps. XIII, 3). — D'après cela, je puis constater le fait de la déviation, explorer ses causes, déplorer ses conséquences.

1° *Pour constater le fait,* il suffit d'énoncer le

témoignage. Dieu le voit, donc c'est un fait. Et nous qui sommes sur les lieux, ne le voyons-nous pas aussi, ne le touchons-nous pas? Plaise à Dieu que nous n'en soyons pas touchés nous-mêmes! Ah! vraiment, *le nombre des fous est infini. Stultorum infinitus est numerus* (Eccl. I, 15), le sens commun n'a donc pas le bon sens.

2° *Explorons les causes.* Au fond c'est une seule et même cause pour tous; l'Évangile l'a signalée. Ils ne voulaient pas venir. *Et nolebant venire* (Math. XXII, 3)! mais encore pourquoi ne veut-on pas? Il y a des causes multiples, à chacun la sienne. Voici les plus communes.

On ne comprend pas; c'est la fascination du sens humain, l'homme n'a pas compris, *homo non intellexit* (Ps. XLVIII, 13), ou plutôt il n'a pas voulu comprendre pour n'avoir pas à bien agir, *noluit intelligere ut bene ageret.* (Ps. XXXV, 4.) L'homme n'est que chair, il voit et rien de plus, dupe des apparences et jouet des impressions.

On n'ose pas; c'est la pression du respect humain sous ses formes diverses, le sophisme de l'exemple, la peur de l'opinion, l'ambition de la faveur.

On ne commence jamais; c'est l'ajournement de la pusillanimité : ou bien on espère un avenir meilleur, ou bien on en craint un imaginaire.

On n'achève rien ; c'est l'empêchement de la mollesse ou de l'inconstance; on ne fait rien de bon ou on le défait aussitôt.

3° *Déplorer les suites* : elles sont corrélatives, *simul*. Elles sont absolument négatives, *inutiles*. Inutilité fatale toujours et partout : donc existence annulée, destinée manquée.

Quel âge ai-je pour l'éternité? Quel nom devant Dieu? Quelle place dans le ciel?

Et Dieu avait tant fait pour moi! et je pouvais tant faire pour lui!

12. L'âme et le corps.

La philosophie a défini l'homme : *animal rationale*. L'homme est donc un tout essentiellement composé de deux parties, une âme et un corps, *anima rationalis et caro unus est homo* (Symb. St. Ath). Le corps est donc une partie intégrante de notre être, la portion infime sans doute, mais enfin la moitié de nous-mêmes. La séparation des deux substances serait notre mort.

Le corps est aussi une partie influente sur nos destinées. Dans le dessein de Dieu, il est un moyen; mais, par l'abus de l'homme, il peut devenir un obstacle. Il peut beaucoup pour ou contre le salut.

Le corps enfin est solidaire de l'âme. Il y a entre ces deux associés une communauté de

mérites ou de démérites, de récompense ou de punition. Ils se sauvent ou se perdent l'un avec l'autre.

Il importe donc d'ordonner réciproquement notre âme et notre corps.

L'âme est la maîtresse, le corps est le serviteur ; mais en vertu de leur union intime en une seule et même personne, il y a non-seulement action de l'âme sur le corps, mais réaction du corps sur l'âme. Le corps a donc des droits et des devoirs.

1° *Droits du corps.* Le corps a droit à l'entretien physique et au support moral.

L'*entretien* comprend : la nourriture. Il faut bien réparer l'instrument, défrayer le serviteur. Avant tout il faut vivre.

La débilité du corps paralyse l'action de l'âme. *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* (Sap. IX, 15).

Or la santé, comme la vertu, réside dans le milieu, *in medio.* Me suis-je gardé des deux extrêmes, de la folle témérité qui brave tout et de l'anxiété chagrine qui craint tout? Ici, comme ailleurs, les extrêmes se touchent : les excès usent le tempérament, et les imprudences compromettent la santé; et d'un autre côté les appréhensions et les précautions excessives font les maladies imaginaires en attendant les maladies réelles.

Suis-je demeuré dans le milieu, donnant au corps un soin modéré? Je le dois à moi, à ma famille, à la société, à Dieu même.

Sauf les accidents de force majeure, ce soin modéré qui conserve et préserve la santé, c'est surtout : le juste équilibre du travail et du repos; l'exacte proportion de la charge avec les forces; le régime sobre et réglé; la vie pure; la paix de l'âme et la gaîté du caractère. Ai-je eu ce soin?

Le vêtement. — Il y a ici une triple fin : la salubrité, la décence et la parure. Les deux premières sont de nécessité; la troisième est accessoire, mais toutefois légitime, et même obligée dans une certaine mesure relative à la condition et aux circonstances. Comme tout à l'heure, *in medio virtus*. Il faut de l'ordre, de la propreté, et de la bienséance.

L'incurie serait un défaut, on manquerait aux autres et à soi-même; mais la recherche serait un excès. La mollesse et la vanité dénotent une âme frivole, une tête creuse et un petit esprit. Comme je me suis mépris! Comme j'ai manqué mon but! J'ai déplu parce que j'ai voulu plaire. La nature est le plus bel ornement. Il faut se parer, dit l'apôtre, avec modestie et réserve, *cum verecundia et sobrietate ornantes se* (I Tim. II, 9), tandis que la futilité est ridicule.

Quant aux modes, quoique bizarres et souvent

même fort grotesques, en soi elles sont généralement arbitraires, mais elles deviennent relativement obligées au moins jusqu'à un certain point.

La modération trouve encore ici sa place; je suis dans le monde et je ne dois point être du monde; en ai-je donc pris les accidents, les formes, sans en prendre la substance ni l'esprit? Il faudrait dans les usages sans conséquences, ne se signaler ni par la raideur, ni par la servilité.

Ainsi on peut, et on doit même suivre la mode; mais, 1° avant la mode, la décence. La vertu doit toujours être hors de cause, aucune mode en ce monde ne peut prescrire contre la conscience; 2° avant la mode encore, la discrétion dans la dépense. Il est clair que les bourses donnent des proportions variables. Ce serait une étrange maladresse dont le monde serait d'ailleurs fort peu reconnaissant, que de se ruiner pour l'amour de la mode; 3° avec la mode enfin, la convenance quant à l'âge, à la condition. Ai-je observé ces règles?

Le support moral. — Puisque l'âme et le corps sont si voisins, si bien unis, si intéressés l'un à l'autre, ne faut-il pas qu'ils aient ensemble de bonnes relations? Puisque l'âme seule, d'ailleurs, est intelligente et raisonnable, n'est-ce pas à elle, en le dirigeant avec autorité, de supporter

avec compassion son compagnon et son serviteur? Sans doute, *corpus aggravat animam*, le corps pèse. Le tempérament a ses faiblesses, la santé a ses épreuves, le corps a ses fatigues, ses douleurs et il aura sa dissolution. Eh bien! puisque l'âme est là pour animer, c'est à elle, au lieu de s'affaisser elle-même, de supporter et de relever. Où est la matière de ses combats, là sera celle de ses triomphes. Quant le corps tombe, l'âme reste debout.

2° *Devoirs du corps.* — Il faut exiger la *subordination* qui est la condition du corps Le corps pèse, mais il ne faut pas qu'il s'impose. Dans le premier cas, supportons-le; dans le second, il faut le secouer. L'âme asservie par le corps, l'homme à la remorque de l'animal, serait un contre-sens honteux et fatal.

Le serviteur a des caprices avides, il convoite tout, même ce qui n'est pas permis. Il faut savoir le contenir et lui refuser. Sans cela, point de limites. Moins j'aurai de désirs, plus je serai riche; moins j'aurai de besoins, plus je serai heureux. Le désir est une indigence et le besoin une douleur.

Mais quelquefois le serviteur, emporté par des instincts abjects, peut se laisser aller à d'indignes révoltes et convoiter même ce qui est défendu. Alors pour en avoir raison, pour n'avoir pas le dessous, mais le dessus, ce n'est plus assez de le

contenir, il faut le réprimer. La sévérité devient miséricorde; je dois mortifier le corps qui ferait mourir l'âme, et le vaincre pour le sauver lui-même.

La politesse, qui est la grâce du corps.

La politesse n'est point une vaine formalité. Elle importe à la société, où elle est le vernis de la charité, et le charme de la conversation; elle est même une sauvegarde pour la vertu; ne serait-ce pas par conscience, par politesse au moins, on se respecte soi-même et les autres, et on se fait respecter. Dans l'individu elle supplée aux qualités extérieures, et rien ne la remplace, pas même la vertu.

La politesse du corps ordonne et compose les mouvements et les gestes, les attitudes et les démarches. Les règles sont ou naturelles ou conventionnelles; pour connaître les premières, il ne faut que consulter le sentiment inné de l'honnête et du vrai; quant aux autres, il ne faut qu'observer les usages avec les nuances voulues par l'âge et par l'état.

A cette civilité, s'ajoutent pour la compléter, l'urbanité de l'esprit et la bienveillance du cœur.

La modestie qui est comme la vertu du corps.

La modestie a une double action.

Au dedans, elle conserve le bien et préserve du mal.

Le cœur est le sanctuaire de la grâce et de la vertu. Tous les sens sont autant de portes par lesquelles le bien intérieur peut se dissiper, et le mal extérieur peut s'introduire. La modestie, comme une sentinelle, veille à la porte et garde la sortie et l'entrée.

Au dehors, elle glorifie Dieu, c'est le culte du corps; elle édifie le prochain, c'est l'éloquence de l'exemple.

13. Péché.

1° *Abyssus abyssum invocat. L'abîme appelle l'abîme* (Ps. XLI, 8). — *L'abîme du péché appelle un abîme de misère.* — L'Écriture rapporte une parole du pécheur : J'ai péché et je n'ai pas été puni. *Mentita est iniquitas sibi* (Ps. XXVI), en vérité le pécheur s'est menti à lui-même. Et n'est-il pas vrai que *chérir l'iniquité, c'est haïr son âme?* (Ps. X.) En se faisant l'ennemi de son Dieu, le pécheur devient son propre ennemi.

Énumérons les misères du péché, elles sont multiples.

Misère spirituelle, effet immédiat du péché... l'âme n'est plus qu'un enfer, car le Démon y demeure; le cœur un calvaire, car Jésus y est crucifié; le corps un sépulcre, car la grâce en est chassée.

Misère éternelle, peine imminente du péché.

A quelle distance l'enfer est-il du péché? A la distance d'un fil. Combien faut-il de temps pour franchir l'intervalle? Le temps de couper un fil. Et le péché gravite vers l'enfer de tout son poids, *sicut onus grave*, et tout tend d'ailleurs à le précipiter. Il faut qu'un miracle de la miséricorde intervienne.

Misère naturelle, conséquence nécessaire du péché. Toute faute trouve en elle-même son châtiment, *omnis culpa est pœna sibi*, a dit saint Augustin, d'où le proverbe : On est puni par où on a péché. L'iniquité descend sur la tête de celui qui la commet. *In verticem ipsius iniquitas ejus descendet* (Ps. VII, 17). Le péché monte contre Dieu comme une injure; non, il retombe comme une malédiction. Le pécheur nourrit dans son sein une vipère, arme et déchaîne une furie.

Misère providentielle, traitement médicinal du péché. *Foris pugnæ, intus timores* (II Cor. VII, 5). Dieu aime trop une âme pour ne pas la réclamer, il la poursuit et l'assiége.

Misère publique, multiplication de toutes les autres. Quand le péché se généralise, la misère croît avec lui. Le péché rend les peuples malheureux, *miseros populos facit peccatum* (Prov. XIV, 34). Quand l'homme est en guerre avec Dieu, il est bientôt en guerre avec l'homme même. D'ailleurs, la Providence n'a que le temps pour traiter les nations comme nations. Alors

surviennent quelques calamités, prélude de la grande insurrection de l'univers, lors de la défection finale de l'humanité.

Misère presque incurable, aggravation de toutes les autres. Le pécheur dans son assoupissement ne se sent pas malade, ou dans son découragement il se croit trop malade, ou dans son enivrement il veut être malade.

Oh! Si je pouvais me sauver de moi-même! Notre-Seigneur m'ouvre les bras. Ainsi une mère pour rappeler l'enfant insoucieux qui se pose sur un abîme, l'avertit, ou plutôt sans l'avertir, sans même l'inviter, l'attire en lui montrant son sein.

2° *Un abîme de misère appelle un abîme de miséricorde.* — Éléments de la miséricorde. Le mot seul le dit, il y en a deux, *miseria et cor*, un objet et un principe. Elle n'existe pas sans principe qui la produise, elle n'opère pas sans objet qui la termine. Ainsi avant le monde, pas de miséricorde; après, plus de miséricorde. Donc, comme la misère appelle la miséricorde, la miséricorde appelle la misère. Dieu n'a pas besoin de nos biens, écrit le prophète; oserai-je ajouter qu'il a besoin de nos misères? Sans misère, la miséricorde est comme en peine et en souffrance. C'est saint Augustin qui le dit.

Limites. — Je les cherche et ne les trouve point. En effet, la Sainte-Écriture affirme que la miséricorde est sans nombre et sans fin. *Non est*

numerus, non est finis. Quand la misère grandit, la miséricorde monte et toujours la dépasse, comme l'arche qui surnage dans le déluge. Une plus grande misère est un titre et comme un droit à une plus grande miséricorde. Vous aurez pitié de mes péchés, car ils sont nombreux; *Propitiaberis peccato meo, multum est enim* (Ps. XXIV, 11). Bénissez-moi, car j'ai péché. *Benedic, quia peccavi.* Étrange raison : pardon, bénédiction, parce que j'ai péché!

Mais enfin, n'y a-t-il pas un temps pour la justice et un temps pour la miséricorde? Non. — On le dit pourtant. — Eh bien! on a tort de le dire. Il y a l'éternité pour la justice, c'est bien assez; et le temps pour la miséricorde. *Misericordia tua, Domine, plena est terra* (Ps. CXVIII, 64). La miséricorde remplit la terre. Si la justice intervient, ce n'est qu'à l'appel et au service de la miséricorde. Qui le croirait? La mort même d'un impénitent est un coup de la miséricorde; quand tout est épuisé, Dieu abrége la vie afin d'alléger du moins la peine.

3° *Actes.* Convertissez-nous, mon Dieu, et détournez de nous votre colère. *Converte nos Deus et averte iram* (Ps. LXXXIV). Il y a donc deux actes : la conversion du pécheur qui se repent, et la conversion de Dieu qui pardonne. La conversion du pécheur est un acte de miséricorde et le plus grand; c'est un miracle. Se convertirait-il,

s'il n'était converti? *Converte nos Deus*... Eh bien ! cette grâce est offerte, sera-t-elle reçue?

La conversion de Dieu est aussi rapide que certaine. Au repentir le pardon est donné et aussitôt donné. Je me repentirai... et vous m'avez pardonné. *Confitebor... et remisisti* (Ps. XXXI). Le repentir n'est encore qu'au futur, que le pardon est au passé. Le seul projet du repentir emporte le fait du pardon.

Convertimini... que je me convertisse par respect pour nos pères, par intérêt pour mes enfants, par nécessité pour moi, par zèle pour la patrie, par reconnaissance pour Dieu.

Convertere, Deus... Et vous, mon Dieu, convertissez-vous, par votre Mère, pour votre nom...

14. Conversion.

1° *État de la question*. C'est la question de tout le monde. Quand Dieu me dit : *non tardes*, puis-je répondre : cela ne me regarde pas. Je n'ai peut-être pas commencé; en tout cas, je ne suis pas près de finir.

C'est la question du moment. Voici le temps favorable. *Ecce nunc tempus acceptabile* (II Cor. VI). Demain, sera-ce plus facile? sera-ce encore possible?

2° *Difficulté de la décision*. Quel débat et quel combat! Alors surviennent à la fois les réminis-

scences pleines de regrets, les prévisions pleines de frayeurs et les suppositions pleines d'angoisses.

Et toutefois, il est dur pour vous de regimber contre l'aiguillon, *durum est tibi contra stimulum calcitrare* (Act. IX, 5). Ce qu'il y a de dur pour moi, c'est de résister à la grâce, et ce qu'il y aurait de doux, ce serait de me rendre à l'amour.

3° *Rapidité de l'exécution*. En effet, la peine comme la peur pour moi sont imaginaires. L'opération tant redoutée est commencée à peine, qu'elle est déjà finie. Si je veux bien l'analyser, je verrai qu'elle se réduit à ces termes bien simples : *ibo ad patrem et dicam ei*. Donc, il n'y a qu'un seul pas à faire et un seul mot à dire.

Or, dès que ce fait est accompli,... il ne reste plus que la joie partout. Joie dans le ciel ! J'ai donné assez de tristesse à Jésus-Christ; si souvent et si longtemps il a pleuré sur moi ! Une fois au moins je veux lui donner de la joie. Joie dans le cœur justifié. Après le jour de la première communion, avant le jour de la persévérance finale, le plus beau jour est celui de la conversion, trait d'union entre les deux autres, lendemain du premier et veille du second.

15. Reddition d'une âme.

Trois temps successifs dans l'histoire d'une âme : la rébellion, le siége, la reddition de la place.

1° *La rébellion.* Jusque-là cette âme avait été un vrai royaume de Dieu; il y avait en elle, ordre, liberté et paix, et comme un ciel sur la terre. Un jour, hélas! à l'instigation de l'ange homicide, ce Père du mensonge, tout le bas peuple de la cité, les passions s'ameutent; de toutes parts s'élèvent des cris séditieux: *nolumus hunc regnare super nos* (Luc. XIX, 14). Nous ne voulons plus de son règne! Pendant un temps le débat s'engage. Du haut de la citadelle, la conscience réclame et proteste; *nihil mali fecit. Quid faciam de Jesu?* Il n'a fait de mal à personne. Et que faire donc de Jésus? Mais la foule égarée de répondre, *tolle! tolle!* à bas! à bas! Alors la volonté donne gain de cause à la révolte. *Tradidit Jesum!* Elle livre son roi et son Dieu; Jésus est exilé, tous les anges de paix s'en vont avec lui et pleurent à l'écart. Ainsi la révolution est consommée. L'âme reste sans Dieu, mais non sans maître. *Introivit in eum Satanas* (Joan. XIII, 27). Le démon se jette aussitôt dans la place déserte, et la tyrannie appelle l'anarchie.

2° *Le siége.* — Mais voici que l'âme en état de guerre est bientôt mise en état de siége. D'abord, malgré la rébellion ouverte, Jésus laisse encore près d'elle un ambassadeur, l'ange tutélaire, et de plus il conserve et entretient en elle une intelligence fidèle et sûre, l'incorruptible con-

science. Peu à peu il la circonvient de tous les côtés à la fois, il la presse par la disette, l'attaque par des remords, des souvenirs, des ennuis et des malheurs. Enfin, lui-même, dans une suprême tentative, s'approche, bat en brèche et frappe au cœur : *Sto ad ostium et pulso* (Apoc. III, 20). A ce coup, à cette parole du maître, tout s'agite au dedans de l'âme assiégée; la volonté tremble et les passions éperdues se démènent. Hérode se trouble, et Jérusalem avec lui. *Turbatus est Herodes, et omnis Jerosolyma cum illo* (Matt. II, 3). Les passions entourent la volonté, la harcèlent et l'étourdissent. Alors il y a une heure critique, un tiraillement, un déchirement. La volonté flotte encore entre le oui et le non; elle voudrait bien, elle n'ose pas vouloir. Une grande voix cependant domine tout ce tumulte : *Ego sum Jesus.* Je suis Jésus (Act. IX, 5).

3° *La reddition.* — Qui donc va l'emporter? Un mot de la volonté peut seul trancher la question. *Reddite quæ sunt Dei Deo* (Matt. XXII, 21). Rendez-vous! dit Jésus. Je me rends, a répondu l'âme, et aussitôt la porte s'ouvre, et Jésus rentre triomphant dans l'âme pacifiée.

16. Miséricorde.

1° *Dieu attend.* — Avec quelle patience! Un Dieu qui attend l'homme; quelle condescendance!

Mais un homme qui fait attendre Dieu ; quelle inconvenance ! Qui ne sait cette fière apostrophe de Louis XIV : J'ai failli attendre !

Ah ! si Dieu, au lieu de m'attendre, m'avait prévenu ; s'il avait pris son heure et non la mienne ! où en serais-je ? Et combien, en effet, ont été surpris ! Et pendant qu'il attendait, que faisais-je ? J'abusais de la patience pour provoquer la justice, et toute créature protestait et en appelait à la vengeance.

Toutefois la patience n'a qu'un temps et son terme n'est pas connu. Combien attendra-t-il encore ? Mais attendra-t-il seulement ? Bénis, ô mon âme, la divine patience jusqu'à cette heure ; mais au delà ne t'y fie pas. Change les rôles, ô serviteur, c'est à toi d'attendre le maître qui viendra.

2° *Dieu accueille.* — Avec quelle miséricorde ! La patience a des limites, mais la miséricorde n'en a pas ; car Dieu, qui n'a pas promis le temps au pécheur, a promis le pardon au pénitent. Ne désespère donc pas, ô mon âme, ne crains même pas. Ici, la misère est le meilleur titre à la miséricorde. Viens seulement, avoue et désavoue, et tu seras accueillie, pardonnée, sauvée.

Il y a trois grandes manifestations de Dieu : au commencement, il a déployé son bras et montré sa puissance ; à la fin, il exaltera son front et fera éclater sa justice ; dans l'intervalle,

il révèle son cœur et exerce sa miséricorde. Tout proclame sa puissance, tout prédit sa justice, tout rappelle sa miséricorde.

La justice aura l'éternité ; la miséricorde n'a que le temps, aussi la remplit-elle, *plena est terra* (Ps. 32); si bien qu'il n'y a plus de place pour autre chose. La puissance elle-même est au service de la miséricorde. Vous montrez surtout votre toute-puissance en faisant miséricorde, dit l'Église. *Omnipotentiam maximè miserando manifestas.* Il n'est pas jusqu'à la justice qui ne fonctionne pour le compte de la miséricorde.

Ah! viens donc, ô mon âme, le cœur de Dieu s'attache à toi, et te prend si bien qu'il ne fait plus avec toi qu'un seul mot et qu'une seule chose. Le composé s'appelle miséricorde.

17. Confession.

Dans le sacrement de pénitence il y a deux actes corrélatifs : l'un de l'homme, l'autre de Dieu; la confession et la rémission, *confitebor... et tu remisisti* (Ps. XXXI). Or, quels sont les effets naturels résultant du bienfait de la rémission ?

1° *Confitebor*. C'est une confidence qui décharge et soulage un cœur trop plein et oppressé. *Adversum me*! Il est vrai, on dépose contre soi ; raison de plus : c'est un débarras de dire sa peine,

surtout quand on en est l'auteur. On se fait autant de bien qu'on s'était fait de mal.

C'est une déclaration qui guérit un cœur blessé. Ne faut-il pas énoncer son mal, découvrir sa plaie au médecin, pour qu'il applique le remède? Au moral, on peut se blesser, mais non se guérir tout seul.

C'est une expiation qui satisfait et qui prémunit. On est puni parce qu'on a péché, mais bien moins qu'on a péché ; d'ailleurs, on est puni pour ne plus pécher.

2° *Remisisti*. C'est une manifestation qui cache pour jamais le péché à l'œil de Dieu et à l'œil de la conscience. *Beati quorum tecta sunt peccata* (Ps. XXXI, 1).

C'est une diffamation qui honore. *Confusio adducens gloriam*. Le péché commis était une plaie, le péché remis est une glorieuse cicatrice.

C'est une accusation qui justifie. Dès que vous vous accusez, Dieu vous pardonne.

Que la miséricorde est prompte et sûre! La rémission suit, que dis-je? devance presque la confession.

1° Griefs de ceux qui ne se confessent pas :

On a honte de soi.

On a peur d'un autre.

2° Travers de ceux qui se confessent :

Quant à la préparation, les uns font trop, les autres, pas assez.

Quant à la confession, les uns disent trop et les autres trop peu.

Quant au confesseur, les uns s'acharnent, les autres s'envolent.

---

18. Appel aux âmes.

Le temps presse ; il faut aborder la question et emporter l'affaire.

La croix est arborée, la pâque est proche : ainsi la miséricorde nous attend et la charité nous invite. Le Seigneur envoie ses disciples à la rencontre et à la recherche des convives, et c'est sur son ordre que nous prévenons votre arrivée par notre appel.

Quand même nous voudrions déguiser nos intentions, elles seraient devinées ; si nous ne parlions pas, les pierres crieraient. Mais nous n'avons aucun droit, aucun motif, aucun intérêt pour dissimuler. Ouvrons donc notre cœur et nos lèvres : nous dirons toute notre pensée dans une seule parole : *Da mihi animas* (Gen. XIV, 21). Rien à ajouter, rien à retrancher.

1° *Da mihi animas. D'abord je vous l'intime comme un ordre*, et je vous dis en quel nom et à quel titre ; et vous me direz si je n'ai pas droit de commander et si vous n'avez pas raison d'obéir.

Au nom de Dieu, de Dieu le Père qui vous a créés, de Dieu le Fils qui vous a rachetés, de Dieu

le Saint-Esprit qui vous a sanctifiés. N'êtes-vous pas par droit de nature, de conquête, de possession, à Dieu, tout à Dieu et à Dieu seul, vous ouvrage de sa main, vous prix de son sang, vous temples de sa grâce? On garde les pièces originales et authentiques, l'acte de naissance et l'extrait de baptême, qui font foi de la propriété. Vous ne sauriez ni les récuser, ni les abolir; le doigt de Dieu les écrivit, l'éternité les conserve.

Jamais droit ne fut mieux établi et moins reconnu. Dites-moi, votre âme est-elle de Dieu, oui ou non? Qu'en avez-vous fait? à qui l'avez-vous donnée? Mais comment avez-vous pu la donner? Était-elle à vous? Quoi! vous êtes si tenaces et si jaloux de vos droits; eh bien! grands zélateurs de la justice, je vous demande justice; rendez-la donc avant de l'exiger; Dieu n'est pas de plus mauvaise condition qu'un homme, rendez à Dieu ce qui est à Dieu : *reddite quæ sunt Dei Deo* (Matth. XXII, 21).

A cette sommation, vous pouvez répondre, je le sais, par un refus ou par un délai. Oui, bien que vous ne soyez pas votre maître, vous êtes votre dépositaire, et vous pouvez user de votre liberté jusqu'à l'abus. Toutefois, sachez-le, vous ne serez pas quitte; à votre déni de justice, j'oppose un pouvoir; j'en appelle et je vous assigne.

Refusez-vous la restitution de votre âme? je vous signifie d'abord une protestation, et enfin

une saisie forcée. Qui donc protestera ? Tout le monde, la terre et le ciel. Mais je me borne. Qui protestera ? Vous-même, oui, vous, malgré vous. De vos entrailles mêmes s'élèvera une grande voix, le cri de la conscience, cette vengeresse de la justice violée, ce témoin inévitable et irréfragable, que vous ne pouvez ni contredire, ni contrefaire, ni endormir, ni étouffer ; et la paix, fille de la justice, s'enfuira, laissant l'alarme dans votre âme rebelle.

Et si vous résistiez encore à ces réclamations, reste le moyen extrême contre lequel il n'y a plus ni préservatif ni remède. Le maître de la vie, fatigué de l'obstination, ordonnera la saisie fatale, et cette âme que vous n'avez pas voulu rendre, on vous la reprendra de vive force. *Animam tuam repetunt a te* (Luc XII, 20). En mourant, ne rendez-vous pas l'âme enfin ? Pars, sors de ce monde, ô âme chrétienne ! *Proficiscere anima*, au nom du Père qui t'a créée, du Fils qui t'a rachetée, du Saint-Esprit qui t'a sanctifiée. Va tomber entre les mains du Dieu vivant.

Mais vous ne refusez pas, vous ne voulez que différer... Vous différez ! Un délai est l'équivalent d'un refus. Vous différez ! Dieu vous attend, et vous le faites attendre. O inconvenance ! Dieu vous attend, mais vous attendra-t-il ? O imprudence ! Vous vous promettez ce qu'il ne vous a pas promis ! O présomption ! Et quand vous auriez

le temps, aurez-vous la volonté? Pourquoi pas? Mais pourquoi aussi? Vous ne l'avez pas aujourd'hui, l'aurez-vous demain? Demain vous n'aurez pas plus de motifs ni de moyens, pas moins d'obstacles et de prétextes. Et c'est avec tous ces risques, parmi tous ces abîmes, que vous lancez votre âme unique, éternelle. O folie! Vos âmes au nom de Dieu! *Da mihi animas.*

2° *Da mihi animas. Je vous le conseille en ami au nom de vous-même.* Jamais conseil fut-il meilleur? Je vous adjure de l'écouter et de juger si vous ne le donneriez pas vous-même, et si vous ne devez pas faire ce que vous sauriez bien dire. D'abord, il s'agit de vous et pas d un autre. N'allez pas déplacer la question et l'éloigner de vous comme une chose étrangère ou indifférente. Vous êtes en cause et chacun ici répond pour soi.

Eh bien! vous êtes posé entre deux alternatives, l'une et l'autre incompatibles, l'une ou l'autre inévitable: pour la vie, entre Dieu et le démon; pour l'éternité, entre le ciel et l'enfer. En vain vous voudriez vous abstenir et garder la neutralité; il n'y a pas de milieu; qui n'est pas avec Jésus-Christ est avec le démon, et qui ne va pas au ciel va en enfer. Or, à l'heure de cette élection formidable, quand je vous aperçois hésiter, vous méprendre, incliner vers le démon et pencher vers l'enfer, n'est-ce pas un conseil

mille fois sage, d'aller à vous, de vous prévenir, de vous presser, de vous conjurer, de vous forcer presque? Ah! si je pouvais vous sauver même malgré vous, je le ferais.

Loth ne savait se résoudre à s'éloigner de Sodome; l'ange lui avait bien dit et répété : Hâtez-vous et sauvez-vous; Loth attendait encore, mais l'ange le prit par la main et l'entraina hors de la ville condamnée.

3° *Da mihi animas! Vos âmes! C'est l'expression de mon unique désir*. Oui, je veux vos âmes, et je ne veux qu'elles. *Cætera tolle tibi*, donnez-les et gardez le reste. Je ne demande point vos biens, mais vous, *non vestra*, *sed vos*. Je ne demande pas votre argent; vous me le donneriez que je le jetterais à l'instant; je veux si peu le vôtre, que je n'ai même pas voulu du mien. Je ne demande point votre estime, ni votre affection; donnez-les à qui vous voudrez, vous en êtes les maîtres. Votre confiance, je ne la désire qu'autant qu'elle nous est nécessaire pour vous être utile; votre reconnaissance, je ne l'accepte pas, parce que je ne la mérite pas, et si vous me l'envoyez, je l'envoie toute à Dieu.

Je vous disais : donnez vos âmes et gardez le reste, *cætera tolle tibi*, je vous dirais bien aussi, et prenez le reste, *cætera tolle tibi*. Ah! s'il fallait une compensation, que ne pourriez-vous pas demander? Et que ne voudrions-nous pas don-

ner? *Quam commutationem pro animâ?* Ce serait trop peu de nos sueurs, de nos larmes, de notre sang, pour des âmes achetées à grand prix, *pretio magno.* Volontiers, du moins, nous dépenserions tout, et nous nous épuiserions nous-mêmes. *Ego libentissime impendam et superimpendar ipse* (II Cor. XII, 15). Que dis-je? une âme ne s'achète point, depuis que Jésus-Christ l'a payée de sa vie. Que ce soit donc encore là le prix pour l'échange. Vous avez une âme, et nous avons un Dieu. Donnez et nous vous donnerons. Donnez votre âme et nous vous donnons notre Dieu.

4° *Da mihi animas. C'est un appel.* Si notre désir pouvait être communicatif, si vous vouliez comme nous, si vous agissiez avec nous, le résultat serait centuple. Notre voix expire au seuil du temple et la foule est dehors. Ajoutez-vous donc à nous. Que chacun dans sa sphère devienne un centre, et sur son passage amène des âmes à Dieu.

5° Enfin, *da mihi animas. Que ce soit une prière!* Et quelle prière! En fut-il jamais de plus unanime? C'est la prière des anges et des prêtres, de toute l'Église et de toute famille; c'est la prière de Marie, de Dieu même. O Dieu de la croix, exaucez la Mère de douleur! O Père saint, exaucez la voix du sang qui vous crie de la terre : *Da mihi animas...* des âmes à Jésus sur la croix, des âmes pour Jésus dans le ciel!

19. Réparation.

Principes et variétés de la réparation, afin d'inspirer l'esprit de la réparation, afin d'en éclairer la pratique.

1° *Principes.* Entre Jésus-Christ et nous, il y a unité de corps, association d'office, et relation de vie.

Unité de corps. C'est un article de foi, plus que cela, c'est le fond même et la substance du christianisme, donc le dogme des dogmes. De là résulte une vraie communauté, une solidarité intime. Si un membre n'est pas sensible pour son chef, c'est qu'il en est séparé; s'il en est séparé, il est mort.

Association d'office. Tel est notre devoir aussi bien que notre droit. Jésus-Christ daigne faire comme s'il avait besoin de nous; il partage sa divine tâche avec nous, pour que nous la partagions avec lui; et ainsi, revivant en nous, il continue par nous ce qu'il a fait par lui-même; il répare encore, il rachète et il sauve par nous, et nous sommes les continuateurs de son œuvre, pour devenir les cohéritiers de sa gloire.

Relation de vie. Dans le vrai, les temps évangéliques ne sont point passés. La foi est comme l'éternité, elle embrasse toutes les époques dans l'immuable unité du présent. Jésus est

en vie, l'Évangile est en création. Ayons seulement les yeux chrétiens, et nous verrons Jésus-Christ.

2° *Toutes les variétés* sont énumérées dans l'Évangile ; j'y découvre trois figures secondaires dans le chemin de la croix, trois modèles principaux au pied de la croix, enfin le prototype sur la croix même.

Dans la voie douloureuse, Simon de Cyrène figure l'exercice de la patience. Qu'est-ce que patienter, sinon porter un peu de la croix avec Jésus? Dès qu'on partage la croix, on allége le fardeau, et plus on en prend, moins il en reste. On se gène sans doute, mais on aide Jésus ; on se fatigue, mais on le délasse.

Sainte Véronique figure bien l'œuvre de miséricorde. Toute œuvre de ce genre va des membres au chef, et il est vrai de dire, puisqu'il l'atteste lui-même, qu'on essuie la sueur, les larmes et le sang sur la face du Sauveur.

Les filles de Jérusalem figurent l'acte de condoléance. Compatissons et consolons, et Jésus nous deviendra à nous-mêmes compatissant et consolateur.

Sur le Calvaire, Madeleine représente la contrition, la réparation efficace qui guérit les plaies de Jésus, en effaçant les blessures de notre âme.

Saint Jean représente le zèle, réparation deux

fois efficace, qui désaltère le cœur épuisé du Sauveur et épanche son sang.

Marie enfin représente l'amour jusqu'à la mort de la croix, réparation trois fois efficace, vrai martyre de la nature et vrai triomphe de la charité.

Sur la croix même, domine sur tous les autres, le Réparateur éminent, unique. Jésus qui expire, compense et surpasse par l'immolation de lui-même, et l'injure faite à Dieu et le dommage fait à l'homme. Allons et mourons avec lui. *Eamus ut moriamur cum eo* (Joan. XI, 16).

20. L'esprit réparateur.

On ne sait vraiment ce qui doit le plus étonner, d'un Dieu qui cherche un consolateur, ou d'un Dieu qui n'en trouve pas. Quoi ! la divinité comme en détresse ! Et dans le cœur humain cet excès d'ingratitude !

De cette plainte est né l'esprit réparateur.

Cet esprit est surnaturel, on doit donc l'aspirer par la prière ; il est raisonnable, il faut l'exciter par la contemplation des souffrances passées de Notre-Seigneur ou par la considération de ses injures présentes ; il est réel enfin, je dois en faire l'expérience par des actes.

21. Jésus-Christ enseigne à souffrir.

Notre-Seigneur ne sait pas seulement consoler, il apprend encore à souffrir, et l'autel, où il se fait victime, est la chaire où il devient maître par l'exemple plus que par la parole. *Cathedra docentis, ara morientis* (S. Aug.)! La science de souffrir, n'est-ce pas la première des sciences? Souffrir, voilà la tâche de la vie; bien souffrir, voilà la condition du salut. Mais n'est-ce pas aussi par le fait la dernière des sciences? Qui de nous veut souffrir? Qui de nous sait bien souffrir du moins? Qui donc nous persuadera, nous apprendra la patience? Voici l'Agneau de Dieu. *Ecce Agnus Dei* (Joan. I, 29). Voici le maître; nous sommes à l'école de l'Agneau.

1° *Enseignement du maître*. Sa doctrine est sensible sous nos yeux. Il a agi, puis enseigné. *Cœpit facere et docere* (Act. I, I). Sans doute il a fait ce qu'il dit; mais quoi! il le fait encore. Il ne se contente pas du passé et du lointain, il veut que son exemple soit actuel et présent toujours et partout, que nous soyons témoins avant d'être disciples. L'autel et la croix... Que dis-je! L'hostie est bien plus que le crucifix, comme la réalité est bien plus que l'image. Le sacrifice n'est-il pas d'ailleurs plus complet là où il est moins apparent?

Sa doctrine est intime dans nos cœurs. La communion produit en nous le Dieu crucifié avec ses cinq plaies vives et à jamais ineffaçables. Je porte donc en moi les stigmates! *stigmata porto* (Gal. VI, 17). Saint François d'Assise les avait sur sa chair, et je les ai dans mon cœur. Il s'écriait : *Amor meus crucifixus est!* j'aime Jésus quoiqu'il soit crucifié; nõn, non, j'aime Jésus parce qu'il est crucifié ; donc, par la logique du cœur qui raisonne sans raisonner, si j'aime Jésus sur la croix, j'aime aussi la croix pour Jésus.

L'histoire est là, d'ailleurs. A quelle source ont puisé les saints, les vierges et les martyrs? D'où jaillit l'esprit de sacrifice? Où il n'y a point d'hostie, il n'y a point de foyer ; est-il étrange qu'il n'y ait point de rayonnement?

2° *Étude des disciples.* Pour commencer, apprenons l'acceptation du sacrifice. Fréquentons seulement Jésus, et peu à peu il nous fera à son image, il nous donnera de son caractère, et notre cœur se familiarisera avec la croix.

Pour avancer, apprenons l'oblation du sacrifice volontaire. C'est la meilleure des préparations et des actions de grâces; allons comme une victime au Dieu victime, revenons avec l'hostie divine comme une hostie vivante.

Et ne craignons pas, faisant ainsi, de nous rendre insensibles pour les autres. Nous ne se-

rons jamais plus compatissants que quand nous serons plus patients; oublions nous un peu plus nous-mêmes et nous n'oublierons personne. Ne craignons pas de rester inconsolés... La croix recèle l'onction, et si l'autel nous est un calvaire, alors il nous sera un paradis.

22. La science de l'adversité.

Saint Ignace la renferme en trois leçons.

1° *Laboret ut persistat in patientià quæ contraria est vexationibus quæ ingruunt* (Ex.). *C'est d'abord la patience qui abrite et protége.* — La patience, comme le mot seul le dit, a son origine et son objet dans l'épreuve. *Tribulatio patientiam operatur* (Rom. v, 3). On peut souffrir sans patience, mais on ne saurait patienter sans souffrance.

Saint Ignace donne assez à comprendre tout ce que coûte la patience. *Laboret ut persistat.* C'est plus que du courage, c'est la victoire en permanence. En retour, voici ce qu'elle rapporte : *contraria est vexationibus.* Oui, elle est contraire à l'épreuve, non qu'elle nous en préserve ou nous en délivre, mais comme un bouclier, elle nous couvre en recevant les coups.

Mais où est l'école de la patience? Dans l'union et la foi. *Pax fratribus cum fide.* En effet, l'épreuve produit le trouble et l'épouvante du

cœur, à raison de la peine présente et du mal à venir. Eh bien ! que notre cœur ne se trouble pas, croyons-en Jésus-Christ, *non turbetur cor vestrum neque formidet, in me credite* (Joan. XIV, 1). Oui croyons que Dieu a tout, et il n'y aura point de trouble; croyons que Dieu sait tout, et il n'y aura pas d'épouvante.

Que sera-ce si à la foi s'ajoute l'amour? Un chrétien dans l'épreuve est dans son élément. L'adversité ne fait que déployer notre drapeau. *Vexilla regis prodeunt* (Liturg.).

2° *Cogitet se cito esse consolandum* (Ex.). *C'est l'espérance qui nous console et nous encourage. Probatio spem* (Rom. V, 4). L'espérance jaillit de l'épreuve. Selon saint François Xavier, là où finit toute espérance humaine, là seulement commence l'espérance divine, et celle-ci est grande comme Dieu et haute comme le ciel; voici son motif : au principe de l'épreuve, la bonté de Dieu, sa justice même n'est qu'une miséricorde, et à la fin de l'épreuve, voici son objet : la consolation; on a été purifié, on sera glorifié.

3° *Adhibendo diligentias* (Ex.)... *La diligence qui délivre et sauve.* Car si c'est Dieu qui sauve, il nous sauve par nous.

La diligence : Voici ce qu'on doit faire : ne rien abandonner ni changer, ne pas même délibérer... mais tenir et aller tant qu'on peut. Voici ce qu'on peut faire : prier, afin d'agir et sur

Dieu et sur nous; s'examiner, afin de s'amender; expier, afin d'échanger la punition contre la pénitence.

Faites ainsi et Dieu fera le reste. L'épreuve vous fera avancer, *faciet cum tentatione proventum* (1 Cor. x, 13). Telle est la science pratique de l'adversité. Avec elle l'homme devient supérieur à tout ce qui existe; jamais il ne se permettra de manquer de cœur, et de sa croix qui l'exalte, il domine le monde et touche au ciel.

23. Le martyre.

Quand je contemple la face de ce monde avec mon bon maître, je suis tenté de m'écrier : J'ai pitié de cette foule, *Misereor super turbam!* (Marc. VIII, 2). Ah! que j'ai pitié! Que de misères sans compensation! Que de croix sans couronnes! Infortunés, ils pourraient être des martyrs, et ils ne sont que des victimes.

Si nous savions donc utiliser la souffrance! C'est la plus large et la plus rude part de la vie; et n'est-il pas triste de passer un si long temps par de si pénibles labeurs en pure perte? Fils des martyrs, allons à l'école de nos pères.

Dans le martyre trois circonstances concourent au mérite de la douleur : l'état de l'âme qui souffre, la manière dont elle souffre et le motif pour lequel elle souffre; l'innocence souffrante,

la souffrance patiente, la patience dévouée. Car ce n'est point la peine seule qui fait le martyre. *Non pœna sed causa martyrem facit.* N'a-t-on pas vu d'une croix toute semblable, un élu monter en paradis, un impénitent descendre en enfer?

1° *L'état de grâce.* Dans le martyre il y a toujours état de grâce. Car quand même il n'eût pas précédé, il accompagne, il suit par le seul fait. L'acceptation du martyre vaut bien sans doute un acte de charité parfaite, *majorem hac dilectionem nemo habet* (Joan. xv, 13), et dès lors peut même, sans la pénitence, effacer les péchés actuels, comme sans le baptême, effacer le péché originel, quand d'ailleurs la réception des deux sacrements est impossible. Le martyre n'est-il pas le baptême du sang?

Ainsi l'état de grâce est-il requis pour la pleine utilité de la douleur. Hors de là, la douleur serait, je ne dis pas sans résultat, mais sans mérite.

Elle ne serait pas, il est vrai, sans résultat... L'adversité prédispose; elle détache du monde reconnu vain, insensible et impuissant, et convertit à Dieu qui punit et qui console. Aussi est-ce le moyen souvent employé pour réduire une âme rebelle. Dieu frappe pour toucher, blesse pour guérir, mortifie pour vivifier. Mais la douleur serait sans mérite présent, donc sans récompense future.

La peine temporelle alors n'est qu'un faible

à-compte de la peine éternelle; tandis qu'avec l'état de grâce, la souffrance est comptée en déduction du purgatoire et placée avec usure dans le paradis.

2° *La manière de souffrir.* — Le martyre n'emporte pas une souffrance sans appréhension, sans répugnance ; j'affirme le contraire. Si quelquefois le sentiment de la douleur fut absorbé dans le sentiment de la joie, ce fut un miracle, une exception qui confirme la règle. Le roi des martyrs, Jésus, a daigné lui-même avoir une agonie avant la mort. Mais le martyre suppose, malgré la sensibilité, la patience qui subit, supporte et surmonte la douleur. La croix pèse et cependant on la porte. On dit : *Transeat!* et on ajoute : *Fiat!* Pour le mérite, il n'est pas requis qu'on préfère la souffrance, il suffit qu'on s'y résigne; c'est assez de la patience

3° *Le motif.* — Le martyr souffre pour son Dieu et pour son âme ; c'est un témoin qui signe avec son sang, qui aime jusqu'à la fin, qui glorifie par la mort plus que par la vie. De là cette dignité et cette fécondité du martyre : il participe à la nature et à la vertu du sacrifice divin ; et comme la croix de Jésus-Christ fut la rançon du monde, le sang des martyrs est la semence des chrétiens. Eh bien ! élevons nos douleurs jusqu'au martyre, l'intention suffit, et l'intention dépend de la volonté. Offrons ce que nous souffrons et nous devien-

drons martyrs, et nous deviendrons apôtres.

24. La consolation dans les tribulations.

La consolation égale la tribulation, Dieu veut même qu'elle l'emporte, et que dans le malheur le chrétien ne soit pas malheureux.

Le chrétien est l'homme qui est le plus consolé et qui a le moins besoin de l'être.

1° Le chrétien, au principe de ses douleurs, découvre une permission providentielle; dans le cours de ses douleurs, il rencontre une compassion divine ; au terme de ses douleurs, il prévoit une compensation céleste.

Comment l'homme, s'il n'est chrétien, serait-il résigné? Il ne peut voir au commencement de ses épreuves qu'une cause aveugle et brutale, ou jalouse et persécutrice. Qui se résignerait à n'être qu'un jouet ou une victime?

Le chrétien sait d'où part le coup, quand même il ne saurait pas pourquoi il est frappé. *Calicem quem dedit mihi Pater non bibam* (Joan. XVIII, 11)? Comment ne recevrais-je pas le calice que mon Père m'a donné? Je vois sa main, je crois à son cœur, je bois son calice. Ne craignez pas, ayez confiance en moi. *Non turbetur cor, neque formidet; in me credite* (Joan. XIV, 1), nous disait Notre-Seigneur; et, lui-même ajoutant bientôt l'exemple au précepte, dans son agonie, il priait ainsi : *Tran-*

seat! fiat! prière qui convient à un homme, qui convient à un Dieu.

L'homme, s'il n'est chrétien, n'a dans le cours de sa douleur que la consolation humaine, hélas! infidèle ou impuissante. Le chrétien possède un ami si intime et si dévoué qu'il compatit à toutes ses douleurs comme s'il les ressentait lui-même. *Christus heri et hodie* (Hebr. XIII, 8). Jésus-Christ est compatissant aujourd'hui comme il l'était hier. Il a sans doute laissé sa passibilité dans le sépulcre; mais il a rapporté sa compassion, la preuve, c'est qu'il a retenu son doux nom et son bon cœur. Voyez; c'est moi, et il leur montre son côté. *Videte quia ipse sum; et ostendit latus* (Joan. XX, 20). On le reconnaît à son cœur.

Oui, la compassion divine répond à toutes nos douleurs. Nos tristesses remontent toutes au Cœur de Jésus, et sa commisération s'épanche sur toutes nos misères. Le calice ne passe pas toujours, mais l'ange survient, et la peine diminue parce que la force augmente. J'en appelle à l'instinct, à l'expérience : un coup de la verge de l'adversité, et la prière jaillit à l'instant des entrailles mêmes de la nature. Dites-moi, avez-vous trouvé une consolation ailleurs qu'en Dieu? Ou bien avez-vous trouvé une douleur que Dieu n'ait pas consolée?

L'homme enfin, s'il n'est chrétien, sera sans espérance, et ses épreuves n'ont point de fin,

comme elles n'ont point de principe ni de remède. On ne cessera d'être malheureux qu'en cessant d'être; que dis-je? la fin même de la vie ne sera-t-elle point le commencement d'un avenir pire que le passé?

Le chrétien attend une fin qui termine et qui couronne. Le temps rapide emporte l'épreuve à mesure que l'immuable éternité apporte la récompense. La compensation est prochaine et surabondante.

2° Mais pourquoi multiplier les consolations, quand une seule va rendre toutes les autres comme superflues? Non qu'elle les supprime, mais elle les dépasse; et c'est la consolation éminente du chrétien, de les avoir toutes et de ne pas en avoir besoin.

Ah! quel est ce mystère? Mais ce n'est point un mystère. Tout à l'heure je vous demandais un peu de foi et je vous donnais beaucoup de consolations; eh bien! je vous demande maintenant un peu d'amour et vous ne voudrez plus aucune consolation. Suivons seulement la logique du cœur.

Jusqu'ici j'ai fait abstraction du crucifix. Mais peut-on l'omettre ainsi sans lacune? Ne tient-il pas assez de place? N'a-t-il pas assez d'action? Faisons donc mention du crucifix.

Je le contemple : ma raison se tait, mais mon cœur parle. O Dieu, dit-il, aimant jusqu'à la

croix, vous êtes aimable jusque sur la croix, soyez donc aimé jusque sur la croix. Tel est le syllogisme du cœur. Avez-vous dit : Bon Jésus, *bone Jesu* (Or. Ec.)? Vous devriez dire : Bonne croix, *Bona crux* (S. André). Oui, le crucifix a fait cette révolution dans les amours. Depuis le contact divin, la croix abhorrée est devenue adorable. Jésus est si bien cloué à sa croix qu'il n'en veut descendre pour personne, et que personne ne peut l'en séparer. Le christianisme n'est que le dogme, la morale et le culte de la croix, et le chrétien fait son premier pas en ce monde pour aller chercher sa croix, et il exhale sur la croix son dernier soupir.

Dès lors, quel besoin de consolation? Nous avons plutôt besoin de n'en plus avoir. La consolation soulage bien la nature, mais elle afflige presque l'amour. Pour celui-ci, la meilleure consolation c'est l'affliction même, parce que plus la croix est avec nous, plus nous sommes avec Jésus-Christ. Otez-moi donc tout, et donnez-moi le crucifix, et si vous m'ôtez de la main même le crucifix, je le retrouverai dans mon cœur. Si vous me prenez ma croix d'or, s'écriait un magnanime évêque, j'en ferai une de bois. — Mais cet amour de Jésus-Christ jusqu'à la croix est un fait héroïque, trop rare pour que nous puissions y prétendre. — D'abord ce fait n'est pas si rare, puisqu'il est commun à tous les saints, et

c'est même à ce grand signe de la croix que l'Église reconnaît les saints. De plus, si nous sommes imparfaits, c'est précisément une raison de nous rappeler la perfection, afin que nous sachions où nous en sommes et où nous devons aspirer. Enfin, il nous est toujours bon de connaître les ressources consolatrices de la religion, pour comprendre que nous lui manquons plutôt qu'elle ne nous manque. Après tout, si nous ne savons pas nous plonger dans ces sources divines, nous saurons au moins y tremper nos lèvres, et alors si nous ne tressaillons pas de joie, du moins nous ne défaillirons pas, et quand nous tomberons sous la croix, nous nous relèverons avec elle.

Je sais que le monde tient cette philosophie du calvaire pour de la folie. Saint Paul n'a pas récusé ce mot; après lui nous l'acceptons. Aussi bien le monde et nous, nous ne nous entendrons jamais, il faut y renoncer. Il ne nous conçoit pas, et nous le comprenons moins encore. Nous ne partons pas du même principe, nous ne nous rencontrons en route que pour nous croiser, et Dieu merci, nous n'arriverons point à la même fin.

Quoi qu'il en soit, cette doctrine est la mieux motivée, car elle repose sur deux assurances, les plus consolantes en effet; l'une, c'est que Dieu nous aime, la souffrance en est la marque; l'autre, c'est que nous aimons Dieu, la patience en est la

preuve. Elle est encore la plus élevée, au-dessus de tout accident et de tout événement; quelle ne sera pas la béatitude d'une âme si le malheur même devient la matière de son bonheur! au-dessus de tout intérêt et de tout mérite : quand on aime même la croix, on n'aime plus que Jésus; l'amour-propre ne va point sur le calvaire. Quelle ne sera pas la sainteté de cette âme qui souffre si bien, dans une vie où il y a tant à souffrir?

25. Jésus-Christ consolateur.

Venez à moi, vous tous qui souffrez (Matt. XI, 28).

Voici les plus suaves paroles que l'oreille de l'homme ait jamais entendues dans cette vallée de larmes. Prononcées une fois pour toujours, elles retentissent encore et dominent au milieu des gémissements de la triste humanité. Et quelle est donc cette voix mystérieuse? Ah! personne ne peut s'y méprendre, car personne ne saurait la contrefaire : l'accent de Jésus est inimitable. Et son appel s'adresse à toute âme venant en ce monde; car pour être exclu de la miséricorde, il faudrait être exempt de la misère. Or, qui n'a point son labeur et son fardeau? Tous nous avons goûté la peine, et nous la goûterons encore, et si nous ne sommes pas tristes aujourd'hui, nous l'étions hier, ou nous le serons demain. Ainsi va la

vie, et il faut bien en convenir, tout l'exige, le passé, le présent et l'avenir; nous avons été pécheurs, nous sommes exilés, nous serons couronnés.

Sur la terre, le chrétien est-il heureux ou malheureux? Il n'est ni l'un ni l'autre; il n'est pas heureux, parce que le bonheur n'est pas de ce monde; mais il n'est pas malheureux non plus, et il ne peut pas le devenir. Qu'est-il donc? Il est consolé. C'est tout le paradis qu'on peut espérer sur la terre, et c'est le milieu que la religion nous ménage en attendant une condition meilleure.

La consolation, pour être complète, doit agir à la fois sur l'intensité et sur l'extension de la douleur, alléger l'une et abréger l'autre. Jésus-Christ possède et nous applique cette double vertu, la compassion et l'espérance. Un regard sur la croix et vers le ciel, et le cœur se console dans une société de douleur et dans une communauté de bonheur avec Jésus-Christ.

1° La douleur veut être solitaire, mais non pas délaissée; elle se fatigue dans la foule, mais elle se désole au désert. Aussi, celui qui ne se plaignait de rien s'est-il plaint de l'abandon dans l'agonie et sur la croix; et d'avance par son prophète il signalait cette aggravante particularité. *Et sustinui... qui consolaretur et non inveni* (Ps. LXVIII, 21). Simon l'aida bien dans la voie; triste ressource après la fuite de tous les disciples! Ce n'était qu'un étranger, un passant, rencontré par hasard,

arrêté de force, et contraint par la peur à cette cruelle charité. Marie l'assista bien sur la montagne, elle seule capable, par sa douleur aussi grande que son amour, de proportionner sa compassion maternelle à la passion filiale. Mais, hélas! cette fois elle compatit sans consoler, elle désola plutôt par sa douleur. Eh bien! ce qui fut refusé à Jésus-Christ ne nous sera pas refusé, c'est parce qu'il fut abandonné que nous ne le serons jamais; quand même nous serions réduits comme cet infortuné de l'Évangile à *n'avoir pas un homme*, nous aurions un Dieu.

D'ailleurs, la condoléance humaine ne nous manquât-elle pas, est bien loin de nous suffire. Si souvent elle n'est pas sincère! ne venant point du cœur, elle ne va point au cœur non plus; ce n'est qu'un vain son sur les lèvres et dans les oreilles, dont la pauvre âme est bientôt ennuyée; accueillie au dehors par un mensonge de commande, elle se replie sur elle-même et se retire toute froissée dans le secret de sa douleur. Mais fût-elle tout à fait sincère, la condoléance est en partie impuissante. Sans doute elle est bonne, cette main amie qui presse et soutient la nôtre; elle est bonne, cette voix attendrie qui tantôt tempère une effusion de larmes qui nous épuise, tantôt provoque un épanchement qui nous soulage. Mais en vérité c'est un palliatif plutôt qu'un remède; les yeux ne pleurent plus et le cœur

saigne encore. Dieu seul a libre entrée et pleine action dans les cœurs. Enfin, n'y a-t-il pas des peines humainement inconsolables? N'y a-t-il pas des peines que nous ne savons nous-mêmes exprimer ni comprendre?

Or, le grand apôtre nous a révélé deux secrets consolateurs. Il y a une réciprocité de compassion entre Jésus-Christ et le chrétien. Quand le chrétien souffre, Jésus-Christ lui compatit, *non habemus qui non possit compati* (Hebr. IV, 15); et lui-même compatit à Jésus-Christ, *si compatimur* (Rom. VIII, 17). Or cette compassion reçue et rendue est deux fois une consolation.

Jésus-Christ a le plus compatissant des cœurs, parce qu'il a le plus aimant; il est compatissant comme il est aimant, à l'infini; il semble même que la compassion est l'attribution spéciale de l'âme du Sauveur. Avant de se faire homme, le Fils de Dieu avait bien la miséricorde, mais non la compassion; il pouvait soulager la misère, mais non la partager. Pour se compléter dans l'office de consolateur, il a pris une âme humaine aussi capable de souffrir que d'aimer, qui porte tout le poids de la compassion divine reposant sur elle. De là l'Église, connaissant le cœur de son époux, le prend par son faible et ne cesse de lui répéter sans se rebuter, sans le fatiguer jamais : *miserere!* supplique toujours adressée par la misère, toujours exaucée par la miséricorde.

La compassion est bien en effet le trait le plus saillant et le plus constant du caractère de Jésus-Christ; elle se révèle dans tout ce qu'il dit, comme elle inspire tout ce qu'il fait. La toute-puissance n'est mise en mouvement que par l'amour et tous ses miracles sont des bienfaits. Je l'entends, à la vue d'un peuple sans pasteur, s'écrier tout ému : *Misereor!* Que j'ai pitié de cette foule! Grande est la moisson et rares sont les ouvriers! Priez donc! Je le vois pleurer sur sa chère et ingrate Jérusalem. Un jour il rencontre un convoi, une mère éplorée suivait le cercueil de son unique enfant. Jésus ne tient pas contre les larmes! Sa compassion commande; la mère tressaillante embrasse son fils déjà perdu. Une autre fois, après avoir compati aux deux sœurs qui lui montrent leur frère et son ami mort de quatre jours, il les réjouit en le leur montrant soudain ressuscité. Combien plus avait-il pitié des pauvres pécheurs! Car la compassion est dans la mesure de la misère, et en est-il une plus grande que celle du péché? Mais il faudrait ici réciter tout l'Évangile. Jésus-Christ soutient son caractère jusqu'à la mort, et quand il devait être absorbé dans ses propres douleurs, il ne parut occupé que de celles des autres. Dans son agonie, il compatit à ses disciples défaillants; devant les tribunaux, à son apôtre apostat; dans le chemin, à cet étranger qui l'aide malgré lui, à

ces femmes qui pleurent sur le Fils de l'homme; sur la croix, à sa mère, à son disciple, au pécheur repentant à sa droite, même aux pécheurs impénitents à ses pieds. Jusque dans la mort, il conserve l'attitude de la compassion, les bras étendus, la tête penchée, le cœur ouvert. Enfin après sa résurrection, quand tout est changé, il reparaît toujours le même, impassible et glorieux et toutefois sensible et compatissant. Il est plus pressé de consoler les siens que d'aller jouir lui-même. Enfin, il emporte avec son cœur sa compassion dans le ciel.

Venons donc, nous tous qui souffrons; la religion est trop vraie pour condamner ce que la nature demande; venons pleurer, mais auprès de la croix, nous plaindre, mais au cœur de Jésus. Non-seulement il sait la douleur par expérience, mais il connaît la nôtre, mais il la ressent, elle a passé par lui avant de nous atteindre, toutes nos blessures ont fait une plaie à son cœur, et nos larmes lui ont coûté du sang. Ai-je compris ce conseil apostolique : *Etes-vous tristes? priez.* C'est que dans la prière nous épanchons un cœur désolé et Jésus ouvre un cœur compatissant. — Mais si au lieu de nous compatir, Jésus voulait nous délivrer?—S'il le voulait, il le pourrait assurément. Il le voudra un jour et alors nous serons affranchis : lui, de la compassion; nous, de la souffrance. Mais il ne le veut pas encore, parce

qu'il nous aime comme il fut aimé lui-même, d'une charité forte et non d'une tendresse molle, et il préfère, une main posée sur notre cœur, interroger notre patience; l'autre, étendue déjà sur nos fronts, couronner nos mérites.

2° Le chrétien souffrant compatit à Jésus-Christ, et c'est une consolation nouvelle. Ce qui surprenait le plus saint Ambroise dans la patience de Job, c'est qu'il sût déjà si bien souffrir avant Jésus-Christ. Car alors il n'y avait point encore de crucifix au monde, et Job n'avait jamais fait le chemin de la croix. Mais, dès le lendemain de la passion, le chrétien était armé contre la douleur et prêt pour la patience.

Jésus-Christ a souffert avant nous; le premier, avec un entier abandon de lui-même, il s'est élancé au travers de la mer Rouge qui sépare notre Égypte de la Terre promise. A peine a-t-il posé le pied sur le rivage fortuné qu'il se retourne avec un visage radieux vers les siens restés sur l'autre bord, et leur crie : *venite*. Le chrétien ne souffre qu'après Jésus-Christ, et désormais toutes les affections ne sont qu'un reste de la passion. Sans doute, quant à sa nature et quant à notre impression, la peine est toujours la peine, mais pour la foi et pour le cœur, c'est une chose nouvelle et un nouveau nom : la peine, c'est *la croix*.

Jésus-Christ a souffert pour nous, et cette peine

encourageait son cœur dévoué. Et nous, si nous souffrons pour lui, ne serons-nous pas consolés par ce souvenir? La souffrance n'est plus seulement notre croix, mais la vraie croix de Jésus, et nous participons au bonheur trop peu apprécié de Simon de Cyrène.

Viens, ô mon âme, à celui qui a tout souffert afin de tout consoler. Pas une douleur ne lui fut épargnée, et toutes il les a subies à la fois et à l'excès. Aide-le pour qu'il t'aide. Prends ces stigmates pour couvrir tes blessures. Que te revient-il de cette société de douleurs? Si tu crois, la patience; si tu aimes, la félicité. Ainsi, au souvenir de la passion, les royales répugnances de Louis XVI tombèrent soudain, et il tendit ses mains à la captivité et livra sa tête à la mort. Et la religion ajouta aussitôt à la consolation de la croix la consolation du ciel.

3° On ne peut être malheureux sur la terre tant qu'on peut voir le ciel. — Nous avons le privilége d'avoir un ami qui fut plus malheureux qu'un homme, et qui est heureux comme un Dieu. Nous l'avons vu sur une croix, nous le voyons aussi sur un trône. L'espérance visita saint Étienne à l'heure de son martyre; accablé, près de mourir sous une grêle de pierres, il leva la tête et vit les cieux ouverts et Jésus dans la gloire où il allait bientôt le rejoindre. Ainsi, à la vue du ciel, on peut dire toujours et partout : nous serons

toujours avec le Seigneur, *sic semper cum Domino erimus* (I Thes., IV, 16), et la douce espérance essuie les larmes de l'affligé, les sueurs du soldat, le sang du martyr.

L'épreuve elle-même n'est-elle pas la meilleure garantie de la céleste espérance? *Probatio..... spem... spes non confundit* (Rom., V, 4). Je porte la croix, donc je porterai la couronne.

Ainsi, le chrétien est assisté par la compassion et par l'espérance, et comme Israël au désert, il marche protégé par la double colonne de nuée et de feu, jusqu'à la patrie.

26. Le crucifix.

Tout chrétien est propriétaire, disciple, habitué du crucifix; il a le droit de le posséder, le devoir de l'étudier, le pouvoir de le fréquenter.

1° *Il faut donc avoir un crucifix. Mihi absit gloriari nisi in cruce*, s'écriait l'Apôtre (Gal. VI, 14). — Oui, en vérité, voilà ma seule gloire, car c'est toute ma fortune. Propriété la plus certaine de toutes; nul, en effet, ne peut la contester, et rien ne peut la ravir.

Nous avons ici trois titres. Le titre de donataire. C'est bien Jésus, et Jésus crucifié qui nous a été donné, puisque c'est Jésus crucifié qui a été donné et qui s'est lui-même livré pour nous.

Le titre d'auteur. Hélas! Plût au ciel que ce titre nous manquât! Mais enfin, nous l'avons fait tel, et le crucifix est bien l'ouvrage de nos mains.

Le titre d'acquéreur. On achète le crucifix par la croix. C'est pour cela même que l'Église donne à l'âme religieuse un crucifix en échange du sacrifice. Mais tous en ce monde, n'avons-nous pas de quoi payer?

D'ailleurs, rien non plus ne peut le ravir. Ah! pour cela, *certus sum quia neque mors, neque vita poterit nos separare!* (Rom, VIII, 39.) Pendant la vie, ni les désastres, ni les persécutions, ne sauraient séparer le chrétien du crucifix; car loin de nous l'ôter, on nous le donne plutôt alors, et l'arrachât-on de nos mains, on le mettrait plus avant dans nos cœurs. Quant à la mort qui sépare, en effet, de tout, elle nous rattache au crucifix, en nous clouant nous-mêmes sur la croix.

2° *Il faut savoir le crucifix. Scire Jesum et hunc crucifixum* (I Cor. II). — Oh! que j'ambitionne cette unique science de l'Apôtre. Voici ce que l'Église nous en rapporte : *Fulget crucis mysterium*, le mystère de la croix brille à nos yeux! D'une part, c'est la science la plus mystérieuse de toutes; d'autre part, c'est aussi la plus lumineuse.

La plus mystérieuse, *mysterium*! Nul ne la sait sans étude, nul ne l'apprend sans maître, et

Jésus crucifié peut seul s'enseigner lui-même. Depuis 18 siècles, le monde ne la comprend pas encore, ne la connaît pas mieux que le premier jour. C'est bien toujours l'énigme, et même le scandale et la folie de la croix.

Science pourtant la plus lumineuse. *Fulget!* D'abord, l'école est ouverte, entre bien qui veut. Marie est là, debout, comme la maîtresse entre deux disciples, l'un, type de l'innocence, l'autre, de la pénitence. De plus, une fois apprise, cette science a tant de clarté pour l'esprit, qu'elle explique tout le reste, et tant de vertu pour le cœur, qu'à la fois elle l'attache à Jésus et le détache de tout.

3° *Il faut le voir. Aspicientes ad Jesum qui sustinuit crucem* (Hebr. XII, 2). — Il s'agit ici, non d'une simple perspective, mais d'une réelle fréquentation. Le crucifix n'est pas seulement une chose; n'est-ce pas presque une personne, puisque c'est l'image très-ressemblante d'une personne vivante? On peut donc le voir.

D'abord à heures fixes, deux fois le jour. Le matin, salut au crucifix! C'est le point de départ. Une journée est une bataille, puisque la vie est une guerre; donc, au premier signal, le soldat tourné vers son général, salue son drapeau : *O crux ave!* Le soir, hommage au crucifix! C'est le point d'arrivée; on dépose là et ses fautes et ses mérites. Heureux si on revient avec des stigmates!

Puis, à tout propos et à tout instant,

Faut-il un conseil? J'interroge le crucifix.

Faut-il un secours? Je regarde le crucifix.

Suis-je blessé? Quand la croix me touche, j'ai le droit de toucher la vraie croix. Je baise les pieds de mon Sauveur.

Suis-je mourant? Je le fais mon légataire et il me fait son héritier. Je dis : Je remets mon âme entre vos mains, *in manus tuas commendo.....* (Luc, XXIII, 46) et il répond : Aujourd'hui vous serez avec moi dans le Paradis, *hodie mecum eris in Paradiso* (Luc, XXIII, 43).

27. Le crucifix nous arme contre la douleur.

1° *Memor fui Dei* (Ps. 76). — Je me suis souvenu de mon Dieu et j'ai été consolé...

Notre-Seigneur fut désolé sans relâche : pas un instant serein et lucide; sans réserve : pas un endroit épargné dans son cœur plus encore que dans sa chair; sans mesure : pas une tristesse, pas une souffrance exceptée. L'excès de son amour n'a d'égal que l'excès de sa douleur. *Excessus doloris, excessus amoris.* Sa passion fut donc continue, universelle et infinie.

Notre-Seigneur faisait ici un double miracle, l'un pour pouvoir souffrir, l'autre pour pouvoir vivre. S'il avait donné cours à la béatitude de son âme, il eût été toujours sur le Thabor; à la

désolation de son cœur, il eût été toujours à Gethsémani, ou plutôt la nature eût succombé à la douleur, car son âme était triste jusqu'à la mort. Mais il refoulait dans son cœur cet océan d'amertume; ce n'est qu'à la fin qu'il lui permit de déborder, et alors il apparut tel qu'il était, l'homme de douleurs; son angoisse allait jusqu'à l'agonie.

Qui pourrait mesurer et sonder cet abîme? Au fond était l'amertume la plus amère, la contrition pour tous les péchés du monde et le deuil sur tous les réprouvés de l'enfer; douleur grande comme Dieu, comme l'éternité. Il pleura sur Jérusalem. Comment ne pleurerait-il pas sur l'enfer creusé sous la croix?

A la surface, c'était l'impression vive de toutes les peines qui peuvent affecter l'imagination, l'esprit, le cœur et l'âme. Jésus leur fit appel, et elles accoururent; il leur commanda et elles obéirent, et, à la fois, la tristesse, l'ennui, la peur, la défaillance, se saisirent de lui.

Est-ce tout? Non. C'était par surcroît le contre-coup de toutes les calamités et de toutes les infortunes qui devaient frapper l'humanité depuis le commencement jusqu'à la fin. Tout remonte des membres au chef; tout aboutit au cœur de Jésus. Quel confluent! Il pressent tout ce qu'il prévoit, et comme rien ne se dérobe à sa connaissance, rien n'échappe à sa compassion... et, généreux qu'il

est, il souffre plus de nos misères que de ses propres douleurs.

Un Dieu désolé. Quel prodige! Mais que sera-ce d'un Dieu consolé? *J'ai cherché un consolateur, et je ne l'ai pas trouvé* (Ps. 68). Il a daigné chercher, il a daigné ne ne pas trouver! Il a daigné chercher, quelle condescendance! Qu'avait-il besoin de consolation, celui qui est à lui-même sa propre béatitude? Mais sacrifiant toujours ses intérêts aux nôtres, il voulait nous apprendre qu'il est permis de chercher une consolation dans la douleur, il voulait nous montrer qu'il est donné à l'homme de procurer à Dieu même une consolation dans ses douleurs; qu'ainsi nous pouvons être consolés et devenir sa consolation. Mais il a daigné ne point trouver. En effet, il se tourne du côté de ses amis; ils sont indifférents. On peut donc chercher là, mais là souvent on ne doit rien trouver. Il se retourne du côté de son Père; il est inflexible. La consolation ne survient pas; mais du Ciel du moins descend la force: *apparuit angelus confortans* (Luc XXII, 43). O Jésus, vous êtes inconsolé afin que je sois consolé toujours, car désormais ce serait une consolation de n'en point avoir.

Jésus désolé, inconsolé, demeure patient et fort, libre et naturel, suffisant à tout, dominant tout. Comme il tient le milieu entre la morgue qui n'est qu'orgueil et mensonge, et la prostra-

tion qui n'est que faiblesse et lâcheté. Il énonce sa douleur avec sincérité, avec sobriété : mon âme est triste, dit-il une seule fois. D'ailleurs, il vaque à son devoir, continue ses habitudes, veille sur les siens, insiste dans la prière, poursuit sa résolution enfin, et va mourir.

28 Le crucifix nous arme contre les passions.

Conseil de Dieu! Au moment où le monde va le juger, Jésus s'écrie : *Le monde va être jugé* (Joan. xii, 31). C'est en se laissant juger et condamner par le monde, qu'il juge et condamne le monde. Quoi! le monde est contre Jésus-Christ, il persécute jusqu'à la mort de la croix la vérité et l'innocence! C'en est fait du monde! Il est perdu au tribunal de la conscience humaine, il sera maudit au tribunal de la justice divine.

Or, dans ce procès, toutes les passions figurent comme témoins à charge, et trempent dans le déicide par leur concours ou leur connivence. Dans le monde chacun est mené par sa passion, et toute passion trame contre Jésus-Christ. Citez-moi un ennemi de Jésus-Christ; vous aurez nommé l'esclave d'une passion.

Judas est l'avare, prêt à vendre pour quelques deniers son âme et son Dieu. Pierre est le présomptueux qui se précipite dans l'occasion et va tomber dans l'apostasie. Tous les disciples

sont des pusillanimes qui ont perdu la force en perdant la confiance, éloigné la grâce en négligeant la prière. Caïphe, n'est-ce pas l'hypocrisie en personne ? Il simule le zèle de Dieu, comme ses suppôts le zèle du prince, et sous ce masque, ils cachent la jalousie, la haine et la vengeance.

Pilate est la personnification de la politique : il avait moins de mauvaise foi et moins de malice; mais la raison d'État, et plus encore son intérêt personnel, était toute sa religion; sa conscience ne venait qu'après sa fortune; il était prêt à tout faire, au seul nom de César, quitte à se laver les mains. Hérode, voilà l'homme du monde par excellence, la vanité et la frivolité même; personnellement, il n'en voulait point à Jésus; il fut content de le voir, il eût été plus content de l'entendre. Si Jésus-Christ lui avait seulement donné le passe-temps d'un miracle! Comme on l'eût fêté! Hérode, trompé dans son attente, s'en venge à sa manière; pour s'amuser à tout prix, il s'amuse même de Jésus, et, à l'exemple du roi, la cour s'en divertit. Puis, comme Pilate avait envoyé Jésus à Hérode, Hérode le renvoya à Pilate, et d'ennemis qu'ils étaient ils devinrent amis. Belle amitié vraiment! Basée sur de prétendus égards, sur des services apparents, qui ne sont qu'intérêt personnel, et rompue au premier choc de la susceptibilité. Sous prétexte de

se rendre honneur, on se renvoyait les embarras, nul n'osant condamner Jésus parce qu'il était innocent, ni l'absoudre parce qu'il était accusé.

Je ne dis rien de la foule : là aussi s'agitaient mille passions infimes et cruelles. Mais tout ce peuple qui naguère acclamait et qui s'insurge aujourd'hui, alors comme toujours, était un instrument plutôt qu'un mobile. Il allait comme il était mené. Le crime sans doute remonte surtout aux instigateurs, mais le châtiment retombe aussi sur la nation. Malheur en ce monde au peuple égaré! Malheur en l'autre aux séducteurs du peuple! Mais, dira-t-on, les impures passions ne sont pas mentionnées? — Elles étaient cependant dans la coalition; si l'Évangile ne les nomme pas, c'est qu'elles ne sont pas même dignes de l'être; si l'Évangile ne les montre nulle part, c'est qu'elles étaient partout.

J'aime à voir Jésus adoré par tous les anges du ciel; j'aime à le voir aussi persécuté par tous les démons de l'enfer. Les passions se liguent, se déchaînent, s'épuisent contre lui et viennent expirer vaincues à ses pieds. Et lui cependant n'oppose que la force de la douceur, l'humilité du silence et la magnanimité du pardon; c'est la victime, et c'est le vainqueur des passions.

29. Plaies de Jésus-Christ.

1° D'abord montons au Calvaire, guidés par un évangéliste qui va raconter tout ce qu'il a vu, *qui vidit, testimonium perhibuit* (Joan. XIX, 35), et par un prophète qui va répéter tout ce qu'il a entendu. Saint Jean nous rappellera comment Jésus fut blessé. Isaïe nous révélera pourquoi.

L'Evangéliste qui marchait sur les traces sanglantes dans la voie douloureuse nous raconte donc que l'agneau de Dieu, chargé de sa croix, gravit le Golgotha jusqu'au sommet, et là même, il fut crucifié, *ubi crucifixerunt eum* (Joan. XIX, 18). Dieu! quels détails sous-entendus! Que de choses dans un mot! Cette seule parole fait frissonner. Il y a là quatre clous et quatre plaies. Une cinquième blessure va bientôt compléter le nombre. Un dernier coup reste à porter : la lance frappe au cœur. Maintenant le crucifix est parfait : *consummatum est.*

Mais vous, ô prophète, apprenez-nous donc ce qui vous fut révélé. Pourquoi ces blessures? *Quid sunt plagæ istæ* (Zach. XIII, 6)? Isaïe répond sans hésiter : *Il a été blessé pour nos iniquités* (Is. LIII, 5). L'entendons-nous? Mais encore, pourquoi cette transposition de nos iniquités et de nos douleurs? *Quia ipse voluit* (LIII, 7), et il l'a voulu parce qu'il

nous aima plus que lui-même. N'en cherchons pas d'autres causes, il n'y en a pas. Voyons plutôt entre ses bras étendus son cœur épuisé; la blessure du cœur seule peut expliquer tout. Aux pieds du crucifix qu'on écrive : *Voilà comment il aimait* (Joan. xi, 36)! Du travers des plaies apparaît le cœur. Approche, ô mon âme, mets la main dans la large plaie jusqu'au cœur, et tu croiras à la charité, et tu répondras à l'amour par la reconnaissance, *noli esse incredulus, sed fidelis*, ne sois pas incrédule, mais fidèle (Joan. xx, 27).

Je crois entendre sortir de chacune de ces plaies une voix qui interroge : *M'aimes-tu* (Joan. xxi, 17)? Pourrai-je répondre en face des hommes que je n'aime pas? Non, ce serait avouer et prouver un cœur ingrat. Mais puis-je répondre en présence de Dieu que je l'aime? L'amour qui ne souffre rien, qui ne fait même rien, est-ce un amour sincère? Jusqu'ici qu'ai-je souffert? Qu'ai-je fait pour Jésus-Christ? Ce n'est pas ainsi qu'il m'a aimé. Mais enfin, qu'aimé-je donc, si je n'aime pas Jésus-Christ? A qui donc offrirai-je mon cœur? Et quel autre a été blessé, crucifié pour moi? *Qui n'aimerait tant d'amour, qui n'embrasserait tant de blessures*, dit saint Bernard!

2° Du calvaire, passons au ciel. Le contraste est grand, mais le trajet est court. La croix

n'est-elle pas le degré du trône? *N'a-t-il pas fallu qu'il souffrît et entrât ainsi dans sa gloire* (Luc XXIV, 26)? Des esprits forts de l'antiquité païenne se scandalisaient de retrouver encore des plaies après la résurrection. Des plaies, disaient-ils, quelle impuissance, s'il ne peut pas les effacer! Quelle difformité, du moins, s'il ne veut pas! Comme si Celui qui se ressuscite lui-même ne savait pas se guérir; comme si le guerrier restait défiguré par les cicatrices, ces nobles vestiges du dévouement d'où rayonne la gloire. Il est donc vrai qu'on n'obtiendra jamais pour Dieu la justice qui n'est pas refusée à l'homme. Ces stigmates, mémorial toujours vivant de la charité jusqu'à la mort de la croix, incontestable monument d'une éternelle victoire, étaient dignes d'apparaître dans les cieux; plus autrefois ils valurent au divin libérateur de souffrances et d'ignominies, plus ils lui méritent à jamais de bonheur et de gloire. Aussi Jésus laisse-t-il en terre toutes les reliques de sa passion, sa croix, ses clous et sa couronne; mais loin de se dépouiller de ses plaies, il les garde et les emporte sur sa chair impassible.

Du reste, Notre-Seigneur se proposait une autre fin, et c'est pour nous, plus encore que pour lui-même, qu'il conserve ces signes pour l'éternité. A son entrée dans les cieux, tous les anges, selon saint Jérôme, se demandaient avec

compassion : *Quid sunt plagæ?* Pourquoi ces plaies? Ils en savaient déjà l'origine, ils en surent bientôt la fin. Jésus va s'asseoir à la droite du Père, pourquoi? Afin de prier pour nous; *ad interpellandum pro nobis* (Hebr. VII, 25); comment? en se montrant aux regards de son Père; *ut appareat vultui Dei* (Hebr. IX, 24). Il se montre. *Quid verba? Loquaciora sunt vulnera* (S. Aug.). Ah! voilà le grand titre de la miséricorde, la raison de la patience divine et de la confiance chrétienne. Dieu regarde son Fils; le chrétien, son Sauveur.

3° Enfin, allons en esprit sur ce dernier théâtre où nous irons tous en effet. Jésus-Christ autrefois Sauveur, puis Médiateur, Juge maintenant; revient, selon la promesse, comme il était parti, donc, avec ses plaies. Mais alors nul, que je sache, ne demandera plus : *Quid sunt plagæ?* Les élus le sauront bien, et les réprouvés mieux encore. Aussi quelles impressions contraires à cette étincelante apparition! Qui dira les transports des justes? Job tressaille d'espérance à cette seule parole : *videbo!* Que sera-ce donc de la vision? Aussi les élus seront ravis, et toutes ces âmes rachetées par le sang d'un Dieu, s'élanceront jusqu'au Cœur qui en fut la source.

Mais qui dira l'horreur des réprouvés? Déicides impénitents, ils verront celui qu'ils auront transpercé. *Videbunt in quem transfixerunt*

(Joan. XIX, 37). Le glaive du péché est encore dans leurs mains crispées par le désespoir. Ces plaies rappellent par un double témoignage, et toutes les grâces reçues et toutes les iniquités commises.

3o. Dernières paroles de Jésus-Christ.

Les dernières paroles ne sont pas seulement véridiques, mais sacrées. Dans ces adieux suprêmes sont les suprêmes battements du cœur. Que sera-ce des dernières paroles d'un Dieu ? Je les recueille de sa bouche et les médite en mon cœur. Je ne parle pas, j'écoute ; je raconte et je commente l'histoire et le mystère de chaque parole.

1° Une prière, cri de grâce ;
2° Une sentence, cri d'espérance ;
3° Un legs, cri d'amour ;
4° Une plainte, cri d'une victime ;
5° Un désir, cri d'un Sauveur ;
6° Un témoignage, cri d'un vainqueur ;
7° Un testament, cri d'un Dieu.

Il incline la tête et se remet entre les mains de son Père.

III

PAQUES, PENTECOTE.

1. Temps pascal.

C'est un moment difficile, propice, décisif.

1° C'est une passe difficile.

A cause de la reprise du monde. Le monde avait interrompu ses fêtes le plus tard possible, le voilà qui les recommence le plus tôt possible, et ce semble, avec un nouvel entrain, comme pour racheter le temps perdu. Que voulez-vous ? Le monde fait son métier : il s'ennuie, donc il s'amuse. Mais nous, souvenons-nous de ce que nous avons compris et de ce que nous avons résolu.

A cause de la nature. Après une tension, il y a toujours une détente. A la bonne heure, que les cœurs se dilatent, mais que les volontés ne se relâchent point.

A cause enfin de la malice du démon, qui prend

acte de tout, d'insuccès apparents, de dégoûts sensibles, d'échecs partiels.

2° Toutefois, c'est une époque vraiment propice. Ne faisons-nous pas précisément l'anniversaire de la persévérance chrétienne? En effet, jusque-là tous les disciples avaient été plus ou moins défaillants et inconstants; désormais tous furent persévérants. *Omnes erant perseverantes.* Et nous savons comment : *unanimiter*, dans l'union; *in oratione*, dans la prière; *cum Mariâ*, dans la société de Marie. (Act. I, 14.)

3° Enfin, c'est une heure décisive.

Soit que je me considère ; car, ou bien nous avons tenu jusqu'ici, ou bien nous avons failli. Dans le premier cas, eh bien ! la chose est donc possible ; si nous avons pu tenir une, deux semaines, pourquoi pas trois et quatre? Le commencement n'est-il pas toujours le plus difficile? Dans le second cas, sachons-le, le grand secret pour persévérer n'est pas de ne point faillir, mais de se relever. Obtenons seulement cela de nous, et la cause est gagnée.

Soit que je considère Notre-Seigneur. Ah ! à pareille époque, Jésus était entre le calvaire et le ciel. N'y sommes-nous pas nous-mêmes ? Nous venons de descendre du calvaire, nous allons monter au ciel, sous l'impulsion de l'amour, avec l'attraction de l'espérance.

2. Pâques.

J'ai vu le Fils de l'homme, écrit l'apôtre-prophète dans sa divine Apocalypse, et je suis tombé sans force sous le poids de sa gloire, et il étendit sur moi sa droite en disant : « Ne crains pas, j'ai été mort, et je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clefs de la mort et de l'enfer. *Fui mortuus et ecce sum vivens* (Apoc. I, 18). Il est ressuscité comme il l'a prédit, et lui-même, l'étonnant prophète de cette merveille, en est encore l'irrécusable témoin. Trois jours à peine passés, nous l'avons vu souffrant sous Ponce-Pilate, mort et enseveli. C'en est fait! son âme est aux enfers, son corps gît dans la tombe; la mort le tient, le monde le garde, sous le sceau, avec le glaive. Et à la deuxième aurore, il n'est plus là, mais il est ressuscité. *Non est hic; surrexit* (Matt. XXVIII, 6); l'Agneau a vaincu comme un lion, vaincu la mort et le monde. *Alleluia!*

1° *Jésus-Christ a vaincu la mort.* — Dieu avait créé l'homme impérissable. Mais dès les premières lignes du premier des livres, je lis à côté d'un ordre divin une sanction de mort. Survient l'ange homicide, la menace est par nous traduite en arrêt, au même instant le péché entre, et la mort règne dans le monde. *Delicto mors regnavit*

(Rom. v, 17). Rendons-lui justice; la fille du péché fut fidèle à sa mission vengeresse; la terre parut bientôt à sa surface comme une couche d'agonie. Tous les fils d'Adam viennent tour à tour payer le tribut de la vie à l'affreuse dominatrice du monde.

Ainsi allait le monde lorsque, dans la plénitude des âges, le Fils de Dieu devint fils de l'homme. Je suis la vie, disait-il, je viens pour la donner. *Veni ut vitam habeant* (Joan. x, 10). O maître, si vous êtes la vie, je suis votre disciple. Mais que vois-je? Que va-t-il faire? Un jour il s'en va sur le mont Calvaire, il se couche sur une croix, et de la croix on le porte dans un tombeau. J'avais mieux espéré de ce maître de la vie! *Sperabamus quia ipse esset redempturus* (Luc. XXIV, 21). Quel est ce libérateur? Il prend nos misères sans nous les ôter. Il se donne pour le vainqueur de la mort, et il commence par être sa victime. Mais la terre a frémi; Jésus s'élance: *Je suis la résurrection. Mort, où est ta victoire?* La mort est absorbée dans le triomphe de Jésus-Christ. *Absorpta est mors in victoria. Alleluia!* (1 Cor. xv, 54.)

Qu'avait donc à démêler ce Fils de l'Éternel avec l'ennemie de notre fragile nature? Il a déposé sa vie parce qu'il l'a voulu, et il l'a reprise quand il l'a voulu, libre parmi les morts. A vrai dire, le grand mystère, le grand miracle de Jésus-

Christ, ce sont ses douleurs; ma raison s'y perd, si je n'ai foi en son amour. Ah! vrai Jésus! il nous destinait les fruits de sa victoire, et il est ressuscité pour nous, comme il était mort pour nous.

Tous sont morts en Adam, dit l'Apôtre, tous seront vivifiés en Jésus-Christ. *In Adam omnes moriuntur, et in Christo omnes vivificabuntur* (I Cor. xv, 22). Voulons-nous des témoignages? Autrefois les patriarches formulaient ainsi leur acte d'espérance : Je sais que mon rédempteur est vivant et moi-même je ressusciterai de la terre. Depuis, les apôtres ont dressé leur symbole et après eux nous disons : Je crois que Jésus-Christ est ressuscité le troisième jour, je crois donc à la résurrection des morts. Mais voulons-nous la raison de cette dépendance? C'est que nous avons dans la résurrection de Jésus, la vertu qui opère, et le motif qui assure la nôtre; donc le principe et le garant, la possibilité et le fait.

Quel mot plein de vie! *Ego sum resurrectio,* je suis la résurrection (Joan. xi, 25), non par accident, par communication, je suis la résurrection même, par substance, par nature; plénitude de l'être et source de la vie. Quoi! il ne pourrait rendre ce qu'il a donné; arracher de la mort quand il a tiré du néant? Mais enfin, il s'est ressuscité lui-même. La question est donc à jamais tranchée; l'impossibilité s'évanouit devant le fait.

et nier une puissance déjà réduite en acte, c'est une absurdité gratuite.

La conséquence porte plus loin; non-seulement il peut nous ressusciter, mais il doit le faire, il le fera. Les chrétiens ne font qu'un corps avec Jésus-Christ. Mais le chef peut-il être dans la vie et laisser ses membres dans la mort? Non, cela répugne. Aussi, le baptême nous agrége à son corps mystique, l'Eucharistie nous unit à son corps naturel; le baptême est appelé bain de vie, l'Eucharistie, le pain vivant; le baptême et son extension, la pénitence, détruit en nous le péché, germe de mort. Ainsi, selon l'admirable expression de saint Paul, Jésus-Christ est le premier-né de la mort; et la résurrection future est la foi du chrétien : *Fides christianorum, resurrectio mortuorum* (S. Aug.).

Il faut l'avouer, le Sauveur, par sa mort seulement, a déjà bien diminué les rigueurs de la nôtre. C'est une peine toujours; mais c'est aussi un sacrifice volontaire en union avec l'immolation libre de la croix. L'homme mourant regarde son Dieu mourant; dans l'agonie, *fiat!* Qu'il soit ainsi; — au dernier soupir : *Mon Père, je remets mon âme entre vos mains!* C'est la parole d'un fils et non d'un esclave; le chrétien est résigné, il sait mourir. C'est un progrès. Mais voici que par sa résurrection, le Sauveur a donné je ne sais quel charme à la mort. Qu'est-elle au

fond? c'est la pâque de l'homme, le passage du désert à la terre promise; c'est après les labeurs d'un jour, le sommeil d'une nuit avant le lever de l'éternelle aurore. On ne cesse pas de vivre, on achève de mourir. O la bonne pensée! et pour ceux qui partent et pour ceux qui restent! Chrétiens, nous qui avons l'espérance, entre nous c'est sans adieu. La mort nous sépare d'elle. Le rendez-vous est donné, la mort nous réunit dans la patrie immortelle et bienheureuse. Que notre chair repose donc dans la paix! Admirable symbole! La religion élève sur le terrain même de la mort, comme le trophée de la vie; et elle y grave pour devise l'espoir de la résurrection. *In spem resurrectionis*. Encore un peu de temps, et voici, au signal de la trompette triomphante, le lever de l'humanité qui dormait son grand sommeil; elle renaît de ses cendres, sort du sépulcre comme d'un berceau, et à jamais la mort demeure ensevelie sous les ruines du monde, vaincue, détruite enfin. *Deo gratias qui triumphat nos in Christo Jesu!* (II Cor. II, 14.)

2° *Jésus-Christ a vaincu le monde.* — Mais en attendant ce que j'appelle la mort, je dois combattre de bons combats. Mon nouvel ennemi, c'est le monde, fils de l'enfer, comme la mort est fille du péché. Et la victoire sur le monde, c'est la foi. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I Joan. v, 4).

Or, comme dit le grand Apôtre, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi n'est qu'illusion. *Si Christus non resurrexit, inanis est fides nostra* (I Cor. xv). Mais si je le vois mort et vivant, bientôt, avec l'apôtre incrédule, je me jette à ses pieds, en disant : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu !

En effet, la manifestation de Dieu n'est-elle pas la plus haute démonstration de la vérité? La conviction du croyant étant en rapport direct avec l'infaillibilité du témoin, il est évident que si l'infinie véracité s'engage, elle m'impose en retour une certitude transcendante. Eh bien ! Dans la résurrection, d'après saint Augustin, Dieu paraît tout entier : *In resurrectione totus Deus.* Il se révèle et se prouve au monde, malgré le monde. Donc maintenant ma foi est certaine et à jamais indéfectible. Ai-je bien saisi d'un coup d'œil l'ordonnance du plan divin? Rien de plus grand, par conséquent rien de plus simple. La religion, cet ensemble si vaste, porte tout entière sur un seul fait; mais un fait unique dans les annales du monde, notoire et public, certain de toutes les certitudes, évident comme l'évidence; un fait dont déposent à la fois les hommes jusqu'à l'effusion du sang, et Dieu sous peine de la négation de lui-même; un fait espéré depuis le commencement des siècles, cru jusqu'à la fin, et porté ainsi dans tout le cours des âges

sur ce suffrage éminent de la science et de la vertu; un fait dont la contradictoire prise en délit de mensonge est punie par le ridicule de l'absurde; un fait tel en un mot que si, par impossible, il n'était pas, je dirais à l'instant : *non est Deus;* la vérité n'est qu'un mot; partout le néant; je m'abîme dans le doute universel! Mais Jésus-Christ est-il ressuscité? Il est mon Dieu et je l'adore; l'Évangile est sa parole et je la crois. Pourquoi, par exemple, avant même sa mort, le Seigneur renvoie-t-il la preuve de sa mission divine au miracle de sa résurrection future? Pourquoi les apôtres se posent-ils en face du judaïsme et de la gentilité, seulement comme les témoins et les hérauts de la résurrection? Dieu a ressuscité Jésus, et nous en sommes tous témoins. C'est la première parole de la prédication évangélique, et à ce cri de Pierre, 3000 hommes se font chrétiens. La résurrection de Jésus-Christ est par excellence la démonstration de la foi, parce qu'elle est la plus éclatante manifestation de Dieu. *In resurrectione totus Deus.*

De là quelle clarté! quelle sécurité dans le croyant! En sortant des ombres de la mortalité, Jésus se met au centre d'un foyer d'éblouissante lumière. *In sole posuit tabernaculum suum* (Ps. XVIII, 6). Comme la vertu réparatrice émanait de son humanité sainte, ainsi une divine splendeur en rayonne à l'infini et illumine le

vaste champ des intelligences. Devant sa face les mystérieux nuages se sont évanouis, le fond des abîmes a paru au grand jour, et les bases du monde ont été révélées. Ainsi parle le prophète. Oui, en Jésus ressuscité j'ai la clef de tout mystère; ma foi prélude à l'intuition; je vois par avance. Aussi, tandis qu'ailleurs le terrain s'échappe sous les pieds, dans le sable mouvant du système et de l'utopie, moi, fidèle, debout sur la pierre angulaire du monument de Dieu, je demeure stable de son immobilité même; j'ai mon repos dans la vérité. Autrefois Pilate demandait à Jésus : Qu'est-ce que la vérité? Et ce pauvre homme, type de frivolité déplorable, n'attendit pas la réponse. Ah! depuis, le monde en fait bien autant; et Jésus qui a dit : Je suis la résurrection, répond encore : Je suis la vérité. *Ego sum veritas* (Joan. XIV, 6).

Cependant qu'adviendra-t-il ? Le démon, déchu de la vérité, la déteste, et le monde, héritier, suppôt de la haine de l'enfer, la persécute. Voyez, Jésus, *l'auteur et le consommateur de notre foi*, n'est-il pas un signe de contradiction ? En lui tout devient crime, les vertus et les bienfaits; contre lui seul tout le monde conspire, Juifs et Romains, rois et peuples, jusqu'aux prêtres; on le hait jusqu'à la mort, on le persécute jusqu'à la croix, on le poursuit jusque dans la tombe; avec son corps, il faut ensevelir sa mémoire, et

par le démenti de sa prédiction, perdre son nom dans l'opprobre ou dans l'oubli. Comme ce monde s'agite! Et Dieu le mène pourtant. C'est que la Providence a ses voies à part; son secret, qu'on ne lui prendra pas, c'est d'accomplir les grandes choses par les petits moyens, de surmonter la force par la faiblesse, de vaincre la persécution par la patience, de régner sur la croix et de triompher dans le tombeau. C'est à ce terme que Jésus-Christ attendait le monde! C'est ici que, doublement vainqueur, il nous dit : *confidite, ego vici mundum* (Joan. XVI, 33). Ayez confiance, j'ai vaincu le monde. *Alleluia.*

Ayons confiance! Les mystères du divin chef sont des prophéties pour son Église. Chargée de garder sur la terre le dépôt du ciel, elle méritait à son tour l'honneur de la contradiction. C'est le sort glorieux de la vérité de toujours combattre, parce que toujours le monde est contre elle. Ce caractère seul est sa prérogative. Le monde, dit saint Augustin, est le réceptacle impur de toutes les erreurs; le démon, son maître, y tolère volontiers cet horrible pêle-mêle; idolâtre, juif, hérétique, impie, que lui importe? Il est content, pourvu qu'il puisse tromper, asservir et perdre. *Diabolus perdere vult quibuslibet erroribus* (saint Augustin). Mais la vérité, essentiellement une, est intolérante pour le mensonge ; point de transaction possible. Dès lors,

ces mille et une sectes divisées entre elles, se réunissent dans cet intérêt commun, se liguent contre la vérité, *dissentiunt intra se, contra veritatem consentiunt. Unitatem fecerunt contra unitatem* (saint Augustin). Ainsi la foi de l'Église devait être un grand scandale pour le monde. En effet, si j'ouvre son histoire, pas une page qui ne raconte un combat, pas un article de dogme ou de morale qui n'ait été la matière de trop fameuses querelles, pas une contrée qui n'ait été à son tour le théâtre de ses douleurs. Toute arme était bonne aux mains de l'ennemi; l'esprit humain et l'esprit infernal ont usé de toutes les ruses et de toutes les violences; après les hérésies, le schisme, la philosophie, et toujours les persécutions insidieuses ou atroces; suivons, suivons sa trace à travers les âges : je n'y vois que ruines et que sang.

Mais aussi, c'est le privilége de la vérité de toujours triompher, parce qu'elle est toujours avec Dieu. Comme le divin époux, l'Église n'est jamais plus forte que dans ses faiblesses apparentes ; il sort du sépulcre, vivant et glorieux; elle sortira des catacombes, radieuse de la double auréole du martyre et de l'immortalité.

Sous la nuit sombre, la barque apostolique était battue de la tempête sur l'abîme des grandes eaux. Un cri part : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus, le premier-né

d'entre les morts, était seul en prière sur la montagne. *Solus primogenitus a mortuis in monte erat.* Mais, de là même son regard perce les ombres, une invisible main soutient et dirige la barque chérie. Enfin, au moment de Dieu, le voilà qui descend lui-même; il s'avance en maître sur l'abîme; et les vents se taisent et les vagues retombent. Les disciples, témoins du prodige, disent : c'est le Seigneur. *Dominus est* (Joan. XXI, 7), et prosternés à ses pieds : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu.

Voilà notre histoire dans le trajet de la vie : pour le combat, la prière; après la victoire, le chant de triomphe. Donc éternellement : *Grâces à Dieu qui nous fait triompher avec Jésus!* (II Cor. II, 14.)

3. Jésus-Christ heureux, glorifié, immortel.

Voici la fête des fêtes ! Double allégresse ! Réjouissons-nous pour Jésus-Christ notre Sauveur, de Jésus-Christ notre glorieux Maître; en Jésus-Christ notre Chef immortel. Il est l'objet de notre bonheur, le titre de notre saint orgueil, le fondement de notre espérance. *Alleluia!*

1° Le bonheur de Jésus-Christ date de sa résurrection. Avant, bien que sa sainte âme jouît à son sommet de la vision béatifique, à l'aide

d'un miracle sans doute, il souffrait en tout, de tout et toujours. Mais après, la félicité suspendue reprend son libre cours. Elle est même accrue; par le contraste du passé d'abord, — ainsi garde-t-il précieusement ses plaies, non-seulement pour les montrer, mais pour les voir lui-même; ensuite, par la communication de sa joie : jusque-là, en s'attachant les siens, il n'avait pu que les associer à sa fortune, et il souffrait bien plus pour eux que pour lui-même. Aussi, comme il se hâte de partager avec eux de bien meilleures conditions, moins pressé de jouir que de consoler; comme il profite des qualités glorieuses de son corps, rapide comme l'esprit pour se multiplier et se prodiguer! O Jésus, soyez donc heureux, et faites des heureux, vous l'avez trop mérité, vous avez si bien mérité de nous! Or, c'est pour nous l'objet d'une joie qui ne passe point, qui ne diminue point, qui va croissant toujours jusqu'à sa consommation; comme le ruisseau qui suit sa pente et grossit jusqu'à son entrée dans l'Océan.

2° Dans sa vie, comme dans sa mort, Jésus-Christ avait été très-saint, très-grand et très-bon. Il y avait bien gloire réelle, mais non gloire apparente. Il avait dépouillé son front; l'auréole manquait; et nous voulons voir des rayons, nous fils de la lumière. Enfin, la gloire éclate, plus éblouissante après l'éclipse, et de la

résurrection, comme d'un foyer, elle rejaillit en remontant, sur tous les mystères de la vie de Jésus-Christ, et en descendant, sur tous les actes de la vie du chrétien. Maintenant, il y a de la gloire partout, il y en a surtout là où elle paraît moins. Il y a de la gloire à la crèche et sur la croix ! Il y a de la gloire à prier et à se confesser ! Il y a de la gloire à s'humilier et à obéir ! Que sont tes idoles, ô monde ? Qu'est-ce donc que ce fantôme du respect humain ? Jésus-Christ est glorieux, sois fier, ô chrétien ! L'orgueil te convient comme l'humilité, et il ne convient qu'à toi.

3° Jésus vit et règne sans fin. Ah ! je ne connais plus la crainte, je ne sais que l'espérance. Tout ce que j'adore et j'aime est garanti, est sauvé. Jésus-Christ mon chef est sauf. Le christianisme est sauf. Sa vérité est infaillible, sa durée est indéfectible. Les miens et moi nous sommes saufs. Je savais le chemin, j'ignorais encore le terme ; maintenant je connais tout : ma vie et ma fin : vivre pour mourir, mourir pour ressusciter ; et Jésus-Christ est lui-même en vérité la voie et la vie ; je vais par Jésus, je vais à Jésus. *Amen* aujourd'hui, demain *alleluia !*

4. Même sujet.

A la résurrection, il y a en Notre-Seigneur épanchement de bonheur, rayonnement de gloire, commencement de vie.

1° Jésus-Christ pouvait et devait être heureux, son âme était dans le ciel, était le ciel même. Il n'a pas voulu l'être, ne l'a pas été. Par un miracle, la joie, au lieu de se répandre en suivant sa pente, restait suspendue et refoulée à la cime de l'âme, laissant tout le reste libre à la tristesse et à la douleur. Enfin le miracle cesse, la digue est levée, et cette humanité sainte qu'avait remplie la souffrance humaine, se trouve plongée dans la félicité divine.

La béatitude essentielle est augmentée par la réminiscence. Contrastes, sacrifices, mérites... Il aime à revoir le calvaire, la croix et ses plaies qu'il emporte. Ainsi en est-il de tous les sacrifices faits à Dieu et pour Dieu. Heureux qui aura des stigmates dans le ciel!

La béatitude est multipliée par la communication. En Notre-Seigneur il n'y a de changé que la fortune; le caractère, le cœur ne sont pas altérés. Il est à l'aise, toujours le même dans le bonheur et dans le malheur. Il n'avait que faire de la recommandation : *Souviens-toi de moi, quand tu seras venu dans ton royaume* (Luc. XXIII, 42).

A peine son âme est-elle libre qu'elle descend au lieu de monter, aimant mieux donner du bonheur que d'en recevoir. Il visite les limbes. Puis aussitôt ressuscité il se prodigue aux siens. D'abord à sa sainte mère... Jusque-là il ne lui avait fait part que de son calice, il lui tardait de la revoir. Enfin, *je suis ressuscité et je suis encore avec vous.* Ah ! un jour Notre-Seigneur se dédommagera en vous récompensant... Nous sommes heureux en Jésus-Christ.

2° *Surrexit et apparuit.* Il est ressuscité et a apparu (Luc. xxiv, 34). Jusque-là Dieu disparaissait, l'homme même s'amoindrissait dans la passion, disparaissait dans l'Eucharistie. Mais, dans la résurrection, il paraît tout entier, *in resurrectione totus Deus !*

La gloire éclate dans le combat. Abandonné de tous, brisé en deux, il triomphe en un clin d'œil de l'enfer, de la mort et du monde, et debout avec calme : *Je suis mort,* dit-il, *et voici que je vis, et que je tiens en mains les clefs de la mort et de l'enfer* (Apoc. i, 18).

La gloire resplendit dans le triomphe. La transfiguration devient permanente. Pourquoi cette gloire réelle n'est-elle pas apparente ? — Jésus-Christ se montrerait moins Dieu, car il agirait comme un homme. Ah ! si un homme était l'auteur ou le héros de l'Évangile ! Comme il se montrerait ! Puis Notre-Seigneur eût renversé le chris-

tianisme en le fondant; ce ne serait plus une religion de foi.

La gloire rejaillit sur tous les mystères de la vie de Jésus-Christ et sur tous les restes de la vie du chrétien. Nous sommes fiers en Jésus-Christ.

3° La vie de Jésus-Christ est indépendante de la mort et inséparable de son règne. *Vivis et regnas.* Deux règnes successifs comme deux vies. Il vit et règne dans l'Église. Insensés qui veulent tuer l'Église! Elle ne vit pas dans les hommes, mais Jésus-Christ vit en elle. On ne tue pas la vie. Que feront-ils? Ils tueront le monde; car le monde est pour Jésus-Christ, et quand, rebelle, il ne donnera plus rien à Jésus-Christ, l'Église n'ayant plus de saints à faire, donnera ses derniers martyrs, et le monde brisé sera mis au rebut. Et Jésus-Christ continuera de vivre et de régner dans le ciel, *in sæcula sæculorum.*

Amen, alleluia! deux mots pris dans la langue de l'Église et du ciel, soupir et chant. *Amen* à tout ce que nous sommes, disons, voulons et faisons... *Alleluia!*

5. La paix.

La paix est la chose du monde qui nous appartient le plus. Nous avons droit à la paix, Dieu nous l'ayant promise et donnée; nous avons l'instinct de la paix, notre cœur en a soif et nos

agitations mêmes la poursuivent; nous avons besoin de la paix, élément de la félicité et principe de force et de vertu. D'ailleurs, aucune puissance ne peut nous la ravir, et aucun motif ne doit nous la faire perdre.

Cependant la paix est la chose du monde que nous possédons le moins.

Pourquoi? Nous ne savons pas sa nature, nous n'acceptons pas ses conditions.

1° *Sa nature.* — Ou nous négligeons son essence, ou nous exagérons ses conséquences. Saint Augustin la définit : la tranquillité de l'ordre, *tranquillitas ordinis.* Où est l'ordre, là est la paix ; où est le désordre, là est le trouble. Saint Paul la décrit : *la paix de Dieu :* elle est céleste dans son origine, elle ne monte pas, elle descend; *qui surpasse tout sentiment :* elle est spirituelle dans son sujet; *qui garde les cœurs et les intelligences :* voilà sa stabilité et sa fécondité. *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras* (Phil. IV, 7).

2° *Ses conditions.*— Deux conditions directes et principales : la bonne volonté de l'âme et la confiance en Dieu. *Pax hominibus bonæ voluntatis.* Paix aux hommes de bonne volonté (Luc. II, 14). *Que votre cœur ne se trouble pas : confiez-vous en moi* (Joan. XIV, 1). Dieu compte sur l'âme de bonne volonté, et l'âme confiante compte sur Dieu.

Deux conditions indirectes et supplémentaires: *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos cœurs* (Matt. XI, 29). L'humilité préserve contre les agitations du dedans, la patience abrite contre les vexations du dehors.

Ce n'est qu'un mélange. — Oui; paix qui n'empêche pas la guerre, et guerre qui n'empêche pas la paix.

Ce n'est qu'un commencement. — Il n'y a que des commencements partout. Dans la foi, un commencement de la vision... Nous ne sommes nous-mêmes qu'un commencement. Mais c'est un commencement qui appelle la fin, c'est un gage et un prélude.

6. La paix.

Pourquoi donc et comment avoir la paix? Vos titres et ses conditions.

1° *Vos titres.* — D'abord c'est un droit de notre religion, car c'est un don de notre Dieu. Certes chacun a droit à son bien, et ce qui nous a été donné est à nous. Or Notre-Seigneur l'a déclaré sous toutes les formes : je vous souhaite, je vous donne, je vous laisse la paix, ma paix à moi, celle que le monde ne sait ni donner, ni ravir. Et Dieu ne regrette point et ne retire point ce qu'il a une fois donné.

C'est encore un instinct de notre nature. Notre sens intime en fait foi, tous nous avons faim et soif de la paix; nos agitations mêmes, ce malaise d'une nature frustrée, sont un appel à la paix; les transfuges de la paix eux-mêmes sont encore ses sectateurs : abusés seulement par un perfide mirage, ils la cherchent où elle n'est pas. Ils ont dit : La paix, la paix! et ils n'avaient pas la paix. *Dixerunt : pax, pax! Et non erat pax* (Jer. VI, 14). Ah! c'est que nous sommes faits pour la paix. Que sera le ciel? La vision béatifique de la paix. *Beata pacis visio.* L'enfer? Le désordre, l'horreur éternelle, *nullus ordo, sempiternus horror* (Job X, 22). Saint Augustin, dans un de ses discours, vient à nommer la paix; à l'instant tout le monde applaudit. Très-bien! s'écrie-t-il, oui, aimez la paix, applaudissez à son seul nom! Vous êtes créés pour la paix! L'instinct de la nature est l'indice de votre destinée.

C'est un besoin pour notre âme. Dès qu'il n'y a plus de paix, il n'y a plus de force, plus même de lumière. Mon cœur est troublé; mes forces me trahissent; la lumière même de mes yeux me fait défaut; *conturbatum est cor meum : dereliquit me virtus mea; et lumen oculorum et ipsum non est mecum* (Ps. XXXVII). L'âme ne peut bien agir et Dieu lui-même ne veut opérer que par un temps serein, *tempore tranquillo* (Ex.)! Dieu si-

gnale sa présence et son action par la paix; le démon se trahit par le trouble. Gardez donc la paix de Dieu; elle, à son tour, garde et l'intelligence et le cœur. *Pax Dei custodiat intelligentias et corda.*

2° *Ses conditions.* — Pour qu'elle existe, il lui faut un principe; pour qu'elle subsiste, il lui faut des bases; pour qu'elle résiste, il lui faut des remparts.

1° Un principe. La paix doit avoir sa raison d'être, c'est un effet qui a une cause. L'ordre est le principe de la paix. La grâce et la paix, la justice et la paix se sont embrassées. *Justitia et pax osculatæ sunt!* (Ps. LXXXIV.) L'ordre mérite la paix, et la paix récompense l'ordre.

2° Des bases. D'une part la bonne volonté, et de l'autre la confiance; ainsi Dieu compte sur l'âme et l'âme sur Dieu. Alors, selon le mot de l'Église, nous sommes fondés dans la paix, *funda nos in pace.* C'est l'équilibre stable.

3° Des remparts, car la paix attaquée doit être défendue. C'est d'une part l'humilité, qui préserve des agitations du dedans, et de l'autre, la patience qui abrite contre les agressions du dehors. *In patientia possidebitis animas!* (Luc, XXI, 19.)

Notre-Seigneur, *le Dieu de paix* (II Cor. XIII, 11), né dans la paix, habite aussi dans la paix. C'est comme une atmosphère du ciel dont il s'entoure

sur la terre, et où il nous fait respirer d'avance l'air de la patrie.

7. Même sujet.

Voici deux paroles de Jésus ressuscité, l'une relative à son Sacré Cœur, l'autre à notre pauvre cœur : la première nous révèle l'unique moyen de la paix, et l'autre nous signale le principal obstacle à la paix.

1° La première est un mot accompagné d'un geste. Il montra son côté, et dit : Paix. *Ostendit latus et dixit : Pax!* (Joan. xx, 20.) Quel rapport entre l'action et la parole! Mais les deux choses s'expliquent l'une par l'autre. Au côté de Jésus il y avait une plaie, au fond de laquelle son cœur; plaie radieuse, cœur ardent. A cette seule vue, la parole devient efficace : La paix soit avec vous! *Pax vobis!*

En effet, la plaie radieuse subvient à toutes nos défaillances. Avons-nous des tristesses? Eh bien! il fut blessé. Avons-nous des craintes? Eh bien! il est guéri. Le cœur ardent comble toutes nos aspirations. Nous avons le besoin d'aimer; il en est seul digne. Nous avons le besoin d'être aimés ; il en est seul capable.

2° La deuxième est un reproche, suivi d'un conseil. Personne ne peut nous ravir la paix de Jésus, mais nous pouvons bien la perdre. Jésus

nous le reproche. Pourquoi vous troublez-vous *Ut quid turbati estis?* (Luc. xxiv, 38.) Et ce reproche prouve assez que tout trouble est volontaire, gratuit et funeste.

Jésus ajoute : Et pourquoi ces pensées qui envahissent votre cœur? *Et cogitationes ascendunt in corda vestra?* Voilà le conseil, il faut discerner les pensées et dégager nos cœurs. D'après les effets se reconnaissent les principes. Les pensées turbulentes montent de la terre ou de l'enfer, les pensées pacifiques descendent de Dieu ou de ses anges. Laissez redescendre, faites tomber ce qui vient d'en bas... N'ouvrez votre cœur que du côté du ciel.

3° Prenez ses intérêts, car il les a laissés, il vous les a laissés, hélas! et ils sont délaissés.

Ah! prenez-les, car il a pris les vôtres, et il les prendra encore un jour.

8. La joie de l'esprit.

Que la joie soit toujours avec vous. *Gaudium sit tibi semper!* (Tob. v, 11.) J'aime à voir l'Église imperturbable au milieu des agitations de ce monde. Malgré toutes les tristesses du présent, toutes les menaces de l'avenir, elle ne supprime pas un seul alleluia. Ne dirait-on pas, quand elle ne trouve plus de joie en ce monde, qu'elle va en chercher dans l'autre? Il y a toujours un rayon

d'allégresse à travers ses larmes, et à la même heure, elle gémit avec les hommes et chante avec les anges.

Fils de l'Église, tenons de notre mère, ne perdons pas des traditions si conformes à nos destinées : vivons dans la joie, puisque nous vivons pour le bonheur.

1° La joie de l'esprit est-elle *une vertu?* Oui, répond la théologie. Donc, en cette qualité, quant à son origine, elle est en partie infuse et en partie acquise. C'est Dieu qui l'inspire, nous dit saint Ignace, *proprium est Dei dare veram lætitiam...* et il a bien fait assez pour cela; mais c'est à nous aussi de l'exciter et de l'entretenir, et certes ce ne sont pas les motifs ni les moyens qui nous manquent.

Quant à sa durée, elle est permanente, parce qu'elle n'est pas seulement une impression des sens, mais un état du cœur. Quand même on ne sentirait plus la joie, on l'aurait encore.

2° Est-elle *une vertu spéciale?* Non vraiment, répond la théologie. Or précisément ce n'est pas là une petite gloire; la joie de l'esprit se confond tout simplement avec la charité, comme l'effet avec sa cause, comme le rayon avec le soleil. Pour le cœur, aimer c'est jouir; car aimer c'est vivre.

3° Est-elle *une vertu générale?* Oui, répond enfin la théologie, car elle est en nous la com-

pagne comme obligée de toutes les autres vertus, et même c'est elle qui leur donne dans nos cœurs la séve, devant Dieu la beauté, et devant les hommes le parfum.

9. La joie, deuxième fruit de la résurrection.

Il y a dans les *Exercices* d'excellentes notions sur la joie spirituelle quant à sa nature, et d'admirables conseils quant à sa pratique.

1° *Quant à sa nature.* — Voici d'abord son origine; c'est Dieu qui la donne, et c'est même le propre de Dieu de la donner. Cela se conçoit, car enfin chacun donne ce qu'il a; et saint Ignace nous représente Notre-Seigneur exerçant l'office de consolateur auprès des siens. *Officium consolandi suos exercet Christus.* Telle est donc l'action ordinaire et comme normale de Dieu; il faut des raisons exceptionnelles pour la modifier ou pour la suspendre : il faut que l'homme se soit rendu incapable ou indigne de recevoir ce don de Dieu, ou, au contraire, qu'il soit devenu capable de s'en passer : dans le premier cas, Dieu supprime la joie pour punir et pour corriger; dans le second, il la retire un temps pour éprouver et pour couronner.

Voici sa fin. Elle nous appelle et nous attire aux choses célestes, pour nous faire avancer dans la voie de la vertu, *ut in bene operando procedat*

ulterius, vocat et attrahit ad res cœlestes. La fin immédiate, c'est donc une nouvelle impulsion à la vertu ; la fin médiate, c'est une attraction vers le ciel. Cela se conçoit encore : le Dieu sauveur devait se proposer une fin digne de lui ; il n'y a de digne de lui que ce qui est salutaire pour nous. Ainsi, cette joie qui vient de Dieu, tend aussi à Dieu, elle stimule dans le service de Dieu et provoque à la conquête du ciel. Ce n'est pas une béatitude oisive : de la jouissance pour elle-même ; c'est un cordial après et avant le combat, c'est une goutte qui fait aspirer à l'Océan.

Telle est cette joie que saint Ignace nomme *internam, veram lœtitiam, gaudium spirituale,* intérieure, vraie, spirituelle, divine dans son principe et céleste dans son terme.

2° *Quant à sa pratique.*

Comment il faut l'acquérir ?

On doit la demander : *petere gratiam ut lœter et gaudeam.* Cette joie est une grâce ; la prière peut donc l'obtenir.

On doit la motiver ; car enfin ce n'est pas une joie sans raison, une vaine joie. Me réjouir de tout mon cœur de tant de gloire et de la joie de Jésus-Christ. *Gaudeam intense de tantà glorià et gaudio Christi.* Voilà bien le sujet d'une joie intense, inaltérable, comme l'objet en est infini et immuable ; joie aussi sainte qu'elle est douce, puisqu'elle est la charité même.

On doit la racheter, si on l'a perdue. Car d'abord, on peut la perdre en la déméritant : A cause de nos fautes la consolation spirituelle s'éloigne de nous. *Ob culpas nostras elongatur spiritualis consolatio.* Mais on la rachète par des examens multipliés et par la pénitence prolongée, *examinando et extendendo nos magis in aliquo modo convenienti faciendi pœnitentiam.* Qu'on s'amende, l'effet cesse avec la cause.

10. Se revêtir de Jésus ressuscité.

L'Apôtre nous l'apprend : tous, par vocation et par état, nous sommes des peintres, ou plutôt nous sommes des copistes, puisque nous ne travaillons pas de fantaisie, mais sur un original. Dieu nous a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils. *Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii* (Rom. VIII, 29). Et n'est-ce pas la plus grande gloire de l'homme, d'avoir à se faire lui-même sur le modèle d'un Dieu et pour les galeries célestes ? Oui, à l'issue du temps, à l'entrée de l'éternité, on arrête toute âme venant avec l'œuvre de sa vie, on lui demande : *Cujus est imago hæc et superscriptio?* (Matt. XXII, 20.) Quel est ce portrait ? quelle est cette inscription? Si la copie ressemble au modèle, elle mérite de porter son nom, et sous ce nom, elle mérite d'être admise dans le ciel. Car

il n'y a que des chrétiens dans le royaume de Jésus-Christ.

De là ce conseil de l'Apôtre : *Revêtez-vous de Jésus-Christ.* Ravissante expression qui fait allusion à l'innocent artifice du jeune Jacob, enveloppé par sa mère sous la ressemblance de son frère aîné, pour dérober la bénédiction paternelle. Il faut qu'Adam soit perdu en Jésus-Christ, pour être sauvé avec Jésus-Christ.

Imprimons Jésus-Christ dans notre âme, exprimons-le dans notre vie ; pensons comme Jésus-Christ, faisons comme Jésus-Christ : c'est la règle de toute vérité et la maxime de toute vertu.

1° *Jésus-Christ vient à nous et nous dit :* Je suis la vérité, *ego sum veritas.* Vous êtes la vérité, ô maître ; je veux être votre disciple et penser tout ce que vous dites.

Une règle de vérité doit être infaillible en elle-même et manifeste pour nous. Or telle est la pensée de Jésus-Christ ; elle ne peut pas se tromper et nous ne pouvons pas l'ignorer. Eh bien ! ayons les mêmes sentiments que Jésus-Christ ; *hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (Phil. II, 5).

Quoi de plus juste ? Dans chaque corporation, dans chaque état, il y a un esprit propre qui en est l'âme et en fait la vie. On dit au prêtre : Ayez l'esprit ecclésiastique ; au soldat : Ayez l'esprit

militaire; à l'enfant : Ayez l'esprit de famille; au Français : Ayez l'esprit national. Et on ne dirait pas au chrétien : Ayez l'esprit chrétien ! Mais les mondains nous prèchent ici d'exemple; ils sont conséquents au moins, et leur maître ne leur reprochera point l'infidélité à ses leçons. Les mondains ont bien l'esprit du monde, et les chrétiens n'auraient pas l'esprit de Jésus-Christ !

Quoi de plus digne? On se félicite quand une fois par hasard on se trouve à penser comme un homme de science et de génie, et on aime alors à se rappeler cette locution familière : les bons esprits se rencontrent. Je veux penser toujours comme un Dieu.

Quoi de plus sûr? Si je ne pense pas comme Jésus-Christ, eussé-je tout le monde avec moi, je suis dans le faux ; si je pense comme Jésus-Christ, eussé-je tout le monde contre moi, je suis dans le vrai.

La terre et les cieux passeront plutôt qu'une parole de Jésus-Christ. Aussi, quand le Seigneur dira son dernier mot sans appel, l'incrédulité fera son dernier aveu sans remède : Nous nous sommes donc trompés, *ergo erravimus* (Sap. v, 5).

Quoi de plus facile? Sans examen, sans raisonnement, sans discussion, il ne faut que des yeux pour lire, ou des oreilles pour entendre : *Qui habet aures audiendi audiat.*

Mais la pensée de l'homme n'est-elle pas libre? Si et non : elle est libre de toute coaction, mais elle n'est pas libre de toute obligation. Elle peut choisir le mensonge, mais elle doit choisir la vérité. On n'abuse point impunément de la liberté, on en profite méritoirement. Lequel vaut mieux : s'asservir à la vanité qui nous perd, ou nous affranchir par la vérité qui nous sauve?

Mais la pensée de Jésus-Christ est-elle encore de notre siècle? Toutes ces vérités sont vieilles comme le monde... — Bon, elles sont bien plus vieilles que le monde, car elles sont anciennes comme Dieu, et c'est pour cela qu'elles seront toujours nouvelles. Il n'y a rien d'aussi jeune que Dieu, il ne compte pas encore un jour, il est vrai que son jour n'eut point d'aurore et n'aura point de soir. Or la vérité participe à la jeunesse de Dieu, car elle partage son éternité. L'erreur seule en naissant est déjà vieillie. L'esprit chrétien n'est donc pas en arrière du siècle, il a sur lui l'avance, et il aura la survivance d'une éternité.

Pensons donc comme Jésus-Christ, je ne dis pas dans les sciences, dans les arts, dans la littérature. Dans l'Evangile, il n'y a pas un mot pour la curiosité. Mais partout où Jésus-Christ a parlé, pensons comme Jésus-Christ.

2° *Jésus-Christ vient à nous, et nous dit :* Je suis la voie, *Ego sum via.* Vous êtes la voie, ô

maître ; je veux encore être votre disciple et faire comme vous. Une maxime de vertu doit être sainte en elle-même et féconde pour nous. La philosophie, maîtresse impérative, mais fort peu persuasive, nous dit bien : Fais ton devoir. Mais quand on me commande sur ce ton, ma première envie, c'est de désobéir.

L'important et le difficile, c'est de faire aimer le devoir ; car on ne le fera pas, si on ne l'aime pas précisément parce que c'est un devoir. Montrez-moi dans le devoir la volonté de Jésus-Christ et dans la vertu le caractère de Jésus-Christ.

Ainsi Jésus-Christ, l'image de son Père, sera le modèle de ses frères. Au ciel il n'y aura plus qu'une famille dont Jésus-Christ sera comme le centre ; le Père se réfléchit sur son Fils, et le Fils sur ses frères... L'auréole des saints est une étincelle de la gloire de Jésus-Christ.

11. Le bon pasteur.

Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, *Cognosco oves meas et cognoscunt me meæ* (Joan. x, 14).

Connaissance réciproque !

1° *Jésus-Christ nous connaît.*

Certes il en a bien le droit, lui notre maître, et il en a tous les moyens, lui notre témoin.

Seul d'ailleurs il a dans sa main la clef de notre cœur. Il connaît notre nature ; je crois bien! il l'a faite ; notre histoire, il l'a expiée. Il sait ce que nous pouvons, ce que nous voulons, ce que nous pensons, ce que nous souffrons. Il aime que nous nous fassions connaître à lui ; il aime l'épanchement de la prière, l'aveu sacramentel des péchés. Son cœur se complaît ou compatit.

Aimons à être connus de lui. *Miseretur... quoniam cognovit* (Ps. CII). Étalons devant lui nos misères et nos tristesses.

2° *Connaissons Jésus-Christ.* — Ah! c'est notre vocation et notre destinée, nous avons grâce et occasion. Il est franc et communicatif.

Pourtant il se plaint de n'être pas connu.

On le connaît vaguement, par ouï-dire; faussement, d'après des impressions; incomplétement, ou seulement comme un Dieu, ou seulement comme un homme.

Puissé-je le connaître intimement dans mon cœur!

Puissé-je être connu familièrement de lui, par mon nom!

12. Ascension.

Le Fils de l'homme était visible, palpable même, et déjà ressuscité, il disait : Palpez et

voyez, *palpate et videte!* Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus. Et en effet, comme il montait aux cieux, ses disciples le suivaient du moins des yeux, quand un nuage intercepta tous les regards mortels. Aujourd'hui, ce n'est pas assurément la distance qui nous empêche de le voir; si le ciel est loin, l'autel est tout près; Jésus est là, mais le nuage aussi, et l'Exposition même ne sert qu'à mieux constater la disparition de Jésus.

Peut-être en sommes-nous tristes comme les disciples. Eh bien! soyons consolés. Il est bon qu'il s'en aille, *expedit vobis*. La disparition de Jésus révèle ses vertus et exerce les nôtres.

1° Oui, c'est en se cachant que Jésus se manifeste, et si nous ne voyons pas son radieux visage, nous connaissons mieux son divin caractère... ses vertus les plus intimes et pour nous les plus pratiques.

Sa religion... Il alla sur la montagne pour y prier seul, *ascendit in montem solus orare* (Matt. XIV, 23). Comme Moïse, il entre dans la nue à la cime de la montagne; comme le pontife, il pénètre par delà le voile dans le sanctuaire; et il est là, *in abscondito*, caché à tous les yeux, séparé de tous les bruits... *in his quæ Patris sunt*.

Son humilité... Il s'efface comme s'il n'était pas. C'est le fond de l'abîme. Autrefois, plus ses

humiliations étaient profondes, plus elles étaient éclatantes. Aujourd'hui, on ne voit pas même l'humilité, parce qu'on ne voit seulement pas l'humiliation. On ne voit plus rien : tout a disparu.

Sa douceur... Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, il s'abstient. Pas une menace, pas une plainte, pas un soupir. Avez-vous jamais saisi quelque chose ?

Sa charité dans le sacrifice... Que fait-il donc ? Car sous cette inertie apparente est une activité infinie, la vie du monde ; il aime Dieu et se sacrifie pour sa gloire, il aime l'homme et se donne pour son salut.

2° La disparition de Jésus assure la foi : si on voyait, on ne croirait plus. L'apôtre incrédule disait : *Nisi videro, non credam*. C'est précisément le contraire qu'il devait dire. On croit, parce qu'on ne voit pas, et s'il y a moins de puissance à croire, il y a plus de mérite et en ce sens il y a plus de bonheur. *Beati qui non viderunt* (Joan. xx, 29). D'ailleurs, la foi acquise sur ce seul mystère, est par le fait conquise sur tous les autres, parce que celui-là les suppose et les renferme ; ceux-ci, en ayant les mêmes motifs de crédibilité, n'ont peut-être pas les mêmes obstacles d'invraisemblance.

La disparition de Jésus éprouve à la fois et console l'espérance... Il est vrai, nous ne le voyons pas, mais nous voyons du moins l'endroit

où il est, nous voyons le nuage eucharistique qui l'enveloppe, et pour lui de sa retraite, il nous voit, il nous observe, il nous surveille. S'il était donné à une mère d'apercevoir le navire qui porte son fils et d'où son fils la contemple !

Enfin, cette disparition stimule la charité par le désir ; le désir ennuie et fatigue, mais il encourage aussi et console, quand il est plein d'espérance et d'immortalité. Si nous avions vu Jésus, nous ne pourrions plus vivre. Ainsi le fortuné vieillard, à peine l'eût-il vu, non pas dans la beauté de sa gloire, mais dans l'humilité de sa faiblesse, se prit à dire : Maintenant laissez-moi m'en aller en paix. Pourquoi? *Quia viderunt oculi.* Parce que je vous ai vu. Je ne veux plus rien voir, je ne puis voir que vous, Jésus. *Neminem nisi solum Jesum...* Maintenant la vie est moins tolérable et la mort est désirable. *Cupio dissolvi.* Que le nuage se dissipe, que le voile tombe ! Un jour viendra, nous serons enlevés dans les airs au-devant de Jésus-Christ. *Rapiemur obviam Christo in aera* (I Thes. IV, 16). La seule vue est une attraction irrésistible, la terre s'enfuit, le ciel a commencé.

13. Ascension. — Jésus-Christ caché.

Nubes suscepit eum ab oculis. Un nuage dérobe Jésus à nos regards (Act. I, 9). Mystère

de la foi... Ce mystère est un composé de deux faits simultanés, l'un, c'est la présence réelle de Jésus; l'autre, sa disparition sensible. Or ces deux faits sont devenus le *status* de Dieu pour l'homme, sa condition temporelle et terrestre... Où est l'humanité de Jésus? Dans le nuage des espèces.

Où la vie de Jésus? Dans le nuage de l'Église.

Où la Providence? Dans le nuage des événements.

Où son action? Dans le nuage des sacrements.

Toujours!

C'est assez de lumière, assez de nuit!

14. Le cénacle.

Quand ils furent entrés dans le cénacle, ils montèrent. *Cum introissent in cœnaculum, ascenderunt* (Act. I, 13).

1° *Permanence du cénacle.* — Ils persévéraient. *Erant perseverantes...* Ce mot du texte sacré est et sera toujours vrai : il y aura un cénacle tant qu'il y aura une Église. Et n'est-ce pas le centre, le foyer, ou plutôt le cœur même de l'Église, par lequel vraiment elle respire et vit? Il faut à l'Église un tabernacle et un cénacle; avec cela, elle peut se passer du reste. Mais où donc est le cénacle? Partout où il y a des cœurs unanimes dans la prière.

2° *Admission dans le cénacle.* — C'était une enceinte réservée et dont les portes étaient closes; il n'y avait qu'une élite dans cet intérieur béni, en dehors restait la grande foule. Or, si on observe ces bienheureux reclus, on remarque d'abord parmi eux toutes les variétés humaines : il y avait des prêtres et des laïques, des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, des riches et des pauvres, des innocents et des pénitents; mais tous, oui tous, étaient éprouvés, ou du moins dévoués; aussi étaient-ils rares. D'où il suit que le cénacle est comme le ciel; il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Les admis sont les intimes du Maître.

3° *Les opérations du cénacle.* — D'une part, c'est un mystère de foi : aucun bruit, aucun éclat; l'homme prie et Dieu fait le reste. De l'autre, à l'ombre de ce mystère, des prodiges de grâce sont à l'heure même accomplis dans les disciples, et seront aussitôt après opérés par les apôtres.

Entrer dans le cénacle, n'est-ce pas monter au ciel? *Cum introissent... ascenderunt.*

15. La Pentecôte.

1° *Le fait* au point de vue de la liturgie. La solennité de la fête suffit pour apprécier la grandeur du fait, car l'Église tient en main la balance

de Dieu, et son jugement est toujours la justice même. Or la Pentecôte prime parmi tous les faits divins, et elle n'égale dans la série liturgique, que la Pâque du Seigneur, surnommée la fête des fêtes. Après un triduum de première classe, durant une octave entière, tous les autres pieux souvenirs sont religieusement écartés, et l'Église demeure absorbée dans le mystère. Donc la Pentecôte occupe avec Pâques le sommet de la religion.

Au point de vue de l'histoire, ce fait à jamais mémorable apparaît comme la démarcation ou la transition entre deux époques, dont la première promettait et préparait la seconde, dont la seconde continuait et consommait la première. L'Ascension, dernier mystère du Dieu Sauveur, a fermé l'ère évangélique ; la Pentecôte, premier mystère du Dieu Sanctificateur, ouvre l'ère ecclésiastique.

Au point de vue de l'esprit. Il existe une différence intime et vraiment essentielle entre la Pentecôte et toutes les autres fêtes qui la précèdent. Jusqu'ici, toutes les fêtes sont commémoratives, ce sont des souvenirs passés par le fait, présents seulement pour le cœur, et dont la foi prolonge la vertu ; ce sont des faits accomplis, mais non perpétués ; car Jésus-Christ ne naît, ne meurt, ne ressuscite, ne monte aux cieux qu'une fois. La Pentecôte, au contraire, sauf les accidents mira-

culeux, quant à sa réalité et à sa substance, est aujourd'hui comme hier, sera demain comme aujourd'hui, et elle sera tant que sera l'Église, ou mieux, l'Église existera tant que persistera la Pentecôte.

Du reste, après la série de mystères transitoires, la Pentecôte semble inaugurer celle des mystères permanents : l'éternelle fête de la très-sainte Trinité et la fête du Saint-Sacrement, qui aboutit si bien à la fête de Jésus-Christ.

2° *Les causes.* — Les causes sont ici des personnes, donc des agents. Or il s'en trouve deux : l'un invisible mais principal, l'autre secondaire mais visible. Ah! si je ne les connaissais pas, je les devinerais, car l'effet révèle la cause. L'un et l'autre sont toujours et partout inséparables, dans l'Église comme dans l'Évangile, au ciel ou dans mon cœur.

Où est donc Jésus? que devient-il et que fait-il? On n'en dit rien; son nom n'est pas cité dans le récit du mystère. Il a disparu, pour un temps caché dans son nuage. Cependant, si sa présence est au ciel, son action est au cénacle, et la Pentecôte est son œuvre.

Oui, c'est un fait puisque c'est un dogme. Jésus-Christ est ici cause première et principal agent. Seul, il a pu mériter pour nous et mériter de Dieu, demander, obtenir et envoyer enfin l'Esprit qui procède du Père et du Fils. Prophète

en quelque sorte, et Précurseur lui-même, il l'avait prédit, et il l'avait promis. La Pentecôte ratifie l'Évangile, l'Esprit de vérité vient en sceller toutes les lettres.

Mais si la foi se taisait, les faits eux-mêmes ont un langage, une voix et un cri, et vraiment le cénacle retentit du nom de Jésus; *hoc vobis signum* (Luc II, 12). Jésus-Christ n'a-t-il pas son signalement que nul autre ne saurait ni contredire ni contrefaire? N'est-il pas la charité et l'humilité même en substance et toujours en acte?

Au jour de l'institution eucharistique, l'apôtre de la divine dilection a pu écrire cette sentence: *In finem dilexit*, il a aimé à l'infini. C'était vrai; mais n'est-ce pas plus juste encore au jour de la Pentecôte? Car enfin la grandeur de l'amour s'estime par la valeur du don. Or, dans l'Eucharistie, Jésus nous donne directement son humanité sainte, et la divinité seulement par concomitance; mais, à la Pentecôte, il nous donne en droite ligne la divinité elle-même, et encore ce don d'un Dieu par un Dieu n'est autre que la troisième personne de l'auguste Trinité, la charité substantielle du Père et du Fils; et ainsi désormais, Jésus aime Dieu en nous, et en nous c'est un Dieu qui aimera Jésus. La charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit saint qui nous a été donné, *charitas Dei diffusa est in*

cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis (Rom. v, 5). Jésus, je vous reconnais à votre signe. La charité, *charitas!* A la Pentecôte, il y a plus et mieux que votre nom, il y a tout votre cœur.

Mais quoi! par delà ce nuage qui dérobe le ciel à la terre, il n'y a plus que les clartés éternelles; l'humilité sied-elle donc avec la gloire? Elle est bonne sur la terre; *humi humilitas.* — Eh bien! Jésus, en changeant de condition ne change pas de caractère, et, devenu radieux, il reste humble de cœur. Voyez plutôt, à la veille de partir de ce monde, il avait bien dit dans sa prière suprême au cénacle : *Pater, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam* (Joan. XVII, 9), Père, j'ai consommé l'œuvre que vous m'aviez confiée. Dans le vrai, il s'était donné toute la peine et, certes, seul il avait bien tout le mérite, l'œuvre était finie; encore un coup de main seulement pour lui donner le fini. Mais au lieu de s'accorder cette jouissance et cette gloire, il s'en va, se cache derrière un nuage et se donne l'air d'un ouvrier impuissant qui n'a su faire qu'une ébauche. En quel état d'infirme enfance laisse-t-il son Église? Et qu'a-t-il pu faire de ses apôtres, après tant de leçons et tant d'exemples? Ne dirait-on pas qu'il a complétement échoué dans son entreprise, et qu'il se retire pour faire place à une main plus heureuse? Il a pu commencer; le

Saint-Esprit saura finir, *quod gratia Salvatoris inchoarat, virtus Spiritus Sancti consummat.*

Après Jésus, avec Jésus plutôt, Marie, sa mère et sa coopératrice, concourt activement au mystère, et si elle ne l'opère pas, du moins elle le seconde. Ah ! ce n'est pas sans raison qu'elle était là présente au cénacle comme au calvaire, là, debout comme auprès d'un autel, ici, assise comme auprès d'un berceau, Marie, mère de Jésus, *Maria matre Jesu,* dit le texte ; oui vraiment, mère de Jésus tout entier, de son corps naturel à Bethléem et de son corps mystique au cénacle. En effet, la sainte Écriture nous la représente d'abord, dix jours durant, appelant par une irrésistible prière l'Esprit d'en haut ; et la tradition la plus vénérable nous la représente recevant aujourd'hui la plénitude du don céleste et versant aussitôt de sa surabondance sur les apôtres comme sur les disciples. Ainsi Jésus reste la source et Marie devient le canal ; tout bien, le Saint-Esprit lui-même, nous vient de Jésus par Marie. A bon droit les apôtres la proclament leur reine, l'Église sa mère, le Saint-Esprit son épouse. A bon droit elle nous apparaît une dernière fois au centre de l'Église, telle qu'une mère au milieu de sa famille. Puis le rideau tombe sur cette suprême vision ; c'est que Marie est à son poste et à son rôle jusqu'à la consommation des siècles.

3° *Les conséquences.* — L'Écriture et l'Église d'accord ont surnommé l'opération du Saint-Esprit une création. *Emitte spiritum et creabuntur* (Ps. CIII). *Veni, creator spiritus.* Le mode de cette création spirituelle est surtout spécifié par cette mystérieuse expression du symbole : *Spiritum vivificantem.* L'Esprit crée non pas l'être, mais la vie.

Tel a été le phénomène du cénacle. Je ne parle pas seulement de cette première Pentecôte exceptionnelle et prodigieuse. Quelle est sa suite dans le cours des âges et jusqu'à la consommation des siècles? et quelle est l'action incessante de l'Esprit-Saint dans l'Église en général, et dans chaque âme en particulier.

Pour l'Église. D'abord, *credo in Spiritum vivificantem*, et j'ajoute aussitôt, *credo in sanctam Ecclesiam*, ou encore avec saint Ignace, mon Père : *Credo inter Christum Dominum nostrum et Ecclesiam ejus sponsam, eumdem ejus Spiritum.* Oui, l'Esprit-Saint anime l'Église et pour cela elle est indéfectible. L'Esprit-Saint inspire l'Église, et à cause de cela elle est infaillible. Sa vie est la vie même, et sa doctrine la vérité même.

Pour toute âme en particulier. Je crois en l'Esprit vivificateur, *credo in Spiritum vivificantem.* Eh! Dieu! c'est une maxime fameuse : *Le chrétien est composé d'un corps, d'une âme et de*

l'Esprit-Saint. Sans le troisième élément, le chrétien est incomplet, ce n'est qu'un commencement, ce n'est qu'un homme. Mais avec sa grâce le Saint-Esprit vient en personne dans une âme et y demeure, et alors, s'unissant Esprit à esprit à la substance de l'âme, élevant toutes ses facultés par sa propre vertu, il rend l'homme digne de Dieu et tous ses actes salutaires dignes du ciel. Ainsi tout est de Dieu le Père, tout par Dieu le Fils, tout en Dieu le Saint-Esprit.

16. Le Saint-Esprit promis.

Pater cœlestis dabit spiritum bonum petentibus se. Mon Père céleste donnera le bon Esprit à ceux qui le demandent (Luc. XI, 13). En détaillant cette phrase mot à mot, on y trouve d'abord le donateur, puis le don, enfin les donataires.

1° Mon Père céleste donnera. *Pater cœlestis dabit...* Voilà *le donateur*. Mon Père céleste, dit Jésus; mais c'est aussi le nôtre. Car Jésus lui-même l'a déclaré : Je monte vers mon Père et votre Père. *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum* (Joan. XX, 17), et il nous a appris à réciter le *Pater noster, qui est in cœlis.* Dieu a le nom, donc le cœur d'un Père; ayons à son égard et le cœur et la voix d'enfants. Cependant

cette locution : le Père céleste donnera, *Pater cœlestis dabit*, emporte le Fils et le Saint-Esprit : c'est l'Esprit-Saint déjà qui demande en nous et par nous, et c'est au nom du Fils, en vertu des mérites de Jésus-Christ, que le Père donnera le Saint-Esprit. En mon nom, dit-il : *In nomine meo* (Joan. XIV, 26). Alors il y a proportion parfaite : un Dieu demande au nom d'un Dieu, et un Dieu donne un Dieu, *Pater cœlestis dabit.*

2° *Dabit Spiritum bonum.* Voilà le *don.* D'abord *dabit.* Nous avons dans ce mot la forme du don; et dans celui-ci, *Spiritum bonum*, nous en avons la matière.

Donc *dabit*, don immédiat. Sans doute l'expres sion *dabit* est au futur, c'est donc une promesse. Mais toute promesse de Jésus-Christ équivaut à un don. La parole d'un Dieu ne passe point, et elle n'est mise au futur que pour être à jamais au présent.

De plus *dabit*, donation réelle, transition proprement dite. Notre-Seigneur l'explique ainsi lui-même : Il demeurera avec vous, *apud vos manebit* (Joan. XIV, 17). Un élément divin entre dans le composé humain, et les opérations humaines, dépendant d'un principe divin, s'élèvent à la hauteur du ciel.

Spiritum bonum. Tel est l'objet du don. L'Esprit-Saint, dit l'Église, est un don du Très-Haut, *donum Dei altissimi.*

Oui, vraiment, l'Esprit qui procède du Père et du Fils. *Spiritum qui a Patre Filioque procedit* (Symb.).

Et Notre-Seigneur lui-même le qualifie *bonum.* Comme ce titre est vérifié!

En effet, il console. C'est son office propre, c'est même son nom : Consolateur, *Paracletum.* C'est son signe distinctif : consolation quelquefois sensible, ainsi Jésus se réjouit dans le Saint-Esprit, *exultavit Spiritu sancto* (Luc. x, 21); quelquefois elle surpasse tout sentiment, *exsuperat omnem sensum* (Phil. iv, 7), et alors on a la paix dans l'amertume, la volupté dans la patience, l'onction dans la croix, et les martyrs s'en vont joyeux, *ibant gaudentes* (Act. v, 7).

Il enseigne. *Docebit vos...* Quoi? Toute vérité, *Omnem veritatem* (Joan. xvi, 13), et il vous rappellera tout ce que je vous aurai dit. *Suggeret omnia quæcumque dixero vobis* (Joan. xiv, 26). Comment? Il est la lumière des cœurs. *Lumen cordium* (Lit.). Il enseigne de manière à instruire et à persuader. Ce que Notre-Seigneur n'a pas fait en trois ans, il l'a fait en un clin d'œil.

Il confirme. Cette vertu d'en haut a même été élevée à la dignité de sacrement. Il fortifie la faiblesse par sa force constante. *Infirma... virtute firmans perpeti...*

Il gouverne. Le même esprit qui dirigeait Notre-Seigneur assiste l'Église, et nos âmes sont

à la fois menées par la Providence et par la grâce. Mais cette conduite exige et suppose l'attention et la docilité, c'est l'objet des règles pour le discernement des esprits.

3° *Dabit petentibus se.* — Telle est la condition posée et la préparation requise. J'ai ouvert la bouche, et attiré le souffle. *Os aperui et attraxi Spiritum* (Ps. CXVIII). Venez, Esprit-Saint. *Veni, Sancte Spiritus.* L'âme, comme le corps, vit en respirant. *Petentibus se.* Voilà donc les *donataires.*

Saint Ignace dirigeait ainsi : Faites en sorte que l'action de l'Esprit-Saint vous dirige. *Fac ut sanctus Spiritus doceat te.*

Et le B. P. Lefèvre priait ainsi : Père céleste, donnez-moi le bon esprit. *Pater cœlestis, da mihi Spiritum bonum.*

17. Rapports de l'âme et de l'Esprit-Saint.

1° Le Saint-Esprit est en nous comme un hôte. *Apud vos manebit, in vobis erit* (Joan. XIV, 17); *dulcis hospes animæ* (Lit). Ah! n'allons pas l'éteindre, ce serait nous tuer nous-mêmes. Le chrétien serait brisé et il ne resterait plus que l'homme. Par respect pour lui, par respect pour nous-mêmes, soyons jaloux de ce cœur qui est son tabernacle, de ce corps qui est son temple.

2° Il est pour nous comme un ami. C'est le con-

solateur. *Paracletus.* Ne le contristons pas, lui qui est notre consolation; nous sentirions le contre-coup, et la joie serait tarie dans sa source.

3° Il est auprès de nous comme un maître. Seul il enseigne toute vérité. *Docebit omnem veritatem* (Joan. XVI, 13). Avec lui, par lui seul, on sait, on comprend, on sent, on possède, on est possédé.

4° Il est devant nous comme un directeur. Conduit par l'Esprit, *ductus a Spiritu* (Matt. IV, 1), enchaîné par l'Esprit, *alligatus ego Spiritu vado* (Act. XX, 22). Prudence, sans doute, mais confiance : Dieu le Père me mène par Dieu le Fils à Dieu le Saint-Esprit.

IV

EUCHARISTIE.

SACRÉ-CŒUR. — SAINTE VIERGE, ETC.

1. L'Eucharistie. Mémorial de toutes les merveilles.

Merveilleuse invention! Notre-Seigneur, avant de finir, se résume lui-même, abrége tout ce qu'il est, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a promis, et nous laisse pour testament de sa charité, ce mémorial de toutes les merveilles passées, devenu l'instrument de tous ses bienfaits présents. *Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit timentibus se* (Psalm. cx, 4). Il a tout réuni et concentré dans un point infini, dans son unité. Dans l'Eucharistie, vous avez le symbole et le décalogue, le culte et la destinée.

1° Pourquoi l'Eucharistie n'est-elle pas dans le symbole? Elle y est bien implicitement, sans

doute; mais le symbole est du moins tout entier dans l'Eucharistie, et si je crois ce seul article, par là même je crois tous les autres. Aussi est-elle nommée par excellence le mystère de la foi, *mysterium fidei!* (Lit.) L'Eucharistie présuppose la Trinité, puisqu'elle contient le Fils unique du Père, fait fils de l'homme par l'opération du Saint-Esprit. Elle continue l'Incarnation, elle représente et renouvelle la Rédemption. L'autel, c'est la crèche et c'est la croix. Jésus y naît et y meurt. L'Eucharistie est le faisceau qui assemble tous les dogmes pour les maintenir; Dieu les réunit dans un seul mystère, pour que nous les embrassions dans un seul acte de foi. Partout, en effet, où l'Eucharistie s'exile, faute d'un lien commun, les vérités se séparent et se dispersent, *diminutæ sunt veritates* (Ps. XI), et la foi est diminuée parmi les enfants des hommes. D'ailleurs, l'Eucharistie est le grand triomphe de la foi, parce qu'elle est sa grande épreuve. Quand une fois on croit l'Eucharistie, sur la révélation de Dieu proposée par l'Église, quoiqu'on ne comprenne pas, quoiqu'on voie les apparences contraires, notre foi remporte une victoire sur le monde, *hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra* (I Joan. v, 4). La foi l'emporte, et une seule victoire assure toutes les autres.

2° Dans l'Eucharistie nous avons tous les préceptes et tous les conseils, l'Évangile même en

action. Notre-Seigneur avait pratiqué lui-même avant d'enseigner, *cœpit facere et docere* (Act. I, I), mais il pratique encore après. Il aurait pu s'en tenir à sa première leçon et à son premier exemple dont l'Évangile conserverait la mémoire et transmettrait la vertu. Mais au moyen de l'Eucharistie, nous sommes ses contemporains et nous devenons ses témoins, et sous nos yeux il fait encore tout ce qu'il commande et tout ce qu'il conseille, il est lui-même tout ce que nous devons être, il fait de l'humilité, de la douceur, de l'obéissance, etc. En un mot, si l'Évangile était perdu, nous le retrouverions dans l'Eucharistie.

3° Le culte en esprit et en vérité rend à Dieu tous les hommages de l'homme, et confère à l'homme tous les bienfaits de Dieu; Dieu est adoré et l'homme est béni. Notre-Seigneur, dans la sainte Eucharistie, vrai médiateur, est posé dans un centre d'où il atteint les deux extrêmes à une distance infinie... Comme l'autel est, en effet, le milieu et le sommet de la religion! Où il n'y a pas l'Eucharistie, le temple est vide, le culte est mort.

4° Enfin, l'Eucharistie est le gage et le prélude de la destinée. C'est un ciel en petit, selon l'expression de saint Chrysostome, *cœlum in angustum redactum.*

2. L'exposition du Saint-Sacrement.

Montrez-vous et nous serons sauvés, *ostende faciem tuam et salvi erimus* (Ps. LXXIX). Jésus-Christ, élevé entre le ciel et la terre, est donné en spectacle à Dieu et aux hommes; il se présente à Dieu dans un état de sacrifice, aux hommes dans l'acte même de la charité. L'exposition du Saint-Sacrément est une cérémonie propitiatoire et eucharistique.

1° Sans doute Jésus-Christ n'avait pas besoin pour se présenter à Dieu d'être présent sur la terre. Ne le fait-il pas aussi bien dans le ciel? Il convenait cependant qu'il se présentât aussi sur cette terre, afin que la réparation s'élevât d'où partait l'outrage, et qu'il y eût compensation en tout lieu. Jésus-Christ n'avait pas besoin non plus d'être exposé sur l'autel; toutefois il convenait qu'une cérémonie sensible nous le montrât dans son office de médiateur; cette vue aide la mémoire.

L'Église a donc institué l'Exposition. L'hostie est placée dans un ostensoir, au centre d'une gloire. Nos yeux l'ont vu : Jésus se présente à Dieu! Mais dans quel état? On dirait un Thabor, et c'est un Calvaire : devant nous, il est comme anéanti; devant Dieu, il est comme immolé. Au ciel il est bien médiateur, mais sur l'autel il est

hostie, c'est son nom, parce que c'est son état.

Mais pourquoi donc? Qu'on me dise pourquoi il fut crucifié, et je vous dirai pourquoi il est exposé. Il continue ce qu'il a commencé. Voici l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés. *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata.* Ah! que le secours vient en son temps, et que le remède est à sa place!

Il nous fallait l'Exposition du Saint-Sacrement; sans elle l'équilibre était rompu. Pour que la miséricorde prévale sur la justice, l'expiation doit prévaloir sur l'iniquité; or des iniquités sans relâche réclamaient une expiation sans fin.

Seigneur, ce n'est plus assez d'être Emmanuel pour être Jésus; ce n'est plus assez de demeurer avec nous; exposez-vous pour nous; oui, sortez, paraissez, exposez-vous afin de vous interposer. *Ostende faciem tuam...* Le voici! *Ecce agnus Dei.* Quel spectacle! Au milieu de ces hommes insensés autant qu'ingrats, qui l'oublient ou qui ne pensent à lui que pour l'outrager, il s'abstient, que dis-je? il intervient. Je le vois sur l'autel comme sur la croix. Je l'entends; son Père le contemple et l'écoute; la victime abrite le pécheur, et la voix du sang couvre le prix du péché.

Mais unissons-nous du moins; si Jésus lui-même expie et répare, ce n'est pas pour nous dispenser d'un devoir qui ne pèse que sur nous, mais pour nous exciter par son exemple et pour

nous compléter par ses mérites. Et même nous n'avons part à la réparation divine, qu'à la condition d'associer la nôtre à la sienne. *Parce, Domine!* C'est nous, non, c'est Notre-Seigneur qui le demande. Écoutez-nous, exauçons-le; nous le méritons par nos misères, il le mérite par son nom, par son cœur, par son sang.

De plus, si Jésus-Christ daigne ici se charger de notre amende honorable, n'est-il pas juste de lui rendre ce qu'il nous donne? Le voici avec son cœur si aimant et si blessé. *Quis tam amantem non redamet? Quis tam vulneratum non complectatur?* Ah! que Jésus soit donc consolé par nous, et que Dieu soit apaisé par Jésus!

2° Jésus se présente encore à nous. A l'autel, il vit avec nous; dans le sacrifice, il s'immole pour nous; par le sacrement il habite en nous. Il a voulu s'exposer à nous.

Dans quel état? Dans le seul appareil de sa charité, sans foudres, même sans rayons, réduit à son propre cœur. *Deus charitas!*

Pour quelle fin? Pour qu'on puisse le connaître, cela suffira pour l'aimer; il se montre à toute âme venant dans l'Église, et l'Église est ouverte pour tout le monde; la porte donne sur la rue, à toute heure accessible pour les ennemis comme pour les amis.

Nous ne sommes pas des adorateurs honteux ni des possesseurs jaloux. Point d'ombres

autour de l'autel, point de barrières ! Nous n'avons qu'un orgueil, c'est de montrer notre Dieu ; qu'une ambition, c'est de partager notre trésor. Dieu dit : Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. *Hic est Filius meus in quo mihi bene complacui* (Matt. III, 17). Nous disons avec une pareille complaisance : Voilà mon Dieu, et je le glorifierai. *Iste Deus meus, et glorificabo eum* (Exod. XV, 2). L'hostie est placée assez haut pour qu'on puisse la voir. Je dois bien le reconnaître, c'est le Dieu de ma première communion. Me reconnaît-il à son tour? Il n'a point changé, mais moi! Repens-toi, ô mon âme, et aussitôt il te reconnaîtra comme tu l'auras reconnu.

Mais que sera donc l'exposition de Jésus-Christ pour ceux-là qui l'adorent? Elle résume toutes les bénédictions du présent et prélude à toutes les béatitudes de l'avenir.

Rien qu'à le voir, le cœur se repose, se console et se rassure. Je le vois et il me voit! Je m'expose devant lui, j'étale ma misère, c'est là ma prière ; il s'expose devant moi, il déploie sa miséricorde, c'est là mon espérance.

C'est ainsi que nos faibles yeux se préparent par l'essai à l'intuition, que nous nous habituons à notre destinée.

Le ciel sera l'éternelle exposition de Jésus-Christ.

3. Même sujet.

Dans l'exposition du Saint-Sacrement, il y a toute la vérité d'une apparition, et toute l'apparence d'une disparition de Notre-Seigneur. Pourquoi l'une et l'autre?

1° Il se montre entre le ciel et la terre pour arrêter Dieu et pour attirer l'homme. Jésus se place au milieu, montre son cœur, et dit : Paix à vous. *Stetit Jesus in medio, ostendit latus, dixit : Pax vobis* (Joan. xx, 20). Il s'interpose auprès de Dieu, et, lui opposant ses plaies, il satisfait à sa justice; il se propose à l'homme, et, lui ouvrant son cœur, il satisfait à ses désirs et à ses besoins.

2° Il se cache pour éprouver l'homme et pour se révéler lui-même. Ainsi, il se montre assez pour consoler l'amour sans compromettre la vie, et il se cache assez pour stimuler l'espoir sans anticiper sur la récompense.

4. La communion de Marie.

Sic de pane illo edat et de calice bibat (I Cor. xi, 28). C'est ainsi qu'il faut communier.

Marie ne peut nous donner que le meilleur exemple, et l'Église ne peut nous donner que le meilleur conseil sur la conduite à tenir dans la

communion. Marie s'humiliait avant l'Incarnation : Voici la servante, *Ecce ancilla!* et remerciait après : *Magnificat!* L'Église avant la communion veut que le prêtre s'humilie : *Domine, non sum dignus!* (Matt. VIII, 8), après elle veut qu'il bénisse : *Quid retribuam?* (Ps. CXV).

Ainsi, 1° l'humilité précède. L'humilité sort du rapprochement des personnes si contraires. *Tu venis ad me!* (Matt. III, 14.) Vous venez à moi! Quel intervalle! Quel contraste! Mais l'humilité, loin d'éloigner, unit les deux termes si opposés, et le lien est un besoin ou du moins un attrait réciproque. L'humilité inspire à l'âme la confiance, excite en Dieu la compassion, l'âme s'élance et Dieu s'incline; la rencontre se fait à la table sainte.

2° La reconnaissance suit. La reconnaissance est en mesure de l'humilité, en proportion du bienfait; à ces deux titres, jamais je n'aurai assez de reconnaissance.

D'ailleurs la reconnaissance soulage mon cœur et satisfait le cœur de Dieu.

Enfin, je puis l'exprimer et l'acquitter par la demande et par l'offrande.

Tel est le cœur de Dieu! c'est le remercier que de lui demander encore. *Quid retribuam? Laudans invocabo* (Ps. CXV). Il aime tant à faire du bien, que c'est le remercier d'en avoir fait que de lui donner l'occasion d'en faire encore. Et quand

il a tout donné dans la communion, pour que la reconnaissance égale le bienfait, il faut tout lui demander.

D'ailleurs, au moyen d'un artifice délicat et délicieux, il daigne aussi recevoir de nous, comme si nous avions quelque chose qui fût à nous et qui vînt de nous, quand par le fait il nous donne tout et possède tout. Quelle gloire! quelle jouissance! Je puis offrir et donner à Dieu même et répondre à son bienfait par mon hommage. *Tous vos biens sont à moi;* eh bien! *que tous les miens soient à vous!* (Joan. XVII, 10).

5. La manne de la victoire.

Il leur donna un pain céleste, *Panem cœli dedit eis* (Ps. LXXVII). Quelle est l'influence de la communion sur la vie? L'Église a surnommé la Sainte-Eucharistie *la source de toute sainteté.* Je ne fais que justifier cette parole en examinant la communion à trois époques : avant, pendant et après; les préparatifs qu'elle exige, les faits qu'elle suppose, les résultats qu'elle laisse.

1° Nous devons être prêts pour être reçus de Dieu à la mort, nous devons aussi être préparés pour le recevoir durant la vie. Il faut dans les deux cas que l'homme devienne comme un ange. *Panem angelorum manducavit homo* (Ps. LXXVII). Mais l'homme ne se fait point un ange sur la

terre sans labeur, ni sans combat; pour être un ange, il faut qu'il soit martyr.

Au fond, notre âme n'a qu'un ennemi, la communion n'a qu'un seul obstacle, le péché. On ne peut pas communier sans avoir écarté l'obstacle et on ne peut l'écarter sans l'avoir vaincu. Heureuse nécessité! Dès qu'on est en état de communier on est en état de mourir, et nos pères communiaient tous les jours afin d'être toujours prêts à bien mourir comme à bien vivre. Mais précisément le préparatif est l'épouvantail.

Chez les uns, c'est une idée exagérée de la préparation, chez les autres une appréhension calculée; les premiers ne se croient jamais dignes, les seconds redoutent plutôt de le devenir; là, il y a défaut de jugement; ici, défaut de volonté.

Au siècle passé, la première erreur était plus commune. Alors on ne communiait pas pour ne pas mal communier. Au siècle présent, la seconde erreur est la plus fréquente; on ne communie pas pour ne pas avoir à bien communier. On recule devant la préparation.

Telle est en effet la vérité : la victoire est le prélude de la communion, et c'est la gloire de la Sainte-Eucharistie. A ce banquet, autant de convives, autant de vainqueurs; je cherche des hommes et je ne trouve plus que des anges. *Vincenti manna!* (Apoc. II, 17).

La communion est aussi la couronne de la vic-

toire et c'est la béatitude de la vertu, *Vincenti manna!* Quel cordial! Un sang virginal, une chair divine; il y a là de quoi faire des anges et des martyrs. Une seule communion aurait dû suffire... Notre-Seigneur ne l'a pas voulu; qu'il en soit béni.

Comme il n'y a qu'un baptême, il n'y aurait eu qu'une communion... Et voilà qu'on peut communier sans fin, sans autres limites que celles de nos désirs et de nos besoins. Plus on est faible, plus on est tenté, éprouvé, plus on a de titres.

Dieu nous *traite en Dieu.* Comme si tout autre prix était insuffisant pour lui et pour nous, il se donne en récompense dans le temps comme dans l'éternité, et l'Eucharistie est le commencement du ciel. Ah! quel attrait pour le combat! Jésus est là, *courons au combat, les yeux fixés sur Jésus* (Hebr. XII, 2); et vainquons, ne fût-ce que pour communier.

2° Un premier fait, c'est la fréquentation de Jésus. Chose prodigieuse en soi et par sa portée! Un homme fréquente un Dieu! Qui ne sait le proverbe? Cette fréquentation produit la connaissance réciproque. Je connais Jésus par moi-même et en lui-même... Il me connaît aussi, car dans sa visite il fait l'inspection... O sacré banquet, où Jésus se donne en nourriture, *O sacrum convivium in quo Christus sumitur!* (Lit.)

Un deuxième fait, c'est l'infusion des vertus. *Mens impletur gratia* (Lit.). Jésus-Christ vient avec ses vertus, mon cœur leur donne l'hospitalité, il en reste tout embaumé. Saint Jean, pour avoir touché du front le cœur de Jésus, fut transfiguré.

Un troisième fait. Donation réciproque, donc possession mutuelle. Posséder Jésus, c'est la félicité; être possédé par Jésus, c'est la sainteté.

3° Un double fruit. L'un produit par la communion : grâce nouvelle, le souvenir de la passion et le gage de la vie future, *recolitur memoria passionis et futuræ gloriæ pignus datur* (Lit.); on a plus de force et plus d'espérance, quand on a communié une fois de plus aux mérites de la croix et aux titres du ciel.

L'autre produit par le communiant lui-même. La reconnaissance presse le cœur.

O mon âme, aie le souvenir de la première et de la dernière communion : communie comme si c'était la première fois ou la dernière fois. Tes communions seront douces et saintes.

6. Action de grâces.

Quid retribuam Domino? Que rendrai-je au Seigneur? (Ps. 115). Je propose un modèle inspiré par l'Esprit-Saint, composé par l'Église, employé par le prêtre ; c'est l'action de grâces liturgique.

1° Le prologue. Le prêtre joint les mains, ferme les yeux et la bouche et demeure immobile, sans paroles, sans voix ; c'est le grand silence. Le cœur est-il trop plein, la bouche est close. Un sentiment extrême n'a d'autre expression que le silence. La parole fait défaut, *silentium tibi laus,* et le silence, seul possible, devient la meilleure éloquence. Ainsi Marie se tut depuis le 25 Mars jusqu'au 2 Juillet, et alors elle dit, elle chanta plutôt son bonheur et sa reconnaissance. *Magnificat!* Jésus, d'ailleurs, aime le silence. Quel n'est pas le silence eucharistique, doux et solennel à la fois, aux confins des deux mondes? En deçà, il y a les clameurs de la terre, au delà, les cantiques du ciel; mais ici tout bruit expire, *Jesus tacebat* (Mat. XXVI, 63). Allons! silence à mes pensées, à mes paroles! Dans le cœur règne le silence du tabernacle. Je savoure! *Gustate!*

2° Le milieu. Bientôt la reconnaissance s'épanche. Que rendre au Seigneur en retour de ses bienfaits? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Voici la reconnaissance qui remercie et qui rend ; en remerciant, elle s'énonce, mais en rendant, elle s'acquitte. Que rendrai-je donc? En se donnant il m'a tout donné ; je rendrai tout en me rendant moi-même.

Je prendrai le calice du salut, *Calicem salutaris accipiam.* Voilà la reconnaissance qui promet, qui se promet un nouveau sacrement, une com-

munion prochaine pour une communion présente, car pour remercier ce Jésus, il ne faut rien moins que Jésus même, qui promet encore un sacrifice. Ah! on a reçu la divine hostie; en retour, qu'on promette au moins une hostie humaine.

Laudans invocabo. Enfin, voilà la reconnaissance qui demande. Sans doute, on ne remercie point un homme en lui demandant encore. Mais Jésus peut et veut toujours donner, et c'est lui faire plaisir, lui rendre service, et non-seulement lui témoigner notre reconnaissance, mais encore mériter la sienne, que de lui demander toujours.

3° Péroraison. *Ab inimicis meis salvus ero.* C'est un cri d'espérance. On me l'a promis, le corps de Jésus-Christ va garder mon âme. Il est à moi, je n'ai plus rien à désirer; il est avec moi, je n'ai plus rien à craindre. Il me tient dans sa main et je le tiens dans mon cœur; son sang coule avec le mien, son cœur bat sur le mien, je puis être vierge, je pourrais être martyr. Un jour, un jour, ce cri d'espérance deviendra le cantique de la délivrance; on ne dira plus seulement : je serai sauvé, mais, je le suis! Il n'y a plus d'ennemis, plus de monde et plus de chair. Déjà l'un s'en va en fumée, l'autre bientôt s'en ira en poussière. Allons! j'ai fini de pécher, maintenant finissons de mourir, j'entre dans le sein de la mort avec l'immortalité dans mon cœur, et cette fois, c'est

dans le ciel que je vais aller faire mon action de grâces. *Alleluia!*

7. La visite au Saint-Sacrement.

N'est-elle pas due à tous les titres et au premier chef? Il sera du moins utile d'en exposer la pratique. Je sais les meilleurs usages et les meilleures manières pour les visites humaines; que j'apprenne donc aussi le cérémonial pour la visite divine.

Il y a présence réelle, d'une part, et, de l'autre, réelle présentation; à la lettre, c'est donc un tête-à-tête, on se rencontre face à face et cœur à cœur. *Oculi mei et cor meum ibi* (III Reg. IX, 3). Par conséquent, cette visite se compose d'une entrevue et d'un entretien.

1° *Entrevue ou réciprocité de regards.* Oui, on entrevoit Jésus, car on voit distinctement sa place, même son voile et comme son mystérieux vêtement. Eh bien, cela, rien que cela console l'amour et stimule le désir. O disciples, pourquoi restez-vous à regarder du côté du ciel? *Quid statis aspicientes in cœlum?* (Act. I, II.) Jésus venait de disparaître, mais le nuage qui le cachait était du moins visible et ils ne savaient en détacher leurs yeux, ils le suivaient du cœur. Que dis-je? Ici on voit mieux que son visage, car on lit dans son cœur, et plus il nous dé-

robe sa majesté, plus il nous révèle son amour.

Mais lui ne nous entrevoit pas seulement, il nous contemple d'un œil pénétrant et infatigable, d'un regard sympathique et vraiment expressif. Sa paupière interroge et sonde les cœurs et les consciences. On ne voudrait pas qu'un regard humain plongeât ainsi jusqu'au fond de l'âme. Mais Jésus voit et compatit, *videns... misertus est* (Matt. IX, 36). Enfin, d'un coup d'œil il fait assez entendre ce qu'il pense et ce qu'il veut. Il regarde Pierre et le convertit. *Respexit Jesus Petrum!* (Luc. XXII, 61.)

2° *Entretien, ou échange de paroles.*

Nous pouvons lui parler de nos affaires. Je vous présente mes vœux et mes soupirs. *Ante te omne desiderium meum, et gemitus meus...* (Ps. 37.) Mais nous devrions plus encore lui parler des siennes, qui, certes, l'emportent sur les nôtres.

Il nous parle à son tour, *loquetur pacem*. La paix, c'est son accent. Quelquefois il encourage, quelquefois il reprend... Mais *in pace amaritudo* (Is. XXXVIII, 17). Même dans l'amertume il y a encore de la paix. Il se nomme à Saul et il le convertit; il appelle Madeleine par son nom et il la console.

D'avec les hommes on sort moins homme; d'avec Jésus on sort plus chrétien.

La visite du Saint-Sacrement. Ah! c'est un apprentissage, un gage et un prélude. Le ciel, ne sera-ce pas une éternelle visite?

8. Silence eucharistique.

Jesus tacebat. Jadis on s'étonnait du silence de Jésus dans sa passion, et on ne savait s'expliquer pourquoi il ne répondait rien aux interrogations, ni aux accusations. Je veux admirer le silence eucharistique, l'étudier et le goûter.

1° Il protége le mystère de foi. L'oreille de l'homme n'entendra point, comme l'œil de l'homme ne verra point le Dieu présent mais caché. Rien ne le trahira ; il est hors de prise à tous nos sens.

2° Il ouvre un asile de paix. Il est donc un endroit sur la terre où n'arrive aucun bruit du monde. Dieu habite et l'âme se repose dans le silence.

3° Il révèle un prodige de patience. Jésus est silencieux comme s'il était impassible.

4° Il enseigne un secret d'oraison. Jésus se tait et cependant il parle et le cœur le comprend. De même l'âme parle sans paroles.

9. Expiation eucharistique.

Ecce agnus Dei qui tollit peccata mundi.

En vérité, c'est ici le lieu de l'expiation divine. Non, l'autel n'est point un Thabor, nous avons beau le parer de fleurs, ce n'est qu'un Calvaire, et

Jésus est vraiment encore le pénitent du monde :

Ecce Agnus Dei! Voici l'Agneau de Dieu!

Réalité et conséquences du fait :

1° *Réalité.* Voici le fait, je n'invente rien, je rappelle un dogme. L'Eucharistie est la vive représentation, donc la réelle continuation de la passion et de la mort de Notre-Seigneur, *recolitur memoria passionis ejus.* Or, que faisait Jésus-Christ sur le Calvaire? Il souffrait pour expier, il mourait pour racheter. Donc le prêtre, quand il le montre avant de le donner, a raison de dire : Voici celui qui enlève, et non pas celui qui a enlevé, les péchés du monde. L'expiation est aussi actuelle que réelle. Donc nous avons trop raison de l'appeler *la Sainte Hostie.*

S'il nous était donné de le voir, nous le verrions avec ses plaies. S'il nous était donné de l'entendre, nous entendrions cette grande voix du sang : Père, pardonnez : *Pater, dimitte* (Luc. XXIII, 34). La pénitence de Jésus est réelle comme sa présence.

Circonstances du fait. Comme la pénitence est proportionnée à l'offense, et le secours adapté aux besoins!

Le fond de tout péché, c'est l'idolâtrie de soi jusqu'à l'apostasie de Dieu; ici, humilité jusqu'à l'anéantissement, et charité jusqu'à la mort.

Il localise la pénitence sur le théâtre même du péché.

Il la multiplie, parce que les péchés sont sans nombre.

Il la prolonge, parce qu'ils sont perpétuels.

Enfin, comme la malice du péché est presque sans bornes, il la surpasse par une expiation d'une valeur sans mesure.

Quelle n'est pas, en effet, la vertu de cette pénitence divine !

Jésus, en payant de sa personne, satisfait à Dieu et satisfait pour le monde. Comme la croix, l'autel est une balance où se pèse et se rachète le péché.

2° *Conséquences.* 1° Cette expiation, nous devons l'employer. Quoi ! il ferait pénitence en vain ! Pourquoi cette perte ? *Ut quid perditio hæc ?* (Matt. xxvi, 8.) Jésus-Christ s'en plaint : A quoi sert mon sang ? *Quæ utilitas in sanguine meo ?* (Ps. xxix) Repentir, confiance, reconnaissance.

2° Nous pouvons l'alléger ; il ne faut qu'abolir le péché, augmenter nos pénitences.

3° Nous voudrons la seconder par l'esprit de réparation et de zèle. Alors nous essuyons ses larmes et nous sauvons son sang.

10. Anima christi (tiré du Commentaire).

Quand on ouvre le livre des Exercices, à la première page, l'œil rencontre une prière. Cette formule est placée au commencement pour être

employée jusqu'à la fin. Saint Ignace y ramène dans la deuxième semaine aussi bien que dans la première, parce qu'elle convient à toute âme en tout état.

Suave prière quant à la forme. C'est un colloque familier entre le chrétien et Jésus-Christ. Les noms des interlocuteurs sont au singulier, à la première et à la seconde personne; c'est toujours et c'est seulement vous et moi; il n'y a point de milieu, point de tiers entre Dieu Notre-Seigneur et l'âme; c'est ce qu'on appelle le tête-à-tête et le cœur-à-cœur.

Féconde prière quant au fond. Comme elle est pleine! Elle embrasse à la fois tout Jésus-Christ et tout le chrétien, et elle les rapproche et les unit afin de compléter le membre par le chef.

Vaste prière quant à l'objet. Elle va au pécheur comme au juste; après la confession, comme après la communion; pour obtenir la conversion, comme pour assurer la persévérance.

Enfin, cette prière qui, par sa teneur, n'est qu'une aspiration multipliée du chrétien vers Jésus-Christ, de l'homme vers l'humanité sainte du Sauveur, comme elle est convenable à celui qui l'adresse et à celui qui l'accueille! Quelle confiance dans l'un et quelle compassion dans l'autre! Il y a d'ailleurs ici, sous l'écorce de la lettre, une profonde et nourrissante doctrine, qui est comme la pure et intime substance du chris-

tianisme : c'est que Jésus-Christ est si bien le supplément et le complément du chrétien, que sans lui notre être n'est rien, et avec lui notre néant devient tout. Il faut que le chrétien s'adjoigne et s'applique Jésus-Christ, pour avoir de la valeur, du mouvement et de la vie ; autrement il est le sarment détaché du cep, le membre séparé du chef. De plus, il ressort un fait de cette prière, c'est que Jésus-Christ est vraiment toujours disponible pour nous, comme il nous est indispensable. Après qu'il a daigné se dépenser sans réserve pour notre compte, il demeure sans retour à notre usage. *Totus in nostros usus expensus est.* Nous n'avons qu'à ouvrir la bouche pour l'aspirer, qu'à étendre la main pour le saisir.

La prière de saint Ignace peut se séparer en deux parties, dont la première pénètre jusqu'à la substance de notre être, la seconde s'étend à toute la durée de notre existence.

1° Prenant l'Humanité sainte partie par partie, nous nous l'approprions, pour suppléer à ce que nous n'avons pas, et pour compléter ce que nous sommes ; d'abord son âme et son corps, puis les deux éléments de son cœur, enfin le crucifix tout entier : son âme pour être notre modèle, son corps pour être notre rançon, le sang de son cœur pour être notre cordial, l'eau de son côté pour être notre piscine, sa croix pour être notre armure.

Anima Christi. Ame de Jésus, sanctifiez-moi.

C'est à l'âme de Jésus-Christ qu'il faut demander la sanctification de la mienne ; elle en est le modèle par ses vertus, elle en est le principe par sa grâce ; c'est elle qu'il faut étudier pour apprendre la science de la sainteté, elle qu'il faut invoquer pour obtenir la force. Tous les saints ont été formés sur l'âme et par l'âme de Jésus-Christ... Ame de Jésus semblable à la mienne par la nature, mais si différente par la vertu, sanctifiez-moi, la substance de mon âme et toutes ses facultés, ma mémoire, mon intelligence et ma volonté ; que je me souvienne de vous, que je pense comme vous ; que je sente tout ce que vous sentez, que je ne veuille que ce que vous voulez, *dirigere et sanctificare, regere et gubernare dignare* (Liturg.).

Corpus Christi. Corps de Jésus, sauvez-moi. Si l'âme de Jésus me sanctifie par ses vertus, son corps me sauve par ses mérites. Son corps ne fût-il pas une victime pour devenir ma rançon ? Oui, vraiment, il expia mes iniquités par ses blessures, et c'est en me rachetant qu'il m'a sauvé. De plus, il continue sur l'autel ce qu'il a commencé sur la croix ; après m'avoir délivré, il me préserve ; sa chair, devenue mon aliment, prépare mon corps et conserve mon âme pour la vie éternelle ; elle fut jadis le prix de mon salut, elle en est maintenant le prélude. Hélas ! c'est mon corps qui me perd ; mais c'est le corps de Jésus qui me sauve.

Sanguis Christi... Sang de Jésus, enivrez-moi. Le sang qui coula du Cœur entr'ouvert est la figure de la sainte Eucharistie, cette suprême effusion de la charité divine. Que dis-je? il y a bien plus que la figure, c'est la chose même, *sanguis vere est potus* (Joan. VI, 56). Dans ce sacrement le sang divin est vraiment mon breuvage, et un breuvage qui enivre mon cœur. Sainte ivresse, qui dégoûte des fausses délices et qui prémunit contre les vaines terreurs du monde! Vin pur et généreux qui fait les vierges et les martyrs!

Aqua lateris Christi... Eau du côté de Jésus, purifiez-moi. L'eau qui coula du côté ouvert par la lance est l'emblème de la piscine du baptême et de la pénitence. *Quis potest mundum facere?* Jésus-Christ seul peut purifier l'homme devant Dieu et laver toute faute originelle ou actuelle. Je ne dirai pas comme ce malade de l'Évangile : Je n'ai personne, *hominem non habeo* (Joan. V, 7); j'ai Jésus-Christ, et ma piscine est dans mon cœur. Je ne dirai pas : Mon péché est trop grand. Quoi! une goutte suffirait pour les péchés du monde et pour moi seul il a versé des flots. Ah! que j'ai besoin de me plonger souvent dans ce bain réparateur!

Passio Christi... Passion de Jésus, fortifiez-moi. Après cette énumération des parties, voici l'humanité sainte tout ensemble, mais l'humanité souffrante, car c'est celle-là qui m'appartient, je l'ai ainsi faite et elle s'est ainsi donnée, c'est celle-

là qu'il me faut; soldat, j'ai besoin d'une armure. Il est écrit : Armez-vous de Jésus crucifié, *Christo passo... armamini* (I Pet. IV, 1). Je prends donc mon crucifix. Ah! c'est un arsenal : un glaive pour l'attaque, un bouclier pour la défense.

2° Avec Jésus-Christ le chrétien est au complet dans son être; en Jésus-Christ il trouve aussi les grâces nécessaires pour toutes les phases de son existence.

Il y a dans notre existence humaine deux époques : la vie qui est la préparation à la mort, et la mort qui est le passage à l'éternité; pour chacune de ces deux époques, il y a trois demandes relatives à trois grâces, mais auparavant il y a une invocation commune qui se rapporte à l'une et à l'autre; c'est comme un petit exorde ou une préparation oratoire.

O bone Jesu, exaudi me. O bon Jésus, exaucez-moi. Que j'aime ces deux mots ensemble! que le titre va bien avec le nom! comme la familiarité dans la prière s'unit avec la révérence! C'est donc au bon Jésus, à la bonté en personne, au Sacré-Cœur qu'on s'adresse; c'est le bon Jésus qui exauce.

Voici les trois demandes pour la vie : il nous faut un asile de paix, un centre de vie, un rempart de sûreté; Jésus-Christ est tout cela.

Intra tua vulnera absconde me. Cachez-moi dans vos blessures. Ce refuge, une fois ouvert, le

sera toujours pour nous recevoir et pour nous cacher; dès qu'on est reçu, par le fait on est caché; car une fois là quel coup peut encore m'atteindre? Il est écrit que nul ne peut arracher quelqu'un des mains de Dieu, mais bien moins encore du sein de Dieu. Ah! qu'il est bon et doux d'habiter dans ce cœur! Des plaies pour domicile! Désormais, je ne serai plus blessé, car les coups doivent passer par Jésus pour arriver à moi, et il les amortit en les recevant; ou, si je suis encore atteint, mes blessures seront aussitôt guéries par ses plaies.

Ne permittas me separari a te. Ne permettez pas que je sois séparé de vous. Voilà bien la prière des prières pour obtenir la grâce des grâces; elle est mot à mot extraite du texte le plus sacré de la liturgie. Le prêtre à l'autel, entre la consécration et la communion, comme le disciple bien-aimé dans la cène, se penche vers le cœur de Jésus en lui disant : *A te nunquam separari permittas.* Etre séparé de Jésus, c'est le péché, c'est la mort, c'est l'enfer; ne le permettez pas. Hélas! moi, je serais trop capable de le permettre; mais vous, je vous le demande, au besoin empêchez-moi, à tout prix, dussé-je perdre la vie, plutôt que de perdre la grâce.

Ab hoste maligno defende me. Défendez-moi contre l'esprit mauvais. Mais, faible et inconséquent, j'ai besoin d'être protégé, d'être défendu

contre un ennemi encore plus perfide que puissant, qui me trompe pour me perdre. Et ne suis-je pas à moi-même un esprit malin? Défendez-moi contre lui, contre moi-même! Si vous êtes pour moi, qui sera contre moi? Quelle sécurité d'être gardé, défendu par un Dieu! *Dominus protector vitœ meœ; a quo trepidabo?* (Ps. XXVI.)

Voici les trois demandes pour l'heure de la mort : un appel pour le départ, un garant pour le trajet, un cantique pour l'arrivée.

In hora mortis voca me. A l'heure de la mort, appelez-moi. Que ce mot change les choses! Un arrêt de mort est formidable; mais un appel de Jésus est désirable. C'est la sommation d'un juge; non, c'est l'invitation d'un sauveur : le bon Pasteur appelle ses brebis par leur nom.

Jube me venire ad te. Commandez-moi de venir à vous. Cette parole est une réminiscence de l'Évangile. Pierre était séparé de Jésus par un abîme à traverser sous un orage, il pousse ce cri de détresse et de confiance : *Jube!*

Un seul mot d'ordre pour que je vienne à vous. Entre la terre et le ciel, il y a un abîme aussi et une tempête; ô Dieu! et si dans ce trajet on faisait naufrage! Ordonnez-donc, et je vais, je passe sur l'enfer, à travers la mort.

Ut cum sanctis tuis laudem te... Pour que je vous loue avec vos saints. A la fin, il n'y a plus qu'un cantique sur la plage fortunée, en union

avec les cœurs célestes. La sainteté couronnée par la béatitude chante sa reconnaissance dans un hymne éternel, *in sæcula sæculorum*.

II. Le Sacré-Cœur.

Il leur montra son côté. *Ostendit eis latus* (Joan. xx). Voilà bien un geste révélateur. En montrant son côté, où il y a une plaie vive et un cœur ardent, Jésus se prouve lui-même et il explique tout le reste. Oui, par la plaie il se prouve : *Videte*, dit-il, *quia ipse sum* (Luc. xxiv, 39). Voyez, c'est bien moi. La plaie est son signalement, *nisi videro, non credam* (Joan. xx, 25), si je ne la voyais pas, je ne reconnaîtrais pas le Dieu crucifié. Par le cœur, il explique tout le reste; c'est le dernier trait du symbole; croyez à son amour, à son cœur, et vous croirez à tous les mystères.

Mais voici bien aussi un mot merveilleux : *Latus aperuit*, dit l'Evangile (Joan. xix, 34), *pectus apertum*, répète l'Église; et à ce sujet, saint Augustin écrit : Certes, l'Évangéliste s'est servi là d'une expression intelligente, *vigilanti verbo evangelista usus est*. Parole, en effet, à jamais bénie! Le Sacré-Cœur est un cœur ouvert, et c'est le seul. Quel autre que Jésus pourrait ou voudrait exposer et livrer son cœur à tout le monde?

Le Sacré-Cœur est ouvert comme un livre, comme un trésor, comme un domicile.

1° Il est ouvert comme un livre pour qu'on puisse y lire.

Apprenez de moi, *discite a me* (Matt. XI, 29). C'est là, c'est là seulement qu'on apprend de Jésus, Jésus lui-même. Là, nous étudions Jésus dans son cœur et nous l'apprenons par le nôtre.

Saint Jean ne fit que passer à cette école et il fut transfiguré.

2° Il est ouvert comme un trésor, pour qu'on puisse y prendre, et comme un dépôt pour qu'on puisse y placer. *Mitte manum tuam in latus* (Joan. XX, 27).

On peut y prendre, rien de plus facile, car demander, c'est recevoir; prier, c'est prendre.

On peut y placer, et certes rien de plus sûr. Je connais celui auquel je me confie, *scio cui credidi* (II Tim. I, 12). Ailleurs, on ne peut placer qu'à fonds perdus.

Que dis-je? ne peut-on pas le prendre lui-même? Par la communion, le Sacré-Cœur passe dans le nôtre.

3° Il est ouvert comme un domicile, pour qu'on puisse y demeurer, *manete in Me*, demeurez en Moi (Joan. XV, 4).

Partout ailleurs l'âme est à l'étroit. Quand nous aurions un monde pour demeurer, nous serions encore dans des étreintes et dans l'angoisse, car notre âme est plus grande qu'un monde.

De plus, notre âme resterait à la merci de tout.

Dans le Sacré-Cœur, au contraire, nous sommes au large et à l'abri, à l'abri dans une plaie, au large dans un cœur. *Manete!* Entrez donc et demeurez! à le voir, on dirait un Calvaire; non, à le goûter, c'est un paradis.

12. Même sujet.

Erat recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu, quem diligebat Jesus (Joan. XIII, 23). L'un des disciples, celui que Jésus aimait, reposa sur le cœur de Jésus. Après avoir institué les Sacrements, Notre-Seigneur a voulu comme inaugurer par lui-même les deux dévotions les plus saintes par leur objet et les plus sanctifiantes par leurs effets. Il les a même réservées pour la fin, comme les derniers legs de sa charité, *in finem dilexit* (Joan. XII) : avant son agonie, il révèle la dévotion au Sacré-Cœur; avant sa mort, la dévotion à la Sainte Vierge.

Or il daigne, en la révélant, expliquer la dévotion au Sacré-Cœur, et au moment où il en est l'auteur, il en est aussi le maître, *discite a me!* Voyez seulement ce qui précède, ce qui accompagne et ce qui suit le fait de l'institution, et vous saurez les conditions, les caractères et les fruits de la dévotion elle-même.

1° *Conditions.* — Je remarque que sur les douze disciples, un seul est admis à l'intimité du Sacré-

Cœur. Il y a donc, du côté de Notre-Seigneur, une condition préalable, une prédilection, *quem diligebat Jesus*, et de notre côté une condition préparatoire, une prééminence. Mais laquelle? Le privilége de la chasteté lui méritait le privilége de l'amour, *specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum*. La dévotion au Sacré-Cœur est réservée au disciple bien-aimé, au disciple vierge.

2° *Caractères.*—Dans cette attitude symbolique la dévotion au Sacré-Cœur est dessinée. Au lieu d'une phrase, c'est un tableau. Le disciple, la tête sur le cœur de son maître, se repose dans le Sacré-Cœur, s'appuie sur le Sacré-Cœur, s'applique au Sacré-Cœur, communique avec Jésus-Christ. D'un seul trait il aspire à une même source, la paix et la force, les vertus et la perfection.

Il se repose... Où reposer la tête? où seulement poser le pied en ce monde? Tout terrain est mouvant; la sécurité est impossible; l'âme est battue ou par la tristesse ou par la crainte. Eh bien! reposez-vous dans le Sacré-Cœur. Résignez-vous à lui quant au passé, confiez-vous en lui quant à l'avenir; comme il a voulu! et comme il voudra! Le prophète disait : Mon âme est dans mes mains, *anima mea in manibus meis* (Ps. CXVIII). J'aime mieux dire : Ma destinée est dans vos mains, *in manibus tuis sortes meæ* (Ps. XXX), et mieux encore : *In sinu Jesu.*

Il s'appuie... Un poids énorme accable notre extrême faiblesse. Le moyen de le porter, quand nous ne nous portons pas nous-mêmes? D'où viennent les fragilités et les inconstances de notre âme, tour à tour présomptueuse et pusillanime? Nous comptons sur nous et nous nous manquons, voilà le résumé de notre histoire. Vous défaillez, appuyez-vous donc... la tête sur le Sacré-Cœur.

Il s'applique... Alors Jean fut fait à l'image de Jésus. Il s'était abreuvé à la source même. La prière, la communion, l'action, c'est toujours s'approcher de Notre-Seigneur, s'appliquer à Notre-Seigneur, s'imprimer Notre-Seigneur. Dans l'oraison nous le mettons sous nos yeux; avec la communion, dans nos cœurs; par l'action, dans nos vies.

Il communique cœur à cœur, il échange cœur contre cœur. L'amour exige cette communauté. Notre-Seigneur donne bien son Cœur et prend bien le nôtre. Alors il y a union de sentiments, d'intérêts et de biens, *tua omnia mea sunt, omnia mea tua sunt* (Joan. XVII, 10).

3° *Conséquences.* — La familiarité de Notre-Seigneur. Il traite le disciple de son cœur comme un autre lui-même : on est de l'intimité, de la famille; il agit en conséquence : Voici votre mère, *ecce mater tua!*

La persévérance du disciple. Tous s'enfuirent, *omnes fugerunt* (Matt. XXVI, 56), excepté le dis-

ciple du Sacré-Cœur, celui-ci aima jusqu'à la fin, *in finem dilexit.*

13. Même sujet.

Discipulus quem diligebat Jesus! Le disciple que Jésus aimait (Joan. XXI, 20). 1° *Est-il possible d'être aimé de Jésus?* Oui, parce que l'amour de Jésus est à lui-même sa propre cause et sa raison suffisante.

Il est bien vrai, si je viens à me considérer moi-même, je me prends aussitôt à douter. Mon âme se trouble, *ad me ipsum anima mea conturbata est* (Ps. XLI).

Car, en vérité, j'ai beau chercher, je ne trouve en moi rien d'aimable. Peut-être aux yeux des hommes, je parviens encore à sauver les apparences, et à me donner certain air d'amabilité; mais au fond, je ne vois rien à aimer; je vois, au contraire, beaucoup à haïr. Quoi! j'ai peine à me supporter moi-même.

Eh bien! voilà pourquoi je me souviendrai de vous, *propterea memor ero tui* (Ps. XLI). Précisément à cause de cela, je me mets à considérer Jésus. Son amour à lui, tout différent du nôtre, n'a pas besoin de motif, il est son motif à lui-même; Jésus aime parce qu'il aime. Que dis-je? il n'a pas même besoin d'objet; s'il ne le trouve pas, il saura bien le faire. Jésus aime, non parce

que je suis aimable, mais parce qu'il est aimant, non parce que je suis bon, mais parce qu'il l'est lui-même et pour que je le devienne. Le Sacré-Cœur suffit à tous les frais de l'amour.

Donc pour être aimé de Jésus, que faut-il? Il ne faut que se laisser aimer. Si à ce prix on gagnait le cœur d'un homme !

Oui, consentons seulement, ne faisons point opposition, et Jésus nous aime. N'interceptons point le rayon, et il nous inonde de ses feux. Si je veux être l'ami de Dieu, je le suis à l'instant.

Cependant pour être bien aimé de Jésus, il faut de plus s'en faire aimer. Ainsi, dans le fait de sa prédilection pour saint Jean, Jésus nous a révélé les inclinations de son cœur; il chérit l'humilité qui couvre toutes les misères, et la pureté qui embellit toutes les vertus.

2° *Est-il désirable d'être aimé de Jésus?* Oui, car son amour nous vaut tous les biens.

Mais, en vérité, il n'y a que cela de désirable en ce monde, *quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?* (Ps. LXXII). Que désirai-je au ciel et sur la terre? Que me font l'amour ou la haine des hommes? Leur amour me rendra-t-il meilleur? Leur haine me rendra-t-elle pire?

Est-ce désirable? Non, ce n'est pas le mot; c'est indispensable. Jésus ne sauve que ceux

qu'il connaît, et il ne connaît que ceux qu'il aime. Son cœur est le vrai livre de vie. Heureux le nom inscrit sur la page divine!

Si, c'est désirable! L'amour de Jésus est créateur, tutélaire et béatifique; seul il donne la grâce, la paix et la joie. Que je sache donc que Jésus m'aime; qu'ai-je à craindre? Que je le sente; qu'ai-je à désirer? Que mon cœur batte sous le battement du cœur de Jésus; à l'instant je ne suis plus sur la terre, car j'ai entrevu et respiré le ciel.

3° Reste donc cette question de fait : *Suis-je aimé de Jésus?* Oui, car l'amour de Jésus porte avec lui sa preuve.

Les uns disent : Mais je n'ai pas le sentiment d'être aimé. Ayez-en la foi, croyez à l'amour, écrivait saint Jean, et cela vaut mieux. Le sentiment trompe souvent, la foi jamais.

D'autres disent encore : Mais Jésus n'a pas l'air de m'aimer. Vraiment, nous sommes bien difficiles à contenter. Quoi! il n'a pas l'air de nous aimer, l'enfant de la crèche, l'agneau de la croix, l'hôte du tabernacle! Et que voulons-nous donc de plus?

Dieu le Père avait encore moins l'air d'aimer son Fils, et Jésus d'aimer sa mère! Il est vrai qu'il ne nous gâte pas, et c'est pour cela qu'il nous aime; oui, il nous aime assez pour nous faire du bien, au risque de nous faire de la peine;

pour nous sauver, au risque de nous déplaire.

J'en atteste son cœur. Mettez votre main dans la plaie de mon côté, et ne soyez pas incrédule, *mitte manum in latus, et noli esse incredulus* (Joan. xx, 27). Il est blessé par l'amour; ne le blessons pas par le doute.

J'en atteste mon cœur, je désire d'être aimé, je crains de ne pas l'être; donc je le suis.

J'en atteste ma vie, qui n'est qu'une série de ses bienfaits.

Jésus m'aime et je l'aime. O bonheur! mon cœur est donc comme en Paradis.

14. Étude comparée du Sacré-Cœur de Jésus et du Saint-Cœur de Marie.

D'abord, peut-on comparer le Cœur de Jésus? Non, en vérité; non, grâce à Dieu; et l'Eglise, épouse heureuse et fière de son incomparable époux, a fait de cette réponse négative un glorieux cantique : *Jesu Patris cor unicum.* Unique en bonté, comme en sainteté, le cœur de Jésus est absolument sans pareil. Pour lui, je m'écrie avec le prophète : *Cui comparabo te?* Si je lui cherche un parallèle, je ne trouve que des contrastes.

Et voilà cependant que j'ose mettre un autre cœur, le Saint-Cœur de Marie en face du Sacré-Cœur de Jésus. Mais quoi! ne vais-je point trop

rehausser l'un, trop abaisser l'autre? Eh bien! je ne le pense pas; à vrai dire, je les laisse tous les deux à la place même où je les trouve; le Saint-Cœur de Marie fait le pendant du Sacré-Cœur de Jésus, comme l'image vis-à-vis de son modèle; c'est un autre, sans doute; mais, à part la divinité, c'est un autre lui-même.

En effet, entre ces deux cœurs, si proches par le sang et par l'esprit, je saisis des relations multiples, non pas arbitraires et gratuites, mais réelles et toutes basées sur la doctrine et sur l'histoire; les traits d'union sont consignés dans l'Évangile. Ainsi, je compte trois relations majeures et toujours plus intimes : l'affinité, la similitude et la sympathie; la première physique, la seconde morale, la troisième effective et à la fois efficace.

J'ai nommé d'abord l'affinité; l'expression n'est pas suffisante. Je devais dire plutôt la consanguinité. Comme le Fils unique de Dieu est consubstantiel à son Père, le Fils de l'homme est consubstantiel à son unique Mère. Conçu du Saint-Esprit et né d'une Vierge, tout Jésus est de Marie seule, né de Marie, dit l'Évangéliste, fait de Marie elle-même, ajoute l'Église avec le vénérable Bède, *conceptus ex utero virginali, carnem materna traxit ex carne.* La Mère est la cause matérielle, la matière première du Fils : la chair de Jésus est bien la chair de Marie, et le

sang de Jésus, le sang de Marie, *caro Jesu, caro Mariæ;* donc ainsi le Sacré-Cœur est une parcelle, une vivante relique du très-saint Cœur.

La suite a répondu au commencement. Neuf mois durant, Jésus aspira la vie dans le sein virginal où il avait puisé sa substance. En ce temps-là, il y avait deux existences déjà, il n'y avait qu'une seule vie; et lorsque l'enfant ne respirait que par la bouche de sa mère, le Cœur de Jésus lui-même ne battait que sous le battement du Cœur de Marie. Puis, quand la fleur vint à se détacher de sa tige, *flos de radice* (Is. XI, 1), longtemps encore, penchée par l'instinct de son origine, elle continua de se nourrir à la source même de sa vie, et le lait virginal, seulement transformé dans le Sacré-Cœur, devenait le sang généreux qui devait rougir la croix, et de la croix couler dans le calice.

Bientôt, à cette affinité première en succéda une seconde bien plus étroite encore, puisqu'elle ajoutait à l'identité de la chair l'identité de l'esprit. L'Enfant-Dieu voulait passer par toutes les phases de la condition qu'il s'était faite; il lui fallait une éducation, et naturellement sa mère fut sa maîtresse; à son école, il apprit comme s'il ne savait pas, il apprit à parler et presque à penser, et je ne sais si on ne peut pas dire que le Sacré-Cœur de Jésus a été élevé, comme il avait été composé, par le Saint-Cœur de Marie.

Certes, je le comprends, de cette première relation, qui du reste est le fondement des deux autres, a dû résulter entre deux cœurs si bien faits, et si bien faits pour s'unir, une naturelle attraction, douce comme la vie et forte comme la mort. D'une part, Marie, habituée à donner à Jésus ce qu'il est, c'est-à-dire tout ce qu'elle est elle-même, ne sait plus à jamais que verser tout son cœur dans le Sacré-Cœur; et, d'autre part, Jésus redevable de lui-même à sa mère, avec la reconnaissance d'un fils qui est un Dieu, s'incline et s'épanche dans le Saint-Cœur de Marie. Dirai-je encore : Ce sont deux cœurs? Ne dirai-je pas plutôt : Ce n'est qu'un seul cœur?

Mais quoi! cette relation toute spéciale à Marie, n'est-elle pas exclusive pour tous les autres? — Seule, sans doute, elle est au premier degré de parenté en ligne directe; mais si nous étions, nous, au premier degré en ligne collatérale! C'est bien à nous de refaire la question de Marie elle-même : Comment cela se fera-t-il? *quomodo fiet istud?* (Luc. I, 34.) Le moyen? Une si haute parenté ne se prend pas, elle se donne. Nous pourrons monter à Jésus s'il veut bien descendre à nous. Que l'infinie bonté franchisse l'infinie distance, qu'elle touche notre sol et se mêle à notre sang, et alors, si près de nous, elle nous fait ses proches. Or, en vertu des dispositions testamentaires de Jésus lui-même, nous sommes

appelés et réellement nous sommes devenus deux fois ses frères ; au Calvaire d'abord, quand en sa place, il nous fit adopter par sa mère naturelle, et bientôt au Cénacle quand, en son nom, il nous fit adopter par son Père céleste. Enfin, pour perpétuer dans tous les âges et propager dans tous les hommes, en l'individualisant en chacun, cette divine alliance, il inventa le sacrement, mystère de foi, qui est la communion réciproque du Dieu fait homme et de l'homme fait presque Dieu, le corps à corps pour avoir le cœur à cœur. A partir de là, tout homme peut répéter après saint Bernard : *Inveni cor fratris et amici benigni Jesu*. Enfin, j'ai trouvé le cœur de Jésus, mon frère et mon si débonnaire ami, et avec ce cœur le mien est en relation fraternelle.

Mais la seconde relation l'emporte sur la première autant que l'esprit surpasse la chair et le sang. Jésus en a ainsi jugé à propos de sa mère elle-même. Bienheureuse ! *beata !* avait dit une pieuse femme. Plus heureux encore ! *Quin imo beati !* (Luc. XI, 27), a-t-il répondu. La ressemblance vaut encore mieux que la consanguinité.

Cette fois encore, la relation part de l'Évangile.

Parmi les quatre écrivains sacrés, saint Luc est censé l'évangéliste du Saint-Cœur de Marie, saint Jean l'évangéliste du Sacré-Cœur de Jésus. Peintre, dit-on, mais surtout historien, saint Luc nous a laissé avec l'image, la vie de Marie, le grand

trait de son cœur mieux encore que les traits de sa figure.

A deux reprises, mais dans les mêmes termes, saint Luc signale au monde la correspondance assidue et l'intime alliance entre la sainte Mère et son très-saint Fils. Marie conservait le souvenir de toutes ces choses et les repassait dans son cœur, *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* (Luc. II, 19). L'abréviation sacrée, en un seul mot, raconte toute une vie et révèle à fond tout le cœur de Marie. Inséparable dans le plan divin, témoin et même partie obligée de tous les mystères, confidente plus encore que spectatrice, Marie voyait tout ce que Jésus faisait, et aussitôt faisait elle-même tout ce qu'elle voyait : miroir véridique où se réfléchissait intégralement l'idéal divin.

Étudions plutôt dans le texte même cette mystérieuse et incessante opération, la reproduction du Fils dans la Mère et par la Mère ; et quant à l'action et quant au résultat, *in fieri et in facto esse.*

Je crois voir d'abord, je vois en effet Marie à l'œuvre, à son unique affaire, Marie face à face avec Jésus, son doux et ferme regard plongeant dans le Sacré-Cœur, sa diligente main appliquée sur son propre cœur. Évidemment elle observe, recueille et garde tout dans une inaltérable mémoire, *conservabat.* Oui, tout, rien n'échappe à l'étude, rien ne manquera non plus à la copie,

conservabat omnia. Les plus petites choses paraissent les plus grandes pour la foi et pour l'amour, et par le fait tout est divin dans un Dieu. Mais que veut dire cette étrange expression : *Omnia verba hæc?* Il n'est question que des faits ; mais les faits eux-mêmes prennent une voix et deviennent des paroles, des oracles dans le Verbe incarné.

Toutefois, ce n'est encore là qu'un préalable. Chez Marie la mémoire n'est pas une faculté oiseuse; sans relâche elle convoque à l'œuvre commune l'intelligence et la volonté, et là où est le trésor des souvenirs, là est toute l'action du cœur, *conferens in corde suo.* Voilà le dernier trait du tableau, après l'application des trois puissances de l'âme, la conclusion de l'amour. Marie, imperturbable dans son tranquille et opulent labeur, confère de tous ses souvenirs avec elle-même, n'aspire et ne respire que Jésus, assimile de plus en plus la copie au modèle, s'identifie enfin, et l'on ne sait presque plus dire si c'est la Mère qui vit dans le Fils, ou le Sacré-Cœur de Jésus qui bat dans le Saint-Cœur de Marie.

L'entreprise surhumaine a pleinement réussi. La tradition rapporte que Jésus, dans les traits de sa figure, était la plus naïve image de Marie, et que Marie l'était de Jésus dans tous les traits de son cœur. Aussi saint Ignace, dans ses *Exer-*

cices, propose-t-il indifféremment d'imiter Notre-Seigneur, *qui vult imitari Christum Dominum nostrum*, ou d'imiter Notre-Dame, *qui voluerit imitari Dominam nostram.*

Quoi! travailler d'après deux modèles à la fois; est-ce le moyen d'avoir de l'unité dans son œuvre? Ah! c'est que la Mère ressemble au Fils à s'y méprendre, et bien mieux encore que l'apôtre, elle a le droit de dire : *Soyez mes imitateurs comme je l'ai été moi-même de Jésus-Christ.* (Phil. 3.)

15. Union de Jésus et de Marie.

Le Seigneur est avec vous. *Dominus tecum* (Luc. I, 28). Jésus avec Marie! Entre le Fils et la Mère il y a union des personnes et association des destinées. Voulez-vous le premier dessein de l'une et le premier plan de l'autre? Je prends d'abord la pensée divine, le livre de la prédestination; là, *in principio*, avant le commencement, Jésus-Christ a été prédestiné Fils de Dieu et Fils de Marie, selon l'apôtre. Donc, c'est le corrélatif, Marie a été prédestinée mère de Jésus. L'un emporte l'autre : *si Christus non esset, quorsum Maria?* si Jésus n'était pas, Marie n'aurait aucune raison d'être. L'aire de l'aigle ne convient qu'à l'oiseau roi. La prédestination de Marie, renfermée dans celle de Jésus, est encore formée sur le même modèle, et comme Jésus dans les

traits de sa figure ne devait ressembler à personne plus qu'à sa mère, Marie dans les traits de son cœur ne devait ressembler à personne plus qu'à son Fils. Voilà le premier dessein de l'union des personnes.

Je prends maintenant la parole divine, le livre de la révélation; là encore, *in principio*, au commencement, je trouve une prophétie, un Dieu en est l'auteur, une vierge et un enfant en sont l'objet. Mystérieux langage! en deux mots, elle résume l'avenir. C'est comme le frontispice du monument de Dieu, et dès lors étincellent à la fois les noms de Jésus et de Marie, associés dans une destinée commune sur la voie douloureuse et sur la voie triomphale. Voilà le premier plan de l'association des destinées.

Passons de l'idée à la réalisation, de la prophétie à l'histoire.

1° *L'union des personnes.* Jésus et Marie se tiennent par une double union. Union physique, *credo in Jesum Christum qui... natus ex Maria* (Symb. Nic.). Nous croyons que la chair divine fut formée du sang virginal. De plus, neuf mois durant, le même cœur de Marie entretient la vie du fils et de la mère. Plus tard, l'Enfant-Dieu puise la nourriture où il avait puisé la vie, et il aspire à cette source le sang qui rougit la croix et qui coule encore sur l'autel. Saint Pierre Damien a bien osé dire que Dieu était partout trois fois :

par essence, par présence et par puissance; mais qu'en Marie il était par identité, *in virgine fuit quarto speciali modo, per identitatem.* L'arbre et son fruit ne font qu'un. D'après saint Thomas, l'ange gardien n'entre en fonction qu'à l'heure de la naissance, alors que le fruit se détache de sa tige. Jusque-là il n'y a qu'un ange, parce qu'il n'y a qu'une vie. Jésus a donc vécu de la vie de Marie, et comme depuis il a gardé tout ce qu'il avait pris, *quod semel assumpsit nunquam dimisit*, l'identité persévère et la chair de Jésus est la chair de Marie, à la crèche, à la croix, à l'autel et dans les cieux. Aussi nous bénissons la mère, si nous adorons le fils; et avant de dire : *Benedictus*, nous disons : *Benedicta !*

Union morale, fondée sur une relation de ressemblance et de sympathie; par la première, les deux termes se regardent; par la deuxième, ils se rapprochent.

Ressemblance. Auprès de Marie, toute créature fait contraste, Jésus-Christ seul peut être le terme de comparaison. *Maria fines Divinitatis propinquius attingit*, dit saint Thomas, Marie s'avance jusqu'aux frontières de la divinité, on dirait qu'il n'y a d'humain en elle que le fond même de son être. Marie est la vive image de Jésus, à l'infini près. Et ne fallait-il pas proportionner les dons aux charges? On calcule la base sur la hauteur de la colonne. Le ciel en travail-

lant en Marie, travaillait pour Dieu même, et il sait ce qu'il faut pour un Dieu. Il faudra que Marie soit si semblable à Jésus qu'elle soit digne d'être sa mère et que tout autre qu'un Dieu soit indigne de devenir son fils.

Marie devait encore devenir mère par adoption de tous les frères adoptifs de Jésus-Christ, et comme telle, participer à cette grâce de chef dont Jésus-Christ a la plénitude, afin que tout vienne de Jésus par Marie.

Sympathie. La correspondance est fidèle, Jésus est le plus aimant des fils et Marie la plus aimante des mères.

Jésus aime Marie en Dieu et en fils, Marie aime Jésus en sainte et en mère. Le fils et la mère s'unissent encore pour nous aimer d'un même amour.

2° *Association des destinées.* Dans l'Évangile, société des mystères; dans l'histoire, union des causes; dans la liturgie, parallélisme des fêtes; dans l'ascétisme, similitude des cultes; dans le ciel, communauté de gloire.

16. Le Saint-Cœur de Marie.

Omnis gloria ejus ab intus. Toute sa gloire est au-dedans (Ps. XLIV). La gloire de ce monde est toute au dehors, parce qu'elle est aussi toute du dehors, toute d'emprunt, toute artificielle. La

gloire chrétienne est au dedans, parce que c'est de là qu'elle vient; la première paraît et n'est pas, la seconde est et ne paraît pas encore. Mais les ombres passeront, quand Jésus-Christ notre vie apparaîtra, nous apparaîtrons avec lui dans la gloire, *quum apparuerit Christus vita vestra, tum et vos apparebitis cum eo in gloria* (Col. III, 4).

Ainsi, pour glorifier Marie, je ne veux qu'ouvrir son cœur. Or son cœur nous a été trois fois ouvert : par une révélation, par une confidence, par une prophétie.

1° La révélation nous apprend ses habitudes, *conservabat omnia... conferens in corde suo* (Luc. II, 19). Voilà bien son aliment et comme son élément. Par le cœur, elle ne vivait que de Jésus, qu'en Jésus même.

2° La confidence exprime ses sentiments. Marie parle, silence! C'est son cœur qui s'épanche. Voici la servante, *ecce ancilla...* dit-elle; puis elle chante son hymne de reconnaissance : *Magnificat.* Et c'est tout. Eh! quoi de plus!

Le cœur de Marie n'est qu'humilité et reconnaissance. Qu'il était digne du Sacré-Cœur!

3° Enfin, la prophétie trace ses destinées. Votre âme sera percée d'un glaive, *tuam animam pertransibit gladius* (Luc. II, 35). Quoi! un glaive! O mère! Oui, elle sera, elle a été blessée par ses fils et dans son Fils. Ah! que notre contrition la guérisse et que notre compassion la console.

Gloire au cœur de Marie, qui nous a donné l'infini et qui nous donnera l'éternel!

Gloire au cœur de Marie, qui glorifie Dieu lui-même. Le prophète disait : Les cieux racontent sa gloire, *cœli enarrant gloriam!* (Ps. XVIII.) Moi, je dis, mon âme glorifie le Seigneur, *Magnificat anima mea Dominum.*

17. Comment vous faire aimer de Marie?

Combien Marie est aimable pour nous! Il est superflu de le dire, *Mater amabilis;* mais il est intéressant de savoir comment nous pouvons le devenir pour elle.

Comme Jésus, Marie aime sans doute tous les hommes, mais les uns par compassion, les autres avec complaisance. Or nous voulons être du nombre des préférés.

Eh bien! le prophète a deviné le cœur de Marie. Elle aime les mains innocentes et les cœurs généreux. *Innocens manibus et mundo corde.* (Ps. XXII.) Et n'est-ce pas la réalisation de votre promesse? Rien contre l'amour de Marie! Tout pour son honneur!

1° Marie prend si bien à cœur la cause de Jésus et celle de notre âme, qu'elle s'identifie avec lui, avec nous. On ne peut atteindre le fils sans blesser la mère, nous faire mal sans lui faire de la peine. Quand même la conscience, par crainte de

la faute ou de la peine, quand même l'instinct de la conservation ne nous arrêterait pas, que l'amour de Marie nous retienne. Arrête ! le cœur de Marie est là ! A ce cri, point de jouissance qui m'attire, point de complaisance qui m'entraîne.

2° Mais si Marie nous ferme la voie du mal, comme elle nous ouvre la voie du bien, voilà que tout devoir devient une simple question d'honneur à la fois et d'amour ; et là où le devoir va jusqu'au sacrifice, il y a deux fois honneur pour la mère et deux fois amour pour le Fils.

Ah! *quis ascendet?* Quel est l'enfant qui s'élève? Et il répond : *Innocens manibus et mundo corde.* Celui qui sait dire : Je ne puis pas; *rien contre l'amour!* est digne d'être martyr. Celui qui sait dire: Je veux ; *tout pour l'honneur!* est capable d'être un héros.

18. Intérieur de Marie.

Marie était sans doute toute belle, *tota pulchra*, mais en elle rien n'était beau comme son cœur et toute sa beauté est intérieure. Ah! voilà le type de la femme chrétienne, *benedicta tu in mulieribus.*

1° Marie au temple, modèle de la vie intérieure, vie de séparation et d'union.

Mais cette vie est-elle possible, hélas! non pas au temple, mais dans le monde? — Pourquoi

pas? Il en est qui savent encore la maintenir au milieu du monde, qui ont bien su même l'introduire à la cour. Pourquoi ne pourrai-je pas ce que celles-ci ont fait? *non potero quod istæ?* Le tout c'est de prendre des moyens.

Est-elle nécessaire? Oui, dans une certaine mesure, car une âme intérieure n'est pas autre chose qu'une âme recueillie et élevée; or, autrement, on n'a plus que des esprits frivoles et des cœurs vains.

Est-elle désirable? Ah! rien de plus beau, rien de plus heureux. Dieu lui-même alors regarde, *respexit...* il croit reconnaître Marie dans son image.

2° Marie à Nazareth, modèle de la vie intérieure.

Une femme d'intérieur est là, dirai-je, comme une reine dans son royaume, comme une mère dans sa famille, comme un ange dans le sanctuaire.

Par sa présence et son influence, elle établit :

La tranquillité de l'ordre,

La beauté de l'union,

La force de la douceur,

Le charme de l'amour.

Direz-vous que l'intérieur de Marie était au Paradis et que le vôtre est en enfer? Pardon! le sien était au Calvaire, le vôtre est tout au plus au Purgatoire.

19. Humilité de Marie.

Ètes-vous descendu dans les profondeurs de la mer? *Numquid ingressus es profunda maris?* (Job. xxxviii, 16.)

L'humilité, n'est-ce pas un abîme? Qui peut pénétrer dans ses profondeurs? Essayons toutefois de le mesurer, du moins de le sonder du regard. Je distingue trois degrés successifs et de plus en plus rapides: Marie, destinée à monter si haut, n'a fait que descendre, avant, pendant et après l'Incarnation; elle a commencé par l'humilité d'esprit, continué par l'humilité de cœur, fini par l'absolue et complète humilité de fait.

1° Avant l'Incarnation. Oui, Marie a été humble avant Jésus. Elle le déclare assez elle-même. Il a regardé la bassesse, *respexit humilitatem!* L'humilité attira sur elle et aussitôt fixa le regard et le choix du Très-Haut, *humilitate placuit* (S. Bern.). Sans doute aucun, la grâce d'une vertu inconnue de ce monde ne pouvait lui venir que de Jésus lui-même; c'était déjà dans le cœur de la Mère un rayon du cœur de son Fils. Mais enfin la grâce n'ôte pas le mérite; Marie se montra fidèle, avec la grâce elle acquit aussitôt l'humilité et par l'humilité elle mérita bientôt Jésus. Marie fut donc dès lors humble d'esprit. Elle était si vraie dans ses pensées et si naturelle dans son

langage, que pour devenir humble elle n'avait pas besoin de se forcer ni de se vaincre, il lui suffisait d'être elle-même; encore ne se croyait-elle pas humble, elle se jugeait petite et abjecte, et en s'abaissant elle pensait se mettre à sa place.

2° Toutefois l'Incarnation la fit descendre encore : tout son cœur se plongea dans l'humilité. Deux nouveaux motifs la pressent alors, sa propre exaltation et l'anéantissement d'un Dieu.

Les honneurs venant de la terre exaltent d'ordinaire, je le sais, et plus ils sont vains, plus ils donnent de vanité. Mais c'est l'inverse pour les faveurs venant du ciel, ils ont l'humilité pour principe et l'humilité encore pour effet, et plus elles élèvent la personne, plus elles dépriment le cœur.

D'ailleurs, quand une fois Marie vit Jésus se jeter sans mesure et se perdre dans un abîme sans fond, elle ne se contint plus; elle eut besoin pour le suivre de se précipiter elle-même. Jusque-là elle se mettait bien à la dernière place; mais un jour Jésus vient et la prend, dès lors Marie ne sait plus comment descendre assez pour rester au-dessous de Dieu. Marie est humble par reconnaissance et par amour, donc humble de cœur.

3° Mais voici l'humilité jusqu'à l'humiliation. Le grand mystère une fois accompli, la vie de Marie, mère de Jésus, n'est plus qu'un long tissu

d'opprobres. Elle est humiliée en tout, partout et toujours, en elle-même par la dissimulation de toutes ses gloires, surtout dans son Fils inconnu et méconnu. Que dis-je? ah! c'est le comble, elle est humiliée même par son Fils, si bien qu'un jour l'hérésie intelligente, prenant acte de l'Évangile, viendra insulter Marie avec les paroles de Jésus. Mais, en vérité, c'est ne rien entendre aux choses de Dieu. Ah! comme le Fils connaissait mieux sa Mère! Il la savait désireuse, avide, insatiable d'humiliations, ne disant jamais : c'est trop! jamais : c'est assez! Il n'avait point à éprouver, à exercer, mais plutôt à contenter son humilité, et en ce genre Jésus ne faisait que répondre à Marie. Bientôt les disciples firent comme leur Maître et Marie finit par disparaître dans l'ombre; elle est comme si elle n'était pas, effacée, ensevelie tout entière dans l'humilité.

Ah! laissez passer le temps, laissez venir l'éternité!

20. Chapelet.

Os justi meditabitur sapientiam. Aujourd'hui l'Église nous exhorte à dire notre chapelet et elle nous apprend à le bien dire : *cultu hoc eidem gratissimo jugiter veneremur.* Ai-je besoin de dire que cette dévotion est la plus solennellement autorisée par le ciel et par l'Église? Révélée dans

l'origine par la Très-Sainte Vierge elle-même à saint Dominique, signalée par de miraculeuses victoires sur l'hérésie albigeoise et sur l'infidélité musulmane, décorée d'innombrables indulgences; elle est encore la plus universellement pratiquée.

Le chapelet avec le crucifix, voilà le trésor spirituel d'une âme. Aussi les personnes religieuses qui laissent tout, ne possèdent que ces deux objets sacrés : la croix sur le cœur et le chapelet à la ceinture; et la moitié des chrétiens s'en va, au travers de ce monde, sans autre science, sans autre armure. Pratique merveilleuse, qui convient à tout le monde, qui va aux simples et aux savants, aux enfants et aux vieillards, au soldat et au prêtre : le chapelet de tous les jours allait à Louis XIV. Enfin, l'Église qui le sait bien, l'a dit : c'est la dévotion la plus chère à Marie, et dès lors la plus précieuse pour nous. *Cultu gratissimo.*

Le chapelet est à la fois une méditation et une prière, accompagnée des souvenirs les plus salutaires, composée des paroles les plus éloquentes. C'est la méditation la plus propre à sanctifier le cœur de l'homme, et la prière la plus propre à concilier le cœur de Dieu.

1° *Méditation.* N'ayons pas peur de la chose en ayant peur de son nom. Cette méditation est la plus facile à cause de sa brièveté; sa durée est une dizaine, c'est un éclair. Votre âme ne peut-elle pas poser devant Dieu pendant deux mi-

nutes, a cause de sa mobilité? On a reproché de la monotonie au chapelet; ceux qui ont fait ce reproche ne savent donc point aimer? Pour moi, toutes les fois que je répète ces deux paroles *Ave*, *ora*, elles paraissent toujours nouvelles pour mon cœur plein d'amour et vide de grâce. Mais de plus, sans parler des intentions si diverses qu'on peut avoir, quelle variété dans les souvenirs!

Le chapelet est un abrégé de l'Évangile. Le cœur se promène d'un mystère à l'autre.

Méditation d'ailleurs la plus utile, puisque son objet c'est Jésus-Christ, et que dans les mystères joyeux, douloureux, glorieux, se trouvent pour nous toutes les grâces, toutes les consolations et toutes les espérances. Ainsi, nous dit l'Évangile, méditait Marie elle-même. Pour assurer une âme on ne demande d'elle qu'une méditation quotidienne; ce serait donc assez du chapelet pour le salut.

2° *Prière*. Je ne dis rien du *Credo* qui énumère tout ce qu'il faut croire, du *Gloria* qui énonce tout ce qu'il faut faire, du *Pater* qui exprime tout ce qu'il faut demander; je m'en tiens à l'*Ave* qui appuie le *Pater* et fait le fond et le tissu du chapelet.

Ah! ce nom de couronne n'est-il pas prophétique? Marie vous rendra couronne pour couronne.

21. Mois de Marie.

Erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria. (Act. I, 14.) C'est un fait, le mois de Marie est une dévotion nouvelle et toutefois universelle; elle n'est que du XVIIIe siècle, et elle est partout au XIXe. Ce n'est plus seulement une pratique privée, mais une démonstration publique, une solennité paroissiale, avec une liturgie propre et son concours exceptionnel.

Pourquoi donc cette rapide diffusion? Pourquoi cette popularité?

Je vais expliquer le fait par de solides motifs, et l'appliquer à d'utiles résultats.

1° Il est aussi facile de motiver le fait que de le constater. Heureuse dévotion qui rassemble trois harmonies, le charme des réminiscences, le mérite de l'à-propos et le secret de l'instinct, et qui nous est ainsi trois fois sympathique.

Moderne quant à la forme, elle est antique quant à la substance. Le mois de Marie n'est qu'un mémorial, un anniversaire : il y a 1800 ans, à pareille époque, la famille chrétienne se pressait autour de Marie. *Erant perseverantes cum Maria.*

Dans cette assemblée première de la famille naissante autour de la mère de Jésus, il y avait un pieux sentiment et une grande idée, un sen-

timent qui l'inspirait et une idée qu'elle exprimait. C'était, dans les disciples récemment adoptés, un besoin de reconnaissance et un désir de compensation. *Ex illa hora accepit eum discipulus in sua* (Joan. XIX, 27); ils s'empressaient d'accueillir la Mère que Jésus leur avait donnée, et de suppléer auprès de Marie le Fils qu'elle avait perdu. C'était d'ailleurs, dès l'origine, le signe de ce que Marie serait dans l'Église et de ce que l'Église ferait pour Marie. Le mois de Marie est donc une tradition de famille; est-il étonnant qu'il fasse vibrer la fibre chrétienne?

La dévotion à Marie est bien-aimée et bienfaisante entre toutes; il fallait pour la convenance lui dédier la plus belle et la plus critique des saisons.

Le mois de Mai n'est-il pas le plus beau par le contraste des frimas qui le précèdent, par la fraîcheur et la jeunesse de la nature ressuscitée, par l'espérance plus prochaine de la moisson; c'est l'aurore, c'est la fleur de l'année. Que le tribut de l'année soit donc l'hommage du mois de Mai, qui sera le mois de Marie.

D'ailleurs, n'est-ce pas aussi le mois le plus critique? Telle est l'influence et la triste connexion des choses; le mois du plaisir devient le mois du péché. Qui n'a senti, surtout dans la jeunesse, je ne sais quelle effervescence lui monter au cœur et à la tête. Pour sauvegarde, que le mois de Mai

passe sous la protection de Marie, il sera plus pur et encore plus beau.

Enfin cette dévotion unit merveilleusement l'agréable à l'utile. Trop souvent l'austérité apparente éloigne de l'utilité réelle. On a peur du carême, on n'a point peur du mois de Marie.

Qui craindrait l'image d'une mère environnée de fleurs? Et cependant, sous ces formes gracieuses, se cache la vertu puissante qui convertit et qui confirme.

2° Quant à la pratique. Il y a l'office public, plein de gloire pour Marie et de grâce pour nous. On parle d'elle et on lui parle, elle nous parle ou elle parle pour nous. On bénit la Mère et on est béni par le Fils.

Il y a encore l'exercice privé. Il faut donner un peu à Marie: tous les jours une fleur et un fruit; et lui demander beaucoup: tout ce que nous voulons, tout ce qu'elle veut.

22. Saint Joseph. Ses gloires.

Quelle place assigner à saint Joseph?

Quels titres lui donner?

1° *Quelle place?* Mais, à cet égard, il n'y a aucun embarras; il n'y a même pas de choix à faire. La place est déterminée d'avance par le seul fait de l'histoire, par le suffrage même de Dieu et par toute conscience chrétienne.

Quelle est donc l'histoire de saint Joseph? N'est-ce pas l'histoire même de Jésus? Cherchez donc en dehors de l'Évangile, vous ne trouverez plus rien. D'après l'Archange, le Seigneur est avec Marie; eh bien! d'après l'Évangile, Joseph est avec le Seigneur, Joseph est à côté de Jésus.

Le suffrage de Dieu nous est révélé par l'Église son interprète. Ainsi, pour savoir la place de Joseph dans le ciel, on n'a qu'à chercher sa place dans l'Église. Je parcours donc, en la remontant, cette énumération liturgique, nommée Litanies des saints. Où est saint Joseph? Au-dessus des vierges, des confesseurs, des martyrs, des apôtres, des prophètes et des patriarches.

Un chrétien peut-il dire Jésus, Marie, et s'arrêter là? Non; parce que, pour l'esprit comme pour le cœur, la phrase n'est pas complète. La langue est comme poussée en avant, il faut qu'elle passe outre et se repose enfin sur Joseph.

L'Église a donné le total. Marie, mère de Jésus, était fiancée à Joseph, *Cum esset desponsata mater Jesu Maria Joseph*. (Matt. I, 18.) Taire un nom, c'est supprimer une personne; il n'y a plus cette Trinité de la terre.

Toutefois le culte de saint Joseph rentre par sa nature dans le culte commun rendu aux autres

saints; mais s'il est de même genre, il est d'une espèce à part.

2° *En effet, quels titres décerner à saint Joseph?* Il est notre premier bienfaiteur, notre second patron, notre troisième modèle.

Notre *premier bienfaiteur*. Assurément, tout don et tout bien nous viennent de Dieu. Mais Dieu pouvait partager cette gloire sans la diminuer; il a voulu le faire et il l'a fait. Il est écrit que le Père nous a tout donné, en nous donnant son propre Fils; eh bien! avec le Père et après le Père, qui nous a donné Jésus? Marie, direz-vous. Ah! certes, mon cœur de fils n'en disconvient pas, et à jamais je dirai : *Benedicta tu... et Benedictus fructus ventris tui Jesus*! Ce n'est pas moi qui voudrais appauvrir Marie pour enrichir Joseph. Mais à qui donc était Marie? A Joseph, sans doute aucun. Ce sol était à Joseph, donc aussi le produit, *fructus ventris tui Jesus*. Donc Jésus était à Joseph. D'ailleurs ne l'a-t-il pas nourri de ses sueurs, comme Marie de son lait? Ne l'a-t-il pas sauvé, hélas! pour le réserver à la croix? O Joseph! nous vous devons Marie et Jésus. Vous êtes notre premier bienfaiteur.

Notre second patron. — D'abord, il est, ce semble, d'un plus facile accès que tous les autres; de là cette locution de l'Écriture devenue comme proverbiale dans l'Église : Allez à Joseph,

ite ad Joseph (Gen. XLI, 55), et lui-même a sans doute plus que tous les autres un facile accès auprès de Dieu; car la gloire, comme la grâce, ne change pas la nature.

Mais surtout le patronage de saint Joseph est vraiment d'un ordre à part : aussi l'Église le célèbre-t-elle par une fête spéciale avec octave, le troisième dimanche après Pâques, c'est-à-dire précisément à l'époque où, selon une pieuse croyance, saint Joseph, naguère délivré des limbes et prochainement enlevé au ciel, inaugurait dans l'Église le rôle tutélaire qu'il avait eu dans la sainte famille. Après Marie, qui a le nom et le cœur d'une mère, comme elle en remplit l'office, notre second patron est saint Joseph, qui a le caractère d'un tuteur; après viennent les autres saints, patrons secondaires, qui ont le nom d'amis. Allons donc, ô pupilles de saint Joseph, remettons-lui nos âmes entre les mains et nos affaires sur les bras.

Notre troisième modèle. — Le premier, c'est Jésus, ou Dieu humanisé; le second, c'est Marie, ou l'humanité presque divinisée, car on l'a dit, en Marie tout est divin, excepté elle-même. Le troisième paraîtra peut-être plus accessible. C'est saint Joseph ou la pure nature, dans une vocation d'ailleurs en apparence commune, avec toute la perfection de la grâce. Rien ici qui ne soit imitable. Joseph nous montre le lieu, le

fond, le moyen et le terme de la sainteté. Le lieu, il est sous nos pieds, partout où nous sommes, en Égypte comme en Judée. Le fond, il est sous notre main, la prière et le travail.

Le moyen, rien de plus facile, vivre le regard sur Jésus et sous le regard de Jésus.

Le terme, ou plutôt le passage, rien de plus naturel. Cela se fait tout seul. Comme Joseph, on ne bouge même pas, on reste où on est, on finit comme on a commencé, on meurt comme on vivait; on entr'ouvre les lèvres pour laisser passer un souffle qui se trouve être le dernier soupir, et du cœur qui se brise soudain s'échappe l'âme affranchie, avec les trois noms libérateurs : Jésus, Marie, Joseph.

23. Recours à Saint Joseph.

Allez à Joseph, *ite ad Joseph* (Gen. XLI, 55). L'Église répète cette invitation afin que nous répétions aussi la visite. Fréquentez saint Joseph comme un ami, comme un maître, comme un patron, car vous trouverez avec lui la plus douce des sociétés, auprès de lui la plus utile des écoles, en lui la plus féconde des tutelles.

1° Pour aller à Joseph, la voie est facile et le trajet rapide. On y va par la pensée; le terme, d'ailleurs, est certain, on sait où il fut jadis et où il est encore aujourd'hui. Enfin l'accueil est

bienveillant toujours, dans le ciel comme sur la terre, c'est lui qui admet et qui présente, car Joseph n'est seul nulle part, Marie est avec lui et Jésus est avec elle. Ce n'est pas une visite imaginaire, une relation fantastique. L'âme n'est-elle pas aussi réelle que le corps dans ses opérations comme dans sa nature? Cette relation en esprit n'est pas oiseuse. Vraie comme la foi, elle est utile comme la grâce. Trop souvent, on revient d'ailleurs moins homme, d'ici on ne peut revenir que plus chrétien.

2° Auprès de Joseph on apprend Jésus, on forme Jésus en soi.

Voici l'école de l'âme.

Saint Joseph indique bien où peut exister la vie intérieure : partout où nous sommes de par la Providence, même en Égypte; en quoi surtout elle doit consister : dans un double regard de l'âme sur Jésus et de Jésus sur l'âme; tenir son œil fixé sur Jésus, c'est la part contemplative; se tenir posé sous l'œil de Jésus, c'est la part active.

Voici l'école de la famille.

L'amour est le nœud de la famille. Joseph nous montre le principe, l'objet, l'exercice et la mesure de l'amour.

Ce qu'il aime, ce n'est pas seulement le cœur de chair, ce ne serait qu'un instinct, une sensation; c'est surtout l'âme du cœur, alors l'amour

est à la fois de la grâce et de la nature, il devient vertu, il s'appelle la charité.

Ce qui est aimé, ce n'est pas soi dans les autres, ce n'est pas seulement la forme, mais dans le corps, c'est surtout l'âme, et dans l'âme, c'est surtout Dieu.

Comment aimer? Par le devoir.

Combien? Jusqu'au sacrifice.

3° Toute grâce est du ressort de saint Joseph. Mais il fait surtout participer à tous les services jadis rendus ou reçus dans la sainte famille.

Ainsi est-il le patron des parents,
Le tuteur des enfants,
Le directeur dans les voies de Dieu,
Le conseiller dans les passes décisives,
Le protecteur dans les crises,
Le consolateur dans la mort,
Le libérateur dans le purgatoire.

Saint Joseph a été le plus consolé et le plus désolé dans sa mort. Seul entre tous les saints, il se vit assisté par Marie et par Jésus, mais il se sentit aussi séparé de Jésus et de Marie. La mort le séparait, et il dut aller goûter dans les limbes une espèce de purgatoire.

24. Sainte Thérèse.

Dieu est charité, *Deus charitas est!* (I Joan. IV, 16.) Admirable définition de Dieu par lui-

même : *Ego sum qui sum*. Aimable définition de notre Dieu par son disciple : *Deus charitas est!* là, son essence incommunicable et ses attributs, ici, sa nature communicative et ses bienfaits. Là il s'énonce comme il se connaît, ici nous le nommons comme il s'est fait connaître. La manifestation de son Cœur termine la série des mystères divins dans l'Évangile, la solennité de son Cœur couronne aussi la liste des fêtes dominicales dans l'Église. Dans ce texte est tout l'Évangile, parce que Jésus-Christ est tout dans son Cœur.

O Thérèse, j'ai dû me rappeler mon Dieu afin de vous comprendre, comme il faut descendre de l'original à la copie. D'autres ont pour auréole un reflet de la face divine, vous, vous avez un rayon du Sacré-Cœur. Votre nom n'éveille qu'une idée réalisée dans votre vie ; Thérèse fut charité, la charité la caractérise et la raconte.

Dans cette vie séraphique, on découvre une ligne de démarcation. D'abord je vivais en moi-même, écrit sainte Thérèse, enfin Jésus-Christ vécut en moi. Thérèse fut subjuguée et gouvernée par la charité tour à tour conquérante et souveraine.

Dans la première partie, c'est l'histoire de la charité ; dans la deuxième, c'est la logique de la charité.

1° Dans cette histoire je distingue trois phases : les débuts, les combats et le triomphe. La

charité travaille en Thérèse sans elle, combat contre Thérèse malgré elle, triomphe de Thérèse avec elle.

Celui qui nous consomme par la grâce, nous commence par la nature. Il esquisse une ébauche.

Thérèse enfant prélude par des instincts, dans des essais, à sa destinée lointaine encore. Elle se joue avec le martyre, se complaît dans un ermitage. Orpheline de mère, elle se réfugie dans le sein de Marie. *Si scires donum Dei!* Si nous savions nous contenter de ce que nous avons reçu, et contenter Dieu qui nous le redemande avec usure!

Hélas! le démon survenant à la faveur d'une occasion, qu'aisément notre fort devient notre faible! Ici, après une imprudence dans les lectures et dans les compagnies, commence la longue période des infidélités, des imperfections, des résistances. Dieu cependant presse l'infidèle, poursuit la fugitive, la circonvient par sa providence, la sollicite par sa grâce d'attraits ou de remords. Ce ne sont que vaines affections et vaines appréhensions. Que de misères elle subit! A quels dangers elle s'expose! Il n'y a qu'un fil, mais ce fil est une chaîne.

Enfin, c'est l'heure! Dieu appelle une fois, l'âme répond une fois. *Nunc... in æternum.* C'est commencé, c'est fini!

2° Dans cette logique, je distingue la cause, la preuve et l'effet.

La cause de la charité, c'est l'oraison par laquelle l'âme communique avec Dieu et contemple Dieu.

La marque est triple : agir, souffrir et faire aimer.

L'effet... Aujourd'hui le ciel dans l'âme, demain l'âme dans le ciel.

L'Eglise épouse de Jésus-Christ.

A Dieu, gloire dans l'Église et en Jésus-Christ, *ipsi gloria in Ecclesia et in Christo Jesu.* (Ephes. III, 21.)

J'ai médité sur ce texte de l'Apôtre. A peine si la pensée peut l'atteindre. Jamais parole humaine ne saurait le dépasser. Une phrase en dit plus à la gloire de l'Église que tous les discours. Avez-vous entendu ces trois noms : Dieu, l'Église, Jésus-Christ? L'Église entre Dieu et Jésus-Christ? Gloire à Dieu dans l'Église et en Jésus-Christ. Ainsi Dieu et l'Église n'ont qu'une même cause, Jésus-Christ et l'Église ne font qu'un même corps.

Il y a dans nos cœurs deux amours, les plus ardents et les plus tendres, qui portent le beau nom de piété, l'un par essence, l'autre par communication, la piété chrétienne et la piété filiale. Eh bien! à l'Église ce double amour! Elle tient à Notre-Seigneur et nous tenons à elle, véritable épouse de Jésus-Christ et sainte Mère de nos âmes.

1° Oui, l'Église est épouse; ce n'est pas une expression figurée, une fiction mystique, mais une réalité, car c'est un dogme et c'est un fait; un dogme fondamental, car toutes les prérogatives de l'Église, ses bénédictions présentes et ses gloires futures, n'en sont que la conséquence; un fait authentique, car l'histoire en dépose; on voit encore l'endroit, on sait la date, nous avons même l'acte autographe. Le nouvel Adam s'est endormi sur le Calvaire, et c'est durant son sommeil que la nouvelle Ève est sortie de son côté entr'ouvert, et à son réveil il l'a reconnue pour le sang de son cœur. Et depuis, dit l'Apôtre, toute alliance chrétienne est l'extension et la copie, comme la première des alliances avait été le prélude et la figure de cette grande union.

Ainsi, Jésus-Christ et l'Église sont deux et ne font qu'un. L'Église n'est rien sans Jésus-Christ, mais Jésus-Christ n'est pas tout sans son Église. *Christus dilexit Ecclesiam!* Comme il l'aime! lui, si bon maître, si tendre fils, comment ne serait-il pas le plus généreux époux? Il ne peut s'en séparer, il reste dans l'exil avec elle, jusqu'à ce qu'il l'admette dans le ciel avec lui.

Si nous aimons Jésus-Christ, aimons donc l'Église, ne séparons pas dans nos affections ce qui ne peut être séparé dans nos pensées. Jésus-Christ nous est resté de deux manières : dans

son corps naturel et invisible, et dans son corps mystique et visible.

D'ailleurs, cette épouse doit être d'autant plus aimée qu'elle est plus haïe. Voilà 1800 ans que dure la passion de l'Église.

2° Mère... oui encore, dans la vérité du mot et avec avantage, car de quoi servirait la naissance sans la régénération? Enfantés dans son sein, élevés à son école, sauvés sous ses auspices. O mère, que vous êtes méconnue et délaissée!

26. Même sujet.

Quels sont les titres de l'Église auprès de nous? Quels sont nos devoirs envers l'Église?

1. Titres de l'Église. Saint Ignace, en tête de ses règles pour avoir l'esprit de l'Église, pose trois titres.

Le premier, basé sur la foi. Elle est la vraie épouse de Jésus-Christ, *vera sponsa*. Cette alliance est si vraie que la première alliance humaine n'en fut que la figure, et toutes les alliances chrétiennes n'en sont que la copie, *sacramentum magnum in Christo et in Ecclesia.* (Ephes. v, 32.) De là leur sacre, leur unité et leur indissolubilité.

Le contrat existe encore, écrit de la main même de Dieu; la date est précise, le lieu bien connu : le vendredi saint, sur le Calvaire, la nou-

velle Ève est sortie du côté ouvert du nouvel Adam.

De là l'unité de personne morale. Jésus-Christ n'est pas l'Église, mais il fait un avec elle; sans lui, elle n'est rien; sans elle, il n'est pas tout entier.

De là, l'analogie des destinées; rien ne ressemble à la vie de Jésus-Christ comme l'histoire de l'Église. D'une part, elle sème des bienfaits, *pertransiit benefaciendo* (Act. x, 38), et de l'autre, elle est un signe de contradiction, *erit in signum cui contradicetur* (Luc, ii, 34).

Le deuxième titre, basé sur la nature. L'Église est notre sainte Mère, *sancta mater nostra*.

Oui, mère, elle en a le nom, elle en a le cœur, elle en remplit l'office; hélas! elle en ressent les douleurs.

Et n'avons-nous pas nous-mêmes, comme l'instinct filial? Cet instinct, quelquefois endormi, se réveille soudain dans les jours mauvais. On se sent atteint ou menacé en elle; on se sent fils par le cœur et on le redevient par la vie.

Le troisième titre, basé sur l'histoire. L'Église est hiérarchique et Romaine, *Ecclesia hierarchica, Romana*. L'Église, corps moral, l'Église, catholique d'ailleurs, fût peut-être restée pour nous une chose abstraite ou vague; or l'amour ne peut embrasser le vague ni se terminer à une abstraction; précisément parce que l'Église est

partout, on eût fini par ne l'aimer nulle part. Eh bien ! la Providence a comme localisé et personnifié l'Église, afin que notre amour pût se diriger et se fixer.

Oui, dans l'Église il y a un centre et dans ce centre une personne, *Ecclesia hierarchica, Romana.* Notre amour se tourne vers Rome, et là s'attache à Pierre. Où est Pierre, là est l'Église. *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.* Pierre ne doit rien à Rome, mais Rome doit tout à Pierre ; ce n'est pas à cause de Rome que Pierre est le chef de l'Église, mais bien à cause de Pierre que Rome en est le centre. Si Pierre fût demeuré à Antioche, Rome serait une autre Palmyre, une ruine illustre.

2. Devoirs corrélatifs envers l'Église.

1° A l'épouse de Jésus-Christ, nous devons la vive compassion unie à la ferme assurance. Ainsi, Marie compatissait et cependant espérait, *doluit vehementer, sperabat indubitanter* (Saint Bernard).

2° A notre mère, nous devons la piété filiale, croire ce qu'elle dit, faire ce qu'elle veut, recevoir ce qu'elle donne, désirer ce qu'elle promet.

3° A Pierre, nous devons la subvention de la prière et de l'aumône.

Ainsi l'Église se ressemble à dix-huit cents ans d'intervalle.

RETRAITE

ABRÉGÉ D'UNE RETRAITE SUR LE COURAGE (1).

(Mardi matin.)

Tantum confortamini. Il faut bien commencer par la fin; le salut. Tout en dépend.

Mais de quoi dépend-il? Je ne demande que cela : du courage! En effet, voici dans ce mot toute la théorie et toute l'économie du salut.

Le courage est sa condition unique et facile.

(1) Le P. de Ponlevoy a prèché un grand nombre de retraites, qui ont été imprimées sur des notes prises par des auditeurs. Il n'a jamais voulu admettre l'authenticité de ces notes « Il y a du mien, disait-il, il y a du vôtre. Je vous reconnais et je m'y reconnais aussi. » Nous avons été heureux de retrouver, écrit de sa propre main, le canevas de cette retraite sur le *Courage.* Voilà pourquoi nous le publions.

1° J'énonce trois principes qui sont trois articles de foi.

Dieu veut sauver tous les hommes.

Tous les hommes peuvent se sauver.

Tous ceux qui veulent, se sauvent, et ceux qui ne veulent pas, se perdent,

Qui est-ce qui veut? Si je proposais un million, en moins d'une heure, j'aurais un million d'amateurs... Que ne fait-on pas pour quelques oboles!

Oui, votre âme est dans vos mains, votre sort sur vos lèvres, le ciel dans votre cœur! Si vous saviez le don de Dieu! (Joan. IV, 10.) Quelle espérance! mais quelle crainte! Un jour, quelle joie! mais quel désespoir!

2° Voici la théorie en pratique, l'axiome réduit en règle :

Fac quod potes; faites ce que vous pouvez.

Pete quod non potes; demandez ce que vous ne pouvez pas.

Et c'est tout.

Qu'ai-je donc dit? Je demandais du courage. Mais vraiment c'est trop. Je ne veux que du bon sens. Du courage! Il en faudrait plutôt pour se perdre. Du courage! Vous en avez eu trop pour le monde. Vous en avez fait au-delà de vos forces.

Voici mes deux demandes :

Serva cor tuum, gardez votre cœur.

Dirige cor tuum, dirigez votre cœur.

(Mardi soir.)

Quæ est fortitudo? (Job. vi, 11.) Qu'est-ce que le courage?

Je ne demande que du courage, mais je le veux véritable. Car il y a cœur et cœur, *in corde et corde* (Ps. xi), et nous ne devons pas prendre le change, nous ne pourrions pas le donner.

Le vrai courage est sérieux, actuel et permanent, il faut vouloir tout à fait, maintenant, toujours.

1° Sérieux, donc sincère, non d'imagination, d'impression; non une fraction de volonté; *ex toto corde*, de tout cœur (Deut. vi, 5).

Donc absolu, c'est-à-dire, avant tout et malgré tout; oui, la fin avant les moyens, et les moyens pour la fin, quels qu'ils puissent être.

Donc aussi conséquent; qui veut, agit.

2° Actuel. Non conditionnel, mais positif; non futur, mais présent. Ah! nous sommes forts en hypothèses, riches en projets! Mais que fait-on avec ces formules : Je voudrais, ou : Je voudrai?

3° Permanent... Donc il lui faut :

Un appui, la confiance;

Un abri, la patience;

Un mobile, l'amour;

Un terme, l'espérance.

Avez-vous vraiment voulu? Voulez-vous enfin?

Voici l'heure ! (II Cor. VI, 2.) La vie vous échappe, le temps s'en va, vous manquez la grâce, ah ! si vous alliez manquer la gloire !

(Mercredi matin.)

Devastata est fortitudo vestra; votre courage est abattu (Is. XXIII, 14).

Triste parole! plus triste chose! Cette dévastation du courage, c'est le péché.

Fait. On pèche par lâcheté.

Corollaires. On est puni comme d'une lâcheté.

1. *Analysez le fait.* Le péché commence par de petites lâchetés, négligences et imprudences, et finit par une grande lâcheté : ou on ne surmonte pas une répugnance, ou on ne résiste pas à un attrait; dans les deux cas on est battu sans se battre.

Non, ce n'est pas la grâce qui manque, Dieu en est témoin.

Non, ce n'est pas la liberté, vous en êtes témoins. C'est le cœur qui fait défaut.

Aussi, dans l'homme, quelle est la prédisposition la plus fatale?

La pusillanimité.

Et de la part du démon, la tentation la plus perfide? Le découragement.

2. *Corollaires.* On est puni :

Par la honte. Quelle méprise! Et on se vante du péché comme d'un succès.

Par la servitude; ô mécompte!
Par la douleur; ô trahison!
Jésus pleura sur la désolation prévue de Jérusalem... Il pleure encore sur la dévastation d'une âme.

(Mercredi soir.)

Virga in dorso ejus qui indiget corde; la verge pour celui qui manque de cœur. (Prov. x, 13.)

Ah! malheur à celui qui aura manqué de cœur! Viendra le jour de colère, *dies iræ, dies illa!* Je suppose qu'aujourd'hui même on vienne vous dire : Demain, on vous redemandera votre âme, *animam tuam repetunt a te.* (Luc. xii, 20.)

Après tout, la supposition n'a rien de chimérique: elle est réelle aujourd'hui pour 100 000 vivants, elle est possible pour vous, elle sera vraie un jour. Je vous mets à la limite, et avec vous je médite les jours anciens et les années éternelles. Un regard attristé en arrière, un regard épouvanté en avant.

1. Que me reste-t-il? Rien.

De tous les biens extérieurs, des richesses? un suaire. De la gloire? une fumée. Des plaisirs? un rêve. Des hommages? un convoi funèbre.

De tout moi-même, de mes titres? le nom de mort. De la beauté? une tête de mort.

Des biens surnaturels? Des grâces reçues?

Des œuvres faites?

Des peines souffertes?

De toute une vie? Rien... *Nihil invenerunt viri divitiarum in manibus* (Ps. LXXV).

2. Mon Dieu! faites-moi connaître ma fin pour que je sache ce qui me manque! (Ps. XXXVIII.)

Ah! alors on sait ce qui manque, tout.

On prévoit d'abord un moment d'une portée infinie. Le jugement. Malheureux! que répondrai-je? *Quid sum miser tunc dicturus?* Ah! je vais être jugé par Jésus crucifié! Quel patron invoquerai-je? *Quem patronum rogaturus?*

Dirai-je que je n'ai pas eu assez de moyens? J'aurai tout l'enfer contre moi. Que j'ai eu trop d'obstacles? J'aurai tout le ciel contre moi.

On prévoit ensuite un moment d'une durée éternelle. Du fond de l'enfer, entrevoir dans un lointain infini, ce pauvre monde évanoui, et à travers un chaos infranchissable, ce beau ciel perdu.

Ah! si vous connaissiez en ce jour qui vous appartient, ce qui peut vous donner la paix! *Si cognovisses et tu, in hac die tua, quæ ad pacem tibi!* (Luc, XIX, 42.)

(Jeudi matin.)

Frustra conturbatur omnis homo. C'est en vain que l'homme se trouble (Ps. XXXVIII). Vous vous troublez de bien des choses. *Turbaris erga*

plurima (Luc. x, 41). Et pourtant *frustrà!* Tout découragement est gratuit, c'est-à-dire sans raison et sans résultat.

1° Sans raison. Quant au passé; j'ai tant péché! direz-vous. — Il est vrai, votre péché a pesé sur Jésus, sur votre âme. Maintenant il ne pèse plus que sur votre cœur.

... J'ai tant de fois voulu! — Vous savez donc prendre des résolutions. Apprenez cette fois à les reprendre, et vous saurez les tenir.

... C'est trop tard!... — Oui, pour le cœur; par le fait, non, car vous êtes ici.

Quant à l'avenir; appréhension de l'inconnu, du lointain, de l'imaginaire.

Quant au présent. Une nature rebelle... des passions et des défauts... Des désolations et des tentations.

Une position insoluble.

Allons quand même.

2° *Frustrà.* Cela ne remédie à rien, mais aggrave tout et vous annulle vous-même.

Enfin, le découragement ne peut venir que du démon, puisqu'il ne va qu'en enfer.

Et vous avez un cœur! Et vous avez un Dieu!

(Jeudi soir.)

Expectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate. J'attendais

celui qui pouvait me sauver de la pusillanimité de l'esprit et de la tempête (Ps. LIV). Singulière alliance de mots, fondée sur la connexion des choses! La pusillanimité appelle la tempête et met l'âme en péril. J'espère en Dieu qui sauve de l'un et de l'autre; mais je vous demande de ne pas vous y perdre vous-mêmes. Car s'il n'y a pas de raisons sérieuses de découragement, il y a des causes réelles de défaillance.

1° Une maladresse religieuse, une dévotion qui tracasse le cœur ou qui consterne le courage.

2° Une confusion morale qui impute à la conscience les impressions, ou qui leur soumet la volonté.

3° La faillite mondaine;
Idolâtrie du plaisir;
Tyrannie de la vanité;
Émancipation de la pudeur.

(Vendredi matin.)

Confirma me, Domine Deus, in hàc horà. Seigneur, mon Dieu, fortifiez-moi en ce moment (Judith XIII, 9).

Quel à-propos dans cette prière de Judith!

In hàc horâ. Voici une heure pleine de menaces, d'intérêt, de grâces.

1° Une heure pleine de menaces. Les jours sont mauvais. *Dies mali sunt* (Eph. V, 16). Le

monde s'en va, ce semble; tout est en péril, la société baisse, la religion s'éloigne. Sauvez-vous. Tenez-vous à l'écart et tenez bon... Réagissez. Mais le torrent ne rebroussera pas? — Peut-être; du moins, vous le remonterez.

2° Une heure pleine d'intérêt.

Vous, vous préparez votre vie. Formez-vous, on n'improvise pas une femme forte.

Vous, vous préparez votre éternité.

Vous, vous avez une mission magnifique, le dévouement; vous, une tâche sublime, le sacrifice.

3° Heure pleine de grâce. La retraite est le temps favorable... un moment d'où dépend l'éternité. *Momentum unde pendet æternitas.*

(Vendredi soir.)

Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum. Attendez le Seigneur, agissez avec courage, et ranimez votre cœur (Ps. XXVI).

Vous souhaiter du courage, n'était-ce pas le meilleur conseil? Vous en offrir, ne sera-ce pas le meilleur service? Or voici les moyens et les motifs.

1° Les moyens. *Expecta Dominum,* c'est la prière qui les crée; *viriliter age*, et c'est l'action qui les développe. Sachez attendre Dieu! veuillez vous exécuter vous-mêmes.

2° Les motifs. *Confortetur cor tuum!*
Vous avez des émules sur la terre;
Vous avez des témoins dans le ciel;
Vous avez une tutelle;
Vous avez un drapeau;
Vous avez une devise;
Vous avez une couronne.

(Samedi matin.)

Cùm accepisset cibum, confortatus est. Après avoir pris de la nourriture, il fut ranimé (Act. IX, 19). Ainsi va finir notre belliqueuse retraite, comme celle de Paul à Damas. Voici le cordial du combat, l'aliment du courage.

La communion stimule, change le cœur.

1° Elle stimule. *La charité de Jésus-Christ nous presse* (II Cor. V, 14)... par le besoin de la reconnaissance... *Que rendrai-je au Seigneur!...* par le sentiment de la confiance. *Corpus custodiat animam.* L'âme aura un Dieu gardien.

2° Elle change, oui, à contre-cœur. *Il faut nous fortifier par l'homme intérieur; il faut que Jésus-Christ habite dans nos cœurs* (Eph. III, 16). Voilà le secret de la force intime, le Cœur même de Jésus qui vient se poser dans le nôtre. Ainsi les chrétiens jadis venaient comme des agneaux, s'en allaient comme des lions, venaient comme des anges, s'en allaient comme des martyrs.

Ouvrez donc vos cœurs, le Sacré-Cœur va y entrer, y demeurer, tel qu'il est, le crucifix vivant. Ah! désormais vous saurez aimer, vous saurez souffrir. Si votre cœur faiblit, passez dans le sien, qui est à vous et en vous.

(Samedi soir, clôture.)

Sic currite ut comprehendatis. Courez pour atteindre le but (I Cor. IX, 24).

La retraite était un point d'arrêt, elle devient un point de départ. Vous étiez ici pour marcher. Donc partez, courez, arrivez!

1. Partez. Vous avez repris haleine, prenez votre élan. Mais sachez-le, dans cette voie on va quand on veut; on veut quand on s'exerce soi-même. *Bienheureux ceux qui marchent dans la voie du Seigneur! Ils le recherchent au fond de leur cœur* (Ps. CXVIII).

2. Courez. On se hâte 1° en abrégeant la route. La plus droite est la plus courte; or la plus droite est la voie de la croix, c'est-à-dire la voie de l'épreuve nécessaire ou du sacrifice volontaire. La voie triomphale mène à la cité éternelle. 2° En accélérant la marche : *viam cucurri, cum dilatasti cor* (Ps. CXVIII). La joie de l'esprit, la diligence de la vie, surtout l'amour de Jésus-Christ, dilatent le cœur de l'homme.

3. Arrivez. Oui, passez à travers toutes les

variétés, par-dessus toutes les difficultés, malgré l'apparente inutilité des efforts. Dans le fait, nous avons à lutter contre des ennemis qui ne sont jamais domptés quand même ils sont battus, et nous tendons à un terme qui est à une distance indéfinie, parce qu'il est d'une perfection infinie.

N'importe! allez toujours, *ad ea quæ sunt priora*, en avant, jusqu'à ce que le Seigneur vous arrête parce que vous serez arrivés. Alors votre pied se pose sur la rive fortunée, et votre main saisit la palme immortelle.

OPUSCULE ORATOIRE

Comme il a été dit au tome I[er] de cet ouvrage (p. 167), le P. de Ponlevoy a traité fort peu de vérités spéculatives. Sa prédication était presque toujours pratique. Il nous a laissé cependant quelques discours d'un ordre fort élevé. Tel est le sermon qu'on va lire, et dont les principales idées sont tirées de la *Cité de Dieu*. Ce sermon a dû être prêché en 1849 ou 1850. Il donnera une idée du talent que le P. de Ponlevoy aurait pu déployer dans la grande prédication.

SERMON

LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS.

Novit Dominus pios de tentatione eripere, iniquos vero in diem judicii reservare (II Petr. II, 9). Le Seigneur sait arracher les bons aux épreuves, et réserver les méchants au jour du jugement.

La foi du chrétien, j'en fais l'aveu à sa gloire, n'est point sans labeurs ni sans combats. Ainsi l'homme curieux s'indigne des profondeurs de la Divinité et se brise à l'écueil des mystères.

Pour moi je ne croirais point si je comprenais, car alors, ou Dieu serait moins qu'un Dieu, ou je serais plus qu'un homme.

Les mystères ne sont pas seulement l'objet, mais le motif encore de ma croyance; moins je

conçois et plus j'adore. L'homme superbe se révolte des humiliations du Dieu incarné. Mais ce qui paraît indigne de la majesté, n'est-il pas très-digne de la bonté? Le Cœur de Jésus doit être un abîme, comme le sein de Jéhova. Il aime en Dieu, et de sa part j'attends des prodiges.

L'homme mondain s'effraye de voir Jésus-Christ devenu partout et toujours un signe de contradiction, selon la prophétie si bien vérifiée par l'histoire. Et moi, j'en triomphe; il fait une objection où je trouve une démonstration. S'il est un endroit attaqué par tout le monde et par tout l'enfer, Dieu est là!

Pour nous chrétiens, l'épreuve vient d'ailleurs. Pour atteindre notre foi, il faut partir de bien haut. Le dirai-je? Le coup doit venir du ciel. A voir comment va le monde, n'est-on pas tenté de demander : Mais où donc est Dieu, et à quoi passe-t-il son éternité? La Providence paraît indifférente pour les bons, complice des méchants. Le ciel est maître dans sa propre cause, que sera-t-il pour nous, s'il est ainsi pour lui-même? Tout, les choses comme les personnes, flotte dans le vague à la merci du hasard.

Il est vrai, cette difficulté n'est point d'aujourd'hui, elle est vieille comme le monde. Dès les jours anciens, la religion eut hâte d'y répondre; Moïse et les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres

ont tout prévu et tout prédit, et à jamais prémuni la foi contre les hallucinations des éventualités futures. Après eux, ces hommes puissants en œuvres et en paroles, surnommés les Pères de l'Église, parlèrent encore, écrivirent aussi, épuisèrent enfin ce sujet de tous les temps, mais de circonstance surtout, lorsque le monde païen à son apogée pesa de toute sa puissance et de toute sa haine sur la famille chrétienne au berceau. L'un d'eux, le grand Augustin, éleva même à ce propos cet immortel monument de *la Cité de Dieu*, le plus bel ouvrage que le génie humain ait dédié à la vérité divine.

Mais l'heure est venue de rappeler aux croyants ces antiques apologies de leur foi; car les temps suprêmes de l'Église doivent ressembler à ses temps primitifs. A mesure que les siècles descendent, l'humanité baisse, le monde devient plus hostile, l'enfer plus violent, la foi se fait rare et faible, ainsi le scandale s'étend et monte, à la fin, il atteindra presque jusqu'aux élus.

Pourtant la foi elle-même suffit à sa propre défense. Le monde est un mystère, mais elle l'explique. Dieu, nous dit-elle, mène le monde et protége les bons, *Novit pios de tentatione eripere;* ce monde est un désordre, mais elle le répare. Dieu, nous dit-elle encore, jugera le mal et punira les méchants, *iniquos vero in diem judicii reservare.* Aujourd'hui la foi rend

raison du monde présent, demain elle fera justice du monde passé.

I. Il y a deux griefs contre deux inconvénients de la condition actuelle; l'un est le mélange des personnes, l'autre est le renversement des choses : les bons sont partout confondus avec les méchants, et souvent le mal l'emporte sur le bien. N'est-ce pas là un pur effet du hasard, ici un vrai succès de l'enfer? Où est donc la réalité? Où est la puissance de l'intervention providentielle?

D'abord quand nous ne pourrions ni comprendre ni expliquer le plan de Dieu, il se justifie par lui-même. Avons-nous donc droit d'entrée au conseil dans le sein de Dieu? Ou ce conseil, tenu sans nous, est-il mis en demeure de donner son dernier mot à notre contrôle? La nature divine est impénétrable : pourquoi la divine action ne serait-elle pas incompréhensible? Pourquoi la main qui gouverne les mondes ne serait-elle pas enveloppée dans la nue des mystères? *brachium Domini cui revelatum est?* Celui qui du ciel embrasse l'immensité, voit de plus haut et plus loin que nous. Il n'y a pas d'horizon à l'infini. Nos pensées ne sont donc pas ses pensées. A-t-il parlé? Sans examen ultérieur je dis : C'est vrai. A-t-il agi? Je dirai : C'est bien. Je ne comprends peut-être ni l'objet de sa parole ni la fin de son action, mais je crois

à la vérité de l'une et de l'autre, parce que je crois en Dieu. Peut-être dans une disposition donnée, dit saint Augustin, la justice ne paraît-elle pas, mais il est impossible qu'il y ait injustice. *Latere æquitas potest, esse iniquitas non potest.* Un jour, je comprendrai ce que je crois; du présent j'en appelle à l'avenir.

A cette première remarque j'en ajoute une seconde. Dieu qui a créé le monde a choisi l'ordre de choses existant, parmi d'innombrables possibles, et il l'a choisi, parce qu'il l'a voulu, sa volonté étant sa raison suffisante à elle-même. Or, sans examiner la valeur comparative de ce qui est avec ce qui aurait pu être, et perdre au moins le temps en spéculations sur des hypothèses, à part même cette raison péremptoire que toute ordonnance de Dieu est bonne, que toute permission de Dieu est sage, j'affirme la bonté absolue de l'état présent. Oui, ce plan dont il est l'auteur, et dont nous faisons partie, est, si nous le voulons, pour notre plus grand bonheur, et sera, quand même nous ne le voudrions pas, pour sa plus grande gloire. Il est vrai, la liberté posée en principe, on pourra en user et en abuser; de là le bien et le mal, l'ordre et le désordre. Dieu veut le bien et il le commande; il ne veut pas le mal et cependant il le permet; mais celui-ci, comme celui-là, entrera dans le plan universel. L'infinie bonté saura tirer le bien du

mal, comme jadis des horreurs du chaos, l'harmonie des mondes. Tous sont rangés à leurs places, dit saint Augustin. *Omnes in locis suis ordinantur.* Voyez, sur la palette d'un peintre, les couleurs diverses sont entremêlées sans symétrie, sans rapport, mais le pinceau intelligent les transporte sur la toile, et après un travail patient ces mêmes couleurs se dessinent avec effet, se rangent avec art, se séparent et s'unissent par mille nuances et mille contrastes. Ainsi Dieu saura bien nous mettre à notre place. Si nous sommes désordonnés dans notre vie, n'allons pas croire que nous dérangions l'ordre de Dieu. Le pécheur fait le mal qu'il veut, voilà le désordre de l'homme, mais en retour il subira le mal qu'il ne veut pas, voilà l'ordre de Dieu. Quoi qu'il en soit, dit saint Augustin, la beauté de l'ensemble demeure inaltérable. *Pulchritudo universitatis in nullo violatur.*

Venons aux détails : ainsi les bons sont donc confondus avec les méchants; le soleil se lève et la pluie tombe pour tout le monde; point d'exception, point de privilége. Vous dites à Dieu : Où est votre justice? *dicis Deo : Ubi est justitia tua?* Dieu vous répond : Où est votre foi? *Deus tibi : Ubi est fides tua?* Vous demandez : Pourquoi cette confusion? Je vous demande à mon tour : Pourquoi pas? Le ciel s'était-il engagé avec nous à une condition meilleure? *Hæc tibi promisi.* S'il

ne nous l'a pas promise, pourquoi nous la promettre? Et s'il ne nous la donne pas en effet, pourquoi nous étonner et nous plaindre? Est-ce donc que les biens terrestres et temporels valent la peine d'être mentionnés dans un acte d'espérance? Ils n'ont pas même un nom dans la langue chrétienne. Saint Augustin s'indignait contre ces faiseurs de promesses païennes en plein christianisme, qui voudraient attirer à la vertu par un étalage de prospérités mondaines. Quoi! les prospérités mondaines! mais elles ne sont pas même promises au mondain. *Promittit prosperitates sæculi, quas Deus ipsi sæculo non promisit.* Tout homme est plus ou moins homme de peine, et le chrétien serait seul excepté, lui qui, par cela seul qu'il est chrétien, doit souffrir plus qu'un homme! *Et tu, vis exceptum esse christianum, qui quia christianus est, aliquid plus passurus est in hoc sæculo!* Ah! de grâce, ne bâtissez pas une maison d'éternité sur le sable, mais sur le roc. *Leva de arena, pone super terram.*

Allons au fond des choses. Vous demandez : Pourquoi cette confusion? C'est qu'elle convenait à une religion toute de foi et presque toute d'espérance. Comme l'objet de la foi est au-dessus du monde, le terme de l'espérance est au-delà du temps. Le mondain dira peut-être au chrétien : Quoi! vous adorez ce que vous ne voyez pas! *Quid! colitis, non videtis.* Il est vrai, nous ado-

rons le Dieu invisible. Vaudrait-il mieux adorer la créature visible? Mais vous croyez et vous souffrez comme ceux qui ne croient pas. *Creditis et laboratis.* C'est encore vrai, je conviens de l'un et je ne disconviens pas de l'autre. Eh bien! vos labeurs sont donc certains et vos espérances incertaines, *certum est quod laboratis, incertum quod creditis.* Je le nie; pour nous l'avenir est sùr comme s'il était présent. A tous les appelés, la terre et le temps; aux seuls élus, le ciel et l'éternité.

Pourquoi cette confusion? Mais elle est dans la nature même des choses. En vérité, tout ce qui n'est pas Dieu et tout ce qui n'est pas le péché est indifférent et ne devient bon ou mauvais que par l'usage ou par l'abus que nous en faisons. *Omnia sanctis in bona, omnia peccatoribus in mala convertentur.* Pour les justes, s'ils possèdent les biens de ce monde, c'est pour en faire un généreux mépris pour l'amour de Dieu, et un charitable usage pour l'amour des hommes, et quand ils subissent des maux, ce sont des épreuves plutôt que des peines, pour exercer leur vertu, augmenter leurs mérites et bientôt leurs récompenses.

Quant aux méchants, les biens comme les maux ne font que les rendre pires; ou bien ils s'enorgueillissent, ou bien ils se désespèrent, et à travers la bonne et la mauvaise fortune, ils

se précipitent également dans la misère infinie.

Pourquoi enfin cette confusion? — Jamais sans elle nous n'aurions su apprécier les choses selon leur valeur. Si les prospérités avaient été la part exclusive des bons, nous les eussions prises pour les biens réels, et là se seraient bornés nos désirs, comme si là était notre fin. Si les adversités avaient été réservées aux seuls méchants, elles eussent été pour nous des maux réels, et dès lors plus de résignation, de patience, de vertu surhumaine. Mais maintenant une seule chose reste à dire et à faire : puisque tout nous sert, servons-nous de tout; quel que soit le chemin, courons au terme, et quand ce serait par le désert, arrivons à la terre promise.

Toutefois, il faut le dire, malgré cette confusion, il y a bien çà et là des signes de discernement. La Providence en punit plusieurs, mais pas tous. *Multis retribuit in isto tempore, non omnibus.* Si Dieu ne punissait aucun coupable, dit saint Augustin, on ne verrait point sa divine justice; s'il punissait tous les coupables, on ne verrait poiht la divine patience : *si nemini, non videretur divina providentia; si omnibus, non servaretur divina patientia.* Il se montre assez pour ôter à l'incrédule toute excuse, il se cache assez pour laisser au croyant tout mérite.

D'abord l'antique oracle du sage, n'est-il point passé en proverbe, tant il a reçu de fois la sanc-

tion de l'histoire? *La justice élève les nations, mais le péché rend les peuples malheureux.* C'est que la Providence peut attendre pour les individus, elle les trouvera bien assez dans l'éternité Mais les peuples n'ont qu'une existence temporaire, et au delà de cette limite fatale, la vengeance ne tomberait plus que sur les débris des empires et la poussière des générations. L'ange exterminateur entr'ouvre donc le trésor des colères, et il en sort un fléau de Dieu. Cependant l'effet n'est pas toujours immédiat après la cause; là-haut, on n'est pas si pressé de punir; il y a d'ailleurs des semaines d'années dans la vie des nations. Le ciel s'assombrit avant de se mettre en feu. Ainsi le mot de déluge retentit cent ans avant le fait du déluge! c'était le répit de la miséricorde, un long appel à la pénitence qui pouvait encore prévenir la calamité suspendue sur le monde. Enfin, le péché, cet aiguillon de la mort, la presse et lui crie : Frappe, tranche et renverse : *peccatum mortem urget : cæde, feri, sterne;* et la terre une fois fut engloutie sous les eaux, et une autre fois le monde sera dévoré par les flammes, et entre ces deux catastrophes extrêmes, l'une au commencement, l'autre à la fin des âges, mille foudres ont sillonné l'histoire. Quelquefois les justes sont préservés et préservent même les coupables, souvent ils sont enveloppés dans la commune ruine. Le tonnerre

tombe bien çà et là sur la maison de Dieu, mais à chaque coup l'éclair déchire la nue orageuse qui l'enfante et le recèle. Ainsi, dans le feu de la dernière conflagration, les justes, ou cesseront de vivre sans douleur, ou finiront de se purifier par la souffrance; les méchants commenceront dès le temps le supplice de l'éternité.

Mais tout péché ne porte-t-il pas sa peine après soi-même pour l'individu? Sans parler de ses ennuis et de ses dégoûts, de ses remords et de ses terreurs, n'est-ce point un proverbe encore que chacun est puni par où il a péché? Oui, dit saint Augustin, l'iniquité devient sa peine à elle-même, et le pécheur est son propre bourreau, *omnis culpa est pœna sibi*. Ainsi les richesses mal acquises se dissipent, les grandeurs usurpées s'écroulent, les folles joies s'évanouissent, les vaines beautés s'effacent, les plaisirs appellent les douleurs, la gloire fuit la vanité, le trompeur est trompé, la jalousie ronge le cœur qui l'a conçue, les traits de la haine se retournent contre celui qui les a lancés. Ah! pécheur, faut-il que tu sois le premier exécuteur de la vengeance que tu provoques, et l'artisan de ta propre infortune! Ah! n'est-il pas déjà trop puni à votre gré? Priez plutôt Dieu pour lui, afin qu'il soit délivré de lui-même. *Imo ora Deum pro eo, ut liberetur a se.*

Enfin, si quelquefois les bons sont malheureux et les méchants heureux, ce n'est point comme

tels; mais le souverain juge ne veut laisser aucun bien sans récompense et ne peut laisser aucun mal sans punition. Or, il n'est point de juste si parfait qui n'ait encore quelques faiblesses; Dieu qui les aime les purifie pour n'avoir point à les punir. Il n'y a point non plus de pécheur si pervers qui n'ait encore quelque qualité; Dieu les récompense en ce monde, parce qu'il doit les punir en l'autre.

Telle fut dans la pensée des Pères de l'Église, la raison des prospérités romaines. Pour prix de ses vertus domestiques et sociales, Rome reçut le sceptre du monde. Ainsi la récompense est-elle proportionnée au mérite; chacun recueille ce qu'il a semé : qui ne travaille que pour le monde, ne sera couronné qu'en ce monde, la vanité répond à la vanité : *receperunt mercedem vani vanam.*

On veut à tout prix faire son paradis sur la terre; eh bien! le Seigneur, dans sa bonté plus redoutable que sa justice, exauce cette aspiration infime, et il est donné au réprouvé futur de rêver aujourd'hui le bonheur, dans une prospérité qui ne sera plus demain. Mais nous apprenons par cette conduite de Dieu à nous conduire nous-mèmes, à fuir le mal, car si le Seigneur en poursuit jusqu'à l'ombre dans ses élus, sous le règne de la miséricorde, que fera-t-il contre l'excès du mal dans les réprouvés, sous le régime de la jus-

tice? à faire le bien, car si le Seigneur en récompense l'apparence seulement dans les pécheurs, sur la terre d'exil, que fera-t-il pour la réalité dans les saints, sous le ciel de la patrie?

Après tout laissons à la main qui porte l'univers, le gouvernail de l'univers. Il n'est point de vents ni d'écueils qui l'empêchent d'arriver au rivage; quand il veut passer, ce n'est point nous non plus qui lui fermerons le chemin. Les montagnes, écrit le prophète, se sont inclinées sous les pas de son éternité.

O Dieu, que je vive dans votre amour, que je meure avec votre paix, que je ressuscite pour votre gloire; voilà mon ambition. Je suis trop content de mon avenir pour être triste de mon présent, trop heureux de mon sort pour être jaloux de la part des autres, je me réjouis fraternellement de la prospérité momentanée des méchants, et je souhaite chrétiennement qu'ils deviennent bons pour partager mes destinées meilleures.

II. Mais le second grief est plus grave que le premier. Quand le mal l'emporte sur le bien, l'enfer l'emporte sur le ciel, et Dieu même parait vaincu dans sa cause.

Nous avons deux notions sur la Providence : considérée dans sa nature, elle se compose du concours de la souveraine puissance et de la suprême sagesse, elle est donc sûre de ses fins et

sûre aussi de ses moyens; considérée dans son action, elle dirige tout à la gloire de Dieu et au salut de l'homme.

Toutefois veut-on suivre le mystérieux passage, l'itinéraire de Dieu dans les événements, presque partout le fil divin échappe à l'œil investigateur.

Il est vrai, il est encore donné de saisir dans le passé, le sentier frayé de Dieu, à la trace des faits, à la lumière de l'étoile qui scintille çà et là dans la nuit des temps. Mais dans le présent et pour l'avenir, un sombre nuage s'étend sur nos têtes et se prolonge en avant toujours plus sombre, jusqu'au profond horizon où le temps est limitrophe de l'éternité.

Cependant le passé, éclairci, projette un demi-jour sur ce ténébreux avenir. Il paraît avéré, d'après la série des faits, que c'est l'usage de Dieu de procéder par des voies supérieures et contraires aux nôtres. Nous ne savons guère faire de grandes choses avec de petites; notre pouvoir n'étant pas du tout identique avec notre vouloir, nous avons besoin de nous aider nous-mêmes et de nous faire servir, et ce n'est que par d'énergiques efforts et avec de puissants instruments que nous obtenons de grands résultats. Mais Dieu qui fait tout ce qu'il veut et par cela seul qu'il le veut, a coutume dans l'ordre de la nature de créer tout de rien, puis de conserver et de

gouverner tout avec presque rien; dans l'ordre de la grâce, il va plus loin encore; la matière première sur laquelle il travaille est moins que rien et les moyens qu'il emploie sont des obstacles. Voyez plutôt Jésus-Christ à l'œuvre, comme il renverse de fond en comble toutes les conceptions de l'humaine sagesse! Nous avons beau voir les faits divins accomplis, ce n'est pas trop de toute notre foi pour les croire, tant notre esprit était peu capable, je ne dis pas de les réaliser, mais de les inventer. Se soumettre à la mort pour la subjuguer, se faire victime pour devenir sauveur, racheter le péché par le déicide, vaincre le monde par la croix! Quand Jésus-Christ opère dans les âmes, avec un peu d'eau il fait un chrétien; avec un peu d'huile il fait un prêtre; avec un peu de pain et de vin il fait un Dieu; par l'humilité il exalte, par l'infirmité il fortifie; il donne la paix dans la guerre, la vertu par la tentation, dans les larmes la joie, dans les persécutions la béatitude. Et dans l'Église, c'est par l'hérésie que la vérité se définit, par le schisme que l'unité se dessine, par le scandale que la pureté se révèle; la liberté s'élance victorieuse de la servitude, la vie se ranime au souffle de la persécution, le sang des martyrs est une semence de chrétiens, la cité de Dieu a ses assises sur les catacombes, et le tombeau d'un pêcheur est le centre du monde.

C'est donc à ce point de vue qu'il faut ramener toutes les péripéties du drame humain, afin d'en penser comme Dieu. Ils s'abusent bien gratuitement, les tristes adversaires de la cause sainte, qui, pour je ne sais quel succès partiel et momentané, se hâtent de sonner les funérailles du Dieu vivant. Ils devraient le savoir pourtant par l'expérience des autres : quiconque va heurter la pierre angulaire, au lieu de l'entamer, est broyé par elle. Tous les ennemis de la religion ne triomphent que pour leur ruine. Pour toute vengeance la religion prie pour eux et leur survit. Il eût mieux valu pour eux qu'elle régnât dans leurs cœurs, plutôt que de régner sur leurs cendres.

Mais, c'est à tort aussi que les amis de Dieu, à l'heure de la crise, se laisseraient emporter à d'excessives tristesses ou à des alarmes démesurées. Il y aurait en cela trop de l'homme et point assez du chrétien. Il n'est point défendu de s'attrister et de s'inquiéter; mais il n'est point permis de se troubler, ni de se décourager, et il est ordonné de croire et d'espérer toujours.

Ainsi, d'abord, elle est répréhensible, cette disposition chagrine quant au présent et jalouse quant au passé, qui se complait à comparer les temps aux temps, et de notre âge de fer jette un regard d'envie sur de prétendus âges d'or, comme s'il en était, ailleurs que dans le ciel. Moi, je ne prétends pas qu'une époque ne puisse en effet à

tous égards être meilleure qu'une autre, mais je crois que nos comparaisons sont presque toujours incomplètes et inopportunes, nos conclusions souvent injustes, toujours inutiles. Que chacun abonde dans son sens; on ne dispute pas des goûts, mais Dieu aussi ne consulte pas nos goûts. Toujours est-il que nous sommes posés à notre place sous le soleil, et venus en notre temps pour l'éternité. Oui, c'est notre temps, puisque c'est celui de Dieu; nous sommes les élus du XIX[e] siècle. Du reste, pour que vous compreniez que nous n'avons point de pires conditions que nos pères, sachez bien que ces jours qui nous font envie maintenant qu'ils sont passés, leur ont fait pitié quand ils étaient présents, et, à peu près comme leurs successeurs, nos devanciers allaient chercher bien loin en arrière un mieux idéal plus réel, qui s'enfuit à mesure qu'on s'en approche. Pour preuve que cette manie systématiquement laudative d'une part et accusatrice de l'autre, est d'une date fort ancienne parmi les vivants, je vous cite un témoin dont personne ne contestera l'antiquité et l'autorité, je le prends à 1500 ans d'intervalle et je le nomme Augustin. Or on disait dès lors : Que les temps sont mauvais! *Maligni dies sunt.* Le monde va de mal en pire. *Quotidie pejora et pejora.* Nos pères virent des jours plus heureux. *Apud parentes nostros fuerunt dies meliores.* Ah! reprend saint Augustin.

Si vous interrogiez vos pères, ils se sont plaints comme vous. *O si interrogares, similiter de diebus suis murmuraverunt.* Ainsi nul mortel n'est content des jours où il a vécu. *Nullis placuerunt dies quos egerunt.* On n'a que le sentiment de la peine présente. On oublie que tous les jours ont été, sont et seront mauvais en ce monde, et qu'en Dieu seul ils sont toujours heureux. *Semper dies mali in sæculo, sed semper dies boni in Deo.*

A côté de ceux qui rêvent un passé imaginaire, il en est qui se repaissent d'un avenir inconnu. Or, n'est-il point au moins superflu, cet empressement inquiet qui demande aujourd'hui la réponse de demain? A chaque jour suffit bien son souci. A quoi bon d'ailleurs être si impatient? N'allons pas plus vite que Dieu ou nous irons au hasard. Nous ne ferons point avancer l'horloge, et avant l'heure bien sonnée, nous ne saurons point le mot d'ordre du moment. Au lieu de se perdre en conjectures après des prophéties auxquelles il ne manque que deux choses : l'une d'être révélées, l'autre de se vérifier; il serait meilleur d'incliner notre tête sur le sein de Dieu et de reposer à la garde de sa Providence.

Enfin, il n'est pas selon la foi de s'alarmer du présent à l'excès et jusqu'au trouble. Une fois les disciples succombèrent à cette tentation; ils étaient seuls, sur la mer, durant la nuit; soudain la tempête se déchaîne; ils eurent peur et dans

leur détresse ils criaient vers Jésus absent. Or à cette heure même, Jésus sur la montagne qui domine l'orageux élément, priait son Père pour ses amis, et son œil divin, perçant les ombres, planait sur la barque fragile. Bientôt il descend, marche sur la mobile surface, et voilà que par-dessus le bruit des grandes eaux, les disciples entendent une douce voix qui disait : Me voici, ne craignez pas, *ego sum; nolite timere*. Ah! qui êtes-vous! *Je suis*, c'est la parole que Dieu seul peut dire! C'est donc Dieu, Jéhova et Jésus. Et comme il parlait, le vent s'arrête, la vague retombe. Mais après avoir rassuré ses disciples, il leur fait un reproche mérité : *Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?*

Vous ne voyez pas Dieu, mais il vous voit; l'orage gronde, mais il le permet, et il lui commande. Entendez, car il retentit toujours, le cri d'espérance et de salut. *Ego sum!* Si la peur vous gagne, entendez aussi le reproche qui rappelle à la confiance. Sans doute il faut conjurer le péril par la prière, mais cela fait, il faut dormir au bruit de la tempête.

Jésus-Christ, après nous avoir annoncé tout ce qui nous arrive, ajoutait : Que votre cœur ne se trouble pas, *non turbetur cor vestrum, neque formidet*. Vous croyez en Dieu, espérez donc en moi, *creditis in Deum et in me credite!* Si nous sommes bien les fils de nos pères, ne sommes-nous

pas habitués aux épreuves? Que sont après tout ces succès du mal dont on fait tant de bruit, dont on nous fait tant de peur? Sont-ils dans les choses? Ne sont-ils pas seulement dans les personnes? L'enfer n'a rien gagné, l'Évangile n'a rien perdu.— Mais il y a eu des défections dans nos rangs. — Je les déplore assurément, mais je ne m'en étonne pas. Les humains ne sont pas indéfectibles. Je m'y attendais, elles sont prédites. La crise commence le triage dès ce monde. Au souffle de l'orage, s'envole la paille inutile, reste le pur froment. Un homme tombe, un autre le remplace, et quand un rang entier viendrait à faillir, Dieu n'a pas besoin de l'homme; et quoiqu'il perde des soldats, fût-il seul, il gagnera la bataille. O mes frères, qui êtes les tenants de Dieu, votre cause est sûre autant qu'elle est sainte; la main levée, je vous garantis la victoire dans la guerre et la couronne dans la paix.

OPUSCULE HISTORIQUE

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

MADAME LA COMTESSE DE SAISSEVAL (1).

Charlotte-Hélène de Lastic, comtesse de Saisseval, naquit à Paris le 18 octobre 1764. Sa famille, originaire d'Auvergne, occupait un rang distingué dans l'armée et à la cour; le comte de Lastic, son père, était maréchal de camp, et sa mère, dame d'honneur de madame Adélaïde, fille de Louis XV.

Le jour même de cette naissance si désirée, aussitôt après la cérémonie du baptême, l'aïeule maternelle, qui venait d'être la marraine de sa petite-fille, rapporta et remit l'enfant régénérée à sa mère deux fois heureuse. A l'instant, celle-

(1) Voir t. Ier, p. 227. -- Notice imprimée en 1850.

ci, par un premier mouvement de la nature plus prompt que le sentiment de la foi, lui demanda en tremblant : *Mais, ne l'avez-vous pas offerte à Dieu? Oui*, répond la grand'mère mieux inspirée, *par les mains de la sainte Vierge*. Madame de Saisseval aimait à se rappeler cette particularité, qui pourrait paraître prophétique : en effet, le Ciel, en respectant les appréhensions de la mère, sut bien réaliser les intentions de la marraine; nous la verrons, cette enfant heureusement née, à la fois vivre dans sa famille et vivre pour son Dieu.

La jeune Charlotte trouva son école où elle avait eu son berceau, et c'est sa mère elle-même qui se fit son institutrice. Madame de Lastic, en femme chrétienne, puisant, dans un cœur qui croit et qui aime, l'intelligence et le courage du devoir, résolut de se réserver cette seconde maternité de l'éducation : elle se dévoua donc à ce labeur chéri, seule avec sa sœur, madame de Castellane, qui partageait sa tendresse et sa piété. Cette fidélité maternelle sera payée par le dévouement filial jusqu'à la fin.

Du reste, cette fois les mêmes mains purent presque aussitôt semer et recueillir. L'enfant avait une nature généreuse et docile : à tous les agréments extérieurs qui composent la grâce et la beauté, elle unissait les dons plus précieux de l'âme, qui concourent à l'amabilité et à la vertu.

Sa mémoire était rapide et fidèle, son esprit droit, son cœur sensible ; aussi, après ces riches avances, fut-ce une tâche facile à l'éducation d'achever, par le complément de la piété, l'œuvre de la nature.

Dans des conditions si propices au développement de tous les dons heureux, de bonne heure on put démêler, dans les linéaments encore indécis de l'enfance, les traits arrêtés et saillants de la maturité : cette délicatesse de sentiment qui veut faire le bien et qui sait si bien le faire; cette noble loyauté de caractère où il entre de la franchise, de la fidélité et du dévouement; cette générosité de cœur qui est comme la matière première de la charité chrétienne, et cette exquise urbanité qui en est comme la forme la plus attrayante.

Ainsi s'écoula cette sereine matinée d'une vie qui devait être orageuse à son midi, mais paisible en son déclin! Après son passage, elle laissait, comme un reflet, un souvenir sans reproche. Jusque dans la vieillesse, madame de Saisseval aimait à reposer sa pensée sur les joies si franches et si pures de son enfance.

L'innocence est heureuse à peu de frais! Après avoir travaillé dans la maison paternelle, elle se récréait dans une maison religieuse : d'ordinaire, elle sortait des leçons de sa mère pour aller prendre ses ébats dans un couvent dont une de

ses tantes était abbesse. Quelquefois encore on la conduisait à Saint-Denis, auprès de madame Louise de France, la plus heureuse princesse de son temps. Cette royale fille de sainte Thérèse, qui se félicita toujours davantage d'avoir une fois échangé les pompeux ennuis de Versailles pour les humbles délices du cloître, accueillait avec le plus tendre intérêt cette enfant si heureuse de physionomie et de caractère, et, par un pressentiment qui ne la trompa point, elle voyait dans ce jeune cœur une existence dévouée tout entière à Dieu.

Cependant, mademoiselle de Lastic n'eut jamais sur son avenir d'autre pensée que le désir de ses parents, et, en l'absence d'un attrait spécial, elle dut rester dans la vocation commune. La comtesse sa mère avait hâte de la produire à la cour de Meudon, ce petit Versailles où résidaient Mesdames, filles de Louis XV et tantes du nouveau roi Louis XVI. Un titre personnel mit bientôt le comble aux vœux de la famille, en attachant à cette résidence royale la fille à côté de la mère. Mariée, quand elle n'avait encore que dix-sept ans, à M. le comte de Saisseval, d'une noble et ancienne maison de Picardie, héritier d'une grande fortune et colonel de cavalerie, elle fut en même temps nommée dame d'honneur de madame Victoire; tandis que sa belle-sœur était appelée en la même qualité auprès de madame

Élisabeth, l'inséparable sœur de Louis XVI.

Au milieu de tous ces prestiges de la fortune étalés par le monde sur son plus brillant théâtre, que l'illusion d'abord, et bientôt la séduction, sont faciles pour une jeune femme riche et belle, assiégée d'hommages et environnée de l'atmosphère décevante de la cour! La haute vertu des princesses, qui imprimait la régularité à leur maison, n'eût pas suffi à conjurer ce péril de fascination placé hors de leur atteinte. Mais madame de Saisseval abrita son âme en gardant son cœur, et son cœur elle le garda par les vives et saintes affections de la famille et par les salutaires impressions de la foi. Elle aimait avec toute la naïveté et toute l'ardeur de sa jeune âme tout ce qu'elle devait aimer : fille la plus soumise, elle devint l'épouse la plus tendre et la mère la plus dévouée. D'ailleurs, même avant l'époque prochaine d'où elle datait sa conversion, suivant sa propre expression, bien souvent la grâce lui faisait sentir le vide du monde et le besoin de Dieu; et alors, à l'insu de la cour et de sa famille, elle s'en allait chercher du silence et de la solitude pour prier et pour communier. Aussi, depuis son apparition à la cour jusqu'à sa sortie, le monde, juste cette fois dans son appréciation et dans son langage, pour exprimer qu'elle était modeste autant qu'elle était belle, l'avait-il surnommée la *céleste* Saisseval.

La reine Marie-Antoinette, si éblouissante alors, plus majestueuse depuis, avait remarqué la jeune comtesse de Saisseval; elle désira même l'admettre dans ce cercle choisi de gracieuses et spirituelles amitiés, où elle trouvait un repos aux solennelles fatigues de l'étiquette. Dans le même temps, une autre faveur moins brillante, mais plus honorable encore, et qui vaut seule tout un éloge, vint solliciter la favorite involontaire : madame Élisabeth l'avait aussi distinguée; une sympathie réciproque rapprocha deux âmes qui se ressemblaient, et la comtesse de Saisseval tourna ses préférences du côté où la vertu et la piété lui apparaissaient dans leur type le plus parfait. L'angélique princesse, qui la voulait dans toutes ses associations de prières et de bonnes œuvres, lui déclara d'avance le projet de la demander au roi pour l'attacher à sa personne après la mort de madame Victoire. C'est à cette glorieuse intimité que la comtesse de Saisseval, alors âgée de vingt-cinq ans, attribuait sa conversion. Ainsi, plus d'une fois, une amitié chrétienne a-t-elle conquis une âme à Dieu.

C'était le 25 mars 1789; elle terminait par la communion une neuvaine au Sacré-Cœur, commencée sur l'invitation de madame Élisabeth, quand une de ces grâces soudaines, que la langue de l'homme ne peut exprimer, que son esprit ne saurait comprendre, descendit dans son âme

remplie d'une félicité inconnue. A l'instant, elle sentit comme un cœur nouveau battre dans sa poitrine, et elle voulut le manifester par une vie nouvelle. Jusque-là elle avait été un peu du monde, désormais elle sera toute à Dieu seul. Telle fut du moins sa résolution, à cette claire vue de la volonté divine.

« Hélas ! toutefois, comme elle disait elle-même, de ce premier désir à l'exécution il se passa encore bien du temps, et ce ne fut que le 1er mai suivant que je me décidai à suivre un genre de vie plus parfait, et à renoncer à toutes les habitudes et à tous les genres de plaisirs et de distractions en usage parmi les personnes de mon âge et de ma condition. Je m'offris à Dieu avec un abandon total, lui promettant, d'un cœur plein et entier, tous les petits sacrifices que je saurais lui être agréables, et qu'alors je chercherais à faire concourir avec tous mes devoirs de fille, de femme, de mère et de dame de la cour. Que ne peut-on pas quand on embrasse cette voie franchement et loyalement ? J'en puis bien servir d'exemple : car je ne crois pas qu'on puisse être plus timide, moins entreprenante et plus dépendante que je ne l'ai été la plus grande partie de ma vie, et alors plus que jamais ; mais, avec une volonté ferme et la grâce de Dieu, on vient à bout de tout. »

Le 1er mai réalisa donc enfin ce que le 25 mars

avait résolu. Pendant soixante années, madame de Saisseval ne manqua jamais de célébrer ces deux anniversaires par une reconnaissance toujours nouvelle.

Cette fois, le bon désir se traduisit aussitôt par de bons effets. Madame de Saisseval commença par s'affranchir, sans manquer pourtant ni à ses devoirs d'état ni aux bienséances de son rang, des usages du monde, devenus des obstacles ou des entraves pour son âme qui aspirait à la perfection. Une première réforme, qui en amène et en facilite bien d'autres, porta sur l'heure de son lever.

« Comme toutes les femmes de mon temps, racontait-elle avec cette spirituelle simplicité qui caractérisait sa conversation et sa correspondance, je ne me levais pas avant onze heures (ainsi le voulait une mode qui n'était pas seulement ridicule); et de ce jour j'obtins de mon mari de me faire réveiller à cinq heures du matin. La laveuse de vaisselle, qui était la seule levée dans la maison, venait donner un petit coup à ma porte; et le bon Dieu ayant chargé mon bon ange de me le faire entendre probablement, je me levais aussitôt, sans savoir bien ce que je faisais, car jétais si dormeuse que je restais quelque temps sans pouvoir recueillir mes idées. »

La constance répondit à l'énergie de cette résolution : madame de Saisseval ne se départit

jamais de cette diligence matinale; et dans un règlement écrit de sa main sous la date de 1838, par conséquent à l'âge de soixante-quinze ans, je retrouve pour première clause l'invariable lever à cinq heures du matin. Dans ces longues heures conquises chaque jour sur une mollesse trop ordinaire, madame de Saisseval trouvait le loisir de satisfaire son attrait naissant pour la prière et pour les bonnes œuvres. Il était d'étiquette alors pour les dames de la cour de ne sortir qu'en équipage, ou du moins de se faire accompagner par un valet de pied en livrée; mais elle demanda si bien, qu'elle obtint de sa mère et de son mari d'aller tous les matins avec les Sœurs de charité à l'église et dans les hôpitaux, pour adorer son Dieu et consoler ses frères. Après ces deux visites qui n'en sont qu'une, et qui commencent si bien une journée chrétienne, elle rentrait à la maison avec diligence pour vaquer aux devoirs quotidiens; et toute la famille la voyait revenir à son poste obligé, avant qu'on eût encore réclamé sa présence.

La religion initia son cœur né sensible, et par elle devenu charitable, au zèle en même temps qu'à la miséricorde. Quand on aime, comment ne pas aimer Jésus-Christ? Mais quand on aime Jésus-Christ, peut-on ne pas aimer ses membres, et ne pas vouloir aussi le faire aimer?

Madame de Saisseval apprit par l'exercice ces

deux leçons de la charité, reine et maîtresse des vertus : l'aspiration du zèle et la compassion de la miséricorde.

Son coup d'essai apostolique fut bien heureux. La comtesse de Carcado et la comtesse de Saisseval se rencontrent à la cour, et, malgré la disparité de leurs goûts et de leurs habitudes, un mutuel attrait les incline l'une vers l'autre. Madame de Carcado était alors, par son esprit et son amabilité, un des charmes de la société intime de la reine; elle voulut entraîner sa nouvelle amie, elle fut entraînée par elle. Madame de Saisseval, avec des paroles persuasives, la décide un jour à venir entendre un sermon du célèbre P. Beauregard, qui prêchait à Paris en apôtre et quelquefois en prophète; et comme il fallait réserver des places longtemps d'avance, elle se charge, pour écarter tout prétexte de refus, d'en retenir pour elle-même et pour son impatiente prosélyte. Le sermon emporta sur place la conversion. « Ce fut après cette prédication du P. Beauregard, entendue moins par dévotion que par complaisance, écrit madame de Saisseval elle-même, que la comtesse de Carcado résolut de montrer au cercle brillant de Trianon l'effet de la grâce sur un cœur noble et généreux, en faisant tout haut cette profession de vie nouvelle : *A présent, c'est fini; après ce que je viens d'entendre, je vous déclare que je n'irai plus au*

spectacle. Cette déclaration imprévue fut accueillie avec une telle acclamation de surprise, de persiflage et d'hilarité, que, sentant ses genoux fléchir, elle fut obligée, en répétant d'un ton ferme la phrase mal sonnante, de s'appuyer contre un meuble, afin qu'on ne pût pas deviner sa faiblesse. » Cette héroïque fidélité à la première impulsion d'en haut valut à madame de Carcado, de la part du Dieu qui paye toujours au centuple, une pleine effusion de ses grâces. Encore quelques années, et les deux amies, qui vont être séparées, se retrouveront, et bien mieux qu'à la cour; et madame de Carcado rendra en partie à madame de Saisseval ce qu'elle en avait reçu.

L'heure des grandes épreuves allait sonner. Aux signes menaçants qui éclataient de toutes parts, il était facile de présager une tempête dont personne encore ne prévoyait toute l'horreur. Le monde était dans l'attente : le chrétien, fidèle au conseil de Jésus-Christ, se mit en prière, afin de ne pas succomber dans la tentation. Parmi les papiers de madame de Saisseval, se trouve une note de sa main relative à cet instant critique. Le texte mérite d'être inséré dans cette notice; car le vœu en question, nous en sommes témoins, a été d'abord exaucé du Ciel contre toute espérance, et enfin accompli sur la terre; sa réalisation, ajournée à des temps meilleurs, donna naissance à deux bonnes œuvres.

« Au mois de juillet 1790, écrit-elle, me trouvant à Valogne, où le régiment de mon mari était en garnison, madame de Carcado m'envoya la formule d'un vœu au Cœur immaculé de Marie, pour obtenir la conservation de la religion en France. Ce vœu était fait par madame Élisabeth, madame de Carcado, madame la comtesse Albert de Luynes, madame de Bordeilles, et beaucoup d'autres dames que je connaissais. La première promesse du vœu était de consacrer, au bout d'un an, une somme aussi considérable que la position respective de chaque associée pouvait le permettre, pour être employée à la bonne œuvre qui semblerait devoir être la plus agréable à Dieu. Cette œuvre ne devait être désignée qu'à la fin de l'année 1791. La seconde promesse était d'élever gratuitement au moins un garçon et une fille pauvres. De plus, dans une petite prière qui devait être récitée par les personnes associées, on promettait l'érection d'un autel dédié au Cœur immaculé de Marie, et un salut mensuel, en reconnaissance de la grâce obtenue. Enfin, à la même intention, un cœur de Jésus joint au cœur de Marie, fait en or le plus pur, était offert et envoyé à Chartres, où on le voit encore aujourd'hui à la statue de Notre-Dame, vénérée dans la cathédrale. »

Chose singulière! la Providence partagea entre madame de Carcado et madame de Saisseval la

réalisation du vœu inspiré par Élisabeth de France! Celle-là put acquitter la première promesse; à celle-ci surtout échut la seconde. Les sommes partielles réunies à l'époque indiquée montèrent à 60,000 francs. Madame de Saisseval, alors émigrée, ne manqua pas de faire parvenir à son amie demeurée en France la contribution promise : c'était le denier de l'exil. La bonne œuvre fut bientôt trouvée : cette somme, distribuée à des prêtres fidèles en péril de mort, permit à un grand nombre de se réfugier sur une terre étrangère moins ingrate alors que la patrie.

Après le concordat, madame de Saisseval, se regardant comme légataire de la seconde promesse, la remplit et la dépassa par les deux œuvres des Petits-Séminaires et des Enfants délaissés.

Jusque-là, tout semblait à souhait dans cette existence où ne manquaient ni la fortune ni la vertu, heureux concours des faveurs du monde et des bénédictions des cieux. Et cependant (telle est la déception des apparences, tant sont incomplètes et fragiles les prospérités de cette triste région d'où s'est enfui le bonheur), bien des nuages avaient passé dans ce ciel encore si pur! Si jeune, elle avait goûté déjà l'amertume de la vie; son cœur avait saigné, blessé dans ses affections les plus intimes, et ses yeux s'étaient

mouillés de larmes. Elle pleura sur son malheureux frère, ravi par la mort à sa tendresse; elle dut pleurer aussi sur son père, séparé de tous les siens par suite de cette révolution qui préludait, par les malheurs de famille, au bouleversement de la société. Ce n'était là que le commencement de ses douleurs; madame de Saisseval devait entrer plus avant et demeurer longtemps dans cette grande école de l'adversité, où la Providence a coutume d'introduire les âmes supérieures, pour les former aux mâles vertus et les préparer à de hautes destinées.

L'émigration était à l'ordre du jour. Déjà, sur les instances de l'infortuné et généreux monarque, qui ne voulait pas du moins perdre ses amis, s'il ne pouvait se sauver lui-même, les princes et les princesses, la cour et presque toute la noblesse avaient fui loin de cette terre désolée, et le grand palais s'étonnait de ses jardins déserts et de ses appartements silencieux. Au mois de septembre 1790, M. le comte de Saisseval suivit le mouvement général : il donna sa démission avec tout son corps d'officiers, et passa en Belgique, accompagné de madame de Lastic, sa belle-mère, de sa femme et de ses trois enfants, dont l'aîné n'avait que six ans.

Le malheur n'est pas fait pour éloigner une âme de Celui qui s'appelle si bien le Dieu de toute consolation dans toute infortune! Sans

doute tout était bien changé pour madame de Saisseval, excepté elle-même; et à Bruxelles elle resta ce qu'elle était à Paris. Une petite anecdote, racontée par elle, nous exprime au naturel sa ferveur tout à la fois, et la régularité de ses habitudes de piété.

« Peu après notre arrivée à Bruxelles, en janvier 1791, j'étais sortie de grand matin, comme toujours, pour aller à l'église. Après avoir attendu longtemps pour me confesser, longtemps aussi pour communier, je ne sais comment cela se fit; mais, n'ayant plus de montre, je m'oubliai; et pensant bien qu'il était un peu plus tard qu'à l'ordinaire, je sortis de l'église, bien empressée de me retrouver chez moi. Comme il me fallait passer sur une place où se promenaient habituellement les émigrés français, je longeais rapidement la muraille pour me soustraire à tous les regards, lorsque, au détour, quelqu'un se présente devant moi; c'était M. de Saisseval, qui en tirant sa montre et la mettant sous mes yeux, me dit : « Regardez, madame, l'heure qu'il est, » et l'aiguille indiquait midi. Ce fut le seul reproche que mon mari m'adressa; mais ce reproche, si bien mérité, étant le premier qu'il m'eût adressé pendant neuf années d'union, j'en fus tellement accablée que je ne pouvais plus me soutenir... Le souvenir m'en fait encore mal. »

Hélas! sa sensibilité d'épouse allait subir bien d'autres épreuves!

M. de Saisseval s'était rendu à l'armée des princes; il dut la quitter avant les autres, et il rejoignit sa femme dans un état de santé difficile à décrire.

La malheureuse épouse se trouvait sans ressources, partagée entre son mari qui ne voulait recevoir de soins que d'elle seule, sa vieille mère et ses sept petits enfants, dont quatre étaient nés et moururent dans l'exil.

Bientôt, obligée de fuir de ville en ville devant les armées victorieuses de la république, elle est réduite enfin à s'embarquer, le 12 janvier 1795, dans un port de la Hollande, avec toute sa famille, composée de douze personnes, dont un enfant de treize jours seulement. Arrivée sur la côte d'Angleterre, cette famille désolée erra sur la plage, depuis trois heures après-midi jusqu'à minuit, par le froid le plus rigoureux, allant de porte en porte, sans pouvoir trouver un asile. « Ces neuf heures de rebuts et de souffrances me parurent bien longues, écrivait madame de Saisseval, car la neige tombait; et quand je voyais ma mère, mon mari et mes pauvres petits enfants mourant de froid et de faim, je versais des torrents de larmes, et de larmes bien amères. Mais ensuite, me rappelant la conformité de cette position avec celle de la sainte Vierge à

Bethléem, j'essuyais mes larmes, je me remettais à espérer, à me résigner du moins. » Ah! que la religion apparaît grande et belle aux jours de l'adversité! Alors que tout manque, seule elle reste. Non, elle ne préserve pas toujours du malheur, elle fait bien mieux; car, en le subissant, elle le domine par la patience, et c'est son triomphe en attendant sa couronne.

Le courage de madame de Saisseval, loin de faillir, redoublait avec la nécessité. Son cœur, au besoin, savait être héroïque : elle était l'unique soutien et comme la seconde Providence de sa nombreuse famille. Établie à Londres depuis 1795 jusqu'en 1799, en même temps qu'elle soignait son mari, qu'elle élevait ses enfants, qu'elle assistait sa mère, elle devait travailler pour les faire vivre tous. Eh bien! elle se mit au travail comme si elle n'eût jamais fait autre chose de sa vie. Son activité et son adresse, exploitées par son dévouement, lui créèrent des ressources plus ou moins productives : elle faisait des portraits en miniature, brodait des robes, tressait des chapeaux de paille, inventait mille objets de nouveautés. Elle excellait surtout dans la lecture, et cette industrie plus libérale eût été aussi plus lucrative; mais sa modestie s'alarma de certaines louanges qui semblaient s'adresser à sa personne plutôt qu'à son art; et à l'heure même elle renonça à l'exercice de ce talent. Et

comme on la sollicitait, en alléguant les besoins de sa famille : « Oh! non, répondit-elle; le plus bel héritage qu'une mère puisse laisser à ses filles, est de leur apprendre que la vie d'une femme doit être une vie cachée, cachée en Dieu et dans l'accomplissement des devoirs de son état. » Elle se borna depuis à donner de simples leçons de lecture, en supprimant toute séance solennelle.

Ces soins matériels pour la subsistance de sa famille, qui remplissaient son temps, n'absorbaient cependant pas son cœur : la meilleure partie de sa sollicitude était pour l'éducation de ses enfants, la consolation de sa mère et le salut de son mari. Elle répétait à toute heure cette prière qu'elle avait composée en 1790 : « Mon Dieu, conservez la religion dans ma patrie, et faites que mes enfants vous servent à perpétuité. » Dieu exauce toujours de telles prières.

Il vint en aide bien à propos à cette mère surchargée ; et Celui qui ne nous éprouve point au-delà de nos forces, prit lui-même le soin de développer dans ses enfants les pieux sentiments qui leur avaient été inspirés. Le vénérable abbé Caron, ce Vincent de Paul de l'émigration, venait d'ouvrir deux maisons pour élever les enfants de ses malheureux compatriotes. Madame de Saisseval, alors dirigée par ce saint prêtre, confia ses filles à l'un de ces asiles providentiels. Un jour,

sa mémoire reconnaissante la pressera de procurer aux pauvres orphelines de sa patrie ce bienfait de la charité qu'elle trouva dans l'exil pour ses propres enfants!

Sa tendresse filiale ne le cédait pas à son amour maternel. Oublieuse d'elle-même, elle savait tout oser pour sa mère. Dans un moment d'extrême détresse, la comtesse de Lastic, exténuée par les privations et par le chagrin, tombe malade. Sa fille, dénuée de ressources, ne pouvait prétendre, comme les plus pauvres, qu'au traitement d'un pharmacien vulgaire. Elle va droit au premier médecin de Londres, l'aborde éplorée et avec l'accent de la douleur. « Monsieur, lui dit-elle, je n'ai rien : je suis épouse et mère; mais avant je fus fille, et la reconnaissance étant mon premier devoir, j'ai offert à Dieu le sacrifice de ce que j'ai de plus cher pour la conservation de celle qui me donna la vie. Monsieur, je vous en conjure, venez donner vos soins à ma mère! c'est Dieu qui vous le rendra. » La malade fut visitée, soignée et guérie.

Mais son mari, languissant toujours par suite de la maladie qu'il avait rapportée de l'armée des princes, succomba enfin à sa longue épreuve. Madame de Saisseval lui prodigua jusqu'à la fin tous les secours de l'art et toutes les consolations de la foi. Elle obtint des hommes qu'il fût traité dans cette dernière crise par le médecin

même du roi, et du ciel qu'il fût muni, pour le passage suprême, des sacrements de l'Église. Hélas! à cette mort d'un époux et d'un père, la triste famille n'avait pas le moyen seulement de se mettre en deuil; et madame de Saisseval en pleurait amèrement, quand sa fille aînée vient à elle avec empressement, « Maman, lui dit-elle, consolez-vous; la sainte Vierge m'a exaucée en me suggérant un moyen de nous mettre en noir: c'est de porter au mont-de-piété toutes les jolies robes que lady Jirningham nous a données, pour avoir des habits de deuil à la place. En effet, la garde-robe fut déposée au mont-de-piété, et la famille porta le deuil.

Lady Jirningham, d'une des plus nobles familles d'Angleterre, dont lord Clifford est le chef, avait connu en France madame de Saisseval dans le temps de sa prospérité; elle l'aima et l'estima plus encore dans l'infortune: heureuse non-seulement de lui rendre service, mais aussi de lui procurer des jouissances, ou du moins de la distraction et du repos, souvent elle l'emmenait avec toute sa famille à son château de Cossey, près Norrich.

Pour achever cette période de l'exil, une note des souvenirs de madame de Saisseval nous retrace un tableau d'intérieur qui n'est pas sans charmes; l'amitié fidèle et la religion sincère, que rien ne remplace, peuvent suppléer à tout. La

maison de madame de Saisseval était devenue le rendez-vous d'un grand nombre d'émigrés : on se réunissait dans une salle qui changeait d'aspect et d'usage, suivant les heures de la journée. Tous les matins, c'était une chapelle où plusieurs évêques ou prêtres venaient dire la sainte messe. « Jugez de notre bonheur, écrit-elle ; quoique souvent manquant du nécessaire, nous avons toujours pu fournir la chandelle pour le saint sacrifice ! Une seule fois il nous fallut bien accepter deux sous de la main d'un évêque, car n'ayant plus rien du tout, sans ce petit à-compte, qui laissa croire au boulanger que les grosses pièces avaient pu être oubliées au logis, je ne sais si nous aurions eu du pain pour notre journée. Puis, après les messes, le même local devant servir d'atelier d'ouvrage, on faisait disparaître les insignes de la chapelle, et on se mettait au travail avec courage. Avions-nous des commandes considérables, aussitôt nous le faisions dire à nos amies moins favorisées, qui alors venaient prendre leur part de la besogne et du bénéfice.

« Le salaire était en proportion du temps ; sur le pied de deux sous par heure (quand on ne parlait pas trop). Les allants et les venants portaient les ouvrages et faisaient les commissions. Les ecclésiastiques se chargeaient d'ordinaire de faire les provisions. Puis venait le frugal, bien

frugal repas. Madame de Lastic se chargeait de cet office, son âge ne lui permettant plus d'être bonne ouvrière. Enfin on s'amusait un peu, pour se reposer des travaux, des privations et surtout des sollicitudes de la journée. Et quand tout le monde était parti et notre journée finie, nous faisions disparaître de nouveau les traces de l'atelier, et nous redressions l'autel près duquel nous devions puiser le courage du lendemain. Pour moi, dans ma faiblesse, je devais réunir toutes mes forces pour ne demander à Dieu que le courage pour pouvoir passer la journée présente. Quelquefois je me surprenais à espérer que le bon Dieu m'appellerait promptement à lui; mais, me souvenant aussitôt de ceux qui avaient encore besoin de moi, je chassais ce désir comme une mauvaise pensée, et je recommençais à demander au bon Dieu la grâce du moment, pas davantage. »

Enfin, la grâce avait achevé son laborieux préparatif : après ce noviciat de la souffrance, la Providence prenant madame de Saisseval par la main, va l'introduire enfin dans sa vocation dernière, vers laquelle les événements coordonnés la dirigeaient à son insu.

Au mois de janvier 1801, profitant de l'amnistie accordée aux émigrés, madame de Saisseval, accompagnée d'une de ses filles, revient en France, dans l'intention d'y chercher quelques

ressources, et de rejoindre aussitôt en Angleterre les débris de sa famille.

Dès le lendemain de son arrivée à Paris, elle revoit avec une joie réciproque son ancienne amie madame de Carcado. Le ciel réservait à cette femme admirable la consolation d'acquitter sa reconnaissance, et c'est elle qui, après avoir suivi madame de Saisseval, devra d'abord la guider à son tour. Désenchantée de ce monde, dont elle avait vu s'évanouir les joies et s'écrouler les grandeurs, elle aussi, à la faveur de la Révolution exécutrice redoutable des justices et des miséricordes divines, avait marché d'un pas ferme et rapide par la voie douloureuse : elle touchait presque au sommet sublime de la vertu ; elle arrivait, par l'abnégation d'elle-même, au dévouement le plus élevé. Placée d'ailleurs dans des circonstances différentes, et libre des embarras domestiques, elle avait pu de meilleure heure s'élancer dans la carrière indéfinie des bonnes œuvres. Après avoir subi quelque temps la sanglante prison des Carmes, à la fin de la Terreur, elle s'était retirée à son château des Forts, près de Chartres; et là, jusqu'en 1798, elle s'était vouée à l'éducation de quelques jeunes parents et à l'hospitalité courageuse envers les prêtres persécutés. Sa maison était l'asile d'où ces confesseurs presque martyrs sortaient à propos pour exercer le saint ministère dans les

campagnes environnantes. De ce nombre se trouvait le vénérable P. Picot de Clorivière, ancien jésuite, survivant à tant de désastres, directeur consommé par l'expérience et l'esprit de discernement, promoteur ardent et sage de toute œuvre qu'il jugeait glorieuse à Dieu, profitable à l'Église, salutaire aux âmes.

A peine de retour à Paris, madame de Carcado, maintenant prête à tous les dévouements, sans regret du passé, avec le seul désir d'être utile, s'empressa de se placer sous la main du saint prêtre, afin que la direction, cette conseillère des âmes qui est l'interprète de Dieu, réglât sa spontanéité selon la volonté divine, et la fécondât par la céleste faveur. Trouvant dans son ancienne et nouvelle amie une entière conformité de sentiments, madame de Carcado lui proposa de la conduire au P. de Clorivière, comme autrefois madame de Saisseval l'avait conduite elle-même au P. Beauregard : l'offre est acceptée, et dès le lendemain elle fut présentée au saint vieillard, qui l'accueillit avec une gravité douce et paternelle, la consola de ses malheurs et l'encouragea dans ses bons désirs. Dès ce moment, et jusqu'à la fin de sa vie, Dieu se plut à faire de madame de Saisseval un instrument admirable pour les bonnes œuvres.

Tandis que madame de Saisseval poursuivait avec activité l'expédition des affaires qui l'avaient

amenée en France, on fit de divers côtés, et à plusieurs reprises, des ouvertures et même des instances auprès de la jeune veuve, fille d'une vieille mère, et mère de petits enfants, pour l'engager à s'aider elle-même et les siens en s'adjoignant un nouvel époux : mais toutes ces propositions furent entendues avec une répugnance visible, et repoussées par un refus invincible. Madame de Saisseval était allée en Auvergne : un double bonheur l'attendait à Paris; elle allait revoir sa famille et se dévouer plus que jamais à son Dieu. La réunion projetée sur la terre d'exil s'opéra bien mieux dans la patrie. Comme tout allait se calmant peu à peu, madame de Lastic, au lieu d'attendre sa fille en Angleterre, vint elle-même avec ses deux petites-filles la rejoindre en France. Hélas! que de cendres chéries restaient sur le sol étranger!... Après dix années, la famille n'était plus que la moitié d'elle-même; mais la consolation de faire du bien lui restait. Madame de Saisseval, secondée par sa mère, trouvera près d'elle une autre coopératrice non moins chérie, mademoiselle Aline, l'aînée de ses filles, que rien au monde, hélas! excepté une mort prématurée, ne pourra séparer de sa mère, et qui, avec elle, voudra donner à Dieu tout son cœur et toute sa vie. Quant aux deux plus jeunes filles de madame de Saisseval, mariées, l'une à M. de Lezardière, officier vendéen, l'autre à M. le

marquis de Leusse, elles durent passer dans leur nouvelle famille.

Dès 1803, mesdames de Saisseval et de Carcado, fidèles à leur ancienne promesse, compatissant d'ailleurs au péril et au malheur d'un âge innocent, conçoivent l'idée première, et déjà disposent le plan à venir de l'œuvre si touchante des Enfants délaissés. Il ne fallait plus que prier et agir.

« Nous allâmes aux Carmes, dit madame de Saisseval, madame de Carcado et moi, pour nous dévouer. Nous disions au bon Dieu : *Mon Dieu, l'oserons-nous?* et il nous sembla qu'une voix intérieure nous répondait : *Oui, osez-le; faites cette œuvre.* Plusieurs dames du monde ayant aussitôt voulu se joindre à nous, comme il n'y a point d'efficacité sans union, et point d'union sans unité, la conduite de l'œuvre fut dévolue à madame de Carcado. Pour mon compte, le bon Dieu m'a toujours donné beaucoup d'attrait pour les bonnes œuvres; mais il n'y a que l'obéissance et la direction qui puissent empêcher d'y apporter le goût naturel, et si on ne s'en défie pas, on ne fait rien de solide ni d'important. »

Dieu avait donné à madame de Carcado assez d'énergie et de confiance pour surmonter tous les obstacles de ces commencements; elle bénissait Dieu dans les contradictions, elle voulait qu'on l'aidât à le bénir, parce que, disait-elle, elle ai-

mait à voir la foi éprouvée. Ce sont les règlements qu'elle avait faits elle-même pour l'admission des enfants délaissés, qui sont encore suivis aujourd'hui; madame de Saisseval mettait son honneur à lui en laisser la gloire, comme à n'appeler les enfants que de son nom.

Madame de Carcado, après cinq ans de fatigues pour jeter les fondements de son œuvre, dont elle ne devait pas voir tout le succès, toujours pleine de courage, se trouva épuisée de forces. Un effort de plus détermina sa dernière maladie; il était bien juste que sa vie finît par un acte de charité. Peut-être la mention rapide de son admirable mort est-elle comme inséparable de cette notice; ces deux âmes étaient étroitement unies, et leurs vies s'étaient comme mêlées deux fois par une pieuse réciprocité : le souvenir de madame de Carcado est donc vraiment un hommage à madame de Saisseval.

Quand cette femme, charitable jusqu'à la fin, se sentit frappée à mort, afin que sa maladie même pût soulager la misère, elle voulut être assistée et soignée une fois par les pauvres qu'elle avait si souvent visités et traités elle-même. Une mère de famille indigente, sans habitude, sans idée même de la tâche d'une garde-malade, c'est ce qu'il lui faut; au pied du lit, deux petits enfants que cette femme ne peut quitter sont placés sur un pauvre matelas, et la malade se contente des soins de la

mère et se complait dans la vue des enfants. Dans cette chambre dès longtemps dépouillée, et où tout manquerait, si l'attentive amitié ne subvenait à la détresse de la charité prodigue et oublieuse, sur cette couche et avec ce cortége, nul ne pouvait reconnaître la brillante favorite d'une reine magnifique dans la cour la plus splendide du monde. Madame de Saisseval se multipliait cependant auprès de sa meilleure amie, qui allait mourir; elle recueillait toutes ses pensées; et comme elle lui exprimait avec larmes ses regrets et ses craintes. « Dieu n'a besoin de personne, » répondait l'humble et confiante malade. Tant qu'elle put parler, elle parla de *ses enfants délaissés;* et quand la parole lui manqua, il lui resta pour ses orphelines des larmes, preuves que son cœur, en cessant de battre, n'allait point cesser d'aimer. L'éloge de madame la comtesse de Carcado, née de Malezieu, fut prononcé par l'abbé Le Gris-Duval en 1809, à la distribution des prix pour l'institution de la jeunesse délaissée. Une telle vie était bien digne d'une telle voix!

L'humilité, toutefois, avait bien dit la vérité. Non, Dieu n'a besoin de personne! Après la mort de madame de Carcado, les orphelines ne restèrent point abandonnées, et madame de Saisseval, en héritant de sa maternité adoptive, n'eut pas même besoin de recevoir d'ailleurs un nouvel esprit; son propre cœur était assez riche. Cette

œuvre, première-née entre toutes les œuvres de charité, après le rétablissement du culte, lui était si chère ! « Je ne puis dissimuler, disait-elle, et on peut l'en croire, que c'est celle qui tient de plus près à mon cœur. » Madame de Saisseval avait aussi retrouvé son ancien attrait pour les pauvres malades, qui allait si bien avec son attrait nouveau pour les pauvres enfants ; les uns et les autres ressemblent à Jésus dans la crèche ou sur la croix. Elle pouvait désormais le suivre avec plus de liberté qu'autrefois, et dès 1803, non plus seule, mais toujours avec sa fidèle Aline, cette fille si semblable à sa mère, elle avait repris ses visites dans les hôpitaux, interrompues par la Révolution. Et nous devons, à cette occasion, consigner ici une anecdote touchante qui fait connaître l'origine même de l'œuvre des Enfants délaissés.

Se trouvant une fois auprès d'une mère mourante qui se désolait moins sur elle-même que sur son enfant, les visiteuses compatissantes promirent à la mère consolée d'adopter son orpheline. Cette circonstance, qui devint l'origine de l'œuvre des enfants, explique encore la condition exigée pour leur admission, qu'elles soient orphelines de mère. Le bon exemple provoquant bientôt l'émulation, nous verrons les deux œuvres inaugurées par madame de Saisseval, avec beaucoup d'autres successivement ajou-

tées, s'organiser et prospérer sous ses auspices.

Rien, du reste, ne peut rendre sa maternité pour ses orphelines; elle ne peut se comparer qu'à l'amour d'une mère selon la nature : elle se faisait petite avec les petites, et prenait en même temps un intérêt soutenu pour celles qui, sorties depuis longtemps de l'établissement, venaient chercher près d'elle des consolations, des secours et bien souvent un pardon qui ne se faisait jamais attendre. Dans tous ses séjours à Paris, son cœur la portait à visiter ses chères enfants; et lorsque quelques-unes étaient malades à l'infirmerie, c'était plusieurs fois le jour. Cette femme si vénérable, si digne, si noble de tout point, venait s'asseoir près d'un lit d'enfant, se faisait enfant avec elle, lui montrait à jouer, à la lettre, en même temps qu'elle lui montrait à aimer Dieu, à le bénir; jamais cette nombreuse multitude ne la gênait, elle aurait souvent voulu les voir toutes dans sa chambre, comme elle les portait dans son cœur.

La vie de madame de Saisseval devait aussi se composer de sacrifices. Afin qu'aucune épreuve ne manquât à cette âme si tendre et si forte, peut-être afin qu'aucun partage n'altérât plus l'intégrité de son dévouement, madame de Saisseval vit peu à peu sa famille naturelle s'évanouir et faire place à sa famille adoptive. Déjà elle avait fermé les yeux à sa mère, bientôt ses trois filles

succombent l'une après l'autre, et, au milieu de ces funérailles tant de fois répétées, cette mère de sept enfants reste toute seule, pleurant sur sa postérité éteinte. Madame la marquise de Leusse, la plus jeune de ses filles, morte sans enfants ainsi que sa sœur, avait adopté deux jeunes enfants que son mari lui apporta d'une première alliance; madame de Saisseval rattachait ses affections partout frustrées de leur objet à ces deux orphelines, qui l'appelaient aussi leur grand'mère : la mort frappa deux coups encore, et madame de Saisseval ne vit plus devant elle que son crucifix. Son cœur était navré. On le sait bien, la religion n'éteint pas la nature, elle n'enlève pas la douleur, pas plus qu'elle ne la condamne; mais elle ordonne la résignation et elle la donne. La sensibilité naturelle de madame de Saisseval s'était accrue dans le malheur, mais son courage aussi; et, femme vraiment chrétienne, elle apparut alors digne fille de cette mère incomparable, qui, le glaive dans le cœur, était debout pourtant aux pieds de la croix! Au lieu de s'envelopper dans son deuil, elle renferme en son cœur sa douleur profonde, et, prenant le dessus, elle se dévoue sans réserve à une vie qui ne connaîtra plus le repos.

Pour suivre jusqu'au terme cette longue existence si patiente et si active, qu'il suffise de montrer ici comme le tissu de ses œuvres.

L'œuvre des Ouvrages, qui devint une ressource pour toutes les autres œuvres, celles qui précèdent et celles qui vont suivre, mérite une mention spéciale, à raison de son importance même et des circonstances de son origine. Mademoiselle Aline de Saisseval, qui savait dejà créer aussi, sous l'inspiration de son cœur et la direction de sa mère, raconte, dans une note que nous transcrivons ici, à quelle occasion elle imagina d'utiliser les loisirs des femmes du monde par le travail, et d'exploiter leurs ouvrages au profit de la charité. « Dans le temps de l'exil du pape et des cardinaux à Fontainebleau, M. Le Gris-Duval ayant dit un jour devant moi qu'il lui fallait 2,000 fr., pour ces augustes indigents, et qu'il ne savait où les trouver, je fus assez heureuse pour offrir un nécessaire que ma sœur m'avait donné à son mariage, après en avoir demandé la permission au marquis de Leusse, son mari. Cet objet pouvait valoir vingt louis. Je le déposai en loterie, les billets furent mis à 20 fr., et rapportèrent 1,800 fr. — Un jour que j'étais à Saint-Sulpice, je disais au bon Dieu : Mais, mon Dieu, quand je vous aurai donné mon nécessaire, il ne me restera plus rien (j'avais demandé que la messe qui allait se dire fût à l'intention que cette loterie rapportât le plus d'argent possible, et ma confiance était telle, que je mis mon nécessaire sur un coin de l'autel, comme pour y attirer les

bénédictions). Ce fut en ce moment que, me souvenant d'un ouvrage qu'une dame venait de faire au profit des pauvres, j'eus l'idée de garder une petite somme, après avoir prélevé celle qui était nécessaire aux cardinaux, pour commencer l'œuvre des Ouvrages.

« M. Duval trouva bon qu'il me fût rendu 400 fr.; il nous avait été donné 400 fr. encore d'un autre côté : c'est avec ces deux sommes que la bonne œuvre a commencé en 1812. Madame la duchesse d'Angoulême et madame la duchesse de Berri se sont déclarées les premières associées. Les ouvrages sont exposés deux fois dans l'année; ceux des princesses se vendent à l'enchère, et produisent beaucoup au delà de leur valeur. Les profits, jusqu'à présent, sont de 25,000 fr.; ils ont été jusqu'à 40,000 fr. Ils sont destinés aux différentes bonnes œuvres; je tâche que la meilleure partie aille aux séminaires. » C'est que mademoiselle Aline, avec raison, estimait aussi cette dernière œuvre la meilleure de toutes, et on comprend son zèle deux fois filial pour aider sa mère à servir l'Église.

Déjà madame de Saisseval avait fait monter sa charité, habituée à s'épancher sur les plus petits de ce monde, jusqu'au chef suprême de la famille catholique; par là elle s'était vraiment acquis une place, à dix-huit siècles d'intervalle,

parmi ces saintes femmes de l'Évangile, ainsi canonisées par la tradition unanime en sa reconnaissance, qui s'attachèrent et s'unirent à la divine cause de Jésus-Christ avec une inaltérable fidélité, soulagèrent le dénùment de sa vie, et compatirent du moins au délaissement de sa mort.

En ce temps-là, un même coup avait frappé le souverain pontife et dispersé le sacré collége; Rome était à Fontainebleau. Le nouveau Pierre, dépouillé de sa couronne mais non de sa tiare, avec sa dignité encore rehaussée par le malheur, avait traversé la terre de son exil au milieu de tout un peuple à genoux. La politique le traînait en captivité, mais la religion le portait en triomphe. Ce fut surtout au centre même de cette France persécutrice malgré elle, que, par une bien juste compensation, il recueillit les témoignages les plus consolants de sympathie pour ses disgràces, et les subsides les plus généreux dans sa glorieuse indigence. On dit que le cœur attristé du pontife se réjouit alors sur la France. « Non, se disait-il, la foi n'est pas éteinte où vit encore la charité, et où il y a encore la vie de la charité, il y a toujours l'espérance du salut. » Madame de Saisseval s'était montrée la plus active quêteuse du denier de saint Pierre; son nom fut béni entre tous les noms par l'auguste vieillard, dont la *bénédiction portait bonheur.*

Une autre nécessité d'un intérêt moins élevé, mais d'un besoin plus pressant peut-être, réclama toute la sollicitude de son inépuisable dévouement. L'avenir de l'Église de France était en péril; une femme, sans doute suscitée de Dieu, la première, va prendre en sa faible main la grande tâche de la restauration religieuse; et, grâce à son initiative qui éveillera partout l'appréhension du danger et l'empressement à saisir la dernière chance de préservation, le sacerdoce, menacé de s'éteindre faute de vocations, sera réparé et renouvelé, et par le sacerdoce le christianisme sera conservé, et par le christianisme seul la France sera sauvée. Oui, on peut le dire, madame de Saisseval a conquis des droits à la reconnaissance de l'Église et de la patrie; et le clergé, comme le peuple, se ressouviendra de ses titres à la mémoire des cœurs fidèles.

Dans le courant de l'année 1815, un jour, pendant son action de grâces après la communion, madame de Saisseval se prit à méditer une parole de l'Écriture relative au sacerdoce. Tout à coup, son cœur battant alors sous l'impulsion immédiate du Cœur même de Jésus-Christ, elle se sentit blessée au plus intime de son âme de la plaie vive de l'Église. L'État donnait tout à l'éducation profane, rien à l'éducation ecclésiastique; et les séminaires étant sans ressources, les vocations demeuraient sans espérance. A l'heure

même, madame de Saisseval, avec cette charité et cette confiance qui ne calculent d'abord ni les moyens ni les obstacles, mais qui espèrent tout de Dieu en osant tout elles-mêmes, répondit à l'appel de son divin Maître par cet élan de cœur : *Voici la servante du Seigneur; qu'il soit fait selon votre parole.*

L'œuvre des petits séminaires commença donc dès le mois de juillet 1815, et de la capitale elle se propagea rapidemeut dans toute la France. Une pareille pensée intéressait tous les cœurs chrétiens et vraiment français. Aussi, madame de Saisseval put-elle assurer bientôt à son entreprise le concours actif des dames du monde capables de la comprendre et dignes de la seconder, et le suffrage protecteur des personnages les plus éminents de l'Église. Je retrouve dans les correspondances de madame de Saisseval un grand nombre de lettres sur ce grand objet, signées des noms les plus vénérés. Monseigneur d'Astros, archevêque de Toulouse, et Monseigneur de Bonald, cardinal et archevêque de Lyon, furent successivement les premiers directeurs de l'œuvre; l'abbé Legris-Duval en composa le règlement; l'archevêque de Paris fut le président naturel des assemblées générales. Le résultat annuel des quêtes, à Paris seulement, dépassa souvent 50.000 fr., et quelquefois monta jusqu'à 80,000 fr.

L'œuvre des petits séminaires s'accrut d'une nouvelle œuvre qui la complétait, le 29 septembre 1820. Je laisse parler mademoiselle de Saisseval, qui en conçut l'idée et nous en expliquera la fin : « L'œuvre des sujets de province, dite du Cœur miséricordieux de Jésus, est instituée pour offrir au Seigneur la fleur du plus pur froment prise dans toute la France. J'avais la pensée fixe, depuis longtemps, de procurer à l'Église les plus excellents sujets; j'en ai fait part à Monseigneur d'Astros, qui a daigné faire lui-même une espèce de règlement pour cette bonne œuvre. On prenait ces sujets parmi les enfants nobles qui joignaient à la vocation ecclésiastique une grande piété, un esprit naturel qui semblait marqué de Notre-Seigneur, et choisi par lui pour son sacerdoce. On désirait les faire élever dans les colléges des Jésuites, en ne payant que ce qu'ils coûteraient pour leur entretien. Le supérieur de cette bonne œuvre est M. l'abbé de Bonald. Il nous reste à chercher ces perles si précieuses, qui doivent un jour parer l'Église de Jésus-Christ. » On a trouvé ce qu'on cherchait; et dans les pièces concernant cette œuvre, tenue secrète pour des raisons de haute convenance qu'il est facile d'apprécier, j'ai reconnu, dans une longue liste des nobles aspirants à la tribu lévitique, plus de soixante noms illustres dans les annales profanes, que l'œuvre a inscrits dans les fastes sacrés.

Pour l'œuvre du grand séminaire, nous aimons à citer encore une fois mademoiselle de Saisseval, qui est, sans contredit, le meilleur témoin de sa mère. « M. Le Gris-Duval nous avait donné la commission de nous occuper de l'œuvre du grand séminaire, qu'il avait organisée pendant les Cent Jours en 1815. Il s'agissait de trouver la somme de 3000 francs en cinq ans pour payer au séminaire l'éducation d'un ecclésiastique. Près de 60,000 francs ont été trouvés, et il a été décidé qu'on verserait pendant cinq ans la somme de 12,000 francs pour être appliquée à plusieurs au lieu d'un seul.

Il semble que le testament de cette admirable jeune fille, tant de fois nommée dans ces pages, couronnera dignement cette longue série de bonnes œuvres, car il est lui-même une bonne action. Nous avons sous les yeux la dernière lettre qu'elle écrivait, sous la date du 8 janvier 1823, à sa mère, qui ne sut, en la lisant, si elle pouvait s'affliger ou si elle ne devait pas se réjouir. Ne regrettant point la vie et ne redoutant point la mort, elle ne désirait que de continuer à être utile en commençant à devenir heureuse, que de faire encore du bien en ce monde alors qu'elle ne serait plus de ce monde. Comme son unique sœur, madame la marquise de Leusse, qui devait lui survivre si peu de temps, était fort riche et n'avait point d'enfants,

dans ce testament confidentiel dont sa mère fut la fidèle exécutrice, elle donna tout ce qu'elle avait, et même plus qu'elle n'avait : « Je m'aperçois, écrit-elle, après avoir indiqué la quotité et la destination de ces legs pieux, que j'ai disposé d'un peu plus que je ne possède. Veuillez donc bien vendre dans mes effets de quoi acquitter ce supplément, ou veuillez m'en faire la charité. » Dans cette distribution, elle faisait la plus large part à l'œuvre chérie des séminaires, toujours la même à la mort comme pendant la vie. Elle achevait sa lettre enfin par ces paroles toutes d'humilité et de charité, qui exprimaient son dernier adieu : « Agréez, ma chère et bonne mère, les expressions bien vives de ma tendresse, de mon respect et de ma reconnaissance sans bornes pour tout le bonheur dont vous m'avez fait jouir sur là terre ; pardonnez-moi toutes les fautes que j'ai commises envers vous ; priez le bon Dieu pour moi, pauvre misérable, qui me suis rendue si indigne par ma lâcheté des grâces du Ciel. Chère et tendre mère, accordez-moi la grâce de vous occuper toujours, comme de vos propres affaires, de l'œuvre des séminaires et de celle des ouvrages. Veuillez bien offrir mes tendres respects à toutes ces dames, et leur dire combien je les supplie de continuer leurs soins à nos œuvres communes, et combien je compte sur leur zèle, dont elles ont donné

tant de preuves, et que le bon Dieu a béni. » En vérité, madame de Saisseval recevait la récompense promise à la piété filiale; pour avoir été la meilleure des filles, elle fut la plus heureuse des mères. Le Ciel lui donna des enfants qui furent sa joie; il les enleva bientôt pour en faire d'avance sa couronne.

Enfin, pour conclusion de l'œuvre des séminaires, mentionnons encore un fait, d'une date plus récente, qui en est comme le dernier complément. Vers l'année 1847, la vénérable fondatrice, dont la vieillesse n'avait pu fatiguer le zèle, reçut un hommage qui fit presque peur à son humilité. Elle répétait agréablement après, qu'elle venait d'acquérir la preuve qu'on rougissait à quatre-vingts ans comme à quinze ans, et que jamais de sa vie elle n'avait été si déconcertée.

Monseigneur Affre, archevêque de Paris, venait de former le projet d'établir dans la maison des Carmes, achetée par le diocèse, l'œuvre des hautes études, afin de soustraire les jeunes lévites aux dangers des cours publics. Son premier soin, avant la mise en œuvre, fut d'envoyer le digne prêtre auquel il voulait confier l'entreprise, et qui avait été lui-même, dans sa jeunesse, élève de l'œuvre du 29 septembre, pour soumettre en quelque sorte sa pensée à la haute prudence de madame de Saisseval, et demander

à son industrieuse charité les moyens d'exécution. « Dites à Monseigneur, répondit-elle avec une modeste assurance, que puisqu'il ne peut douter de l'approbation de Dieu pour cette œuvre, qu'il ne s'occupe pas de l'argent : c'est le moindre des obstacles, celui qui n'arrête jamais, quand on est sûr du reste. Quant au moyen à prendre, le voici... » Et après avoir indiqué ce moyen, qui fut employé en effet et qui réussit selon sa promesse, elle ajouta : « En attendant, veuillez dire à Monseigneur que je le prie de me compter au nombre de ses premières zélatrices ; » et, en disant ces mots, madame de Saisseval, qui avait toujours sous la main de quoi acquitter ce qu'elle nommait ses dettes, remit au prêtre reconnaissant les prémices de la souscription désirée.

L'œuvre des hôpitaux, la première dont s'occupa madame de Saisseval avec sa fille, à leur retour en France, devait aussi, dans ces derniers temps, grandir et se développer sous ses auspices. En 1840, les dames qui étaient à la tête vinrent lui demander que les assemblées mensuelles se tinssent dans sa maison : elles y voyaient une garantie pour le maintien et la durée de l'œuvre. Madame la marquise de Pastoret, si éminemment charitable, qui était alors présidente de l'œuvre, disait, de concert avec madame la comtesse de la Bouillerie, qu'il fallait

venir prendre des leçons de charité près de madame de Saisseval. En effet, des essais infructueux jusque-là furent repris avec courage et couronnés de succès. On put successivement établir deux œuvres secondaires, à l'aide de l'acquisition d'une maison voisine de celle que madame de Saisseval avait achetée pour elle-même près des Enfants délaissés. Elle vit alors deux œuvres, qui lui avaient donné de solides consolations et de douces jouissances, réunies sous ses yeux, prospérer sous son patronage, et procurer l'une et l'autre un bien durable par l'unité des vues et des pensées.

L'asile du saint Cœur de Marie fut aussi ouvert aux jeunes convalescentes, auprès de la maison des Enfants délaissés. Les jeunes convalescentes, la plupart venues des provinces à Paris pour trouver une place, à leur sortie de l'hôpital demeuraient exposées aux dangers de l'inexpérience et de la misère. Admises dans l'asile offert à leur vertu aussi fragile encore que leur santé, on les y conserve jusqu'à ce qu'on ait pu les mettre en sûreté dans une famille chrétienne. La moyenne de ces pauvres jeunes filles présentes sous la tutelle de Marie est de quarante; et dans l'espace de dix années de 1840 à 1850, 1586 convalescentes, après avoir été délivrées de la maladie, ont été préservées du plus grand des malheurs.

L'ouvroir Saint-Joseph réunissait tous les vendredis les dames et les jeunes personnes qui voulaient bien consacrer quelques heures de la matinée au travail en commun pour les pauvres. C'était là une ingénieuse pensée, un sacrifice à la charité fraternelle, le jour commémoratif de la charité divine; un apprentissage à l'école laborieuse de la sainte famille de Nazareth! Des mains délicates, habituées seulement aux ouvrages de luxe, confectionnaient les habillements pour les malades et les layettes pour les enfants.

Tandis que madame de Saisseval menait de front tant d'œuvres diverses, (et Dieu seul a pu compter les bienfaits de chaque jour que sa main droite versait à l'insu de sa main gauche!) ni sa sollicitude ni son dévouement ne semblaient diminués par le partage. Préposée à une multitude d'œuvres et d'associations pieuses, elle suffisait à tout : une partie de son temps se passait en correspondances et en soins de tout genre; l'autre, en voyages, toujours dans un but de zèle et de charité.

Madame de Saisseval répondant avec fidélité aux desseins de la Providence, qui avait brisé ses liens de famille pour laisser la liberté à son dévouement, se détacha et se dégagea de tout asservissement à ses jouissances, comme de tout embarras d'affaires : elle eût pu couler une

vie douce et honorée dans ses belles propriétés d'Auvergne, elle aima mieux ne se réserver qu'un revenu suffisant, assez pour vivre et pour donner. Elle agit de même à la mort de la marquise de Leusse, qui la faisait entrer en possession d'une terre charmante plus rapprochée de Paris : elle ne voulut posséder, ce semble, la terre des Linières et celle de Montalin que le temps nécessaire pour y faire du bien, et y procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes. Dans la première, une mission donnée à ses frais renouvela la foi et la piété, et le changement produit alors se soutient encore aujourd'hui ; elle y a fondé depuis des sœurs d'école, et a fait la même fondation à Montalin. Elle se réserva seulement une petite maison à Mantes, où elle allait quelquefois respirer. C'est là que le Ciel va bientôt lui faire trouver ce qu'elle venait y chercher : la petite maison de Mantes sera le lieu de son repos.

C'est en 1846 que la santé de madame de Saisseval, intacte après tant de malheurs et de fatigues, et florissante encore dans la vieillesse, essuya une atteinte qui fut le prélude de la décadence. Une grave maladie porta le premier coup : au mois de septembre de cette année, elle était allée en Auvergne passer quelques jours auprès de madame de Lastic, sa nièce, dont elle chérissait les fils comme ses enfants : elle y fut prise

d'une maladie très-grave. Cette santé jusque-là si forte ne fit plus que décliner : sous l'ébranlement causé par une si rude secousse, commença alors pour madame de Saisseval la maladie sans remède de la vieillesse.

Les années suivantes se passèrent péniblement, tantôt à travailler encore, tantôt à souffrir, jusqu'en 1849; lorsque, vers l'automne de cette année, l'espoir de se réunir encore une fois à une famille chérie la décida à se rendre à Montalin, où madame de Lastic, sa nièce, devait se trouver. La saison était déjà très-mauvaise; madame de Saisseval, toujours courageuse, souffrait à peine qu'on lui fît du feu dans l'appartement qu'elle occupait, et, toujours pleine de zèle, elle bravait chaque jour des chemins affreux pour aller à la messe en patache. Un accident, dont on n'a jamais mesuré l'étendue, lui arriva dans une de ses courses matinales; il amena de vives souffrances, un très-grand changement; et ce ne fut pas sans inquiétude qu'on la ramena à Paris, où elle fut retenue dans son lit ou dans sa chambre pendant plus de deux mois.

Ainsi commença l'année 1850; ses forces étaient affaiblies, mais son cœur toujours aussi vif pour l'œuvre des Enfants délaissés. Dans le carême qui précéda sa mort de si près, elle écrivait encore de sa main au prêtre chargé du sermon annuel en faveur de l'œuvre à Saint-Thomas

d'Aquin; un extrait de cette lettre montrera mieux que nos paroles quelle était encore, à quatre-vingt-cinq ans, la grâce de son esprit, égale à la bonté de son cœur : « Je viens vous intéresser au sort de cent orphelines de mère qui, depuis quarante-sept ans, ont été élevées successivement, et pourvues d'un état qui leur assure un avenir pour le reste de leurs jours. La confiance en la Providence est le seul fonds que madame de Carcado nous ait laissé; et depuis quarante-sept ans, sans industrie comme sans ressources, c'est par cette même confiance que la divine Providence a toujours suffi aux besoins de ces pauvres enfants si délaissés.

« En me faisant donner le conseil de ne pas aller vous entendre lorsque vous plaiderez la cause de ces chers enfants, vous m'imposez le plus pénible de tous les sacrifices, car la tendresse maternelle ne calculant point le nombre des années, j'aurais probablement oublié mes quatre-vingt-cinq ans : c'est la première fois, depuis le commencement de cette œuvre, que je resterai inactive lorsqu'il s'agit de la question si grave d'où dépend l'existence de mes pauvres enfants de cœur et d'adoption. Puisse la pénible attente où me laissera mon inactivité ajouter quelque chose à la générosité des cœurs que vous aurez touchés en leur faveur! »

Cette lettre fut bientôt suivie d'une autre : « Je

n'ai pas d'expression pour vous marquer ma reconnaissance. Le chiffre de la quête est de 8 200 francs; nous en sommes dans le bonheur! C'est toujours par vous que nous viennent toutes les bonnes fortunes : elles ne pourront jamais égaler ma reconnaissance et celle de toutes les mères adoptives des enfants délaissés. »

Madame de Saisseval partit pour Mantes le 17 mars 1850, tout heureuse du succès de la quête. Dans le court trajet du chemin de fer à sa maison, elle éprouva un étouffement subit qui se dissipa presque aussitôt, mais pour revenir : c'était le symptôme de sa maladie prochaine.

Dans la nuit du 19 au 20 mars, madame de Saisseval fut réveillée par une nouvelle et plus inquiétante suffocation; il fallut la transporter en plein air, et, malgré le froid, la tenir presque toute la nuit sur un des bancs du jardin : on ne put la remettre dans son lit que vers cinq heures du matin. Trois semaines durant, les crises les plus douloureuses se succédèrent.

La maladie croissait, mais la vivacité de la foi augmentait avec elle. Tout à coup, et pendant la nuit, madame de Saisseval demande avec instance à recevoir les derniers sacrements. Elle charge sa fidèle compagne de transmettre à ses pieuses amies l'expression de ses dévoués sentiments, et n'oublie personne dans ce moment suprême.

Elle fait approcher aussi ses domestiques, et leur exprime successivement son regret d'avoir pu les contrister depuis qu'ils étaient attachés à sa personne.

Cependant elle saisit un instant où sa compagne s'absente, et, rassemblant toutes ses forces, elle demande son écritoire, et écrit à la hâte à madame la duchesse de Montmorency, pour lui recommander ses chers enfants délaissés. En remettant cette lettre le surlendemain à la personne qu'elle en faisait dépositaire, elle lui dit avec le plus grand calme qu'elle devait être remise après son décès, et que ce souvenir pour ses enfants pourrait toucher à la première assemblée, et tenir lieu de sa présence. Le sacrement des malades, par sa vertu et suivant son effet ordinaire, avait été salutaire au corps et à l'âme. Madame de Saisseval se trouva presque aussitôt fortifiée deux fois par un redoublement de grâce et un renouvellement de vie; peu à peu elle en vint jusqu'à se lever, et, Dieu exauçant son désir, elle put monter chaque jour à sa petite chapelle et se promener dans son jardin : elle reprit ses habitudes, son règlement, et jusqu'à son travail.

Tout allait de mieux en mieux jusqu'au dimanche 12 mai. La visite d'honorables amis, la dévotion du mois de Marie, furent les derniers charmes de cette vie, qui semblait renaître pour s'éteindre sans retour.

Le 12 mai, à l'heure ordinaire de trois heures après-midi, madame de Saisseval monte encore à sa chapelle pour suivre le chemin de la croix; elle fait encore le soir l'exercice du mois de Marie.

On se sépare à neuf heures, après avoir fait en commun la prière du soir; elle s'endort paisiblement. Vers le milieu de la nuit, on entend quelques mots entrecoupés : « J'étouffe! je me meurs! » On s'empresse; il est trop tard! on arrive pour recevoir son dernier soupir, tandis qu'à la même heure Dieu recevait son âme.

Le surlendemain, on vit dans les rues de Mantes un convoi funèbre, suivi de la famille éplorée des orphelines de mère. Les enfants délaissés étaient venus de Paris pour former un digne cortége à madame de Saisseval.

Le corps fut déposé dans un caveau où reposaient déjà madame la comtesse de Lastic et mademoiselle Aline de Saisseval. La tombe qui rassemble aujourd'hui ces dépouilles, prédestinées à se réunir demain dans le séjour des âmes glorieuses, est protégée par l'image de Marie.

LETTRES

Au chapitre IX du livre IIe de la *Vie du P. de Ponlevoy*, nous avons essayé de faire deviner le charme littéraire et le mérite ascétique de ses lettres. Mais il était difficile d'en donner une idée complète. Le choix que nous publions fera mieux connaître l'intelligente charité, le talent gracieux et fin de cet éminent directeur des âmes. Nous avons été puissamment secondé dans ce travail par la confiance des correspondants, qui ont bien voulu, avec leurs secrets, nous livrer leurs trésors. Pourtant, cette confiance a des bornes que nous ne devions point non-seulement dépasser, mais même atteindre. Il en résultait pour nous l'obligation de nous restreindre. De plus, les sujets traités sont généralement semblables; et il était à craindre que la répétition des mêmes

conseils n'engendrât une fatigante monotonie. Enfin les lettres historiques ayant paru dans la *Vie*, les lettres de direction devaient être privées du cadre brillant dont les accessoires de lieux, de temps, de personnes peuvent orner les graves préceptes de la piété chrétienne.

Nous avons donc été forcé, à notre grand regret, de ne donner qu'un recueil très-amoindri des lettres du P. de Ponlevoy. Pour concilier autant que possible les exigences de la discrétion et l'intérêt de la publicité, nous avons choisi un petit nombre de correspondants auxquels nous avons fait de plus larges emprunts. Plusieurs d'entre eux ne sont plus; et il nous était plus facile de dévoiler les secrets de Dieu.

Devions-nous toutefois renoncer absolument à faire connaître les richesses spirituelles contenues dans un millier d'autres lettres? Il nous a semblé que nous pouvions en tirer parti, si nous faisions un choix de maximes extraites des correspondances. Pour donner un corps de doctrine à ces petits mots épars, nous avons groupé sous des titres généraux les conseils donnés. Comme le P. de Ponlevoy semble avoir eu pour mission de rendre la paix aux âmes timorées, on a réuni dans un chapitre unique, intitulé *Paix*, les moyens capables d'apaiser le trouble et de ranimer le courage. Sous les titres suivants, *Vertus*, *Devoirs*, *Dévotions* se rangent d'autres frag-

ments qui, aux yeux d'un observateur attentif, paraîtront animés du même esprit.

Nous devons encore avouer que ces lettres et ces fragments seront privés de l'avantage que donnent à une causerie intime des allusions à l'histoire contemporaine. Placé par ses fonctions en dehors et au-dessus des partis, le P. de Ponlevoy ne s'occupait que du bien des âmes, et n'avait ni la mission ni le temps de se mêler aux agitations politiques. Il sentait vivement les malheurs de sa patrie. Mais, pour les conjurer, il ne faisait que deux choses : unir les cœurs par la parole, et fléchir Dieu par la prière.

Dénuées des richesses puisées aux sources de l'histoire générale et de la vie domestique, écrites au courant de la plume par un correspondant fort occupé et souvent malade, ces lettres ont pourtant une véritable valeur. Je ne parle point du mérite littéraire, que l'auteur rencontrait comme malgré lui. Mais on verra dans ces lettres et ces fragments épistolaires, ce qu'y ont admiré d'illustres prélats, «*l'âme d'un des plus grands serviteurs de Dieu à notre époque; une action calme et puissante; des maximes où la grâce, la piété, la sainteté s'unissent à l'expérience pour frapper plus fortement l'esprit et le cœur :* » l'art de se faire tout à tous et de parler à chacun son langage; et les directeurs comme les fidèles, en s'inspirant de ses pensées, chercheront à marcher sur ses traces.

PREMIÈRE PARTIE

I. — A MADAME CHRAPOWISKA.

Madame la comtesse Micheline Chrapowiska, née à Varsovie en 1828, était la cinquième des six enfants du comte Stanislas Chrapowiski, petit-fils du roi Stanislas. Après une éducation très-soignée et des études poussées fort avant, elle fut mariée en 1854 au comte Chrapowiski, et montra, dans les diverses épreuves que traversa son infortunée patrie, une âme plus grande que le malheur. Huit ans après, les deux époux contraints de quitter la Pologne, trouvèrent en France une seconde patrie. C'est vers cette époque, à l'occasion de la conversion d'une servante, que madame Chrapowiska fit au Sacré-Cœur la connaissance du P. de Ponlevoy. L'impression que l'aspect austère et doux du saint religieux fit sur l'âme de Micheline, fut aussi vive que profonde. Elle lui confia la direction de son âme, et entretint avec lui une correspondance suivie pendant la saison d'été où elle visitait tour à tour l'Angleterre et le Midi de la France. On peut deviner par les réponses du P. de Ponlevoy quelle était la délicatesse, l'élévation, la simplicité, le courage de cette âme d'élite. Nous regrettons de n'avoir pu lire ses lettres qui, au dire

de l'impératrice Alexandra et d'un ministre de Russie, étaient dignes de madame de Sévigné. Mais sa piété était plus grande que son talent. Elle aimait Dieu avec une générosité que n'arrêtait aucun sacrifice. L'ombre du mal lui causait un tel effroi que le P. de Ponlevoy était obligé dans chacune de ses réponses de rendre la paix à son âme. On en jugera par quelques-unes de ces lettres extraites d'une volumineuse correspondance; lettres suaves et consolantes, où respire la ferme tendresse du père et le zèle patient de l'apôtre. On admirera comment avec les personnes timorées, il est bon d'encourager et de soutenir, dût-on répéter cent fois le même conseil. Heureux ceux qui savent allier à une constance aussi charitable. une aussi charmante variété de style!

Madame Chrapowiska mourut en prédestinée le 1er mai 1876.

Paris, 4 juillet 1863.

Madame la comtesse,

Vous voulez bien me donner des nouvelles de votre voyage et de votre séjour, soyez-en bénie! La Providence elle-même a établi entre nous des rapports que la distance ne saurait atteindre. Mon souvenir a tout naturellement suivi votre âme, et je crois presque être avec vous à Funbridge. Vous de votre côté, vous n'avez pas oublié la France pour l'Angleterre, j'aime à le voir, et vraiment vous nous rendez justice, car il y a de la fraternité entre la France et la Pologne.

Eh bien! vous êtes donc contente de Funbridge, je le vois bien, vous m'en faites une des-

cription ravissante : à l'intérieur peu ou point de monde, mais seulement votre monde à vous, et dès lors la bonne solitude et la douce compagnie; au dehors, une charmante nature, des ombrages et des fleurs. Même cette pauvre petite chapelle, trop grande encore puisqu'elle reste presque vide, ne sera point sans attraits pour vous. J'en suis sûr, vous voudrez prier davantage dans un lieu où on ne prie pas assez; vous aimeriez mieux Notre-Seigneur, parce qu'il n'est pas aimé, et votre bon cœur sentira le besoin de lui faire réparation. Ah oui! faites vous-mêmes quelque chose pour ce sanctuaire désolé; préludez à Funbridge à ce que vous ferez l'hiver prochain à Paris. Vous me dites que c'est un de mes frères qui est chargé de cette petite mission, j'en suis bien aise. Vous irez le trouver en mon nom, n'est-ce pas?

Sans doute, il faut que vous deveniez toute bonne. Dieu le veut de vous. Avec la grâce, avec le temps, nous trouverons la vraie voie, la juste mesure. Nous laisserons l'idéal pour aller au positif : la piété n'est pas dans l'imagination mais dans le cœur et dans les deux mains... *des actes... des actes...* oui, des exercices, des devoirs, des vertus, des sacrifices et tout pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Soyez comme une mère pour cette chère enfant que le ciel a faite catholique par vous. Tout

le bien que vous ferez à cette âme, je le recueille et Dieu le récompensera. Voulez-vous bien lui dire que je la bénis toujours de loin? Courage et confiance.

Vous dirai-je aussi le désir qui me vient de connaître votre excellent mari? Vous en êtes un peu cause, vous qui m'en avez dit tant de bien. Au retour, vous vous ferez notre intermédiaire. Que Dieu vous conserve et vous console l'un et l'autre.

Veuillez agréer tous mes respects bien dévoués.

P-S. — Il va sans dire que vous pouvez, si vous voulez, lire tout ce que je vous écris à votre mari.

Paris, 25 juillet.

Mais oui sans doute, vous faites bien de m'écrire quand vous voulez, et moi je vous répondrai quand je pourrai. Ainsi le faire, comme vous dites, tous les jours, ce serait bien trop, assurément, et les choses cessent d'être utiles dès qu'elles deviennent excessives. Croyez-moi, ne vous occupez pas trop de vous-même et vous n'en irez que mieux, vous gagnerez à vous perdre, d'autant plus que vous êtes on ne peut plus facile à connaître, et je vous crois aussi facile à diriger. Je vous sais déjà par cœur, et je vois assez les

conditions où vous vivez et le petit sentier où vous devez marcher.

Oui, avec un cœur droit et ardent aimez le vrai, le beau et le bon, c'est-à-dire Dieu Notre-Seigneur, car seul il est à la fois tout cela, et faites consister votre amour dans des actes plus que dans le sentiment, dans les exercices et dans les devoirs. J'aime beaucoup à vous savoir active et laborieuse dans votre belle solitude de Tunbridge. Merci de ces deux charmants paysages qui m'aident à faire d'ici la construction du lieu. Je vous vois dans vos petites promenades et dans votre tranquille intérieur.

Continuez ainsi, Dieu avant tout, et tout pour Dieu : alliance de la piété et du travail, puis l'esprit de dévouement aux autres et de sacrifice pour soi-même ! Faites le bonheur de votre bon mari et aussi faites du bien à cette chère enfant que j'ai adoptée en Notre-Seigneur. Plus vous donnerez de bonheur, plus vous en aurez; plus vous ferez de bien, plus vous en recevrez. Je le conçois, vous devez bien vous alarmer des affaires de la mère-patrie. Comment vous en ferais-je un reproche? C'est un devoir. Du reste, nous prenons aussi votre cause à cœur, et bientôt, je crois, nous allons la prendre en main, et ma chère France va s'unir à votre chère Pologne. Prions et espérons ! Enfin, de grâce, laissez-là ces inquiétudes qui ne servent en vérité qu'à vous

tromper en pure perte. Passez outre, comme à travers des abîmes.

Adieu, mille bénédictions et mille regrets en Notre-Seigneur. »

Paris, 10 août.

Vous m'écriviez le 1er août, et ce jour-là même je passais le Rhin et je m'arrêtais à Bade auprès de cette pauvre duchesse M. afin de consoler un peu la plus grande de toutes les douleurs. Votre lettre m'a patiemment attendu, et ma réponse en fera autant, j'espère, à Tunbridge jusqu'à votre retour de Londres.

Eh bien! il faut vous le dire; comme aussi dans l'occasion je saurai vous dire le contraire, je suis content de vous, cette fois, parce que je crois que le bon Dieu lui-même en est plus content. Vous me donnez votre ordre du jour et tout est assez bien réglé et rempli. Aussi le temps vous a-t-il paru plus léger à porter, parce que vous aviez un point d'appui. Adoptez l'adage des anciens : Prier et travailler. Pour vous, j'ai horreur du vide, car il ne serait jamais sans ennui, ni sans dommage, vous êtes trop exposée par votre caractère et par votre tempérament lui-même aux subtilités et aux inquiétudes, au vague et au sentimental. Je n'aime pas trop

même ces études psychologiques pour lesquelles vous avez tant d'attrait.

Il y a beaucoup d'idéal dans le P. Gratry, un peu trop pour vous. Ce que le bon Dieu veut de vous, c'est votre cœur dilaté et vos deux mains occupées. Quand vous aurez dit une fois votre *Ecce ancilla Domini*, vous aurez tout dit et tout fait. Ce n'est pas que je n'aime point pour vous l'étude, la lecture; si fait, seulement, une direction, un but, de l'ordre et de la mesure.

Ah! vous avez été prise en flagrant délit, pauvre enfant, — je vous pardonne, puisque vous vous accusez. Seulement, encore ici, voyez comme M. l'amour-propre est bien le père de ces tristes susceptibilités et impatiences. Quand il n'a pas son compte il boude; laissez-le bouder tout seul et il aura la double peine de se fâcher et de se défâcher, et vous, ne prenez pas fait et cause pour lui. Mon enfant, soyez humble et par ce seul fait vons serez douce; ne cherchez pas à vous contenter vous-même d'abord, mais Dieu avant tout, puis votre mari; votre bonheur viendra tout seul par-dessus le marché! Allons, paix, joie et courage dans le Seigneur! Priez et souffrez pour la Pologne.

Adieu, mon enfant, offrez bien tous mes respects à votre bon mari et mes souvenirs à votre petite élève.

Soyez bénie par Marie.

Paris, 17 septembre.

J'arrivais hier de Nantes, et je vais partir une dernière fois pour Orléans. Dans l'intervalle j'ai un moment d'arrêt à Paris et dès que je suis un peu à moi je me hâte d'être à vous. Je suis bien content de ce que vous avez fait à Londres; cela vous a un peu coûté, tant mieux. Quand on fait un sacrifice, par le seul fait, on donne toujours de bon cœur au bon Dieu. Seulement, il me paraît que si vous avez besoin parfois d'être stimulée, vous avez besoin aussi d'être quelquefois modérée, et dans ce moment vous auriez une tendance à forcer la mesure. Certes, je n'aime pas le genre douillet, mou, paresseux et fantasque, humoriste et inégal, je vous veux bien plutôt courageuse, active, réglée dans votre caractère et dans vos habitudes, douce et joyeuse dans le Seigneur, complaisante et dévouée. Toutes ces petites vertus d'intérieur sont autant d'actes d'abnégation de soi-même, d'humilité et de charité. Toutefois, il y a un milieu à tenir; vous êtes délicate de complexion, il ne faut pas faire d'imprudence, vous exposer sans cause à toutes les intempéries, vous surcharger d'un travail trop prolongé, sans interruption. En un mot, allons *piano* pour aller *sano*.

Mon Dieu! comme je me suis uni de cœur à toutes vos angoisses pour la vie d'un ami, à toutes vos tristesses pour les désastres de votre chère patrie! Je ne sais que prier, et n'est-ce pas ce qu'il y a de mieux à faire? Le Ciel ne sera pas sourd comme le monde.

Vous revenez donc avec le mois de novembre. A cette époque, j'aurai fini toutes mes courses et je vous attends à Paris. — Vous me ferez faire, n'est-ce pas, connaissance avec l'autre vous-même? Veuillez lui offrir et agréez vous-même tout mon respect le plus dévoué en Notre-Seigneur.

Paris, 8 juillet.

Mon enfant, vous n'avez pas le pied marin, je vous le pardonne, aussi bien n'est-ce pas votre métier; l'important, c'est d'avoir le cœur chrétien, doux et humble, calme et fort, au delà, comme en deçà de la Manche; or tel est, je le sais, et tel sera le vôtre. Bien! vous avez fait contre impression bon visage; c'est cela. En traversant le vilain détroit vous avez vu au-dessous de vous les vagues s'agiter et vous agiter vous-même; toutefois, vous les avez laissé passer et vous avez passé vous-même. — Vous comprenez l'image? Maintenant vive l'Angleterre! Dans

quelques semaines nous dirons ensemble : Vive la France! Encore, le P. Gallway m'a calomnié; n'en croyez rien, ou bien je vous en dirai autant sur son compte. Soyez bien tranquille à cet égard, je vous assure que c'est pour moi le moindre de mes soucis.

Vous tendez toujours par nature à vous jeter dans les extrêmes. Ce que vous me dites de l'obéissance est tout à fait de ce genre. Assurément la docilité confiante, courageuse nous est extrêmement nécessaire.

Toutefois, je ne veux pour votre âme qu'un seul joug, le joug du Seigneur, qui est léger, qui porte au lieu de poser, qui laisse la liberté du cœur en donnant la sécurité de conscience.

Vous voudriez du scrupule dans votre obéissance; moi, mon enfant, je ne veux de scrupule en rien. — Mais de la confiance et de la paix en tout. — Allez donc bonnement, sans contention d'esprit, sans trouble de cœur, sans angoisse.

Jetez le passé dans l'oubli et allez dans le présent à la bonne Providence de Notre-Seigneur.

Adieu, mon enfant, agréez et partagez avec votre excellent mari tous mes hommages les plus dévoués en Notre-Seigneur.

Paris, 30...

J'ai reçu vos deux lettres illustrées avec les beaux hôtels de Buxton et les paysages plus beaux encore qui m'aident à vous suivre des yeux comme je vous accompagne d'esprit. Merci deux fois! Et il faut que vous me teniez quitte avec cette unique réponse. Au moins aurez-vous le mérite d'être généreuse sans être exigeante. Vous avez passé d'abord par la maladie de la peur durant les premiers jours. Allons, dites-vous, pourquoi, mon âme, es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu?

Voyez-vous, en cette matière, la peur suffit pour provoquer le mal. Non. Paix! mépris! diversion! Dans le vrai, votre mari a raison, vous ne pourriez pas sans inconvénient aller souvent, ou périodiquement chercher si loin un confesseur. *A la guerre comme à la guerre.* Sachez dans l'occasion profiter de l'abondance et supporter la pénurie. Moi, je ne comprends pas pourquoi vous faites tant d'embarras pour vous confesser çà et là en passant.

D'abord, en aucun cas vous n'avez à revenir le moins du monde sur le passé. Il ne s'agit donc que d'énoncer les quelques faits notables depuis la confession dernière, sans épiloguer du tout sur

les choses douteuses et vagues. Pour la messe et pour les communions, voyez avec liberté de cœur ce que les circonstances de santé, de temps et de lieu vous permettent. Mais, quoi qu'il en soit, tenez à deux mains vos habitudes journalières de piété et que partout votre cœur soit tout à Dieu seul. La saison va se passer bien douce et bien pleine auprès de votre bon mari, encore plus près de Notre-Seigneur, entre la prière, la lecture et la promenade. Je vous permets de corriger les *Maximes de la Rochefoucault*, et je donnerai la préférence à la version modifiée par vous. L'échantillon que vous me donnez m'est un garant pour le reste.

Paris, 1er août.

Oui, vraiment, j'ai reçu votre avant-dernière lettre, où vous me donniez par le menu l'ordre du jour à Buxton. C'est bien comme cela, je n'ai rien à redire, mais plutôt volontiers au bas de la page je trace une petite croix en signe de bénédiction à la fin d'une journée chrétienne. Voyez, l'important en pareille matière, c'est qu'il y ait de l'ordre, c'est que les choses soient à leur vraie place et se passent en leur temps; ainsi Dieu Notre-Seigneur, au commencement de tout et par-dessus tout, et le reste subordonné et rap-

porté à Dieu, point de vide, de vague, point de laisser-aller, de rêverie, de caprice; du reste, avec l'énergie, l'allégresse du cœur, la liberté d'esprit et la paix de l'âme.

Sans doute aucun, il y a de l'excès et dès lors du trouble et du malaise dans votre manière de prendre la confession. Vous vous écartez de l'intention de Notre-Seigneur puisque vous allez perdre la paix précisément là où vous devriez la prendre. En voulant trop bien faire vous faites moins bien. Puis l'ennemi, qui est fort au courant de vos affaires, profite de cette anxiété pour vous empêcher et vous éloigner autant que possible. De grâce; sur ma parole, tendez, en vous vainquant vous-même, dans le sens diamétralement contraire; pacifiez-vous, affermissez-vous, élargissez-vous, ne vous préoccupez pas d'avance. Le jour venu, préparez-vous un peu, un examen très-rapide et très-court... Ne craignez pas; avec votre subtile, délicate et impressionnable nature, vous n'avez que trop la conscience et la réminiscence des moindres peccadilles. Vous avez surtout à ne pas vous replier sur vous-même, vous éplucher, puis vous morfondre. Je veux aussi que vous ne teniez compte pour la confession que de choses bien positivement défectueuses, des actes plutôt que des impressions, laissant bravement de côté toutes les tracasseries douteuses... En quelques mots tout est dit. Si vous êtes en-

core trop troublée dans le moment même, ne sachant plus alors ce que vous vouliez dire, notez-le si vous voulez d'un mot, avec un crayon, et après n'y pensez plus, allez-vous-en en paix comme on vous le dit.

Allez bonnement, avec le bon Dieu. Vous avez une tendance marquée à trop raffiner, à subtiliser, à pousser les choses à l'extrême. C'est encore là un peu le caractère de cette bonne page sur l'humilité. Dans le fait, vous donnez tant à la grâce qu'il ne reste rien à la liberté ; et dans le vrai, l'une n'est pas sans l'autre : *La grâce de Dieu avec moi,* dit saint Paul (I Cor. xv, 10). En couronnant nos mérites Dieu couronne ses dons, dit saint Augustin, et réciproquement. Sans doute l'union de ces deux éléments est un mystère comme tout le reste. Le vrai et le pratique sera cet adage de saint Ignace : Faites tout comme si tout dépendait de vous seul, et espérez tout de Dieu, comme si tout ne dépendait que de Dieu.

Adieu, mon enfant, et mille bonnes choses à votre mari. Je vous suis bien dévoué en Notre-Seigneur.

Paris, 9 août.

J'ai votre lettre du 2 août, je vous réponds le 9 et je vous préviens d'une interruption forcée

dans ma correspondance. On pourra bien toujours m'écrire, mais je ne saurai presque plus écrire moi-même. Après-demain, va s'ouvrir une série de retraites si bien enlacées les unes dans les autres qu'il n'y aura même plus moyen de glisser dans l'intervalle. Je n'entrevois de relâche que pour le mois d'octobre. Comme moi, prenez votre parti, vous, en brave Polonaise et moi en vrai Breton. — Pauvre enfant, vous me parlez encore de vos anxiétés, mais certainement elles sont défectueuses parce qu'elles sont excessives. Vous outrez les choses, et la vérité, comme la vertu, est dans le milieu. Voyez, quand vous faites la paix en vous, combien la présence de Notre-Seigneur devient intime, son action sensible, sa parole douce et pénétrante.

Au contraire, l'agitation embrouille tout; donc la paix à tout prix. Tout ce qui vous trouble renvoyez-le sans aucune cérémonie à celui qui vous l'a envoyé, n'épiloguez pas surtout.

Ce brimborion depuis la journée de Manchester n'est rien du tout, passez au travers de ces atomes jusqu'à l'Assomption. Quant à cette arrière pensée qui vous a suivie l'autre jour à l'église, passez votre chemin et ne regardez même pas derrière vous pour voir si votre ombre va après vous. Maintenant, pour une autre fois, faites ce que vous dira votre mari, et prenez une belle robe si une belle robe lui plaît. Voyez-vous, vous

êtes trop méticuleuse. Saint Augustin vous dirait : Mon enfant, aimez et faites tout ce que vous voulez. Ayez le cœur délicat et généreux, mais aussi large et libre. Allons, courage, vous voulez aimer Notre-Seigneur de tout vous-même ; n'en doutez pas, il vous aime aussi, vous êtes bien à lui et vous serez tout pour lui. Servez-le donc en vérité et dans la paix.

Nous sommes ici dans la zone torride. La saison est superbe, mais dévorante, Paris est poudreux, bruyant du reste quoique désert.

Adieu, mon enfant, mille respects à votre bon et cher mari. Que Dieu vous bénisse tous les deux. Je vous souhaite la bonne fête du 15.

Paris, 9 octobre.

Mon enfant, aujourd'hui même je descends dans la retraite du *Purgatoire;* puis je reviendrai sur terre en attendant le ciel. Je vous écris bien vite en retour de la lettre du 2 octobre.

Je sens bien ce besoin, comme naturel chez vous en même temps que surnaturel, d'une direction qui vous sauvegarde et vous rassure. Sachez, du reste, que jamais le bon Dieu ne vous laissera manquer d'aucune chose nécessaire ou seulement vraiment utile; ayez à cet égard une foi entière et selon la recommandation de Notre-

Seigneur, *Que votre cœur ne se trouble point et ne s'effraye pas : croyez en Lui.* Je ne voudrais pas cependant que vous excédiez ici dans une dépendance qui vous ôterait la vraie liberté des enfants de Dieu. Dans les circonstances ordinaire, j'aimerais plus d'initiative, de décision et d'assurance. Votre volonté est droite, votre jugement sain. Vous avez seulement à vous tenir en garde contre les perplexités, les anxiétés les exagérations.

Oui, soyez fidèle à vos exercices, et quand il y a une exception, qu'elle confirme la règle. Du reste, prêtez-vous de bonne grâce à ces excursions qui font plaisir à votre mari, qui vous feront aussi du bien à vous-même et où vous ferez du bien aux autres. Rappelez-moi, s'il vous plaît, au bon souvenir de lord Fielding, qui semble avoir oublié Paris.

Priez pour moi et croyez-moi bien dévoué en Notre-Seigneur.

Paris, 10 octobre.

Et telles sont bien, mon enfant, les vicissitudes de cette pauvre vie : le matin vous étiez en fête et le soir en deuil, cette pauvre sœur à passé de son double exil, oh ! espérez-le, à la vraie patrie, meilleure encore que la Pologne. Plus

elle a été destituée de secours et de consolation au dehors, plus elle aura été assistée d'en haut, car enfin, la Providence n'est pas seulement un mot et le bon Dieu est bien partout lui-même, là comme ici. La Russie aura été le purgatoire de cette chère ame. Donc, mon enfant, ne pleurez pas seulement, priez surtout. Aujourd'hui vous pouvez plus pour votre sœur en l'autre monde que vous ne pouviez hier pour elle en celui-ci. Il n'y a plus de frontières à vous séparer, tendez-lui la main, elle vous tend la sienne.

Je vous le dis encore une fois : cette montagne n'est qu'une taupinière et chez vous la peur est plus grande que le mal. Allez donc, sans doute délicate et prudente, mais aussi franche, libre et ferme, allez à Notre-Seigneur au travers de ces tourbillons de la poussière humaine.

Il me semble que l'observation de madame de l'E. pourrait être prise en ce sens. Vous êtes un peu puriste et spiritualiste, et par suite trop subtile et trop anxieuse. A la bonne, avec le bon Dieu ! Certes, je veux en vous de la probité et de la générosité dans le désir de plaire à Notre-Seigneur et dans la crainte de lui déplaire. Mais, cela posé, n'ayez pas peur des impressions, ombres vaines qui passent. Enhardissez-vous donc, Polonaise que vous êtes. Notre-Seigneur ne connaît et ne veut que votre cœur, votre volonté et votre vie.

Eh bien! voici bientôt l'heure du retour, courage! Je viens de donner la retraite aux Auxiliatrices du Purgatoire. Bonne et sainte œuvre! Il faudra la connaître en mémoire de votre pauvre sœur.

Adieu, mon enfant, servez Dieu dans la paix et soyez bénie!

Poitiers, 4 janvier 1865.

Patience avec moi. Je suis si pressé! vos pauvres lettres sont là sur ma table, gisantes sous un tas de paperasses. — Je le dis pour la dernière fois, ne revenez pas sur le passé sous aucun prétexte. Allez donc bonnement et simplement. Continuez à faire ainsi votre oraison. L'oraison n'est qu'un désir, soyez toute une aspiration. Oui, prenez en Dieu Notre-Seigneur tout ce que vous n'avez pas, puisez à la source vive de son cœur. Seulement pas de contention de tête, ni de violence de cœur; cela demande bien plutôt une intime paix, avec une entière confiance. Aimez la belle prière de saint Ignace, *Anima Christi*, elle rend si bien votre besoin, comme votre désir, votre détresse et votre confiance.

Allons, le bon Dieu vous garde et vous mène! Mille vœux et mille respects dévoués à votre mari et à vous!

Angers, 22...

Vous aurez cette fois votre petit mot en retour de vos deux lettres et de votre analyse. Eh bien ! la seconde fois cela va déjà beaucoup mieux que la première. N'avais-je pas été prophète quoique je ne me pique point de l'être? Que sera-ce de la troisième et de la quatrième fois? Ici, comme ailleurs, c'est le commencement qui arrête, le reste va tout seul. Il faut d'abord connaître et être connu, alors le courant est établi et on se sent porté. Voyez-vous, comme vous inclinez d'instinct à analyser, à subtiliser, à épiloguer et à faire petit votre cœur fait pour être grand. Secouez tout bonnement vos quelques brins de paille; dilatez votre cœur dans la paix de la confiance et de l'amour et marchez franchement à la communion fréquente.

Mais, oui, je vous reconnais et je me reconnais aussi dans votre analyse, il y a du mien et du vôtre, et, l'un aidant l'autre, le tout en est meilleur.

Je sais à qui vous êtes, je n'en douterai jamais, à Dieu Notre-Seigneur et à la sainte Église, jusqu'à la dernière fibre, et votre mari n'est qu'un avec vous par l'âme comme par le cœur. C'est bien à ce titre que je vous aime l'un et l'autre et que je vous bénis en Notre-Seigneur.

Laval, 23...

Mon enfant, je bénis votre règlement; gardez-le et il vous gardera. C'est bien comme cela, plus serait trop dans votre vocation. Il faut de l'ordre, pas de raideur, ni de minutie, un peu d'aisance au dehors et surtout beaucoup de liberté de cœur au-dedans. Le bon Dieu, mon enfant, vous a fait une grande grâce en vous donnant votre mari et en vous donnant à lui; oui, tel qu'il est, il a été fait exprès pour vous et il sera bien l'homme de Dieu pour votre âme. Ensemble vous serez dans le monde sans être du monde. Après cela, soyez humble, douce, charitable et patiente. Sortez le plus possible de votre volonté propre comme de votre amour-propre, et plus vous vous diminuez ainsi vous-même, plus Notre-Seigneur grandit en vous. Courage! cœur haut et large! Soufflez sur les tracasseries et tous les petits tripotages qui gaspillent le temps et la force.

J'ai écrit un petit mot à cette bonne madame C. Adieu, enfant de Dieu, soyez bien dévouée et vous serez bénie.

Brest, 18 juin.

Voyez comme le dessein du bon Dieu est

marqué pour vous, comme il vous veut avec lui simple, généreuse et vraiment abandonnée à sa douce et forte Providence. Pourquoi tant d'épreuves au dedans et au dehors, si ce n'est pour que vous ayez enfin une confiance éprouvée? Courage, enfant de Dieu! Laissez Dieu appuyer sa main sur vous, et vous, appuyez-vous sur son cœur. Dieu aime et protége votre mari, comme vous, n'aime-t-il pas aussi et ne sauvera-t-il pas votre chère patrie? Seulement il y a des moyens étranges. Il a préservé l'Irlande par l'oppression même de l'Angleterre; il conservera la Pologne par la persécution même de la Russie. Le patriotisme vient en aide à la foi.

Vous, mon enfant, allez toujours. Quand il y a doute, faites tout ce que vous voulez et n'en dites mot.

Soyez bénie du Seigneur, vous, et avec vous votre cher mari.

Rouen, 21 juillet.

J'ai hâte d'envoyer à l'adresse d'outre-mer la provision de paix, de confiance, de courage, pour toute la durée du séjour.

D'abord, mon enfant, ne soyez pas en peine pour les importunités du dernier mois et des mois antérieurs; cela vous saisit, en effet, par

quintes, comme une sorte de fièvre spirituelle. Mais vous voyez que j'en prends et j'en laisse, et le plus souvent je vous laisse vous débattre et vous calmer toute seule.

Allons, Dieu le veut, tenez bien ferme là-bas à mon conseil, plus que cela, à mon ordre formel.

Allez à grands pas, sans ces examens, à travers et par dessus tous ces doutes, n'en dites mot et n'y faites pas attention. Seulement, possédez-vous dans la patience. Mais trouvez le bon Dieu dans la paix. Le cœur en haut et au large. Vous êtes l'âme qui a le plus besoin de confiance et qui a le plus de droit à la confiance. Je ne crains rien du tout pour vous. Soyez donc à la fois droite, dévouée, humble et courageuse.

Mille bénédictions sur votre mari et sur vous.

Paris, 8 septembre.

J'ai reçu toutes vos lettres; je sais où vous êtes, et où vous en êtes; donc je vous suis des yeux et comme je ne crains rien pour l'âme qui craint et qui aime Dieu Notre-Seigneur, je vous dis à mon ordinaire : La paix soit avec vous!

Non, il n'y a pas l'ombre du mal dans cette intention très-naturelle, mais très-chrétienne aussi, ajoutée à vos exercices ou à vos sacrifices; pour la santé, pour le bonheur, pour le salut de

votre mari. Pourquoi voulez-vous être plus sévère que le bon Dieu? Moi, je vous dis que cette intention est selon le cœur de Dieu; pourquoi ne serait-elle pas dans le vôtre. Soyez donc l'enfant du meilleur des Pères et ne faites pas la méchante avec celui qui est si bon. Maintenant il va sans dire, s'il vient à plaire au Maître d'éprouver votre mari, vous saurez, en étant éprouvée avec lui, être résignée avec lui et vous diriez alors : Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Pour votre foi, je ne crains pas plus que je ne crains pour ce brave et glorieux soleil, quand il y a un nuage qui l'offusque en passant. Enfant de Dieu, laissez voler les mouches et ne courez pas après. Vous croyez presque trop, vous n'espérez pas assez. Ne revenez pas, de grâce, sur cette affaire du passé. Temps perdu, et mal perdu! Vous contristeriez le cœur de Notre-Seigneur et le vôtre; tout est oublié de sa part.

Pas de contention, ni de raffinements dans vos méditations; à la bonne, encore une fois. Révérence, mais simplicité. Le cœur de Notre-Seigneur est ouvert, ouvrez le vôtre.

Présentez bien tout mon respect dévoué au cher C. Adieu, mon enfant, que Marie vous bénisse.

26 février 1867.

Vous avez souci d'une mouche qui bourdonne. Vous lui faites trop d'honneur, vous lui donnez trop de place ; ce n'est qu'une pécore. Laissez la donc et restez à votre affaire, à votre travail du jour et à votre sommeil de la nuit, sous l'œil paternel de Dieu. Quant à cette petite écervelée d'imagination, à cette grande folle du logis, la meilleure leçon à lui donner, c'est de rire de ses incartades. — Allons ! d'ici je souffle, la mouche s'envole, que la paix vous reste. Gardez-vous bien de dire mot. Ce serait prendre au sérieux ce qui n'en vaut certes pas la peine.

Je vous bénis avec le cher comte.

Bourges, 17 octobre.

Je vous réponds seulement de loin en loin, comme pour vous laisser la meilleure part dans la correspondance, dans les frais, mais aussi dans le mérite.

Il est vrai, comme il est convenu entre nous, quand même je ne dis rien, c'est encore dire quelque chose, et vous entendez mon silence tout aussi bien que ma parole.

Vous êtes un peu tristement à Brighton. Mais, quoi qu'il en soit, ne soyez triste nulle part. Tout est maussade du côté de ce monde, tout est bon du côté de Dieu, et beau du côté du ciel.

Regardez en haut.

Ah! comme je pense et sens avec vous deux au sujet de Rome! Oui les choses se consomment. On ira *al fondo*. Mais, n'est-ce pas, puisque victoire il y a du mensonge et de l'iniquité sur la vérité et la justice, il faut dire que cette victoire est mille fois pire que toutes les défaites, et une fois de plus l'iniquité se sera menti à elle-même. Jamais l'Église n'aura eu la part plus belle. Je ne sais rien de plus glorieux pour elle que cette coalition de toutes les indignités humaines; la postérité le dira bientôt et l'éternité bientôt encore. Cependant comment n'aurait-on pas le cœur flétri et tout navré!

Quant au mouvement ritualiste, moi aussi j'en augure bien; toujours est-ce qu'il y a là un retour vers le passé qui deviendra un progrès vers l'avenir. Sans doute plusieurs resteront à moitié chemin, mais d'autres iront au bout.

Dites à votre cher mari de se bien porter pour l'amour de vous; je vous dis la même chose pour l amour de lui.

Soyez bénie.

Paris, 6 novembre.

Mon Dieu, quel temps est le nôtre. Au moins l'extrémité des périls ravive l'instinct conservateur et réparateur; et, somme toute, si d'un côté nous voyons toutes les laideurs et toutes les ignominies, de l'autre nous avons toutes les beautés morales à la fois, et pour moi, en définitive, je crois que cette page, quand elle aura été écrite jusqu'au bout, sera une des plus glorieuses de notre histoire catholique. Comme vous aurez été consolée d'entendre Notre Saint-Père, à cette heure presque suprême, du haut de sa croix, protester devant Dieu et le monde, contre les horreurs de l'Italie et les violences de la Russie! Et nos zouaves, qu'en dites-vous? Braves enfants, à la fois des héros et des martyrs! Allons! Dieu soit béni! Dût-on succomber sous le nombre, la défaite apparente serait une réelle victoire.

Mille bénédictions sur vous deux!

Paris, 13 août 1870.

Mon enfant, sans doute, voici *l'heure des ténèbres*, la guerre au dehors et la terreur au dedans. La justice passe, mais la miséricorde

reste. Impossible de prévoir; mais Dieu, le bon Dieu sait tout, et fait tout, et c'est lui qui gagnera la partie. Puissions-nous être de son côté, et il sera du nôtre.

Quant à nous, certes, nous ne sommes pas sans soucis, ni sans embarras; nous sommes trop chrétiens et trop français pour rester neutres ou indifférents. Mais enfin nous sommes jusqu'ici sans dommage. Et vous aussi ne faites qu'un avec votre cher Gabriel, pour faire cause commune avec nous. Battez-vous par la prière; en définitive, c'est la meilleure des mitrailleuses. Nos hommes ont été comme des lions, mais malheureusement ils n'ont pas été menés par des aigles. Rappelez-vous M. de Maistre sur la guerre. Nous sommes abandonnés parce que nous avons abandonné. 4 et 6 août, dates fatales! Allons! faites à deux de la philosophie, de l'histoire, de la bonne école.

Adieu, que Dieu sauve la France avec la Pologne.

Le Mans, 19 novembre.

Voilà encore une semaine de passée à Pau, comme au Mans, et sans trop de dommage ici et là. Presque toujours la crainte est plus grande que le mal et notre imagination va au devant et

au delà des réalités. Maintenant les communications viendront-elles à être interceptées entre nous? Je n'en sais bonnement rien. Mais, mon enfant, si vous n'aviez plus de nouvelles, vous diriez dans le sens de la sublime prière d'Élisabeth de France : « Je ne sais plus rien, mais à ma place Dieu le sait; cela suffit et cela vaut mieux. » Enracinez bien votre confiance dans votre foi en Notre-Seigneur et votre cœur dans votre confiance. Pour le moment je ne connais que cela; prier, c'est combattre; espérer, c'est vaincre.

Plus rien sur la Loire; plus rien de Paris. Comme nous sommes tenus et opprimés! tout est noir, et pourtant je vois tout en beau.

Dieu soit avec vous deux.

Versailles, 17 avril 1871.

Mon enfant, merci, merci de votre bon petit mot du cœur. Oh! je le sais, je le sais, votre cher Gabriel et vous, vous êtes les *dévoués des dévoués*, et s'il est besoin, vos noms seront les premiers sur les listes de nos bienfaiteurs.

Mais, pour l'heure, nous n'avons qu'à élever nos cœurs et nos voix, nos yeux et nos mains vers le ciel. A Paris, nous n'avons plus affaire qu'avec l'enfer même, et alors il n'y a plus de ressource et d'espérance qu'en Dieu.

En ce moment, quoique la situation générale soit de plus en plus grave et que la catastrophe semble inévitable, il y a pour nous une éclaircie. Cinq de nos pères viennent d'être à moitié libérés; sortis de la Conciergerie, on les a consignés en ville et on les garde à vue. Mais les autres, et dans le nombre le P. Olivaint, sont toujours dans un cachot à Mazas et au secret le plus rigoureux. Le P. J. est encore sauf, déguisé et caché en ville; nous en avons un bon nombre dans le même cas. Je leur fais dire par une voie sûre de secouer la poussière de leurs pieds et de se sauver de cette ville ingrate et maudite qui veut périr. Mais il devient tous les jours plus difficile de sortir de ce cercle de fer et de feu.

Que Dieu sauve les siens!

Angers, 16 octobre 1873.

Votre petite méthode sans méthode n'est point mauvaise du tout : allez au bon Dieu à la bonne, et marchez par la voie qui vous mène parce qu'elle vous va. En vérité le cœur fait ici la besogne et la grâce fait le reste.

Mais, mon enfant, j'aime, j'aime, j'aime les petites mortifications du goût naturel, de l'amour-propre et de la volonté personnelle. C'est du meilleur en spiritualité, et plus il y en a, plus on profite.

Après cela viennent et reviennent à la première occasion les agitations et les dépressions de la pauvre nature sensible; c'est la condition de la vie, et c'est bon encore en son temps; on sent mieux ce qu'on est par soi-même, ce qu'on vaut et ce qu'on peut. Patience avec vous-même souvent, confiance en Dieu toujours!

Adieu, mon enfant, courage! Ne restez pas en vous, passez outre, et entrez, pour y demeurer, en Notre-Seigneur.

Angers, 14 novembre.

Mon enfant, puisque vous avez fait hier votre fête, je veux que cette fête ait son lendemain. Votre bon Gabriel prend sans doute une bonne part du sermon que vous vous donnez. Eh bien! je crois que saint Stanislas le prendra au sérieux et il vous inscrira sur ses papiers de famille.

Notre fête d'hier a été bien pieuse et douce. La chapelle du noviciat était resplendissante de lumière et de fleurs. Sous l'autel, l'image de Stanislas mourant de sa mort angélique, copie parfaite de la célèbre statue romaine à Saint-André du Quirinal. Après l'oraison du matin, à six heures, j'étais à l'autel au milieu des novices, je leur ai souhaité la fête, ou plutôt je l'ai donnée à tous en Notre-Seigneur.

A neuf heures nous nous réunissions de nouveau pour une académie spirituelle, vraiment charmante et qui nous a touché jusqu'aux larmes.

Un premier novice nous a montré Stanislas passant au travers du monde comme un sage; un deuxième, sortant du monde comme un vainqueur; un troisième, passant par la religion comme un saint; un quatrième, sortant de cette vie comme un ange; un cinquième a fait parler Stanislas aux novices; un sixième a fait parler les novices à Stanislas.

Au réfectoire, gracieusement décoré, pendant le dîner, un novice a prêché le panégyrique de notre saint patron en racontant sa vie.

A la récréation commune, on a chanté d'abord une prière à saint Stanislas, puis on a lu quelques lettres de famille.

Après une petite promenade, nous avons tous reçu la bénédiction de Notre-Seigneur. Enfin, pendant le souper, on a lu dans Bartoli le récit de l'admirable mort de saint Stanislas.

Voilà une journée de noviciat; mais ce n'est pas fête tous les jours.

Deo gratias et soyez bénie.

Angers, 24 décembre.

Vous avez fini hier soir et nous aussi; nous

avons donc été de front; et maintenant, après cette entrée en forme, vous voilà novice en règle. Eh bien! soyez donc bénie! Vous le dirai-je? je n'espérais pas que votre santé pût suffire à l'entreprise. Mais la grâce vous a portée et le cœur vous a donné des forces. Vraiment c'est une grande et sainte chose que vous avez faite, qui aura sa vertu pour votre âme et son prix devant Dieu. La nature reste sans doute ce qu'elle était, comme aussi le monde ne vaut pas mieux qu'auparavant; mais vous, mon enfant, vous êtes tout autre. Vous vous êtes mise au bord de l'enfer, puis tout près de la crèche, ensuite au pied de la croix, enfin à la porte du ciel; vous croyez, vous espérez, vous aimez, et vous avez dit à Notre-Seigneur : Donnez-moi votre amour et votre grâce, et c'est assez. Ne vous troublez pas trop de vos chagrins d'affaires et de famille, et ne vous inquiétez pas trop de l'avenir. Dites bien cela à votre mari de ma part. Oui, je le crois, parce que le bon Dieu vous aime bien tous les deux, ce sera là votre croix à l'un et à l'autre, de passer d'un embarras à un embarras, sauf à en sortir toujours. Ah! mon Dieu! ce fut juste la part de Marie et de Joseph, que Jésus aimait.

Merci; j'ai rompu le pain azyme avec vous!

Bonne fête et bonne année en Notre-Seigneur.

Angers, 16 janvier 1874.

Mon enfant, vous datiez du 14, je réponds du 16; mais cette fois que ma lettre soit pour deux, pour votre cher Gabriel et pour vous; votre cause est si bien la même, et vraiment ce qui va pour l'un va aussi pour l'autre.

Ah! tous les deux, de grâce entrez bien dans la pensée de Dieu sur vous, de Dieu que vous aimez et qui vous aime. Que votre courage égale toujours votre épreuve, mais que votre confiance la surpasse. Sans doute prévoyez et avisez; pas trop cependant; laissez une part, une grande part à la bonne Providence. Vous verrez ce qui vous semble de loin *des montagnes* ou *des abîmes*, s'abaisser ou se combler, et vous ferez votre chemin. Après tout, votre vie, si elle est laborieuse, est bonne et droite et sûre. Vous serez çà et là un peu tristes, un peu inquiets; vous ne serez jamais malheureux, parce que vous serez toujours contents de Dieu et confiants en Dieu.

Donnez-vous la main, mais tous les deux à la fois, appuyez-vous sur la main de Dieu lui-même. J'avoue, j'ai beau faire, je ne puis avoir pour vous que de l'espérance pour ce monde et pour l'autre, et tout autre sentiment me paraît une tentation qu'il faut vaincre en le méprisant.

Vive Dieu, Notre-Seigneur et *sursùm corda!* Je vous suis dévoué *in Soc. J.*

Angers, 25 février.

Mon enfant, vous l'avez dit : votre cher Gabriel lui-même le croit très-sérieusement, et moi en troisième, je le pense après vous, comme vous, et j'estime que nous sommes tous trois d'accord avec Dieu Notre-Seigneur. Et dans le fait, pourquoi n'en serait-il pas ainsi? N'est-ce pas la manière de faire de la Providence? Compatirions-nous, *si nous ne souffrions pas avec?* Et si notre vrai Père est dans l'infortune, serions-nous ses vrais fils, dans la prospérité?

Quant au *Times*, laissons-le dire; il parle et il pense comme un païen : c'est son affaire. On en disait autant des premiers chrétiens. Comme si les fortunes de ce pauvre monde étaient des bénédictions du ciel; comme si la croix était maudite! Ah! mon enfant, oui, votre mari et vous, vous souffrirez ensemble parce que vous êtes des enfants de Dieu, de l'Église, des tenants de Pie IX. La peine est dure, mais la cause est bonne et la foi sera douce et belle. Ah! grand cœur, saint courage, humble patience, certaine espérance! La paix avec vos âmes! N'êtes-vous pas de la suite de Jésus? Certes vous

n'avez pas à envier la compagnie de Bism... Ne vous fatiguez pas trop à chercher des expédients. Dieu en saura trouver et au besoin en créer.

Tout va mal, donc tout va bien.

II

A MADAME WHATELY (1).

Paris, 15 novembre 1863.

Mon enfant bien chère en Notre-Seigneur,

Je recevais hier soir votre bulletin du 13 avec l'apostille du 14 et ce testament qui me confie vos pieux et suprêmes désirs. Vous avez eu encore une violente crise, et puis le calme s'est rétabli. Ainsi êtes-vous sous la main du Seigneur qui vous éprouve, mais, je vous l'affirme de sa part, vous êtes bien plus et bien mieux encore dans le cœur même de Notre-Seigneur qui vous aime, vous garde et vous bénit.

(1) Ces lettres extraites d'une riche collection font suite à celles que nous avons publiées dans le premier volume, livre II, chap. IV. On se rappelle que madame Whately, protestante convertie, était alors âgée de soixante-dix-neuf ans. On verra avec quelle souplesse charitable le vénéré directeur parlait à cette âme élevée et naïvement poétique le langage qui lui convenait.

Oh! enfant de la sainte Église, au milieu des angoisses de la pauvre nature défaillante, nourrissez votre âme des hautes et généreuses pensées de la foi et des divines paroles du saint Évangile; *que votre cœur ne se trouble point et ne s'effraye point*, vous dit Notre-Seigneur, *croyez en moi*. Non, vous n'avez rien à craindre désormais, mais tout, oui, tout à espérer. Mon bon ange doit être bien assidu à vos côtés; de concert avec le vôtre, il vous garde et vous protége comme une âme que Dieu m'a confiée et que je ne dois remettre qu'à lui-même dans le paradis.

Vos intentions dernières, mon enfant, sont aussi simples que pieuses; votre chère Émilie et moi, nous nous en acquitterons, si le maître le veut ainsi, le bon maître; toutefois, je le crois et je l'espère, ce sera pour plus tard. Oui, oui, c'est mon espérance, mon assurance, un jour, au grand jour, nous nous retrouverons, nous serons ensemble, je vous reconnaîtrai encore et toujours, mon enfant, dans l'Église triomphante comme dans l'Église militante.

Que la paix de Dieu soit donc dans la petite chapelle et que sa bénédiction soit sur vous!

Laval, 16 février 1866.

Votre sollicitude me suit à Laval, j'ai hâte de

vous rassurer. Savez-vous que je respire presque ici mon air natal? La Mayenne est limitrophe de ma chère Armorique, et seulement à dix lieues plus loin se trouve la villette qui fut mon berceau. Puis l'hiver se précipite, et chacun se sent renaître avec la nature rajeunie; je vous en prends vous-même à témoin au beau milieu d'un bosquet de Neuilly.

Soyez aussi tranquille quant à votre carême. La Providence elle-même vous en dispense ou, si vous voulez, elle commue pour vous la pénitence de l'Église en la pénitence de l'âge. Votre cœur, mon enfant, fera le reste. Du fond de votre petite chapelle vous ferez mémoire, avec une douce amertume, de vos fautes d'autrefois et des divines miséricordes d'aujourd'hui; vous tiendrez compagnie à Notre-Seigneur et Sauveur au désert et sur le Calvaire. Quoi de meilleur pour vous, que de passer ainsi doucement et saintement le reste de cette vie mortelle dans les réminiscences du bon Maître, de celui-là même avec qui vous aurez à passer votre éternité; seulement ici la croix, et là, la couronne.

Bien des choses à notre bonne Émilie. De ma part, dites-lui de n'en pas trop faire. J'ai été un peu large dans mes concessions de carême. Mais à la moindre fatigue, je retire tout l'*extra*, pour la réduire au régime commun.

Je vous suis dévoué de cœur.

Paris, 10 avril.

Après le grand deuil de la sainte semaine est donc venue la si douce allégresse des fêtes pascales : comme les contrastes s'appellent et se répondent ! Comme il y a loin et près à la fois du vendredi saint au jour de Pàques! N'est-ce pas pour nous aussi une image et comme une prophétie? Vous voyez aussi comme Notre-Seigneur est tout dans l'Église et pour l'Église, son épouse et notre mère. Après dix-huit siècles, comme au premier jour, on ne sait que pleurer auprès de sa croix sanglante, on ne sait plus que chanter auprès de son tombeau. Nous en sommes donc à l'alleluia, et nous nous habituons sur la terre aux hymnes du paradis. Qu'il y ait donc dans votre cœur, mon enfant, une fète permanente en l'honneur de notre maître bien aimé et adoré, *qui vit et qui règne!*

Et le temps, cependant, va son train ordinaire ; une saison en remplace une autre. Vous aimez la belle nature, les petits oiseaux et les fleurs aux riches couleurs, au suave parfum... Le doigt du bon Dieu est marqué sur chacune de ces jolies petites créatures, et le Seigneur est partout grand et bon. Que ce monde visible vous soit ainsi un chemin pour passer et aller jusqu'au monde invisible.

Je vous écris de la rue des Postes. Je ferai ici un séjour d'une bonne quinzaine; après quoi, vers la fin du mois, je prendrai la route de la Bretagne. De loin comme de près, croyez-moi toujours bien uni et dévoué en Notre-Seigneur à vous et à votre si bonne Émilie.

Poitiers, 24 décembre.

En retour de votre *very gentle Christmas offering* (1), je ne veux pas rester trop en arrière, et, en conséquence, je vous destine une petite image, très-modeste sans doute, mais, je le sais d'avance, précieuse à votre cœur, à cause de Celui qu'elle représente et de celui qui l'a bénie de sa propre main. Une petite inscription vous atteste cette sorte de consécration qui vous la rendra plus chère. Oh! oui, mon enfant, si votre santé ne fait pas défaut, vous irez aujourd'hui même dans cette Église que vous avez raison d'appeler vôtre, et demain vous vous rendrez à Bethléem, vous ne verrez pas, mais vous croirez, vous aimerez, vous recevrez, vous emporterez et vous garderez dans votre cœur ce Dieu de la crèche, devenu le Dieu de l'autel, en attendant qu'il devienne le Dieu du paradis.

(1) Charmant cadeau de Noël.

Bien, occupez votre temps pour nourrir votre âme. Vivez ainsi doucement et méritoirement entre la prière et le travail. Mais lisez ce qui vous va et ce qui mène votre âme à Dieu, et laissez le reste. Je ne crois pas dans le fait que le genre Hyacinthe vous convienne.

Eh bien! j'unis dans ma pensée et dans mes vœux la mère et la fille. Soyez consolées et bénies l'une avec l'autre, pour 1867 et au delà!

Laval, 1er avril 1868.

Je viens de transporter ma tente de touriste des bords de la mer sur les bords de la Mayenne; Laval doit être cette fois ma dernière étape avant de revenir à Paris (1). Du reste je persévère plus que jamais, à mesure que le temps s'en va, dans mon projet de retour pour la semaine sainte, et dès lors, je compte bien être au rendez-vous du jeudi saint.

Je ne sais s'il vous sera donné en effet de suivre la retraite de cette semaine; si je puis juger de Paris par Laval, je n'ose le croire, la saison reste obstinément pluvieuse et froide, et force vous sera de vous contenter de la petite chapelle domestique. Après tout, la meilleure des retraites sera toujours celle que le bon Dieu

(1) Les fonctions de Provincial l'obligeaient à ces déplacements.

voudra, quand ce serait au coin du feu. Une fois qu'on sait bien dire son *fiat voluntas tua*, on n'a vraiment plus rien à apprendre.

Je vous vois d'ici, à cette heure de la belle nature renaissante avec la saison meilleure, du haut de votre balcon regardant les fleurs fraîchement écloses, et récompensant d'une main libérale vos petits amis aériens. Que Dieu est bon et beau dans toutes ses œuvres !

Maintenant faites suavement votre carême. Votre bonne Émilie elle-même doit se ménager pour vous et se réserver pour Dieu.

Paris, 16 mai.

Vous m'aviez envoyé votre alleluia en souvenir, le jour même de Pâques, et le mien est resté dans mon cœur; cependant la joie est communicative par nature, et plus elle a été contenue, mieux elle s'épanche. Dans l'intervalle, il est vrai, non-seulement j'ai été fort pressé à l'ordinaire, mais j'ai fini par être emporté à l'improviste, et un beau jour je me suis vu jeté de Paris jusqu'à Marseille. Revenu au point du départ, j'ai dû aller me domicilier rue des Postes pour une bonne quinzaine. Vers la fin du mois, je ferai tout mon tour de Bretagne. Voilà mon plan pour le mois de juin; le reste se fera peu à peu.

Et vous, mon enfant, gardez dans votre cœur cette joyeuse paix pascale, qui garde elle-même nos cœurs, au dire de saint Paul. Il est vrai, tout va au mieux quand nous sommes contents, et le secret pour cela, c'est d'être contents de Dieu et en Dieu.

Ainsi habituez-vous dans le temps à bégayer cet alleluia que vous chanterez dans l'éternité.

Tout chante au reste et tout fleurit dans votre jardinet. Alleluia!

Mille bénédictions et mille respects à la bonne mère et à sa bonne fille.

Paris, 19 septembre

Vous me rendez compte de votre intérieur depuis cette journée du 25 septembre, qui est juste ma date anniversaire, vous demeurez sous une influence de paix profonde et intime, comme si votre cœur était tout embaumé de la visite qu'il a reçue, de la bonne odeur de Jésus-Christ. Dans le vrai, cette paix de Dieu dans le cœur est le parfum de la grâce et d'avance une aurore de la gloire. Jouissez de ce don du ciel, et qu'il profite à votre âme pour mieux connaître et pour mieux aimer Notre-Seigneur, selon cette parole de l'Écriture : Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux. Ainsi peu à peu le cœur

se détache de la terre et se rattache au ciel.

C'est bien! vous avez à cette heure le sens catholique, et vous ne sauriez rester indifférente aux épreuves de celui qui est votre Père dans la foi et de ceux qui sont vos frères. Prions et espérons. Nos destinées sont un peu celles de Notre-Seigneur : il eut l'air d'un vaincu sur la croix, et c'est par la croix qu'il a été vainqueur.

Vous me rendez fier de nos *Études*, puisque vous en êtes contente.

Soyez bénie avec la bonne Émilie!

Vaugirard, 10 février 1868

Mon enfant, votre échantillon sur le Bon Pasteur est des meilleurs. Que j'aime ce refrain :

Trembling soul, come near me,
My sheep should never fear me;
I am the shepherd true (1).

Oh! que cette parole est donc vraie, et qu'elle est douce au cœur! Rien de plus charmant que ce colloque du bon Pasteur avec la pauvre chère brebis durant le trajet.

As he went along his way (2)...

(1) Tremblante âme, viens près de moi,
Ma brebis ne peut avoir peur de moi :
Je suis le vrai pasteur.

(2) Comme ils allaient ensemble.

C'est à vous-même que Notre-Seigneur adresse cette parole de paix.

Qu'il soit béni et vous bénisse!

Paris, 21 octobre.

Mon enfant, oui, l'heure est enfin revenue, il faut nous revoir après un si long intervalle, et avant ces deux fêtes de famille, qui seront les nôtres. D'avance je vous assigne pour le vendredi 30 septembre, avant-veille de la solennité, au lieu et à l'heure accoutumée entre une et deux heures.

No Popery (1)! ah! quelle laideur d'article! Et avec ces sottises on trompe tous ceux qui ignorent, et le nombre en est grand. *Que Dieu leur pardonne, car ils ne savent ce qu'ils disent.* Pour toute vengeance, je leur souhaite d'être vaincus par la vérité!

Hélas! en ce moment, je suis occupé avec tous les nôtres à recueillir nos pauvres et chers bannis d'Espagne. Il nous en vient par centaines à répartir entre nos différentes maisons. C'est au moins une consolation pour des exilés de retrouver une famille sur la terre étrangère. Et quant à nous, tant que nous aurons un toit et

(3) Plus de papisme.

du pain, nous aimerons à partager fraternellement avec des frères.

Que Dieu vous bénisse, avec votre bonne Émilie.

Paris, 7 décembre.

Il est vrai, je viens d'assister à une mort qui laisse bien des regrets, mais aussi bien des espérances. Le grand homme a fini en grand chrétien. Il y a dix ans, le P. de Ravignan me l'avait confié, je viens de le lui rendre.

Pour nous, à mesure que nous avançons dans la route, nous avançons vers le terme. Grâce à Dieu, vous êtes dans la voie droite; allons donc en avant et allons toujours. A cette condition, quand nous serons pour passer, nous trouverons une seule porte ouverte, celle du paradis.

Oui certes il faudra fêter Noël. A l'ordinaire, vous viendrez faire la vigile à la rue de Sèvres, vers une heure, puis vous illuminerez votre chapelle, et enfin, par la communion, votre cœur deviendra comme une crèche vivante.

Mille bénédictions!

Poitiers, 2 février 1869.

Malgré la vieille rancune patriotique que vous réveillez par le souvenir de Poitiers uni pour vous avec celui d'Azincourt, je veux dater d'ici-même une lettre toute pacifique. Nous sommes bien innocents aujourd'hui de ces querelles d'autrefois.

Vous faisiez allusion en m'écrivant à une autre guerre dont je sens quelque chose. Votre bon cœur s'en attriste et s'en indigne. Pour nous, mon enfant, nous sommes bien coutumiers du fait, et en ce genre rien ne peut plus nous surprendre.

Quand on a la croix pour drapeau et le nom de Jésus pour nom de famille, on doit bien s'attendre à tout. Seulement, mon enfant, vous qui êtes une amie de Dieu, vous nous garderez toujours votre bonne amitié et vous nous donnerez vos prières.

Eh bien! voici donc l'ouverture du cours. Les meilleurs suffrages lui sont acquis, le crédit lui viendra par le seul fait. Bonne espérance!

Quimper, 6 juin.

A votre lettre du 27 mai, je vais répondre de

l'extrémité de ce département si bien nommé le Finistère. Le matin, hier, j'étais monté en chemin de fer à 8 heures, et le soir seulement à 11 heures j'arrivais dans notre maison de Saint-Joseph à Quimper. Le voyage s'est fait par un temps splendide, et quand le ciel est beau, la terre est belle aussi, et à cette époque de l'année, la nature est encore parée de toutes ses richesses.

Cette chère petite Bretagne est vraiment curieuse avec ses variétés et ses contrastes, tantôt sévère avec son granit, ses landes et ses montagnes sombres, tantôt gracieuse avec ses vallées et ses ruisseaux, ses vergers et ses châtaigneraies, ses champs entourés de haies touffues et ses genêts d'or. Quimper est charmant, sur un petit bras de mer. Et si vous pouviez voir notre jardin, et notre belle église de Saint-Joseph! Qu'une semaine ici va me paraître courte! Il faudra aller de là dans notre grande ville maritime, Brest, où je serai aussi une semaine avant de revenir à Paris.

Et vous, vous pleurez cependant sur les rives Babyloniennes; mais au lieu de suspendre votre lyre muette, vous la prenez et vous chantez même en pleurant. Bien! occupez ainsi vos loisirs et trouvez Dieu partout, dans les belles roses du jardin, dans les petits oiseaux, dans la nature et dans la poésie; car il est en effet partout

pour ceux qui ont des yeux pour le voir et un cœur pour l'aimer.

Mille respects bien dévoués en Notre-Seigneur.

9 septembre 1870.

C'est bien à regret que je me suis éloigné de Paris, mais il le fallait, sous peine de me trouver sans communication possible avec la province. Oh! oui, voilà des jours bien mauvais. Qui pouvait, au commencement, prévoir la fin? En présence de tant de deuils domestiques et de ces désastres publics, on a besoin de se consoler et de se rassurer par la foi et dans la confiance. Dieu est bon et sa justice même est encore de la miséricorde, et le ciel reste beau quand même il est orageux. Quant à vous, mon enfant, vous avez bien fait de rester. Et où auriez-vous été? Votre chapelle sera votre citadelle, et là vous n'avez à craindre ni les Prussiens ni les Français.

Que la paix demeure avec nous!

III

A M. ET MADAME ANTOINE DE LATOUR.

Paris, 20 août 1852.

M. Antoine de Latour, né à Saint-Yrieix en 1808, poète français, traducteur de *Silvio Pellico*, d'*Alfieri* et de *Manzoni*, secrétaire de M. le duc de Montpensier, qu'il suivit en Espagne, est l'auteur de poésies pleines de grâce, d'études fort intéressantes sur l'Espagne et d'une traduction de *Calderon*. Ses relations avec le P. de Ponlevoy remontent à 1852.

Mon bien cher ami, comment vous bénir assez! En souvenir vous m'envoyez deux beaux ouvrages, qui sont deux bonnes actions (1), et je

(1) L'un était la traduction de *Silvio Pellico*, l'autre un magnifique *Discours sur la vérité*, digne de Bossuet, dû à un saint homme de Séville, nommé Miguel de Mañara. Ce vertueux personnage mourut dans un hôpital qu'il avait fondé à Séville. Pendant longtemps, on mettait à part de la récolte de cet hospice une tonne d'huile, pour payer les frais nécessaires à la canonisation de Mañara.

sens, seulement à vous entendre, que nos cœurs sont unis déjà, ne font plus qu'un en Dieu. Oh! je vous remercie encore une fois, et je demande au ciel que vous soyez consolé, autant que vous me consolez vous-même.

Oui, excellent ami, vous avez fait deux livres qui feront eux-mêmes beaucoup de bien. Vous avez écrit de l'abondance du cœur, et votre parole est devenue franchement chrétienne. Votre plume est acquise à Notre-Seigneur, et désormais vous serez un autre Silvio.

Quel contraste entre ces deux figures! Que l'une est austère, que l'autre est gracieuse; mais que les deux sont admirables! Dans le fait, je n'ai rien lu de plus vigoureux, de plus originalement beau que ce discours sur la vérité. C'est un morceau, humainement parlant, de haute littérature.

Mais cet humble et grave personnage avait une toute autre prétention, et certes ce n'est pas sa faute si le monde ne se convertit pas. Mais votre Silvio, qu'il est donc aimable! Comment lire ces lettres les yeux secs? Dieu avait donné à ce bon Silvio une riche et charmante nature, mais la nécessité du complément chrétien est plus manifeste dans ces natures d'élite. Silvio sans Jésus-Christ n'était plus Silvio, c'est la religion qui l'achève. Quelle différence entre ces mémoires intimes d'une âme croyante et conséquente avec

sa foi, et tant d'autres de la même époque, que vous connaissez mieux que moi! Je ne voudrais que ce seul signe de la vertu pour discerner où est la vérité. Il y a surtout trois caractères réservés par Jésus-Christ et que le monde ne sait point contrefaire, l'humilité, la charité et la pureté. Je vous dirai ce que je pense; eh bien! votre livre me paraît avoir une portée apostolique, ce qui surpasse toute valeur littéraire; vous faites aimer Silvio et Silvio fait aimer son Dieu. Mon bien cher ami, je vous donne la main comme à un frère, et j'écris pour vous cette ligne que ce délicieux Silvio écrivait à son tant aimé Frédérico : *que de liens entre nous! et le plus fort, et le plus cher, est celui d'une même foi.*

Et Madame de Latour a bien voulu penser à moi avant vous et me faire remettre un chapelet deux fois précieux; il m'est bien facile d'unir vos deux noms dans mon souvenir reconnaissant. Vous ai-je jamais connu l'un sans l'autre? Et puis-je oublier l'intermédiaire de notre première rencontre à Paris?

Depuis un an, je fais la navette, sous la douce main de la Providence, de Paris à Brest; quatre ou cinq fois on m'a envoyé réparer mes avaries au sein de mon bon air natal. Votre vilain Paris me suffoque, tandis que je respire à pleins poumons dans ma chère Armorique. A cette heure même je ne fais que passer à Paris, et c'est vous

qui avez rempli et charmé les quelques loisirs de mon séjour; maintenant je vais de nouveau me plonger dans mon élément, et je reviendrai fort comme un Turc, sans devenir, j'espère, plus méchant.

J'ai perdu de vue cet excellent frère de madame de Latour; mais, je pense, c'est ma faute, et non la sienne; mes absences provoquent les infidélités.

Nous avons ici pour quelques jours ce Père Jaurequi que vous avez connu à Séville, et qui s'est mis à vous aimer à la française. Je vais lui confier ma pauvre lettre qui vous arrivera je ne sais comment, à bâtons rompus, comme elle a été écrite.

Adieu, excellent ami, offrez bien tous mes respects à madame de Latour, et croyez à nos sentiments tendrement dévoués.

Paris, 19 septembre 1852.

Êtes-vous un peu tranquille et contente, madame? Savez-vous quelque chose de l'avenir? Reviendra-t-il, ou retournez-vous? Voulez-vous bien dans votre prochaine lettre envoyer mon petit message? Je voudrais bien écrire moi-même, mais où et comment? Je ne pourrais, ce semble, qu'insérer mon souvenir dans votre cor-

respondance; en attendant, je le remercie par vous, je prie pour lui avec vous, et je lui souhaite tout ce que vous lui souhaitez vous-même.

Agréez, madame, mes hommages bien dévoués en Notre-Seigneur.

Paris, 11 novembre 1852.

Monsieur et excellent ami,

Je n'ai point encore répondu à vos avances, et cependant, veuillez bien le croire, mon cœur est en règle avec vous. Comment vous oublierais-je? Dès notre première rencontre, je vous compris et vous aimai; que sera-ce depuis notre dernière entrevue? Maintenant, pour parler comme je pense, il y a entre nous, union intime et permanente; notre amitié peut défier l'espace et le temps, nos âmes sont comme alliées en Jésus-Christ.

Mais j'ai besoin de vous remercier de vos souvenirs multipliés; mademoiselle votre sœur, si tendre pour vous et pour tous les siens, d'une piété si vraie et si dévouée, vient me voir à votre place et en votre nom, et me remet vos gracieux envois. Ainsi ai-je reçu de sa main le travail sur sainte Thérèse, la médaille de saint Jacques et la délicieuse légende de Notre-Dame de Regla. Merci mille fois! Si vous saviez combien j'aime

votre souvenir, et pourquoi je l'aime tant! Ce n'est certes pas pour moi, qui ne le mérite point et n'en vaux pas la peine; mais pour Notre-Seigneur et à cause de vous. C'est un bon signe que j'accueille avec consolation; vous n'avez donc pas changé, je vous reconnais; vous ne vous repentez pas de ce que nous avons fait ensemble, vous vous en félicitez plutôt, et la reconnaissance que vous croyez me devoir, me prouve la persévérance de votre âme. Je l'avoue, j'avais bien espéré de vous! Pour cette raison, j'ai l'ambition de rester toujours votre ami; pardonnez-moi cette prétention. Seulement un avis pour mettre les choses à leur adresse et rendre à chacun sa part; à Jésus-Christ qui a été votre sauveur et à madame de Latour qui a été votre ange, votre reconnaissance et la mienne. Pouviez-vous être amené par une voie plus douce à un terme meilleur? Il me souvient encore de votre surprise alors, de votre scrupule, il vous semblait qu'une chose si grave en réalité, si difficile en perspective, ne devait pas être si simple, si rapide dans son exécution; pourtant ce n'était que cela. Voyez, votre âme était déjà chrétienne, quand votre vie ne l'était pas encore, et pour être *pratiquant*, vous n'aviez qu'à devenir conséquent, qu'à devenir vous-même.

Paris, 27 janvier 1861.

Madame,

Votre bonne petite lettre m'est arrivée comme une étrenne, presque à l'heure de l'année nouvelle; la mienne vous arrivera du moins à temps pour vous porter, avec mes souhaits encore tout récents, toutes les bénédictions de mon cœur. Que nous sommes donc loin les uns des autres! Et pourtant que nous sommes près? Ne suis-je pas encore à Saint-Germain? N'êtes-vous pas dans notre petit parloir? Il faut convenir que la mémoire est une belle et bonne chose en religion et en amitié.

Vous allez donc mieux. Ah! je vous recommande vous-même à vous-même. Ne vous faites pas de peine pour ne pas vous faire de mal. Voyez donc ces bons cœurs, comme ils se font quelquefois méchants contre eux-mêmes. Ne vous inquiétez pas des absents, laissez un peu de besogne à la Providence, qui s'en tire d'ordinaire fort bien, et gardez-vous dans la paix, afin que la paix vous garde.

Notre cher ami lui-même est bon et bien. Que voulez-vous de plus? Cheminez donc dans la même voie, vous donnant la main, passez le plus tranquillement possible à travers les mille et une

variétés de la vie, et dans le temps préludez à l'éternité.

Oh! oui, soyez tous les deux les enfants de Dieu. Il n'y a vraiment que cela de vrai au monde. Le reste est toujours si vain et souvent si triste. Mais pour nous *Alleluia* partout, à Séville comme à Paris...

Paris, 16 octobre 1831.

Vous êtes donc dans l'épreuve, mon bien cher ami, vous et votre si bonne petite femme. Ah! nous serons trois ensemble, car vous le savez bien, vraiment par le cœur je ne fais qu'un avec vous. Que je comprends bien vos angoisses quand vous avez dû rendre aux augustes parents leurs petits enfants, moins un! Assurément votre responsabilité était bien à couvert sous l'irresponsabilité de la mort; toutefois le cœur souffre encore, quand même il n'a rien à se reprocher, et dans cette circonstance, la douleur des parents eux-mêmes vous était dévolue avec leur tendresse. Ne serait-ce pas le contre-coup de cette affection si vive dans un cœur sensible et dévoué comme le sien, qui aurait ébranlé la santé déjà si délicate de madame de Latour? D'ici je crois le deviner, et j'en ai vu des exemples dans ma propre famille. Je me rappelle mon pauvre père,

mon excellent père, au moment de la mort d'une de mes sœurs ; sa peine fut si vive qu'au même instant elle produisit une souffrance physique analogue, et pour un temps l'estomac resta serré comme le cœur. Ah! pourtant, que le remède vienne après le mal ; dites à cette pauvre enfant de dilater son âme, de le rouvrir à la paix dans la confiance et l'abandon. Je crois bien que dans ce moment l'indisposition, à son tour, doit déterminer une tristesse naturelle et comme inévitable ; mais tout en subissant cet effet maladif, il faut réagir contre, de toute l'énergie de la volonté et par toutes les industries de la nature et de la grâce.

Et vous, ô mon cher ami, allons, soyons debout et dominons la position. Relevez votre cœur, parce qu'il relève tout le reste, et vous savez la méthode : *sursum corda! habemus ad Dominum.* Vous êtes chrétien, mon fils, c'est l'heure de le sentir et de le montrer. Le disciple d'un maître crucifié est surtout habile à souffrir. En plusieurs choses, ceux qui ne sont que de ce monde font à peu près aussi bien et quelquefois mieux que nous, mais dans l'art de souffrir, nous ne le cédons à personne et nous devons l'emporter sur tous les autres. Que votre foi vous donne de la force, votre cœur du courage, votre crucifix de la patience. Vouez-vous à alléger la souffrance de votre femme en la partageant ;

captivez au fond de vous-même votre tristesse, et montrez-vous tantôt triste avec elle, tantôt consolé pour être consolateur. Votre tâche en vérité est douce, bien qu'amère; elle est belle et sainte.

Et moi, eh bien! je suis toujours moi-même. Il y a de la contradiction dans mon fait, je suis en partie faible et en partie robuste; je ne vais pas vite et ne vais pas loin, mais enfin je vais toujours. Savez-vous que j'ai fait mon tour en Espagne? Si je n'ai point poussé jusqu'à Séville ce n'est point tout à fait faute de bonne volonté. Mais j'allais seulement comme pèlerin de saint Ignace, mon Père, je n'ai donc fait que suivre ses traces, depuis Loyola jusqu'à Barcelone, d'une mer à l'autre. J'ai été bien reposé, parce que j'ai été très-consolé. Mais c'était en août et septembre, j'ai eu à subir une chaleur africaine. Mon cher petit P. Mindia qui vous aime avec moi, va unir toutes ses prières aux miennes.

Adieu, mon bien cher ami, donnez-moi des nouvelles, de grâce! Laissez-moi bénir votre chère malade et vous embrasser avec toute ma tendresse.

Paris, 20 juin 1864.

Avec vous je célèbre de tout mon cœur l'anni-

versaire du 29 juin. Au moins sommes-nous tranquilles pour l'unique nécessaire. Il vous reste, hélas! assez d'autres anxiétés, et quand il n'y aurait pas de sujet d'en avoir, pauvre enfant, votre cœur saurait bien en inventer. Patience avec vous-même et confiance en Dieu ! Ne soyez cependant pas trop inquiète, je ne vous le permets pas, parce que je défends à votre cher Antoine d'être malade sans vous.

Ah! lire ce déplorable livre (1). Pourquoi pas? Il vous fera plus de peine que de mal. Certes on souffre d'entendre blasphémer ce qu'on adore; mais on jouit en même temps de voir la faiblesse et l'impuissance de l'impiété. Jamais vous n'aurez lu rien de plus misérable. En voilà encore un de ces nains, aux airs de géant, brisé et broyé contre la pierre. — Vous remarquerez aussi la crédulité de bonne femme de ce nouveau faiseur d'incrédulité, pour nier l'Évangile, et croire au Talmud et à Strauss.

Après tout, rien de nouveau; on a répondu un million de fois à ces vieilleries habillées de français. On répondra encore une fois, et de cet étalage de littérature plus encore que d'érudition, il ne restera pas une bribe.

Ainsi, carte blanche. Lisez si vous voulez, si vous pouvez.

(1) Renan, *Vie de Jésus-Christ.*

Adieu, mille bénédictions à Enghien et à Séville.

Le Mans, 19 novembre 1870.

Je réponds à votre cri de détresse. Mon Dieu! j'avais aussitôt pensé à vous, quand j'ai appris par les journaux cette douloureuse nouvelle. Je prévoyais bien la séparation qui allait en résulter. Fallait-il ajouter cette douleur à toutes nos tristesses?

Toutefois, laissez-moi savoir gré à notre si cher ami d'un grand et saint devoir, accompli au prix d'un bien pénible sacrifice. Sans doute il lui en a coûté, car il a souffert de sa peine et de la vôtre, et pour aller consoler en Espagne, il a dû se mettre en deuil et vous y laisser vous-même. Mais encore une fois je le félicite; il a bien fait, très-bien fait, et même votre cœur donnera raison à son cœur. C'est surtout aux jours de deuil, que la fidélité doit se prouver autrement que par des paroles.

Maintenant, au milieu de toutes les impressions du malheur présent et des appréhensions des malheurs possibles, il vous sera bon de monter en esprit un peu plus haut que vous, et d'entrer alors dans la pensée même de Dieu. Que votre cœur ne se trouble point et ne s'épouvante

point, croyez-en moi, disait Notre Seigneur; oh! oui, croyez-en lui quand même. — Lui au moins ne trompe pas, et ne se trompe pas, il sait ce qu'il fait, et le pourquoi et le comment, et il fait ce qu'il veut, et il veut le bien, car il est seul le *bon* Dieu, et c'est son cœur qui mène sa main, même quand elle tient le *flagellum*.

Voici mon petit talisman que vous enverrez en souvenir à notre cher ami de Séville. Qu'il soit consolateur et que vous soyez consolée! je veux l'espérer.

Courage, restons debout appuyés contre la croix; elle pèse, mais elle porte.

Adieu, mille respects bien dévoués.

Poitiers, 23 décembre 1870.

Hélas! tel est donc l'exorde de toute lettre, comme de toute conversation, en l'an de grâce 1870. On ne sait plus que ce mot de détresse à Pau, à Séville, voire même à Poitiers. Croiriez-vous qu'à cette heure notre pauvre collége de Saint-Joseph vient de tomber, non entre les mains de Bismark, mais sous la main de Gambetta. Le jour même où j'allais y commencer ma pacifique opération, ordre nous est venu de licencier sur l'heure, d'évacuer la place, et de livrer notre maté-

riel au service d'une caserne et d'une ambulance.

Mon séjour ici sera donc abrégé par le fait, et après avoir agencé un peu notre débâcle, je vais chercher meilleure fortune en Anjou, en Bretagne. Du reste la Prusse est si près de nous à cette heure, la frontière est entre Tours et Poitiers, et s'il plait aux Prussiens de la franchir, je ne sais pas bien qui s'aviserait de les arrêter en si beau chemin.

Eh bien! envers et contre tout il est une autre langue que celle de la détresse, et j'entends que vous la parliez de préférence, parce qu'elle est plus vraie, plus énergique et plus douce, je veux dire plus chrétienne; c'est la langue de l'espérance et de la reconnaissance. Pourquoi non? D'abord, là où finit l'espérance dans les hommes, là précisément commence l'espérance en Dieu. Nous y sommes donc en plein; puis Dieu a-t-il cessé d'être le bon Dieu? Je mets en fait qu'il n'a jamais été si *Père:* quand il frappe, il ne pense qu'à guérir et même quand il *mortifie* il ne veut que sauver. Voulez-vous gagner Dieu ou l'apaiser, puisqu'il paraît irrité? Mettez votre cœur à l'unisson avec le sien et comme l'enfant à son père, dites : Merci!

Ce que je vous dis là, je le pense, mais je ne le dirais pas au premier venu, à ceux qui n'ont point de cœur, parce qu'ils n'ont pas de foi. Mais vous, vous savez entendre et vous savez parler

ma langue. Notre ami de Séville, qui a le cœur semblable au vôtre, entrerait lui-même facilement dans l'intelligence de ce style, qui est, à mon avis, d'une très-bonne littérature.

Donc *Deo gratias*, à tort et à travers; bonne fête de Noël et, d'avance, bonne année; 1871 a bien de la chance d'advenir à la suite de 1870, il ne paraît point difficile au successeur de mieux valoir que son devancier.

Angers, 6 janvier 1871.

Mon bon et si cher ami, je reçois le 6 janvier votre lettre du 24 décembre. Vraiment ce n'est pas mal, et à cette heure j'aurai plus tôt fait d'aller à Séville que d'arriver à Orléans ou à Blois. Entre nous, point de Pyrénées. Mais ici, on est partout barré par le Rhin. Du reste, à votre exemple, je ferai escale à Pau, et sans doute ma lettre trouvera là une compagne de voyage.

Eh bien! vous datiez encore de 1870; la date nouvelle ne sera-t-elle pas meilleure? A mon avis, humainement parlant, il y a bien plus à craindre qu'à espérer, je commence même à croire qu'il n'y a rien du tout à espérer. Tout va de mal en pis et avec les horreurs de la guerre,

d'une invasion de Huns, nous avons toutes les laideurs de l'anarchie combinée avec le despotisme. Eh bien! Breton que je suis, précisément à cause de cela, je m'entête plus que jamais dans l'espérance et même dans l'assurance, et comme de raison, sans y mettre un seul grain de prophétie, je vous dis, très-cher ami : un peu de patience, et Dieu sauvera la France; sans qu'il y paraisse, il la sauve déjà.

Vers le commencement de décembre, afin de m'avancer en province et de me réserver pour Paris, j'ai échangé le Mans contre Poitiers. Mais là, le jour même de mon arrivée, j'ai été accueilli par un gracieux décret de Gambetta qui licenciait notre collége et le livrait à la merci de l'autorité militaire. Après avoir un peu organisé cette sotte débâcle, je suis venu me réfugier dans notre oasis d'Angers. Je reçois souvent des lettres de Paris, la dernière est du 29 décembre; mais impossible de donner de nos nouvelles. Ce qui me console après la bonté de Dieu pour nous, pauvres persécutés, c'est la vertu des nôtres. A la bonne heure, on est encore français, brave et dévoué. Plusieurs des nôtres ont été blessés, et n'ont été blessés que par des balles et des obus. Je viens de recevoir un de nos revenants d'Orléans, avec un grand coup de sabre sur la tête, que lui a administré un généreux officier prussien, en dépit de tous les insignes conventionnels de

l'internationale. Quoi qu'il en soit, le Père Olivaint terminait ainsi son dernier bulletin : « Sachez bien que nous ne sommes pas au découragement, pas même à l'inquiétude ; ce serait vraiment faire injure à Notre-Seigneur. »

J'en dis autant, mon bien cher ami, et sur ce, je vous embrasse et vous bénis.

Versailles, 31 mars 1871.

Bons et vrais amis, je réponds *au duel* à votre double lettre du 28 mars ; ce sera au moins un signe de vie, et à cette heure, c'est une nouvelle qu'on a besoin de donner. Je vous dirai même, pour ajouter à ce témoignage du présent, une certaine assurance pour l'avenir, que je viens encore une fois de transporter mon pauvre petit quartier provincial. Dans cette chère et à la fois odieuse ville de Paris, il n'y avait déjà plus de sécurité pour les personnes, ni de liberté pour les correspondances. Je me suis donc installé dans notre petite maison de Versailles, rue des Bourdonnais, 40. Aussi bien tout est ici ; quel monde ! Le gouvernement, législatif et exécutif, et pour le garder 150 000 hommes de toute espèce. A Paris et de Paris on peut tout craindre. A quelles mains est livrée la malheureuse ville !

On annonce aujourd'hui que les portes sont fermées, qu'on ne laisse ni entrer, ni sortir. Mon Dieu! je m'attends à toutes les extrémités, au pillage et au massacre. Toutefois que notre cœur ne défaille point, c'est la fin, je l'espère et je le crois. Mais la fin de quoi? de la France? Non pas, mais la fin de la cure et le commencement de la convalescence. Seulement le moment critique et douloureux de la redoutable opération est venu; le fer a plongé jusqu'au fond de la plaie. Si Paris n'était pas assaini, la France ne serait pas sauvée. La justice d'en haut n'a qu'à laisser faire, l'iniquité s'exécute elle-même.

En union d'esprit et de cœur.

Paris, 25 mai 1871.

Mon bien cher ami, un petit billet, porteur de votre nom, vient de m'être remis; votre cœur est inquiet, puisse le mien vous rassurer! au moins vous donné-je signe de vie. Il est vrai, les choses sont à l'extrême. Est-ce l'agonie, la convulsion avant la mort? Est-ce une crise nécessaire, mais suprême d'où doit encore jaillir la vie? Le dire, qui le sait? Ah! que la cité est laide, horrible à voir! Un camp, non pas un mais deux, armés l'un contre l'autre; donc un champ clos, et tous

les jours des collisions, et aujourd'hui ou demain la mêlée. Et sur cette terre en deuil, on dirait le ciel en fête. La splendeur du temps est incomparable. Quant à nous, nous avons pris bonnement les quelques mesures que suggérait notre petite et bien courte providence, laissant et confiant tout le surplus à *Celui qui met un frein*... De loin, tendez-nous une main de frère et criez avec nous au ciel : *merci!* Ah! on recueille ce qu'on a semé. On a fait un peuple athée, on l'a.

En union, en tiers avec vous.

Paris, 3 juin 1871.

Bons et vrais amis, un mot, car je n'ai ni temps, ni vertu. Je date de Paris. J'appris tout à Versailles, le 28 mai ; le lendemain j'accourais à la rue de Sèvres. Oui, ils sont pleinement délivrés, et de la Roquette, après avoir gravi la montagne du sacrifice, ils se sont élevés et ils ont disparu ; sereins sous les verrous et radieux en Notre-Seigneur sous le fer et le feu. Nous avons retrouvé, non sans peine, les corps défigurés, et pour eux s'est rouverte l'Église fermée depuis deux mois.

Bien grande est ma douleur dans toute la partie sensible de l'âme et du cœur. Je suis là, occupé

à recueillir des détails, des restes, et aussi quelques débris épars de nos pauvres maisons.

Et cependant, soyons debout, nous avons des martyrs de plus!

Vous savez que je suis bien à vous.

IV

A UNE JEUNE DAME

AVANT ET APRÈS SON MARIAGE.

Vous me racontez votre vie. D'après ce premier exposé, voici mes premiers conseils. Certainement, en fait d'exercices de piété, pour le moment, vous en avez bien assez. L'important n'est pas de les prolonger ni de les multiplier, mais d'y mettre du cœur, de la probité et de la constance, et d'en tirer du fruit. Enfant, sortez *bonne* d'avec *le bon Dieu*. J'estime beaucoup votre courte méditation du matin et votre petit examen du soir, parce que j'aime une piété solide et pratique, *utile à tout*, comme dit l'apôtre.

Mais, je vous appelle immédiatement, avec la grâce et pour l'amour de Notre-Seigneur, au combat contre vous, c'est-à-dire à la victoire sur

vos défauts, sur vos humeurs et impressions, et surtout sur votre amour-propre.

Et c'est dans les détails, dans les mille et une occasions de la vie d'intérieur, qu'il faut vous prendre à partie. Commencez une fois, et ne *finissez* que quand vous *finirez* vous-même ; c'est le combat de la vie, la couronne sera là-haut. Mais n'ayez pas peur : plus vous aurez la guerre, plus vous aurez la paix ; plus vous serez courageuse, plus vous serez contente. Sachez-le, vous serez telle que vous vous faites. Oh ! mon enfant, faites-vous humble et douce ; égale et sereine d'humeur, droite et courageuse par le caractère, affectueuse et dévouée pour le cœur, simple, rangée et laborieuse dans vos habitudes ; ayez du mépris pour ce qui n'est que frivole et de l'horreur pour ce qui est personnel.

Allez ainsi au-devant de l'avenir, sans rêverie, sans préoccupation, sans inquiétude ; vous serez prête quand l'heure sera venue.

Oui, certes, mon enfant, là comme ailleurs et plus encore, il faut de la piété et une piété solide et pratique. Soyez à Dieu avant tout et vous serez au niveau de vos petites, et un jour de vos grandes affaires. Pour le moment, je ne vous demande que cinq minutes de méditation le matin après votre prière, et cinq minutes d'examen le soir avec votre prière.

C'est assez de la communion, tous les 15 jours; la semaine qui suit, par reconnaissance, vainquez-vous vous-même, et la semaine qui précède, vainquez-vous encore par préparation. J'aime surtout les victoires, et Notre-Seigneur aime les petits sacrifices; c'est là ce qui vous rendra bonne, et joyeuse, et aimante et aimable; sachez bien cela, c'est tout le secret.

Je voudrais bien tous les jours un peu de travail des mains; puis des lectures utiles, comme de raison; rien qui nuise à la solidité de votre tête et à la sérénité de votre cœur. D'ailleurs, en tout, activité ordonnée, caractère soutenu, humeur expansive, cœur complaisant et dévoué; faire son devoir, faire plaisir, rendre service, voilà, mon enfant, ce que j'ai à vous dire. Aimez bien les vôtres et rendez-les heureux.

Vraiment, mon enfant, je le crois, vous allez être un peu trompée en lisant ma réponse; vous désirez, vous attendez même un dernier mot, et je ne vous donne pas même le premier, et je laisse la question entière. Je vous servirai mieux, j'espère, en priant, qu'en parlant, ainsi vous aurez grâce pour décider, et moi je n'ai grâce que pour me taire. Dans le fait, cette affaire est tellement personnelle, qu'elle ne peut et ne doit être traitée que par vous seule. Voyez votre bonne mère elle-même, toute tendre qu'elle est,

elle d'ailleurs plus compétente que toute autre, comme elle s'abstient dans une prudente réserve et vous laisse vous-même à vous-même! Donc, à vous, après avoir prié, consulté votre foi, votre raison, votre cœur, vos parents enfin, de dire oui ou non. Du reste, ces précautions prises, procédant avec un cœur vrai et droit, vous déciderez à coup sûr, c'est moralement certain, et Dieu bénira votre élection. Maintenant, dans ces questions, il y a toujours inévitablement du pour et du contre, et il ne faut pas attendre un idéal absolu dans les réalités humaines. Mais je suis bien d'avis que vous ne transigiez pas sur les qualités religieuses et morales. Ah! pauvre enfant, dans un pareil débat, je ne vous fais pas un reproche d'avoir de la préoccupation; certes, la chose en vaut la peine. Je vous ai bien dit de vous préparer dans la paix, sans rêve et sans souci; mais l'heure de parler venue, tournez votre langue trois et quatre fois avant d'articuler.

Que Dieu vous inspire, que Marie vous dirige.

Et vous voilà une dernière fois toute seule et encore tout à vous. Dans le fait, mon enfant, prenez l'occasion au passage, et puisque la retraite se donne à vous, donnez-vous à elle. Oui, durant trois bons jours, réservez-vous du loisir; votre chambre sera votre petit Manrèze : là, vous avez à réfléchir, à prier plus encore, à pré-

voir en gros l'avenir et à le préparer en détail. Le matin vous irez à la messe; le soir, vous ferez une visite au Saint-Sacrement et à la Sainte-Vierge, et vous finirez par la communion; vous vous donnerez au Sacré-Cœur par Marie, et vous serez d'avance bénie dans le ciel et sur la terre. Cela fait, attendez dans la confiance et la paix. Il me paraît que vous pourrez lire désormais sans inconvénient, et non sans intérêt ni profit, l'ouvrage sur lequel vous me consultez. L'avis qu'on vous avait donné était sans doute prudent, mais les temps sont changés, et les conditions aussi. Il vient de le lire lui-même, et il en a été vivement et salutairement impressionné. Du reste, les dispositions de cet enfant sont très-bonnes. Il va faire, lui aussi, sa retraite, non pas en même temps que vous, mais peu importe la coïncidence, pourvu qu'il y ait la rencontre et l'union en Dieu. Oui, vous allez avoir une vraie mission à remplir; mais vous aurez grâce d'état, vous y mettrez de la tête et du cœur, vous prendrez votre tâche au sérieux et vous la remplirez enfin avec un joyeux courage.

Je vous bénis.

Chers enfants, que la religion qui vous a réunis, vous unisse toujours. Ne faites qu'un en vous aimant, en vous aidant, en vous édifiant, et pour cela ne faites qu'un pour aimer et servir

Dieu. Plaisez-vous et servez-vous l'un à l'autre, et que chacun de vous ne cherche son bonheur que dans le bonheur de l'autre. Du reste, mes enfants, un bon cœur ne s'épuise pas, mais s'enrichit en aimant; vous ne serez donc que plus tendres et plus dévoués pour vos bons parents.

Rien de plus vrai, c'est votre place et votre mission d'être intermédiaire, et combien cette pensée doit doucement et fortement presser votre cœur? Tout bien vient du bon Dieu, et passe par une bonne mère pour arriver à l'enfant, et, en retour, l'enfant revient à Dieu par sa mère.

Dites-moi, quel sera le premier nom, avant même le vôtre, qui va être bégayé? Mon enfant, c'est de votre cœur que le nom de Jésus, inséparable du nom de Marie, doit passer sur les lèvres de votre petite, aussitôt après *papa, maman.*

V

A MADAME LECLERC.

Cette lettre et les suivantes s'adressent aux parents du frère Alexis Leclerc dont il a été dit quelque chose à la page 401 de la *Vie* du P. de Ponlevoy. Ce jeune religieux mourut dans sa famille après avoir prononcé ses vœux de dévotion. Son père le suivit quelque temps après au tombeau.

Eh bien! dans quelques jours, nous allons faire nos deux fêtes de famille, celle des saints et celle des morts. Ah! deux fois vous allez donc faire mémoire de votre unique, ô bonne mère!... Quelle consolation de savoir que nos morts sont devenus nos saints! Pour vous, continuez de vivre dans la patience et la confiance. Votre enfant vous attend, vous appelle, garde votre place, et chaque jour qui s'en va vous rapproche de lui.

Bonne mère,

Eh bien! nous nous sommes revus encore une fois, et je ne doute pas que notre cher petit Alexis, n'ait pris plaisir à voir lui-même ses deux familles réunies. N'a-t-il pas été, et n'est-il pas à jamais le lien qui nous assemble? A propos de cet enfant devenu un ange, n'ayez pas même un doute; ce serait presque lui manquer, et manquer même au bon Dieu. Il a été pris, parce qu'il était prêt, et pour lui, il fait meilleur au ciel que sur la terre. Quant à ses bons parents, eh bien! ce cher enfant devait aussi devenir leur bon ange, et il a été devant vous pour venir au-devant de vous.

Bonne mère de mon petit frère,

Ah! ne craignez jamais de m'écrire quand le cœur vous le dit. Non, non, vos lettres ne me fatiguent point, elles me consolent plutôt moi-même, puisque nous ne parlons que du bon Dieu, du Paradis et de notre cher Alexis.

Toutes les fois que nous pensons à lui, croyez-vous qu'il ne pense pas à nous? Quand nous sommes ensemble, le père et la mère, l'enfant est aussi avec nous par la meilleure partie de lui-même, par son âme, c'est-à-dire son esprit et tout son cœur. Oh! que cette vérité de la *communion des saints*, contenue dans le symbole de

notre foi est donc consolante et douce! On est uni déjà, en attendant qu'on soit réuni. On patiente mieux, quand on espère et qu'on jouit déjà.

Allons, du courage avec Marie, mère de douleur, au pied de la croix! Il n'y a pas loin du vendredi saint au jour de Pâques.

Soyez bénie avec votre cher mari!

Ainsi le bon Dieu continue à vous éprouver l'un et l'autre. Mais n'avez-vous pas fait déjà le plus grand de tous les sacrifices, quand vous lui avez donné d'abord et enfin rendu votre unique Alexis? Ce pauvre enfant n'a-t-il pas lui-même passé par l'épreuve d'une lente maladie et celle enfin de la mort à la fleur de l'âge? Eh bien! maintenant qu'il est quitte, il vous console et vous encourage par son exemple et par ses prières. Oh! qu'il est bon pour vous d'avoir un enfant au ciel! Quelle assurance de son bonheur et quelle espérance du vôtre!

Vous me donnez des nouvelles de notre pauvre ami, M. Leclerc, toujours bien malade et souffrant même de plus en plus.

La médecine n'y peut rien, et les remèdes ne le soulagent d'un mal que par un autre. Il ne reste donc plus que la patience, avec la confiance, ou l'abandon entre les mains de Dieu, notre Père.

Ah! que notre cher Alexis soit donc là, auprès de son père et de sa mère, le jour et la nuit, pour le soutenir dans ses souffrances, pour vous consoler dans vos désolations! Il y est sans aucun doute, et je compte sur lui comme sur votre ange. Dites bien aussi à votre cher malade de se consoler; s'il n'est pas avec nous, nous sommes avec lui. Non, il n'est pas délaissé, mais tout ce qu'il souffre est compté et sera payé.

En un mot, vous, bonne mère, donnez-lui du courage de tout votre cœur, cela vous en donnera à vous-même et le bon Dieu vous suffira à tous deux. Faites invoquer souvent les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, c'est la prière la plus facile, la meilleure, qui exprime tout et qui obtient tout.

Mon bien cher ami,

Je reçois à l'instant de la bonne mère une lettre qui m'annonce que vous êtes bien plus souffrant depuis quelques jours. Mon Dieu! Mon pressentiment ne m'a donc pas trompé. J'avais bien pensé que cette longue indisposition pourrait tourner en vraie maladie, et dans ma dernière lettre je vous recommandais de prendre toutes les précautions de la prudence. Mais le mal l'a emporté sur les remèdes, et, en ce moment, vous passez par cette grande épreuve de la souffrance. Mais, bon courage! mon cher fils, patience et

confiance! Ah! si j'étais près de vous, comme je vous rappellerais votre Alexis, qui a souffert, lui aussi, et qui ne souffre plus! Mais, ai-je besoin de vous le rappeler? n'est-il pas encore devant vos yeux et toujours dans votre cœur? Et lui-même, tout invisible qu'il est devenu, n'est-il pas en esprit à la fois dans le ciel et, jour et nuit, à côté de votre lit, pour vous assister, vous consoler et vous encourager? Il prie pour vous, avec vous, avec la bonne mère; priez-le comme votre bon ange, ce cher enfant... Serait-ce donc lui qui vous appelle? Et moi aussi, de mon côté, je vais prier en union avec vous et les vôtres. Invoquez souvent les saints noms de Jésus, Marie, Joseph; c'est facile à retenir, c'est court et c'est bon pour l'âme et doux pour le cœur.

Que la paix de Dieu soit en vous, bon et cher ami. Je vous bénis de tout mon cœur.

Bonne mère,

Au moment de partir de Paris pour retourner à Angers, je viens de recevoir la lettre de M. le curé, qui m'annonce le passage de notre cher malade. Je lui ai aussitôt répondu, mais je tiens à vous écrire à vous-même, restée seule sur cette terre, sans fils, sans mari, vraiment *auprès de la croix.*

Vous ne pouvez donc plus regarder qu'en haut. Mais, de ce côté, du côté du ciel, pour vous quelle

assurance et quelle consolation ! Ainsi donc, Alexis l'a emporté sur vous et a fini par attirer à lui son père. Il est vrai qu'il vous l'a pris, mais pour le sauver, pour le garder, pour vous le rendre et vous appeler vous-même quand votre heure sera venue. M. le curé a la bonté de me donner les détails les plus touchants sur la précieuse mort de notre cher ami. Comme le père a ressemblé au fils ! Comme il a passé dans la paix ! Il a rendu son âme avec son dernier soupir au même crucifix, *au crucifix des vœux*. Allons, pauvre mère, tout en pleurant, consolez-vous. Ceux de votre famille, les vôtres, ont la meilleure part ; je vous plains et je les félicite ; pour vous, je dis : *Fiat!* pour eux : *Alleluia!*

Vous êtes triste, mais ne soyez point malheureuse ; après tout, ceux que vous aimez sont déjà au ciel et vous y serez bientôt avec eux. Le principal est donc sauf, qu'importe tout le reste ? Vous n'avez plus que le bon Dieu, dites-vous ; oh ! mon enfant, le bon Dieu, c'est tout.

Que Marie, la mère de douleur, vous console et vous fortifie.

VI

A DES PERSONNES AFFLIGÉES.

Pauvres parents et bien bons amis en Notre-Seigneur. Je descends du saint autel où j'ai porté le nom de la chère petite enfant; j'ai encore prié pour elle, et déjà elle prie pour vous. Allons! c'est à vous maintenant que je dis, ce que je lui disais : courage! courage! Elle n'en a plus besoin, mais vous!... cependant, consolez-vous dans le Seigneur. Vous avez rempli votre tâche, vous avez conduit votre bonne petite âme à sa fin dernière, et en la rendant à celui qui l'avait créée et rachetée, qui vous l'avait confiée, vous l'avez placée en des mains sûres et à jamais fidèles. En définitive, que pouviez-vous lui souhaiter de meilleur? La plus jeune des trois est donc arrivée la première, maintenant elle attend au rendez-vous de la famille ceux qui lui survivent et qui comme elle

n'ont pas encore fini de mourir. Remarquez bien, nos bons amis, B. est toujours votre enfant, toujours à vous par conséquent; Notre-Seigneur qui l'aimait beaucoup, a sans doute voulu la prendre avec lui, et il a paru vous l'enlever; mais dans la vérité, c'est pour la garder et pour vous la rendre. D'ailleurs, que votre cœur le sache bien aussi, il n'y a pas de séparation entre le ciel et la terre, pas de distance entre les âmes. B. ne se voit plus, sa place reste vide, et cependant elle est avec vous plus que jamais, puisqu'elle est en Dieu; en lui, elle vous voit, vous parle, vous aime.

Adieu donc, vous aussi; que les deux enfants qui vous restent deviennent votre joie, B. est votre couronne.

Les coups se succèdent, quand sera-ce la fin? Vous pleurez sur un frère, vous tremblez pour un autre, vous cherchez autour de vous des enfants et des petits-enfants et vous ne les trouvez plus. Mais la foi ne vous donne que de l'assurance pour ces derniers et c'est une consolation pour votre cœur. Ah! laissez-moi vous dire qu'elle vous donne de l'espérance pour les autres. J'en suis sûr, votre cher mort de Solférino a prié avant la bataille! Et je le sais, sa prière était humble et contrite. Or quelle est la distance entre le repentir et le pardon? Espérez donc.

Pauvre mère en grand deuil, votre enfant a donc passé! Un vide s'est fait dans votre maison, une plaie vive dans votre cœur. Il vous est bien permis de pleurer. La Mère de douleur vous sera compatissante. Vous l'aviez tant priée pour ce cher malade. Mais elle vous a entendue. Elle n'a pas guéri l'enfant, elle a fait mieux, elle l'a sauvée. Ah! soyez consolée et que votre amertume soit dans la paix.

Je m'unis à vos regrets, à vos espérances.

J'avais reçu votre lettre pleine d'alarmes; déjà d'ailleurs, j'avais appris à Poitiers le danger dès lors extrême. Depuis, revenu à Paris, je sais que tout est consommé. Que vous dirai-je, mon enfant? Aujourd'hui, ne vaut-il pas mieux nous taire, et pleurer sur cette tombe qui vient de s'ouvrir et de se fermer, puis aller, ensemble, déposer nos regrets au pied de la croix et là même trouver avec l'espérance un peu de consolation et beaucoup de force? Ainsi donc elle a sitôt passé! Mon Dieu! et que n'a-t-elle pas laissé? son mari et son enfant, son pauvre père et sa petite sœur! Et à sa place quel vide! Du moins, disons-le, du passé il ne reste qu'un souvenir chéri et béni, et dans le présent et à jamais, il n'y a plus que l'assurance et la paix : la fille a rejoint sa mère et la famille diminuée sur la terre s'est accrue dans le paradis. D'ailleurs, sauvée

pour son propre compte, certes, elle n'est pas perdue pour les siens. Seulement elle est entrée dans un ordre de foi, relativement à nous qui n'avons pas encore achevé de mourir, et désormais elle sera l'ange invisible pour vous et pour les vôtres.

Consolez-vous, un peu, mon enfant, en consolant les autres près de vous. Ne regardez que du côté du ciel, elle est là!

A MONSIEUR DE LA TOUR MAUBOURG.

Le jeune Juste de la Tour Maubourg, seul héritier d'un grand nom, s'était engagé dans un bataillon de mobiles de la Haute-Loire. Il avait écrit à son père, avant de le quitter, ces magnifiques paroles : « Si je devais succomber, vous n'aurez pas à rougir de votre fils. Je saurai tomber la tête haute et la poitrine en avant. Je m'en sens le courage et ce sera sans terreur de la mort, car, je vous le jure ici, vous pouvez être assuré qu'avant d'aller au feu, j'aurai réglé mes comptes avec le Seigneur. » Nommé officier, il fut frappé à l'avant-garde de l'armée, le 14 novembre 1870, au combat de Bellegarde, entre Gien et Montargis. Le P. de Ponlevoy, dès qu'il en fut informé s'efforça par cette lettre touchante de calmer une douleur immense :

Monsieur le marquis,

Quoi! Il a sitôt fini, et je ne verrai plus le fils venir à moi avec le père! Je crois être encore à notre dernière entrevue. Que nous étions loin de prévoir que le plus jeune manquerait désormais au rendez-vous!

Mon Dieu! je ressens tout ce que doivent ressentir à ce coup le pauvre père et la si bonne mère.

Ce brave et cher enfant n'avait donné que des consolations, il ne laisse que des regrets. A un autre point de vue pourtant, pouvait-il mieux finir *devant Dieu et devant les hommes?* Quel testament que cette admirable lettre du 14 octobre! Peut-on dire rien de plus admirable, de plus tendre et à la fois de plus généreux? C'est simple et sublime comme il convient à un enfant et à un martyr. Ainsi donc votre si cher Juste aura passé de ce monde sans en être atteint et n'ayant connu de la vie que ce qu'elle a de meilleur : l'enfance et la première jeunesse, dans le bonheur de l'innocence, au sein d'une famille chérie et bénie, et maintenant, sur sa tombe, on peut déposer un lys avec un laurier.

Mais vous, mon bien cher ami, qui avez dû ajouter ce grand deuil de famille à tous nos malheurs communs, ah! prenez courage! Il me semble que cet enfant qui vous suivait dans la voie vous a devancé tout à coup; et du terme où il vous attend, il vous dit, en vous tendant la main : au revoir, cher, cher et adoré Père; levez-vous, allez de son côté jusqu'au rendez-vous.

Adieu, croyez bien à tout mon dévoué respect.

VII

A DES RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

A un aumônier militaire des zouaves pontificaux, en réponse à une lettre de Blois, 5 décembre, donnant les détails des malheureuses journées de Loigny.

Mon révérend et bien cher Père, P. C.

Oh! combien je vous sais gré d'avoir pensé à nous, qui pensions tant à vous, et aux vôtres! Mon Dieu! je ne sais bien dire ce que je sens : le cœur est partagé entre deux impressions qui semblent se combattre, la douleur et la consolation. Nous avions beaucoup désiré et beaucoup espéré; mais les pensées de Dieu sont bien au-dessus des nôtres ; il y a des revers qui valent mille fois mieux que des victoires. Il fallait un exemple, il fallait aussi un holocauste; c'est fait! Ah! comme nos chers zouaves ont grandi, en un

jour, et devant Dieu et devant les hommes! Et ce drapeau sacré, vrai signe de salut, il a reçu le sacre sanglant : *Vexilla regis prodeunt.* On le reconnaîtra, et désormais on peut le déployer, sur tous les champs d'honneur. Brave et fidèle de Werthamon, il est tombé *sub vexillo;* non, il n'est pas tombé! *Victorum genus optimum.*

Cependant, que de regrets pour ceux qui ne sont plus! Quelle sympathie pour les nobles blessés!

Votre mission est belle, mon bon père, *juxta vocationem nostram.* Donnez de votre cœur *animum et vires,* Notre-Seigneur lui-même vous donnera du sien.

Je viens de reprendre le cours de mes tournées provinciales, et en quittant Laval, je vais commencer par Poitiers. Avec quel religieux et patriotique intérêt je reverrai vos recrues et surtout vos débris.

A UN AUMÔNIER.

Versailles, 12 mai 1871.

Réponse à une lettre dans laquelle l'aumônier demandait conseil sur la conduite à tenir devant les éléments hétérogènes que les circonstances amenaient au régiment et qui n'admettaient pas l'ancien esprit de Rome.

Mon révérend Père, P. C.

Enfin, vous êtes donc débarrassé de ce mal chronique, *fructus belli*, qui exige beaucoup de patience, après beaucoup de courage.

Comment! ma bonne ville de Rennes en viendrait, elle aussi, à l'insulte et aux menaces! Mais non, je proteste, ce n'est pas elle; demandez plutôt à notre brave et cher Élie de Palys, et il répondra des vrais et fidèles Rennais par lui-même.

Mais, mon bon Père, en effet, ah! gardez, gardez bien dans votre élite le *spiritum vivificantem :* Au Seigneur Christ! Par Marie! Pour l'Église! voilà votre mot d'ordre au complet.

J'ai vu ici à Versailles madame B..., femme extraordinaire, généreuse jusqu'à l'héroïsme; après quelques minutes d'entretien, j'ai pu lui dire : Madame, mais vous êtes de cœur catholique comme moi... Elle s'est aussitôt mise à deux genoux pour me demander la bénédiction. Elle est fière et contente d'avoir donné son fils aux zouaves, et m'a conjuré de le recommander à votre meilleur intérêt. Mais est-il besoin de le faire?

Il y a donc toujours un chaos entre Versailles et Paris. Dans cette ville maudite, c'est la terreur : tout autour, les fureurs de la guerre. Et pourtant, d'ici, je donne encore la main aux

nôtres, les uns perdus çà et là, les autres enfouis dans cette autre fosse aux lions de la nouvelle Babylone. Par miracle vraiment, tous ont encore la vie sauve, et tous aussi ont le cœur sans peur aucune, et non sans joie. L'un d'eux m'écrit : « Qu'il est doux de s'abandonner entre les mains adorables de Notre-Seigneur! Ne voir que lui, n'avoir que lui, ne dépendre que de lui, ne se confier qu'en lui, mais c'est le ciel anticipé! J'entends l'*alleluia* résonner continuellement dans mon cœur. »

Un autre m'écrit encore hier soir : « Je n'éprouve pas la moindre peur, pas l'ombre d'inquiétude pour tout ce qui peut arriver ici, où j'attends de jour en jour, d'heure en heure. Il me semble toujours que je désire sincèrement d'être tué dans notre église, ou sur le seuil de notre porte !... » Votre général qui s'entend en courage, accepterait sans doute de pareils soldats.

Voulez-vous, je vous en prie, offrir à l'excellente famille de Palys, tout mon respect dévoué.

Versailles, le 25 mai 1871.

Les idées nouvelles se répandaient dans le régiment. Que faire? Oserait-on risquer une consécration publique du corps au Sacré-Cœur?

Mon révérend et bien cher Père, P. C.

J'ai reçu votre bonne lettre du 21 mai. Il y a donc partout à militer sous le drapeau de la croix. Vous avez, je le vois, vos difficultés et vos appréhensions; et nous, nous allons d'angoisses en angoisses. L'heure présente est la plus critique, si elle n'est pas l'heure suprême. Samedi dernier, j'avais été appelé au Mont-Valérien par le brave commandant, qui voulait, avec toute sa maison, remplir ses devoirs religieux. C'est précisément pendant que j'étais là, de midi à six heures du soir, que de toutes nos batteries à la fois on ouvrait la brèche dans l'enceinte continue. Quel spectacle! et quel vacarme! Dès le lendemain, on entrait dans Paris, et 90 000 hommes opéraient dans l'intérieur. Nous respirions et nous espérions la fin; hélas! c'était la fin de Paris. Hier matin, vers neuf ou dix heures, par un temps d'ailleurs splendide, tout le ciel de Versailles s'est voilé d'une étrange fumée. J'ai cru d'abord à une éclipse, tant le soleil était devenu pâle, ou bien à un orage, tant l'air semblait chargé de vapeurs; tout à coup on accourt; on s'écrie : Paris brûle! C'était vrai.

Les misérables, ces gens qui ont fini de bien faire, me disait un soldat, veulent s'ensevelir sous les ruines. On entend d'ici les explosions comme on voit la fumée de Babylone qui s'écroule. Main-

tenant qu'en est-il de Mazas? Des bruits sinistres circulent, mais on ne sait rien encore. Justice de Dieu! Ah! quand viendra donc la miséricorde? Sans doute il faut que cet odieux Paris tombe, pour que la pauvre France se relève. Mais que Dieu sauve les siens!

A UN AUTRE AUMÔNIER

Pendant la guerre.

Mon révérend et bien cher Père, P. C.

J'ai vos deux lettres du 12 et du 13. Que dire? et que faire? Il y a du moins un bon côté dans ces graves circonstances, c'est qu'on a moins que jamais besoin des conseils de l'homme, et plus que jamais droit à l'assistance de Dieu : il ne faut que suivre le cours des choses et se fier à Celui qui a compté jusqu'à nos cheveux. Mon bien-aimé père, je voudrais être partout avec tous les nôtres. Que mon bon ange me remplace. Sans doute, les plus mauvais jours ne sont pas encore venus; l'ennemi est à vos portes, pourvu qu'il ne soit pas dans vos murs. Nous au moins, faisons fidèlement et bravement notre devoir; tout en étant des hommes de paix, faisons-nous hommes de guerre, à notre manière, et combattons avec nos armes en nous dévouant, en priant et en faisant du bien; encourageons les

combattants et soignons les pauvres blessés. Pour moi, je ne sais me défendre d'une confiance qui surpasse toutes les craintes; Marie Immaculée conservera sa maison, sauvera la France : *salutem ex inimicis.*

Nous avons converti même ici toute notre maison en ambulance et en caserne. La nuit dernière, 4 à 500 soldats ont inondé le collége, et nous vivons au milieu d'un tohu-bohu abominable. Ne faut-il point partout être en état de guerre? Et la province peut-elle se plaindre, quand la capitale est en état de siége?

A UN JEUNE HOMME CONTRAINT PAR SA SANTÉ DE NE PAS ENTRER AU NOVICIAT.

Paris, 8 décembre 1859.

Mon cher petit frère, P. C.

Votre excellent parent, mon voisin de la rue de Sèvres, dans une visite de convalescence, venait de me donner de vos nouvelles, quand vous survenez vous-même. J'attendais, j'espérais, maintenant je bénis le bon Dieu d'abord et vous ensuite, et je commence ma réponse en un jour qui m'est cher un million de fois, ce 8 décembre où j'ai été par miséricorde agréé pour la Compagnie

en 1832, et où j'ai été définitivement admis par mes derniers vœux en 1848; ainsi dois-je tout à Notre-Seigneur, à Marie Immaculée! Qu'elle vous soit bonne comme à moi, mon cher enfant. Mais ma petite lettre ne craint pas du tout les yeux de votre si bonne mère, et si vous croyez qu'elle aura de la consolation à la lire, moi j'aurai de la consolation à la lui montrer. Elle ne sait pas assez combien je suis méchant, elle sait pourtant que je ne le serai jamais pour vous.

Oui, mon fils, votre noviciat est commencé, et s'il ne compte pas encore sur le catalogue de la Compagnie, il date devant Dieu du jour où vous avez été appelé de Dieu et accepté par la Compagnie, et il court à S. A. auprès d'une très-douce maîtresse de novices qui vous garde et vous soigne de bon cœur. Il y a du mieux déjà, mais puisque l'on a tant fait que d'attendre, ne faisons rien à demi, attendons encore un peu; le temps est un médecin dans les infirmités de cette nature; il faut qu'elles fassent leur temps, et elles s'en vont comme elles etaient venues. Je ne voudrais pas d'ailleurs que vous débutiez au cœur du froid; j'aurais compassion pour vos pauvres mains rugueuses et crevassées. Mais, vers la fin de l'hiver, si votre bonne mère présentait son fils au noviciat à peu près à l'époque où Marie présenta son divin fils? Qu'en dites-vous? J'ai bien l'espoir et le pressentiment que la complète gué-

rison se fera à Issenheim. Je compte sur le bon air, le grand air des montagnes et des forêts, et plus encore sur la paix et la joie de notre nouveau Nazareth.

Là, un bon P. maître, qui est une espèce de maman, des confrères qui sont des frères, soi-même redevenu enfant, une vie réglée et cependant variée, point d'études et surtout point de soucis... Nous autres vétérans, si loin déjà de cette enfance religieuse, nous voudrions y revenir comme à notre meilleur temps, et nous avons pour la maison du noviciat des souvenirs et des regrets, à peu près comme pour la maison paternelle.

En attendant votre heure qui s'approche, je vous donne l'emploi que nous désignons par ces mots : *curans valetudinem*. Sans doute, rapportez au bon Dieu cet emploi, en apparence assez profane, afin de le surnaturaliser, mais pour un temps subordonnez à cette fin tout le reste. Soit, mon cher enfant, relisez cet excellent opuscule de saint Liguori ; suivez M. votre frère à la chasse et rapportez le gibier ; si glace il y a, glissez et patinez, et ne tombez pas ; prenez de bonnes nuits bien pleines de bon sommeil ; mais une fois la mesure trouvée, la limite de la somnolence atteinte, ne la dépassez pas, ce surplus ne serait qu'un inconvénient : *Deo gratias!* et debout. Les petits novices dont la santé est délicate ont huit heures de sommeil.

Merci à votre bonne mère d'avoir donné l'hospitalité à un de nos frères! Que sera-ce, quand le petit frère devenu Père à son tour, viendra frapper à la porte de votre château? Encore un peu de temps.

Faites bien mes compliments à votre frère de Lunéville sur son double talisman. Vous avez bien fait de lui céder votre relique, je lui aurais plutôt abandonné la mienne; nous vous la rendrons au centuple. J'ai à peine vu ce brave enfant, mais je l'ai connu tout d'abord, et je ne puis vous dire combien je l'aime. Mon cœur m'a dit que le bon Dieu l'aimait bien plus encore et bénirait son avenir.

Écrivez-moi, mon frère; je veux être avec vous. Offrez tous mes plus dévoués respects à madame votre mère et à tous les vôtres.

En union, servus, amicus et frater in X^{to}.

A UN NOVICE OBLIGÉ DE DIFFÉRER SES VŒUX.

Mon bien cher enfant,

Vous êtes triste; je veux l'être moi-même. Comment ne ferais-je pas cause commune? Je suis pour vous, je serai donc avec vous. Il nous faut donc encore en rester à cette recommandation de Notre B. Père : *laboret ut persistat in patientia;* mais il nous est permis d'ajouter :

cogitet se esse cito *consolandum,* surtout *adhibendo diligentias.* Dans le fait, mon cher ami, vous le dites si bien, il est plus expédient de ne pas risquer, en le brusquant, un second coup, qui serait, sans doute, le dernier.

Oui, mieux vaut attendre, et enfin réussir. Votre amour filial d'ailleurs ne périclite pas; au lieu de baisser, il monte encore dans la séparation; en vérité, c'est une grâce et un signe, car n'est-ce pas la marque bien sensible, s'il y a toujours un attrait, qu'il y a toujours un appel? Oui, tant que vous vous sentez un cœur de fils, la Compagnie reste pour vous une mère, et l'inclination réciproque promet en son temps et prédit la réunion.

VIII

A DES RELIGIEUSES.

A UNE RELIGIEUSE DU SACRÉ-CŒUR.

En vérité, votre affaire a marché plus vite que je n'aurais osé l'espérer : c'était donc bien l'heure de la grâce, et la Providence elle-même intervenant en votre faveur, vos bons parents ont eu le courage d'accorder ce que vous aviez eu le courage de demander.

Je remercie Notre-Seigneur de votre délivrance si rapide, et je vous remercie vous-même de la nouvelle que vous m'en donnez.

Mais, je devine assez ce que vous me confiez : un refus vous eût trouvée ferme, le consentement si généreux et si douloureux vous rend plus compatissante; vous n'avez point à lutter contre la violence, mais à vaincre la sensibilité, et à cer-

tains égards, vous êtes prise par votre faible. Toutefois, mon enfant, la grâce viendra en aide pour tous, et pour tous aussi le sacrifice, une fois fait, deviendra une source de consolations et de benédictions.

Du reste, allégez vous-même l'épreuve de vos pauvres parents; que vos lettres soient fréquentes, pleines de foi et pleines de cœur; qu'ils vous sentent plus contente et toujours plus aimante. Le Sacré-Cœur ne gâte rien dans un bon cœur.

Que je suis consolé en Notre-Seigneur et réellement édifié des sentiments de votre bon père et de votre pauvre mère!

Ce seul fait va les avancer dans la voie du ciel plus que dix mille autres. Oui, ils seront bénis de Notre-Seigneur et le fils qui leur reste sera digne des siens un jour.

Et vous, mon enfant, vous commencez votre noviciat dans la maison de la croix, c'est un bon signe, entrez par cette porte. Cependant, soyez à la fois bien simple et bien courageuse. Plus vous vous ferez enfant, mieux iront les choses, et meilleure vous serez vous-même; une enfant par l'obéissance, l'humilité, l'ouverture de cœur, la bonne humeur. L'allégresse est le cachet du noviciat. Eh bien! je vous donne donc rendez-vous au noviciat; je serai bien heureux de vous retrouver dans ce petit paradis terrestre que le Sei-

gneur Christ s'est choisi à là porte de Babylone.

Courage, confiance, paix et joie dans le Sacré-Cœur.

Il est vrai que vous avez sur les bras une rude et ingrate besogne. Mais Dieu vous aide, et si seulement vous continuez à la faire, le bon Dieu, lui, fera son œuvre. Vous êtes sourde et aveugle, impotente et rebelle ; telle est votre impression : n'importe, n'en demandez pas davantage et allez toujours droit à Notre-Seigneur crucifié. Attachez-vous au positif des vertus religieuses et du devoir d'état, abstraction faite de tout sentiment, et demandez à Notre-Seigneur son amour et sa grâce. Rien que cela et c'est tout.

Voilà, ma pauvre enfant, mon petit mot écrit en grande hâte. Priez pour moi et soyez bénie.

Dans le vrai, mon enfant, votre voie commence à se dessiner, et vous n'avez plus qu'à marcher devant vous ; le maître, le bon maître la trace et vous y mène. Vous avez selon le désir de saint Jean-Baptiste *à vous amoindrir pour que Notre-Seigneur augmente.* Je crois même que c'est la fin que Dieu se propose dans la conduite de votre âme par sa Providence et par sa grâce. Vous, entrez dans ses pensées toute courageuse et toute joyeuse, et n'ambitionnez pas d'autre titre que celui de la *pauvre petite* et de la petite pauvre ; vivez partout au diminutif.

C'est bien, mon enfant, courage donc et confiance!... Que l'humilité vous dilate le cœur et vous exalte la volonté.

Et vous, mon enfant, allez dans votre chère voie étroite et obscure, allez toujours la tête haute et le cœur large. Oui! soyez courageuse et contente, quoi qu'il en soit, en Dieu Notre-Seigneur. Ne vous chicanez point trop, ne vous écrasez point du tout; mais exécutez-vous et vainquez-vous franchement et gaiement.

Quant à vous, vous allez par vos voies dures, au milieu de la nuit, au travers du désert. A cela, je ne vois ni dommage ni péril, je vous assure. Dieu vous a fait voir par le passé qu'il ne vous manquerait jamais au besoin; je vous réponds de la même fidélité pour l'avenir. Seulement allez et allez toujours, et laissez le bon Dieu faire son œuvre en vous, par vous et sans vous. Notez ces trois petits mots qui ne sont pas venus sous ma plume en vain.

Que faire? S'humilier sous la puissante main de Dieu, et s'appuyer sur celui-là même qui paraît peser sur vous. Ne vous agitez pas pour esquiver; mais plutôt ne bougez pas plus que la Victime liée sur l'autel. Ah! dites, ne faut-il pas qu'il y ait à cette heure, des victimes dans le Sacré-Cœur; ne vous plaignez pas d'avoir été dé-

signée, la part n'est pas mauvaise. Du reste, faites tout à l'ordinaire, du même cœur et du même visage; Dieu vous suffira et vous suffirez à tout.

L'activité se purifie dans l'impuissance comme la vertu dans l'infirmité. Dieu ne l'éteindra pas, mais il mortifie pour vivifier. Puis tout cela sert à nous rendre compatissants avec Jésus-Christ et compatissants aussi pour les âmes. Courage quand même! Votre ange se tait; et il le faut pour un temps. Mais, au fond, il n'y a rien de changé, ni en Dieu, ni même en vous. Vivez au désert, comme ailleurs; quand Jésus vous y mène et vous y laisse, c'est qu'il y demeure avec vous.

A UNE PRIEURE CARMÉLITE.

Paris, 5 octobre 1861.

Vous êtes donc partie avant mon retour; le bon Dieu l'a voulu, c'est donc bien. De mon côté, je n'ai que les meilleures nouvelles à vous donner sur mon cher pèlerinage : depuis Saint-Sébastien où j'ai dit deux fois la messe dans la chapelle des bonnes Carmélites, et où j'ai fêté la trans-

fixion de votre séraphique Mère, j'ai constamment suivi les traces de saint Ignace, mon Père, à Loyola, à Pampelune, à Saragosse, Montserrat, Manrèze et Barcelone... Que de choses à dire! Mais, ma bien bonne mère, il s'agit de vous et non de moi. Eh bien! cette retraite, complément de celle que nous faisions ensemble presque à la même époque, a porté son fruit. Vous vous êtes *exercée*, ainsi le veulent les *Exercices* de saint Ignace. Je bénis Notre-Seigneur de l'attrait que sent votre âme pour ce petit livre scellé pour plusieurs, vous y trouverez des trésors de lumière et de grâce pour votre spiritualité et pour la direction des autres. C'est merveilleux; il y a tant de discrétion et de largeur dans ce manuel évangélique, qu'il s'adapte à toutes les exigences, et va à une carmélite comme à un jésuite. L'inclination de votre cœur vers la vie intérieure et l'abnégation du moi est de bon aloi, vous n'avez qu'à marcher dans cette voie. Du reste, je signe toutes les résolutions que vous avez arrêtées, comme très-conformes à l'esprit de Dieu, à votre attrait et à votre position. Eh bien! vous voilà mise là comme une première pierre; il faut donc que vous portiez le signe de la croix et que vous soyez ensevelie sous terre; car la parole du Maître est là : *Si le grain de froment ne meurt, il ne porte pas de fruit.* Sans doute vous devrez exploiter tout ce que le bon Dieu vous a donné

de cœur et de vie, de diligence et de sollicitude, toutefois sans agitation ni empressement. Mais, croyez bien que c'est surtout par la prière et par les saints désirs, selon la parole de saint Ignace, que vous soutiendrez la maison sur vos épaules. Il sera bien important, dès le principe, de poser la sainte règle en vigueur, parce qu'elle garde tout le reste. Mais en même temps, ayez soin de l'esprit : dilatez les âmes, vous gagnerez toujours plus par la suavité, pourvu qu'elle ne dégénère pas en mollesse; donnez confiance, encouragez beaucoup. Ne connaissez-vous pas le bon petit livre du P. Binet : *Quel est le meilleur gouvernement?* Vous profiterez de cette lecture. Eh bien! vous serez donc encore, quoique prieure, la pauvre petite servante indigne. Ne perdez plus jamais ce titre, le plus beau que je sache. Je serai avec vous le 15, ma bien digne Mère; sainte Thérèse prendra possession de son petit Carmel de X... Que Notre-Seigneur y soit bien-aimé, servi en esprit et en vérité!

Je me recommande à vos prières, et je reste votre bien humble et dévoué serviteur en Notre-Seigneur.

DEUXIÈME PARTIE.

FRAGMENTS ÉPISTOLAIRES

Ou pensées extraites des Lettres de direction du P. de Ponlevoy.

I

LA PAIX.

Conseils à des personnes timorées.

MOYENS DE CONSERVER LA PAIX.

1. Oubli du passé.

Non, non, restez-en là. Un retour sur le passé vous ôterait de la paix, au lieu de vous en donner, et vous ferait moins de bien que de mal. Vivez plutôt sur la confiance en la miséricorde pour le passé et en la Providence pour l'avenir. Souvenez-vous seulement en gros de tout ce que le bon Dieu a oublié en détail, et donnez cette gloire au Seigneur Christ de savoir croire en lui. C'est le plus sûr, c'est le plus parfait, c'est le meilleur.

Faites l'aveugle et vous y verrez clair, parce que c'est Notre-Seigneur qui vous conduira et qui verra pour vous.

Allez toujours avec un même cœur à Notre-Seigneur qui est pour vous toujours le même. N'épluchez pas tant votre pauvre âme, ses dispositions du moment, ses infidélités du passé. Quoi qu'il en soit, cela ne change rien à Notre-Seigneur, sinon qu'il est plus compatissant pour vous quand vous êtes plus faible dans tous vos exercices. Oubliez-vous pour lui, et ne demandez après sa gloire que sa grâce et son amour.

Ah ! vous n'êtes pas seul à broncher dans votre voie, *omnes declinaverunt*... L'important n'est pas de ne s'écarter jamais, ce qui serait angélique, mais de se redresser toujours, ce qui est humain et même très-chrétien.

Mon Dieu ! Il y a des fautes heureuses, comme il y a des défauts utiles ; les unes sont heureuses, quand on les répare, en se relevant plus humble et plus courageux ; les autres sont utiles quand on bataille contre eux, dût-on recevoir çà et là quelques entailles ; en définitive, on y gagne plus qu'on y perd.

La contrition intense du passé me paraît une vraie grâce et même une grâce insigne. Seule-

ment comme l'ennemi se fourre partout et mêle un peu d'ivraie avec le pur froment, faites le triage. Que la contrition pénètre, mais dilate aussi et relève votre cœur par la reconnaissance et l'amour, la confiance et le courage. Qu'il ne soit pas question d'anxiété, de retour inquiet et défiant, de confession nouvelle ; ce serait là le mauvais biais d'une chose excellente, un guet-apens du malin ; soyez plus fine que lui, et qu'il ne tire pas son épingle du jeu.

Je sais qu'il y a en vous par le fait de votre nature des prostrations et des désolations très-sensibles, mais je sais qu'il y a aussi, en vertu de votre foi, des ressources très-puissantes. Oh! mon enfant, vous dirait le Père de Ravignan, vous avez du *meilleur* en vous et du moins bon; prenez donc dans votre meilleur.

Profitons de tout, à la bonne heure ! avec nos défauts, faisons des qualités, et avec nos fautes même, des vertus et des mérites.

2. Être content de Dieu dans le présent; vivre au jour le jour.

Mon cher ami, le présent est très-bon pour vous, ordonnez-le et organisez-le, puis subissez-le quant à ce qui vous déplaît, et profitez-en quant

à ce qui vous plaît. Voyez, il y a deux faces à toutes les médailles en ce monde!

Lancez votre *alleluia* au ciel par delà tous les nuages de la terre.

Je vous assure bien, je vais au jour le jour, ignorant parfaitement ce que je serai demain, et n'ayant que la conscience et le souci d'aujourd'hui.

Ce qu'il y a de plus clair, et à vrai dire, il n'y que cela, il faut devenir meilleur parce que les temps sont plus mauvais. Le petit mot du Père de Ravignan en pareil cas est tout semblable au mien : Les temps sont mauvais, disait-il, mais le Seigneur est bon.

Croyez-moi, vivez dans le présent et laissez à notre bon Maître, sans souci aucun, le soin de faire l'avenir selon son cœur. Faites de l'humilité, de la douceur, de la charité en détail, afin d'en avoir en gros.

Vivez sur un fond de paix, et que la sérénité spirituelle occupe les hauteurs de votre âme. Soyez même, selon votre mesure et avec mesure, d'une humeur joyeuse; cela convient à la piété. N'avez-vous pas, mon enfant, de quoi vous ré-

jouir dans votre cœur qui est à Dieu, et dans le cœur de Dieu qui est pour vous ?

Les occasions de bien faire et de souffrir nous adviennent d'elles-mêmes, et toutes les parcelles du temps sont comme des places vides et prêtes pour y mettre des actes d'humilité et de charité. Se laisser faire et s'exécuter, c'est tout.

Nous avons toujours bien à faire pour sortir de nous; je crois bien! ce n'est jamais fait. On a beau sortir, on rentre et on se retrouve dedans. C'est le manége de toute la vie, jusqu'à ce qu'il nous soit dit : *Proficiscere anima!* Cependant, le bon Dieu nous aide à la besogne, tant qu'il peut, et c'est même la raison de notre petite histoire personnelle. Livrons-nous bien à sa Providence et à sa grâce, et l'opération se fait en nous, avec nous et sans nous.

Soyez bien à votre affaire. Ne rêvez point, même pieusement, hors de votre vocation. Souvenez-vous que les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres, et que ses voies ne sont pas celles que nous avons choisies. Il faut toujours qu'il y ait quelque chose dans la voie de Dieu que nous ne comprenons pas, et que nous ne voudrions pas, parce qu'il faut qu'il y ait place pour la foi et pour la croix.

Par combien d'alternatives passe votre âme, mon enfant! Dieu se montre, puis il se cache; vous montez et vous descendez. Et il faut qu'il en soit ainsi pour que vous soyez bien toute à la merci du Seigneur, ne demandant rien, ne refusant rien, disant dans la plénitude de votre cœur un continuel *fiat!*

3. Confiance en Dieu pour l'avenir.

Soyez confiante; pour peu que vous soyez fidèle, la grâce vous fera trouver la solitude dans la compagnie, la prière dans l'action, la paix dans la sollicitude, la joie dans la tristesse; Notre-Seigneur seul vous sera tout en tout...

N'ayez pas peur d'avoir à mourir; à chaque chose son temps; vous avez à vivre. Un jour, sans doute, vous devrez passer, mais je vous aurai devancée, et, si Dieu me fait grâce, je viendrai au-devant de mon enfant d'autrefois...

Sans doute, il faut profiter du temps que nous avons encore, et pour racheter le passé, et pour acheter l'éternité. Mais, nous avons un si bon Maître! si seulement nous savons avoir un bon cœur; il récompense ceux qui viennent à la onzième heure aussi bien que ceux qui étaient venus

à la première. Vous croyez, vous aimez : espérez; vous n'avez rien à craindre, ni à la vie, ni à la mort.

Une chose me frappe et m'a toujours frappé : presque toujours en toute chose nous avons d'avance plus de peur qu'il n'y aura de mal. C'est un peu l'effet de la tentation, un peu celui de l'imagination. De plus, nous n'avons pas d'avance la grâce du moment, elle nous est donnée quand nous en avons besoin. Comptez toujours sur Notre-Seigneur. Quelquefois il tarde à venir, mais croyez qu'il viendra en son temps, et vous reconnaîtrez alors qu'il a tout dirigé en ayant l'air de ne se mêler de rien.

L'imagination a le malheureux talent de grossir les objets à distance; pour elle des taupinières de près furent des montagnes de loin. Ne la croyez point et ne craignez plus. Je ne dis pas que vous n'ayez point de sollicitudes; mère, vous devez en avoir; mais aussi, enfant de Notre-Seigneur, vous pouvez les diminuer en les partageant avec lui. Notre-Seigneur n'a-t-il pas fait ses preuves? Je vous le dis en vérité : que votre cœur ne se trouble point, croyez en lui, rien qu'en lui, mais tout en lui.

Mon enfant, je ne sais plus vous dire que ceci :

Tout est mauvais et tout va mal, et de mal en pis; mais rien n'empêchera Dieu d'être bon et de tirer le bien même du mal.

Dites pour l'avenir : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit,* et, cela dit, fermez les yeux et prenez la main divine, et suivez comme l'enfant qui va après sa mère. Demandez par Marie, sans relâche, cette double grâce : connaître Notre-Seigneur et l'aimer. Je ne sais point de prière plus digne dans son objet, ni plus sûre de son effet. Elle est exaucée d'avance.

Il ne faut point raffiner avec le bon Dieu ; allez ainsi à la bonne, vous irez droit à son cœur.

Qu'importe ce qui se passe! Laissez passer. Par votre cœur vivez en haut.

Jusqu'ici l'intention de mon supérieur ne paraît pas être de me garder à Paris, il ne serait question que d'un séjour de passage. Comme le bon Dieu voudra! je n'ai pas dit un mot pour revenir, je ne dirai pas un mot pour rester. J'aime beaucoup mieux ne rien savoir et ne rien vouloir, c'est plus sûr et c'est plus doux, quand on a le bonheur de vivre sous l'obéissance. Et vous, vous n'osez regarder l'avenir, mais vous faites bien. Notre-Seigneur le voit, c'est assez pour

vous. Qu'avez-vous besoin de prévoyance ? L'abandon au jour le jour n'est-il pas meilleur ? Faites-vous toute petite enfant avec le bon Dieu pour devenir la femme forte. Plus d'ailleurs votre nature est vive et ardente, plus il faut faire le contre-poids dans le sens contraire. Souvenez-vous en bien : dans toutes les préoccupations qui troublent, il y a toujours un excès de la nature et un défaut de la foi.

Notre-Seigneur soit béni de tout et nous bénisse en tout ! Restez bien calme sous sa main, l'indifférence qui se laisse faire n'est pas de la nonchalance qui se laisse aller. Communiez, si faire se peut, sinon, jeûnez de cœur et d'âme, et soyez contente, dans les deux cas, de notre très-bon Maître.

Vous me faites l'effet d'un voyageur qui chemine par un sentier rude et passablement tortueux, et de plus, au sein d'une profonde nuit, ne sachant où il en est de la route, mais pourtant sachant fort bien où il va, et sûr d'arriver un beau jour à ce soir de la vie qui deviendra la vraie aurore. D'autre part, la Providence ne vous laisse pas manquer de guide dans la voie ; vous en avez eu un jadis très-bon (le P. de Ravignan) et fort sûr, qui vous donna longtemps une direction vraiment parfaite ; vous en avez encore un

aujourd'hui (le P. de Ponlevoy), qui ne vaut pas grand'chose, sans doute, mais qui cependant vous donne lui-même d'assez bonnes indications, parce qu'il dit mieux qu'il ne fait. De plus, la grâce fait briller çà et là des éclairs au milieu de vos ténèbres, et en un clin d'œil vous voyez jusqu'au fond et jusqu'au bout des choses. Ainsi, voilà une de ces lumières soudaines et vives : « c'est extraordinaire, le peu (dites : le rien) que je vaux et le tout que je sens ! » C'est bon ! Écrivez cela et gardez-le bien. *C'est vous et c'est Dieu !* Soyez donc humble et confiante ! courageuse toujours ! Allez droit à la communion deux et trois fois la semaine et portez haut la croix de tous les jours.

4. Abandon. — Se perdre en Jésus-Christ.

Allez simplement, humblement, mais courageusement et constamment par ce sentier ignoré du monde, mais connu du ciel, étroit en apparence, mais large en réalité ; la paix de Dieu, la vraie liberté de l'âme sont là. Je vous voudrais, non pas moins timorée, mais moins craintive ; vous vous compliquez et vous vous embarrassez dans la pratique de certains devoirs d'état. L'humilité, par exemple, n'est pas le moins du monde compromise par l'exercice de l'autorité ; l'une vous

met au-dessous des autres, l'autre au-dessus, et cela se combine et se tempère à merveille. Souvenez-vous de saint Joseph, le dernier et cependant le premier de la Sainte Famille. Son humilité ne l'empêchait pas de commander même à Notre-Seigneur, et sa supériorité ne l'empêchait pas de s'abaisser et de s'anéantir devant Notre-Seigneur et la très-sainte Vierge. Ainsi, conservez bien l'attrait pour l'oraison, le recueillement et la solitude, et cependant vaquez avec dégagement et naturel aux soins du ménage et aux bons rapports de la famille. Entrez en Dieu, comme disait saint Ignace, et sortez de Dieu avec une égale facilité; préférez l'un, sans doute, mais n'omettez pas l'autre. Je sais que c'est là le difficile, d'allier des choses si diverses et presque disparates; il serait bien plus aisé d'être extrême : toute au Carmel ou toute dans le monde. Mais Dieu ne veut ni l'un ni l'autre pour vous. Il vous a donné la vocation du milieu, et la volonté de Notre-Seigneur est pour nous notre dernier mot, notre unique règle. Nous ne voulons que ce qu'il veut, ni plus, ni moins, ni autrement, pour le corps, pour l'âme, pour le temps et l'éternité.

Dans le vrai, il vaut mieux pour vous être jugée de Dieu que par les hommes; l'œil de Dieu ne voit que le cœur et la volonté, les yeux de l'homme ne considèrent que les accidents et les

apparences. Que de choses en vous qui ne sont pas de vous! Que de défauts qui ne sont pas des fautes! Non, sans doute, qu'il ne faille *aller contre*, les combattre, les corriger toujours, hélas! sans les corriger jamais. Mais enfin, la parole est juste : il sera meilleur d'être jugé par un maître très-aimé et encore plus aimant, car il est écrit : La charité couvre la multitude des péchés. Aimez donc Notre-Seigneur à tort et à travers, mon enfant, et, pour échapper à son bras, comme saint Augustin, perdez-vous dans son cœur.

Puissions-nous toujours et partout trouver le bon maître dans la foule comme dans la solitude! Votre cœur s'effrayait un peu de l'isolement qui vous attendait à la campagne. Il est vrai, c'est une épreuve comme toutes les autres, quand elle arrive en son temps, elle concourt à notre bien. Plus on va dans la vie, plus on reconnaît que tout est pour le mieux dans la volonté de Notre-Seigneur et que les obstacles mêmes se changent en moyens. Que saint Ignace l'a bien dit! On avance dans toutes les choses spirituelles à proportion qu'on sort davantage de sa volonté propre et de son amour-propre. Laissez-vous donc aller, ô enfant de Dieu, à la douce conduite de sa maternelle Providence. Elle vous mène par des voies qui ne sont pas

les vôtres, en ce sens que vous ne les avez pas choisies, et qui sont précisément les vôtres parce qu'elles sont les siennes.

Le bon Dieu vous tient toujours sous le pressoir, la double étreinte, au physique, de la défaillance, au moral, de l'impuissance. Ah! baisez ces deux clous bénis, car ils vous détachent de vous-même, en vous attachant à Notre-Seigneur crucifié. Cachez-vous si bien que vous finissiez par vous perdre en Dieu avec Jésus-Christ. N'ayez point souci de ceci, de cela, ce serait encore avoir trop souvenir de vous-même. Oubliez-vous, pour oublier tout, excepté Jésus, qui sera vraiment alors notre tout en tout. — Mais c'est la mort? — Oui, mon enfant, et c'est la vie.

Toujours pour ramener la lumière et la paix, vous n'avez qu'une chose à faire, vous oublier et comme vous perdre; dès que vous n'êtes plus là, il n'y a plus que Jésus. Notre-Seigneur vous veut morte, pour que vous soyez vivante.

Je comprends toutes les alternatives par lesquelles a passé votre âme, et je crois qu'il vous a été bon de rester un temps dans ce creuset. Le bon Dieu fait ainsi souvent nos affaires sans nous et malgré nous. A cette douce et forte école, presque sans nous en douter, nous nous défai-

sons de bien des alliages, nous apprenons bien des secrets. On ne le sent bien qu'après coup. Mais l'heure est venue d'entrer de tout vous-même dans la sainte vie de l'abandon absolu, c'est-à-dire de la plus grande abnégation possible de votre amour-propre et de la plus grande soumission possible à la volonté de Dieu. Ne tenez à rien, si ce n'est à Dieu; ne dépendez de rien, si ce n'est de Dieu; ne désirez rien, si ce n'est Dieu.

Il le faut donc : de temps en temps, sans perdre Jésus, nous nous perdons un peu nous-même; nous prenons le change à je ne sais quel propos et alors nous nous démenons à tort et à travers, jusqu'à ce que, nous ravisant, nous retrouvions Notre-Seigneur dans la paix où il est toujours. Mon Dieu! c'est une leçon qui en vaut une autre en passant; nous sommes mis ainsi à l'école de notre propre misère. Déposez-vous, laissez-là votre âme, et à sa place, entrez et demeurez dans l'âme même de Jésus : pensez comme elle, sentez en elle, voulez avec elle, aimez par elle, souffrez pour elle, jouissez d'elle, vivez sur elle. Que je vous cite ce mot du Père Olivaint, du 15 mai : « Me voilà au 41e jour de ma retraite. A partir d'aujourd'hui, je ne vais plus méditer que sur l'Eucharistie. N'est-ce pas le meilleur moyen de me consoler de ne pouvoir monter à l'autel? Si j'étais petit oiseau, j'irais tous les matins entendre

la Messe quelque part, et je reviendrais après volontiers dans ma cage. »

Je vous l'ai dit souvent, le bon Dieu semble prendre à tâche d'éprouver surtout et de mortifier en vous l'activité naturelle et l'empressement inquiet, et je vous assure qu'il sait bien ce qu'il fait. C'est là, si vous le voulez, votre plus grande mortification et comme votre martyre. Et ne le faut-il pas ? Et ne gagnerez-vous pas au change ? L'abandon vous vaudra une Providence bien meilleure que la vôtre. Certes, il n'est pas question de vous faire insouciante, ce serait un autre extrême pire que le premier; mais selon le bon et le beau mot de l'Écriture, jetez votre sollicitude dans le cœur de Notre-Seigneur.

5. La patience. — Se supporter avec courage.

Allez toujours en avant et jetez toujours votre cœur en haut, et quand les épreuves montent jusqu'à vous, vous, montez jusqu'à Dieu.

L'impuissance est bonne à quelque chose, puisqu'elle sert à faire de l'humilité et de la patience.

Vous seulement, vous n'avez pas tant la cons-

cience de vous-même, parce que vous avez trop l'impression de cet autre *vous*, qui n'est pas vous, et ces deux choses si distinctes, mais si voisines, se mêlent et se confondent. C'est là ce qui vous donnera toujours la petite tablature que vous savez.

Ah! laissez-moi vous dire que vous m'avez écrit sous une impression ; je ne vous le reproche pas, mais je le remarque et c'est de ce fait que doit partir toute ma réponse. Évidemment, mon fils, vous êtes dans une heure de désolation spirituelle. Le démon vous a repris par votre faible, trop connu de lui ; il est parvenu, ce qui n'est pas bien malin, à *monter* votre imagination et à *démonter* votre volonté. De là les ennuis du présent, les regrets du passé, tous ces petits dépits de l'amour-propre, cette humeur noire qui voit tout de sa couleur, ces envies vagues de changement ; et vous avez eu le tort de vouloir changer, quand il ne faudrait même pas délibérer. Mais où cela vous mènera-t-il? A rien du tout. Je veux bien qu'il y ait dans votre position actuelle un côté fastidieux ; mais il y a aussi un côté avantageux : avec l'un faites de la patience, avec l'autre, de la reconnaissance. Trouverez-vous d'ailleurs en ce monde un endroit sans inconvénient? Vous finirez, si vous voulez esquiver toute contrariété, par ne poser nulle part, tou-

jours mécontent où vous êtes, désireux de ce que vous n'avez pas. Croyez-moi, mon cher ami, laissez l'impression, la rèverie, l'inconstance; faites-vous homme de raison et de foi, de volonté courageuse et confiante. Supportez-vous et appuyez-vous; quoi qu'il arrive, servez Dieu avec joie.

Quant aux épines qui çà et là vous font des égratignures dont le contre-coup remonte des pieds jusqu'au cœur, prenez-en votre partie de bonne grâce, et tirez-en votre profit de bonne humeur. Il n'y a aucun remède; tout cela blesse, mais tout cela guérit. Ce qui mortifie, sanctifie; ce qui détache de ce monde, attache à Dieu. Ne faites semblant de rien, oubliez, et laissant en bas beaucoup de choses, allez-vous en sur les hauteurs. La souffrance baisse, la paix surnage, et à travers quelques soupirs qui échappent à la nature, vous continuez votre *alleluia*.

Que de choses étranges! n'est-ce pas? Et surtout aux heures de crise, quelle distance et quelle opposition entre vous et vous! Moi, qui suis en dehors et toujours bien près, je vois tout cela d'un œil compatissant et toutefois très-serein-J'ai trop de confiance pour avoir peur; Dieu vous aime et vous l'aimez. Quelquefois il vous pressure un peu, et vous, de votre côté, vous vous

débattez souvent; mais ces petites crises ont une fin et finalement un bon effet. Sachez cela, enfant de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur a pris votre cœur, et votre cœur, vous emportera de ce côté.

Nous pouvons bien rire un peu après coup de nos petits ennuis et même de nos grands embarras.

Pour un temps c'est un vrai pêle-mêle de pensées et d'impressions, de regrets et de désirs; l'imagination, la grande faiseuse du logis, nous assourdit de son bavardage, et puis, si nous avons seulement la patience de l'endurer sans rien dire et surtout sans rien faire, tout ce travail aboutit au *ridiculus mus!* Eh! mon bien cher ami, c'est là un des secrets pour réaliser notre idéal : se supporter et se dominer, ou autrement se posséder et se vaincre.

Vous n'empêcherez pas les bourrasques d'advenir de temps en temps, mais, ou vous les ferez s'en aller, ou vous les laisserez passer, et après, tout sera comme auparavant. Ce n'est qu'une question de temps, et le temps va toujours son train de poste.

Quand reviennent ces noirs vraiment maladifs,

ces fièvres nerveuses, défaillances physiques et morales, faites comme vous pouvez, distrayez-vous, égayez-vous, faites de l'exercice modéré, un peu de musique peut-être; ne restez pas seul, ayez un vis-à-vis, allez à votre Père, à un ami; en un mot, industriez-vous pour passer le temps et faire cesser l'orage.

Mais voyez comme il faut se défier des impressions, des saillies, des premiers mouvements. Obtenez de vous seulement un *Ave Maria* de sursis avant de parler ou d'agir, et vous n'aurez aucune inquiétude après.

Vous revenez en janvier, j'espère. D'ici là, patience et paix! vous avez beau remonter votre cœur, il retombe toujours; le mien fait la même chose, et je vais comme je peux, à travers dix mille brioches par jour. Notre-Seigneur vous connaît bien et vous le connaissez bien aussi; cela suffit, *allez toujours*, par monts et par vaux, n'importe.

Mon fils! Union à Dieu et patience! Soyez content et constant; soyez armé et béni.

Que cette année soit bonne pour vous dans ses prémices! Sans doute, elle aura aussi ses luttes, mais afin d'avoir ses victoires. Allez votre che-

min, bataillant à tort et à travers, toujours en guerre, et à cause de cela toujours en paix, gagnant du temps et semant pour l'éternité. Après cela, prenez-vous, comme vous êtes, il n'y a pas de remède et il n'y a point de dommage; vous avez un merveilleux parti à tirer de ce que vous êtes, même de vos défauts, et surtout de vos défauts. Mettez-les sous vos pieds, cela vous élèvera d'autant.

Courage et paix! Veillez et priez, travaillez, reposez-vous; soyez laborieux et joyeux. Laissez l'imagination courir après vous; de tristesse, jamais.

II

CROIX.

Heureux qui comprend le *crucis mysterium;* plus heureux encore qui l'a goûté. Dans la Passion de Notre-Seigneur il y a tout à apprendre et tout à prendre.

Aspirons aux grandes choses; mais par les petites. L'abnégation et le dévouement de tous les jours préparent, au besoin, pour l'héroïsme et pour le martyre.

Le contact de la croix blesse et pourtant il sauve! Comme la croix nous blesse, dès qu'elle nous touche! mais aussi comme en nous blessant, elle nous guérit et même nous bénit!

Mon enfant, le ciel a beau être orageux, pour nous il est toujours clair et serein.

Vous êtes restée toute seule. Après tout, alors vous n'êtes jamais moins seule, pourvu que Notre-Seigneur soit là. Or il est là toujours, réellement au tabernacle, moralement à l'hôpital.

Vous me communiquez cette fois vos consolations. Mais vous voyez qu'elles sont toujours la fin ou le commencement d'une épreuve; dans le premier cas, le bon Dieu couronne; dans le second, il arme. Après le jeûne du désert, le festin servi par les anges : avant le calvaire, le Thabor. Prenez ainsi en passant toutes ces joies intimes et célestes, afin d'avoir toujours alors un souvenir ou un prélude de la croix et de ne tenir au fond qu'à Jésus seul.

Le P. de R. m'écrivait le 10 août : « Finir serait ma joie; j'en ai un grand, un trop grand désir. Du reste, Dieu me donne déjà la grâce de mes maladies, paix et même joie. »

Quant à vous, voici bien votre fait. Il faut bien que vous restiez au poste où Dieu vous a voulu et vous veut, jusqu'à ce que lui-même vous rappelle et vous retire. Et là, faites bonne figure, mais soyez là par le fait, comme si vous n'y étiez pas; un peu comme une étrangère par l'esprit, voyez tout comme si vous n'aperceviez rien, n'ayant des yeux et surtout du cœur que pour

Jésus. Voyez Jésus en tout et aimez tout en Jésus. Vous voyez que Notre-Seigneur vous fait souvent sentir qu'il aime cet état de choses. Sans doute, ce n'est pas le paradis; non, mon enfant, c'est, ni plus ni moins, le Calvaire. Vous n'en descendrez que pour monter. Courage! Attendez!

Vous allez mieux quand les choses ne vont pas bien.

Vous le dites : c'est un petit supplice pour le cœur de voir que, dans les conditions où vous êtes, tout semble s'opposer au règne parfait de Notre-Seigneur en vous et sur vous. Et, le dirai-je? le petit supplice, si rude qu'il soit, est bon et très-bon, car c'est tout simplement le martyre de la charité en cette pauvre vie; Jésus, notre amour, étant crucifié, il faut bien que notre amour le soit un peu avec lui. Du reste, laissez-moi ajouter, quoi qu'il en soit des apparences et de nos impressions, tout état de choses que Dieu veut ou permet pour nous, non-seulement ne s'oppose pas, mais au contraire concourt à la connaissance et à l'amour de Notre-Seigneur et à notre union avec lui. Tout ce qui nous mortifie, nous vivifie; tout ce qui nous détache de nous-mêmes, nous attache à Notre-Seigneur.

Ainsi, il a plu à Notre-Seigneur cette année de

vous faire boire son calice. Ah! sans doute, quand il a tant souffert lui-même, quand il souffre tant encore dans les siens, dans son Église, dans sa petite Compagnie, ce n'est pas une mauvaise fortune d'avoir à souffrir soi-même. La part qu'il nous donne est une marque de son amour, et la manière dont nous la prenons est la preuve du nôtre.

Oui, prenez la mère et l'enfant, et retournez en Égypte, et soyez là jusqu'à ce que je vous le dise... Courage! ce n'est pas la voie que vous auriez voulue; tant mieux! C'est donc la voie de la croix et dès lors la voie de Dieu Notre-Seigneur.

Cette bien bonne mère, que vous connaissez et qui vous connaît aussi fort bien, vous a fait pour sa fête et pour la vôtre un cadeau de son espèce, une privation, une contrariété et une souffrance, vrai petit bouquet de myrrhe. Que tout vous soit bon, venant d'une telle main. Ou encore, si vous voulez, que tout vous soit amer en ce monde, mais que tout vous soit doux en Notre-Seigneur. Prenez ainsi les choses de bonne grâce, et en tout, bénissez, aimez et servez Dieu Notre-Seigneur.

Après tout, s'il vous reste une épine au cœur, notre Mère eut un glaive dans le sien! Et notre bon Maître, on eut beau le presser de descendre

de sa croix ; il n'en fit rien, et de sa croix même il monta au ciel ! Paix donc dans le Seigneur !

Ah ! qu'il est bon de se tenir aux pieds de Notre-Seigneur, ou d'aller après lui dans le chemin de la croix, de désirer et d'espérer beaucoup, d'attendre dans le silence et la paix, de souffrir et de prier ! On fait tout faire au bon Dieu lui-même.

Il ne s'agit pas d'aimer la croix en abstraction, ou la croix qui n'est pas la nôtre et qui dès lors n'est pas la *vraie croix* pour nous. Mais c'est à nous qu'il faut revenir et appliquer les principes.

Ne vous bornez plus à souffrir avec résignation, souffrez désormais avec zèle ; oui, rendez vos peines apostoliques par l'intention : elles vous seront plus méritoires, deviendront plus douces et plus utiles ; vous imiterez mieux par votre cœur le cœur même de Jésus crucifié.

Et vous, marchez ferme dans vos voies ; oubliez-vous et perdez-vous, selon le mot étrange du P. de Ravignan. Laissez votre âme et votre corps souffrir ailleurs, en bas, n'en ayez pas trop souci. Notre-Seigneur vous a choisie pour demeurer dans ses plaies sacrées, pour souffrir dans l'ombre et en silence. Mon Dieu ! que l'É-

glise a donc besoin de victimes volontaires. Aidez l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde, et allégez la croix en la supportant vous-même.

Après ma visite inopinée, vous venez d'en recevoir une autre, qui est toujours attendue en cette pauvre vie. Vous avez été visitée par la souffrance, j'aime mieux dire dans un langage aussi vrai et plus chrétien, Dieu Notre-Seigneur a frappé à la porte de votre cœur avec sa bonne croix; sans doute, ce moment est redoutable, le cœur en frémit, et à ce coup tout s'ébranle en nous. Pourtant, l'heure une fois passée, et elle passe après tout aussi vite qu'une autre, on le reconnaît, il est bon d'y avoir passé nous-mêmes, la croix nous élève toujours au-dessus de la terre et nous rapproche du côté du ciel. C'est autant de moins pour le purgatoire et autant de plus pour le paradis.

Notre-Seigneur vous tient sous la main : c'est bon! Vraiment toutes les conditions qui vous sont faites sont un peu à l'avenant. Ainsi vous vous sentez comme étouffée du côté de la terre, au milieu de tant de personnes et de choses. Que c'est une grande grâce, et une grâce rare de sentir cet étouffement de votre âme! Sans doute il est douloureux; mais qu'il est salutaire! Donc votre cœur est ailleurs, où est votre trésor; donc

vous respirez d'un autre còté, dans le Saint-Esprit et par le Sacré-Cœur. Remerciez Notre-Seigneur de vous faire trouver le vide partout où Il n'est pas lui-même.

Cependant, prêtez-vous puisqu'il le faut, et il le faut parce qu'Il le veut, à ces assujettissements d'état; usez de ce monde comme n'en usant pas, et réservez-vous pour Jésus, sa croix et son cœur.

L'oraison vous suffira et vous dédommagera de tout.

Mon enfant, il en sera donc de ce carême, ainsi que de tout le reste, comme le bon Dieu voudra. A l'exemple de saint Ignace, que saint François de Sales citait à ce propos comme un parfait modèle, gardez une grande liberté d'esprit. Sur ce point, comme sur d'autres que vous savez bien, je vous permets, je vous conseille, que dis-je? Dieu lui-même, je le crois, vous demande d'avoir de grands désirs et de sincères regrets, mais les uns et les autres paisibles, subordonnés à la loi supérieure du divin vouloir, auquel nous avons à sacrifier notre volonté propre, même dans ses meilleures aspirations, afin de nous livrer sans réserve au divin amour. Ainsi Notre-Seigneur pousse d'une main et retient de l'autre. Quoi! Il se contredit donc? Pas le moins du monde. Il sait parfaitement ce qu'il fait, et il le

fait divinement. Seulement de ce tiraillement mystérieux il résulte pour l'âme un martyre et un double mérite; on tient compte des désirs et du sacrifice. Jésus crucifié vous expliquera tout cela. En lui, votre carême et vos Pâques.

La modération est la plus grande des mortifications, car elle suppose la parfaite possession de soi-même, donc la victoire complète. Rien de plus commode que de faire des zigzags; il n'y a qu'à se laisser aller à l'impression et à l'occasion.

Tenez bon, Dieu aidant, dans ce lent martyre à coup d'épingles. Vous rappelez-vous cette expression de sainte Madeleine de Pazzi sur saint Louis de Gonzague : Louis martyr de la charité! Si Dieu Notre-Seigneur vous donnait de cette part, certes aussi heureuse que douloureuse! Plus vous serez entraînée de son côté, plus vous sentirez péniblement tous les poids qui, sans vous arrêter, vous retardent: plus vous aimerez Jésus, et plus vous vous ennuierez de tout le reste. Mais, dans la réalité, il n'y a que notre volonté propre et notre amour-propre qui fassent obstacle en nous au règne de Notre-Seigneur. Et c'est pour cela que cette parole de Marie, tant de fois citée, *ecce ancilla*, est pleine de charité, parce qu'elle est parfaitement vide de volonté propre et d'amour-propre.

III

VERTUS.

VERTU SOLIDE.

Les actes qui méritent et profitent le plus, parce qu'ils nous rapprochent davantage de Notre-Seigneur, en nous détachant de nous-même, ce sont ceux où il y a de l'humilité et de la charité. La place de ces actes n'est point à chercher bien loin, elle est toujours toute prête, et sous notre main du matin au soir.

Cheminons avec un cœur large, c'est la seule bonne manière de procéder, d'aller longtemps, vite et bien; autrement ce serait ce qu'on appelle faire le métier de gagne-petit.

Quand on cherche Notre-Seigneur tout seul,

et surtout sans soi-même, ce qui est le plus malaisé, c'est la preuve qu'on le possède. Seulement, cette possession n'est pas toujours sensible, elle est même souvent parfaitement insensible, et l'âme n'a pas la conscience de son trésor. Qu'importe après tout, pourvu que nous ayons la réalité.

Quoi qu'il en soit, avec les deux grands moyens de l'oraison et de la mortification intérieure, poursuivez sans relâche la sainte entreprise de mourir à vous-même, pour que Notre-Seigneur vive en vous. Ce n'est jamais fini, sans doute, mais un jour ce sera fini à jamais.

Allez fidèlement par vos chères petites voies; conservez au dedans les pieux attraits, subordonnez-les et sacrifiez-les au dehors avec liberté de cœur, avec bon courage et bonne grâce, afin de vous adapter à l'état de choses providentiel et de vous faire tout à tous. Croyez-le bien, en faisant ainsi, au lieu de perdre, vous gagnez, au lieu de vous éloigner de Dieu, vous vous unissez davantage à Dieu. Mettez-vous au large et laissez aussi un peu de large aux autres. Ne pressez pas de peur d'arrêter; faites votre piété indulgente et aimable. Ce sera de votre part la meilleure mortification, et Notre-Seigneur en tirera le bien de tous.

Vous avez, enfant de Dieu, oui, vous, vous avez beaucoup d'idéal, c'est-à-dire la vue, le sens et le goût même du conseil évangélique, du parfait, avec l'ennui et le dédain pour ce qui est inférieur. Certes, il y a là du bon et du très-bon; mais prenons garde que la nature ne vienne gâter la grâce. L'illusion est facile et spécieuse. On peut être tenté sous l'apparence du bien, et surtout du mieux; alors en allant à l'absolu, on reste dans le chimérique, dédaignant ce qu'on a et désirant ce qu'on n'a pas.

Si on s'adonne courageusement au positif du devoir, en esprit de foi et d'amour, si on accepte de faire toujours ce qui plaît à Dieu, quand même cela nous déplaît à nous-mêmes, enfant de Dieu, il n'y a pas de dommages, ni même de risques. On a trouvé le passe-partout qui ouvre la porte étroite. Vous êtes entrée, allez votre chemin et ne regardez ni à droite ni à gauche.

Pour vous, en effet, je ne vous souhaite pas de voyager en ballon; non que je craigne pour vous les hauteurs, mais je n'aime pas, vous le savez, le vague des nuages. Je vous conseille de fixer votre domicile à Nazareth, il y fait sûr et très-bon, et de là vous pourrez faire de temps en temps des ascensions sur le Calvaire; vous avez là le point le plus élevé que je connaisse, aussi

loin que possible du monde, aussi près que possible du ciel.

Vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ; l'esprit du Carmel sans l'habit du Carmel; la substance sans les formes; la réalité sans les apparences; vie commune, qui sera votre plus grande mortification; l'oraison qui sera votre élément; dans l'infirmité du corps la vigueur de votre âme; l'humiliation et la souffrance qui deviendront votre action la plus efficace; en un mot, Jésus crucifié qui sera votre unique et votre tout. Mon enfant, dites votre *Magnificat.*

Croyez-le bien, faites-vous une foi, une confiance, une charité, une dévotion, en un mot, haute, large et ferme, indépendante des accidents de temps, de lieux, de personnes, de santé, de consolations, etc... Notre-Seigneur n'a pas besoin de tous ces accessoires pour vous bénir, et votre âme ne doit pas en avoir besoin pour l'aimer et le servir. Toutes ces attaches ou exigences sont des embarras et des obstacles, parce que ce sont des distractions et des servitudes.

La paix de Notre-Seigneur, mon enfant. En réponse à votre lettre, je vous citerai pour votre consolation et direction spirituelle un excellent

conseil donné par Notre-Seigneur lui-même au vénérable Louis Du Pont, jésuite, dont je lis en ce moment la vie très-édifiante. Comme ce saint homme était en peine de savoir de quel esprit procédait une voix intérieure qui souvent parlait à son âme, Notre-Seigneur lui demanda : « Quand tu as faim, si on te donnait une branche d'arbre chargée de fruit, que ferais-tu? — Je mangerais les fruits et je jetterais la branche, répondit le Père. — « Agis de la même manière, repartit Notre-Seigneur, envers cette voix intérieure que tu entends, mange le fruit des bonnes œuvres qu'elle te présente, et ne t'amuse pas à rechercher d'où elle vient. » Ceci, mon enfant, est du vrai et du solide. Et n'est-ce pas au fond la parole même de l'Évangile : Vous reconnaîtrez l'arbre à ses fruits? Si ces voix, ces vues intérieures font sur vous une bonne impression et portent en vous de bons fruits, si elles vous donnent paix et courage, vous rendent plus humble et à la fois plus résignée et plus dévouée dans votre vocation, n'en demandez pas davantage. Dieu est là pour vous. Non, non, ce n'est pas votre état de vie qui fera obstacle à Notre-Seigneur ni à votre âme, vous le voyez bien; une seule chose empêcherait la communication : la volonté propre, l'amour-propre. Gardez bien votre rôle, votre attitude de pauvre petite servante indigne du Seigneur, selon l'expression

adoptée par saint Ignace, et restez ainsi simple et contente.

LA FOI.

C'est par la foi, disait l'Apôtre, que Jésus habite dans nos cœurs. « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même ! » C'est ce renoncement qu'il faut bien comprendre et bien accepter. Combien restent en route ! Pour aller jusqu'au bout, il est nécessaire d'avoir de la tête et du cœur ; car il est besoin de force et d'humilité. Sortons de nous-mêmes pour entrer en Dieu. Nous serions à l'étroit chez nous ; nous serons au large dans le Sacré-Cœur.

Il faut remarquer ce que dit l'Apôtre : Notre-Seigneur habite dans nos cœurs par la foi ; mais, d'ordinaire la foi n'est pas sensible, de sorte que nous avons Jésus, comme sans le savoir. Enfin, bien souvent Notre-Seigneur fait semblant de nous échapper, comme il advint pour la Sainte-Vierge elle-même ; et c'est à nous alors de ne pas nous échapper nous-mêmes, mais de nous mettre en quête du Dieu caché, et nous le retrouvons dans le temple parce qu'il y est toujours.

L'HUMILITÉ.

On a vu dans la Vie du P. de Ponlevoy que l'humilité était sa vertu de prédilection. Cette humilité provenait du mépris profond qu'il avait de lui-même. Ses lettres en sont remplies. On en jugera par les fragments qui suivent.

Dieu ne tue pas l'amour-propre, mais il le modifie tant que nous vivons, et finalement l'amour-propre meurt avec nous de sa belle mort, et alors il ne reste plus que la charité.

Diminuez-vous et que Notre-Seigneur croisse en vous!

L'humilité par l'humiliation est une vraie conquête sur la nature au profit de la charité; plus nous nous diminuons, plus nous faisons place vide, et plus Notre-Seigneur gagne en nous. Puis la Providence vient en aide à la volonté généreuse et désireuse, et avec beaucoup d'à-propos et de mesure, elle ménage çà et là des humiliations qui n'ont pas été du tout volontaires dans leur principe, et celles-là sont les plus mortifiantes et les plus sanctifiantes de toutes.

Quoi que vous en disiez, je vous assure qu'il y a encore bien des choses à me souhaiter, car si,

d'une part, rien ne me manque, de l'autre je manque à presque tout, et la misère personnelle au sein même des richesses religieuses ne seraitelle pas la pire des pauvretés?

Je pars enfin jeudi matin et m'en vais au tombeau de mon saint Régis; c'est un des lieux de ce monde les plus chers à mon âme par les souvenirs de mon enfance religieuse. Hélas! je vais y reparaitre, devant ce grand saint, plus novice que jamais, et je devrai demander ma conversion avant tout le reste. Je me fais une fête de demeurer sur la solitaire montagne devenue un pèlerinage fameux; j'y serai en famille.

Vous m'invitez à m'occuper bien plus des attributs de Dieu que de mes propres infirmités; mais le moyen? Je suis si grossier et à la fois si frivole, forcément replié et abattu sur moi-même, ou bien emporté par mille impressions ou préoccupations de circonstances. A mon âge, j'en suis à l'A B C D. Et ce qu'il y a pour moi d'inconcevable, c'est qu'une telle nullité soit masquée par quelques apparences qui la déguisent et en imposent aux autres. C'est sans doute à la faveur de ce mensonge que j'ai pu entrer et rester dans la Compagnie, et que j'ai été promu au grade de profès et à l'emploi de supérieur, malgré la réalité de mes démérites. N'ai-je pas à

craindre plutôt que Notre-Seigneur ne me démasque et ne punisse mon hypocrisie? Pourvu du moins que notre bon Père ne me chasse point de sa petite Compagnie. Demandez-lui cette grâce pour moi, à la bonne heure.

Au demeurant, je suis toujours ici dans les plus douces conditions, n'ayant rien à faire, rien à souffrir; ma mollesse paresseuse s'arrange fort bien de ce genre de vie. Toutefois, je ne serai pas fâché d'en sortir quand il plaira à Notre-Dame. J'attends le mot d'ordre.

J'attends seulement un signal pour reprendre le travail que l'obéissance voudra bien me donner, et il est probable que bientôt je serai à l'œuvre. Ce temps de repos moral et physique m'a été bien utile, je l'avoue, quoique j'eusse pu en mieux profiter encore. Dans la pratique, je reste toujours fort au-dessous des intentions de Dieu et de mes propres résolutions, et à la fin de tout j'ai des regrets. Quoi qu'il en soit, j'ai revu bien des choses dans mon petit magasin apostolique, mis au net bien des brouillons, j'ai un peu pensé et beaucoup écrit.

Je compte, la semaine prochaine, me mettre en retraite pour me préparer à la grande fête de Noël et à la reprise de mon ministère. Je compte bien faire de mon mieux; mais puis-je compter

sur moi? Veuillez dire à N. B. P. une parole de l'essai des Exercices : le vrai désir au moins du 3e degré d'humilité. Je suis toujours au pied de ce mur infranchissable, si Dieu même ne me soulève et ne me transporte par-dessus.

Il est de fait que cette vraie humilité complète tout ce que nous avons et supplée à ce que nous n'avons pas, nous dilate et nous élève : on n'est pas exigeant ni difficile, quand on est humble; on est content de tout, excepté de soi-même, et encore on est content de n'être rien, pour que Dieu nous soit tout!

Ne pensez pas que les paroles transmises fussent sans consolation et sans instruction pour moi. Elles me pénétraient d'une douce reconnaissance, d'un secret courage, de je ne sais quelle admiration.

Il est vrai que j'ai éprouvé là une action, sous l'influence de laquelle j'ai senti, sur un fond de paix, de meilleurs désirs. Ces désirs ont eu toujours le même objet, cette humilité de cœur telle que l'entend et la veut N. B. P. Qui me la donnera, si ce n'est celui qui a dit : *Apprenez de moi*, etc.? Je ne sais dire ce que je sens le mieux à cet égard : mon indignité ou mon impuissance.

Que votre lettre me console à mon tour! Mais vous êtes trop bonne, je vous assure, de deman-

der à mon bien-aimé Père (le P. de R.) et à vos dépens ce que je ne mérite pas. Je vous le répète, je n'ai jamais pu comprendre comment il a pu s'aveugler à mon sujet, lui si clairvoyant d'ailleurs ; je ne puis me l'expliquer que de deux manières, ou par mon hypocrisie qui masquait ma misère, ou par la permission de Dieu qui le disposait ainsi pour son épreuve. Mais maintenant qu'il me voit en Dieu Notre-Seigneur, tout bon qu'il est, il me semble qu'il doit compter avec moi et me regarder comme un indigne.

Je sors de ma retraite, tout ici la favorisait; mais la grâce est souvent bien indépendante des circonstances extérieures ; quelquefois on est seul au milieu de la foule et on a le monde en soi au désert. Combien j'ai senti le besoin de devenir un homme intérieur, c'est-à-dire recueilli et détaché de soi-même ! J'ai lu avec beaucoup de goût et de profit notre P. Lallemand, un de nos plus saints personnages de France. Je vais tâcher, cette année, de me pénétrer de son esprit. Mais c'est une conversion toujours refaite.

Certes je vous souhaite et je me souhaite à moi-même une pareille idée fixe : et si cela passe pour de la folie, à ce compte puissions-nous être fous tous les deux ! Faites-vous donc votre petite place dans le cénacle, et plus vous serez bas,

plus vous serez *cum Maria, matre Jesu.* A cet égard saint Ignace et saint Philippe de Néri, tout bons amis qu'ils étaient, se seraient battus à qui des deux aurait eu la meilleure place; mais qui pourrait disputer à Marie la part qu'elle a choisie?

CHARITÉ. — CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Notre-Seigneur seul vous apprendra comment unir l'ardeur et la douceur du zèle; il faut avoir de vrais désirs, de vifs désirs, et cependant point de précipitation, d'indignation, ni de découragement.

Mettez votre bonheur à faire du bien; n'est-ce pas ce que fait le bon Dieu? du moins à faire plaisir, pourvu que ce soit sans aucun déplaisir de Dieu. Sachez-le, la charité est la vraie abnégation de soi-même, comme l'humilité est la meilleure des mortifications.

Croyez bien que d'être bonne pour les autres, cela vous servira auprès de Dieu, celui qui s'appelle le bon Dieu. Donnez beaucoup aux autres, en prenant dans votre cœur; mais donnez à votre Cœur en prenant dans le Cœur même de Dieu.

Il vous servira aussi beaucoup à vous-même, pour vous soutenir, d'avoir à remonter les autres. A force de donner, on finit par avoir.

Je veux vous écrire mon dernier petit mot de Rome, le samedi saint avant l'heure de l'Alleluia, sous les auspices de la croix, notre unique espérance : mon enfant, n'est-ce pas pour nos âmes la meilleure date en ce monde? Oh! que vous me dites une chose vraie. Le salut est dans la souffrance... et moi j'ajoute : dans la souffrance que nous ne choisissons pas, mais que le bon Dieu nous donne. Notre-Seigneur lui-même n'a pas choisi son calice, il l'a seulement accepté : *ne boirai-je pas le calice que mon Père m'a donné?* Il faut toujours unir ces deux choses : la souffrance avec l'obéissance. Je puis vous dire que c'est là la clef du mystère pour vous. Il faut souffrir tout ce que le bon Dieu veut, ni plus ni moins.

Il semble donc, que le bon maître vous veuille en effet comme l'encens sur le feu. Si cela dépendait de moi, probablement je vous ferais une part, mais mieux vaut assurément dépendre seulement de sa main et de son Cœur. Lui, il a des pensées qui ne sont qu'à lui, et une façon d'aimer et de bénir qui lui est propre. Ah! que j'aime pour vous cette locution mystérieuse de

saint Jean-Baptiste : *Il faut que Jésus croisse et que je diminue.* Et comme vous touchez au doigt la vérité de cette maxime de toute sainteté! dès que vous diminuez dans un sens, ou dans un autre, au physique ou au moral, et à proportion, Jésus croit en vous; dès que vous sortez de vous-même, il y entre et y règne. Ah! mon enfant, faites ce bon marché, et perdez-vous pour gagner Jésus. Je ne sais rien de mieux que cette prière finale des Exercices, *prenez, Seigneur, et recevez*... pour exprimer et pour nous inspirer ce sentiment d'abnégation par amour.

IV

DEVOIRS.

L'ORAISON

C'est une partie notable, et même la plus intime de l'abnégation de soi-même, que de se laisser et de s'oublier dans les choses spirituelles ; toutes ces préoccupations et tendretés sont de l'amour-propre ; on donne bien moins de temps et de place à Dieu qu'on n'en prend pour soi-même.

Je vous écris le jour de Sainte Marie Madeleine Après elle, prenez votre place auprès de Notre-Seigneur ; asseyez-vous là, ne parlez presque pas, ne vous agitez pas du tout, et dans une vocation active, gardez une âme contemplative, mais avec aisance, liberté, sans gêner ni froisser personne. Ayez vos entrées libres en Dieu et vos sorties faciles.

Soyez recueillie pour être unie à Dieu. Laissez-vous plutôt, oubliez-vous, dans un bon sens, pour vous occuper de Dieu, de ses affaires et de ses intérêts, de son Église et de ses âmes. Esprit de sainte Thérèse! preuve d'un amour vraiment dévoué. Oh! Notre-Seigneur cherche en ce moment des âmes qui fassent réparation par la prière et par le sacrifice. Le salut du monde est à ce prix. Que de choses vous pouvez faire dans votre petit sanctuaire!

Quant à ces grâces particulières de Notre-Seigneur, mon avis est que vous feriez bien de les garder dans un souvenir fidèle, humble et reconnaissant, et en même temps de les confier discrètement, mais simplement, à la direction légitime et ordinaire. La reconnaissance d'abord veut que vous vous en souveniez; nous voyons même que les Saints les écrivaient pour les relire quelquefois, et n'est-ce pas une marque de respect et d'amour, de recueillir ainsi toutes les parcelles de la grâce, comme les parcelles de la Sainte Hostie? N'est-ce pas le moyen d'en perpétuer pour soi-même la mémoire et le profit?

Variez vos méthodes parce que vous êtes variable vous-même, et le bon sens dit qu'il faut vous prendre comme vous êtes.

Je ne trouve point étranges, mais bien précieux, ces secours tout personnels que vous recevez de notre bon Père (P. de Ravignan). D'abord, j'ai déjà remarqué dans plusieurs ce genre d'assistance spéciale. De plus, il a reçu lui-même autrefois, durant sa vie, cette grâce vraiment tutélaire; enfin, il a surtout exercé en ce monde l'office de protecteur et de directeur des âmes. Or, la Providence, nous le savons, a l'usage de glorifier les amis de Dieu en leur conférant le privilége de communiquer aux autres les vertus qu'ils ont pratiquées, ou les grâces qui les ont sanctifiés. Jouissez donc, mon fils, de cette présence spirituelle et que ce soit pour vous une sécurité, une consolation et un encouragement d'avoir un tel témoin, un tel ami.

Servez vous de ce *livre d'or* de *l'Imitation*, de la manière qui vous sert le mieux vous-même. Tout est dans ce jeu de mots apparent. Saint Ignace l'avait, lui, toujours sur sa table, et l'ouvrait *importune*, *opportune*. Aussi était-il imbu de son esprit. Le trait de ressemblance que vous citez entre les *Exercices* et l'*Imitation* n'est pas le seul; vous pourriez en relever bien d'autres, et il serait facile de faire une concordance complète entre les deux livres inspirés par le même esprit.

Du reste, mon fils, je vous dirai, en spiritualité, non pas *timeo*, mais *amo virum unius libri*.

Pour avoir beaucoup d'érudition, soit, lisez beaucoup de livres; mais pour avoir une doctrine, un esprit, lisez-en peu, lisez un seul livre. *Hæc meditare, in his esto.* Si vous êtes une fois l'homme des Exercices, vous pourrez dire : *dives sum satis.*

Puisque la grâce vous donne le goût de nos chers Exercices, elle vous donnera aussi de plus en plus la dextérité pour les manier. Ne craignez pas de les user par l'*usage même*, c'est tout le contraire; l'épée se rouille dans le fourreau, pour la fourbir il ne faut que s'en servir. Si vous voulez en effet, mettez-vous à l'œuvre, même tout seul, escrimez-vous, faites ce qu'a fait toute sa vie saint François-Xavier; chaque mois il recommençait et chaque mois il finissait. Voici une autre méthode encore qui va mieux à certaines âmes. Le lundi de chaque semaine, la première semaine; le mardi et le mercredi, la deuxième; le jeudi, la Sainte-Eucharistie; le vendredi, la troisième; le samedi, la Sainte-Vierge, et le dimanche la quatrième semaine. De cette manière *on respire perpétuellement l'air de Manrèse.* Voyez, mon fils, ce qui vous va... à chacun un peu sa méthode. *Ubi Spiritus Dei, ibi libertas.*

Quoi! vous n'avez pas encore lu les admirables lettres de saint François-Xavier! oh! si j'avais

su cela! Mais il n'y a rien de plus beau depuis saint Paul. Encore si on pouvait les lire dans l'original, où elles ont toute leur saveur native; du moins, prenez la traduction française de Léon Pagès. Vous pourrez, vous qui connaissez saint Ignace, saisir la ressemblance, l'identité d'esprit entre le père et le fils. Ils avaient puisé à la même source des Exercices. Oui, saint François-Xavier n'a cessé de faire et de refaire les Exercices toute sa vie; il mettait, non pas une semaine, mais un mois à parcourir le cercle, et quand il avait fini, il recommençait, et c'était toujours nouveau pour son cœur.

J'ai lu avec grande considération les détails que vous voulez bien me communiquer, et je puis vous répondre par une parole de paix en Notre-Seigneur. Vous savez assez la doctrine de sainte Thérèse sur ces grâces sensibles, comment il ne faut pas nous y ingérer de nous-mêmes, ne pas même les désirer, ne pas s'y attacher, ne pas les admettre sans l'aveu du directeur. D'un autre côté, il ne faut pas non plus les repousser, ce serait ingratitude, inconvenance et pusillanimité, quand le directeur a constaté leur origine en reconnaissant leurs caractères. Eh bien! je vous le dis, la paix de Notre-Seigneur soit avec votre âme! Je remarque dans ces communications trois signes d'une bonne nature : la manière, la fin et les effets.

La manière... Ces grâces sont soudaines, sans cause préalable qui ait pu exciter l'imagination ou agir sur l'impression. C'est une chose avérée dans la théologie mystique que Dieu seul, en qualité de Créateur et de Seigneur, peut ainsi entrer dans l'âme elle-même, sans aucun intermédiaire. Il a la clef, il ouvre et il entre. — *La fin...* Toutes ces voies vont invariablement dans le même sens et dans le vrai sens; il n'y a pas d'illusion à craindre; il s'agit toujours du sacrifice de vous-même et de l'acceptation du divin vouloir dans votre vocation réelle. — *L'effet...* Cette action, étrangère dans son principe, intime cependant, produit immédiatement la paix, la joie et le courage. Je reconnais Notre-Seigneur à son accent, à sa physionomie : *Pax vobis.* Recevez donc avec une confiance humble, une reconnaissance profonde, une fidélité délicate, et conservez avec un cœur docile, ces bonnes paroles de notre très-bon Maître. Ne les provoquez pas, attendez-les en silence, comme Marie-Madeleine agenouillée à ses pieds, tranquille, attentive, sans empressement ni inquiétude. La maxime de la très-sainte Vierge exprime aussi parfaitement cette disposition de cœur : *Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.* Vous voyez, du reste, comme la volonté de Notre-Seigneur vous ramène constamment à votre vocation, et tous les meilleurs désirs devront se réaliser dans

cette vocation, pour être en effet subordonnés à cette volonté souveraine.

Quelles lectures faire? me demandez-vous. — Avant tout, mon fils, lisez dans le Sacré-Cœur. D'ailleurs, pour avoir *un esprit*, croyez-moi, lisez beaucoup, peu de livres. *Amo virum unius libri.*

Rien de mieux, ordonnez et exploitez votre temps *ad rem*, sans doute, et aussi un peu *ad hominem*. Par exemple, *alius quidem sic*, *alius vero sic*. Lequel vaut le mieux : chaque jour distribuer votre loisir entre ces études diverses, ou bien attribuer à chacune d'elles son jour dans la semaine? Dans le premier parti, vous avez plus de variété, mais aussi un peu de décousu; dans le second, plus de suite, mais peut-être aussi un peu d'ennui. Voyez, mon fils, ce qui vous va, car il faut, tout en nous vainquant nous-même, avoir quelques égards à ce que nous sommes et à ce que nous pouvons, et saint Ignace, qui ne manque certes pas d'énergie, recommande toutefois de n'imposer à l'âme que ce qu'elle peut *suaviter ferre*. Pourquoi? — Parce que *violentius non durat!*

CONFESSION ET COMMUNION.

Je persiste à vous conseiller l'unité et la stabi-

lité du confesseur ordinaire. Autrement, nous serons plus ou moins dans le décousu et le vague; vous ne connaîtrez pas et vous ne serez pas connue, et il n'y aura rien d'adapté dans votre âme.

J'ai horreur de m'ingérer ou de m'imposer le moins du monde, et je fais profession de laisser à toute âme sa liberté entière.

Je vous conseille d'adopter pour un temps la confession de la quinzaine avec les confessions intermédiaires, selon l'usage. En soi, il n'y a rien à craindre, et comme cependant la peur est toujours votre faible, cela vous donnera peu à peu de l'assurance et par suite plus de paix.

A peine quitte du cher travail de Noël, je suis à vous dès le 26 au matin. La lettre du 23 m'a touché, parce qu'elle est bien de vous et bien à moi. J'aime à penser que le trouble de la confession n'aura pas reflué sur la communion, et votre âme aura goûté la paix de Dieu chantée par les anges. Mon Dieu! qu'est-ce donc que nous? Comme nous sommes partie double! Qu'il y a de choses qu'il faut subir dans une partie de nous-mêmes et surmonter par l'autre! Telle est la grande loi. A ce compte, on devient humble en étant humilié, et fort en étant supérieur à soi-même. Je trouve que vous vous inquiétez trop,

que vous vous alarmez trop de ces contrastes, de ces impressions où le tempérament et le caractère, le démon aidant un peu, ont la grande part. Pour moi, je n'aimerais pas à vous voir reculer devant ces épouvantails; j'irais plutôt à confesse, ne fût-ce que pour braver ces misères, et ici c'est vaincre que de ne pas reculer. Ce n'est pas un ordre que je vous donne, mais un conseil. Les craintes, d'ailleurs, d'exposer le sacrement au sacrilége sont chimériques chez vous. Peut-être la confession ne sera point consolée, peut-être sera-t-elle agitée avant, pendant et après; elle n'en sera que meilleure aux yeux du Dieu de la crèche et de la croix. Je suis bien exigeant, n est-ce pas? Pardon, je vous compatis aussi.

Ce que vous avez de mieux à faire toujours, et surtout avant et après la communion, c'est tout bonnement de faire de la reconnaissance et de l'humilité; mais de l'humilité candide, simple, contente, confiante et courageuse. Ainsi était Marie, votre mère.

Le 9 mai 1855, le P. de Ponlevoy écrivait à un enfant qui faisait sa première communion le lendemain; et pour le grand jour sa lettre arrivait et le représentait à la fête de famille.

Mon cher petit A.

Mon plus tendre souvenir est toujours avec

vous. J'aurais tant aimé vous bénir encore une fois aujourd'hui, vous embrasser demain, vous voir le matin à la sainte table et me rendre le soir à la fête de famille ! Je fais tout cela de loin, et s'il y a moins de jouissance pour mon cœur, il n'y aura pas moins de bénédiction pour votre âme.

Oh ! mon enfant, que ce jour soit donc le plus beau de vos jours, jusqu'à cet autre jour de la dernière communion où Notre-Seigneur viendra prendre votre âme pour son Paradis.

Mais en attendant, faites comme saint Louis de Gonzague, ce jeune patron de votre âge que sa mère encore vivante put voir sur les autels, préparez-vous par votre première communion à votre seconde communion, et remerciez Notre-Seigneur de la communion qui précède par la communion qui suit. Que les anges et que les hommes, en vous voyant désormais, devinent et sachent bien que vous avez fréquenté Jésus-Christ. Et moi, à mon retour vous reconnaîtrai-je encore ?

Au revoir, mon enfant, que Jésus soit toujours avec vous et Marie pour vous !

Je vous embrasse et vous bénis en Notre-Seigneur.

A la petite sœur qui faisait sa première communion le même jour, il écrivait aussi :

Vous êtes tout près de votre frère dans mon cœur, comme dans ma lettre, et comme j'aime vos deux âmes dans la charité de Notre-Seigneur, je vous distingue bien, mais sans vous séparer. Eh bien, mon enfant, Notre-Seigneur l'a bien voulu, c'est un peu avant l'âge ordinaire que vous devenez tout à fait l'enfant du bon Dieu.

Le plus tôt, n'était-ce pas le mieux? Mais que je suis content de vous voir heureuse! Oui..., soyez heureuse, et pour l'être toujours, soyez toujours bonne, pieuse, douce et courageuse, pour l'amour de Jésus et à l'exemple de Marie.

Obéissez comme Marie...

Aimez beaucoup votre cher A. comme il vous aimera. Vous communiez le même jour, souvenez-vous en bien; c'est Jésus même qui vous unit dans son cœur...

Au revoir aussi, chère enfant..., je vous bénis en Notre-Seigneur.

La communion va si bien avec la souffrance! Cette remarque est trop belle pour être de mon invention. Une excellente âme, mûrie sur la croix et naguère appelée à la couronne, m'écrivait : Je ne connais que deux bonnes choses en cette vie : souffrir et communier!

Communiez : n'ayez pas peur des petites mains

de l'enfant qui ne sait que bénir. Ne raisonnez pas avec l'imagination quand elle se monte. Croyez, aimez, allez.

26 décembre 1862.

Vraiment je suis content de vous, mon enfant, *because* vous me donnez de vos nouvelles et vous m'en donnez de bonnes. J'aime votre messe de minuit dans ces conditions; croyez-moi, la vraie piété gagne toujours à ce compte; quand on va de sa personne, on met du sien, on donne son cœur. J'écrivais l'autre jour, à ce sujet, à une personne favorisée comme vous, qui me demandait de lui procurer la permission de rester avec son monde dans sa chapelle particulière pour la nuit et le jour de Noël : Oh ! par exemple, non; quand je pourrais, je ne voudrais pas. Une fois au moins, allez chercher chez lui celui qui de si loin vient vous chercher chez vous; quand vous ne le devriez pas à la convenance, vous le devez à l'édification. Quant à ces pauvres chevaux qui sont restés innocemment à dormir leur somme, je n'ai pu m'empêcher de sourire; après tout, ils n'avaient que faire à Bethléem et je me persuade que vous avez gagné quelque bonne indulgence en allant à la vieille mode des bergers.

FAMILLE.

Vous me parlez dans votre lettre de quelques petits embarras ou dissentiments. Vous les éviterez le plus possible, vous prêtant et vous faisant tout; à tous, prenant garde de froisser les sentiments des autres par le contraste des vôtres. Il me semble que vous devez surtout avoir à cœur d'imiter la vie cachée de la Sainte Vierge; son existence était mêlée au monde, son âme était séparée. Pour elle Notre-Seigneur était tout; hors de lui tout n'était rien, mais elle ne le disait pas; c'était là le secret de son cœur. Bienveillante et facile pour le monde, elle vivait cachée en Dieu et Dieu aussi était comme caché en elle. Mais c'est là le difficile et seule elle peut apprendre à son enfant ce qu'elle a su pratiquer.

Il faut en toute charité s'inspirer de compassion bien plus que d'indignation, et procéder doucement, avec indulgence et une pieuse industrie, à la manière de saint François-Xavier, entrer par la porte des gens pour les faire sortir par la vôtre. Bien moins par vos paroles que par tout vous-même, dites au cœur : *si vous saviez le don de Dieu!* Remplissez bien votre mission; portez la bonne odeur de Jésus-Christ dans votre famille.

L'heure de Dieu va bientôt venir, la vôtre est déjà venue. N'êtes-vous pas en attente et en préparation ? Sans doute avec ce nom nouveau, vous allez recevoir une nouvelle grâce, et il ne tiendra qu'à vous de vous trouver au niveau de vos affaires. Cependant aidez-vous et le ciel vous aidera. Ah! que je vous souhaite ce que l'apôtre nommait une *piété utile*, qui s'applique à tout et suffit à tout, qui vous donne de la tête et du cœur, de l'ordre et du dévouement, de la force et de la douceur, qui fasse de vous aujourd'hui une bonne petite femme et demain une bonne petite mère. Courage ! Il sera ainsi.

Soyez trois fois bénie, en vous, en votre mari et en votre ange futur.

Nous avez donc pris le grand parti du collége pour vos deux *petites anguilles*, que je crois voir encore s'entortiller dans les chaises de notre parloir. Tôt ou tard, il faut bien passer par ce milieu entre la famille et le monde. Ce n'est pas sans risques, mais ce peut être avec profit. Que votre prière les couvre ; que votre œil, votre main et votre cœur les protégent en les préservant.

Ne vous alarmez pas à l'excès pour vos chers petits enfants. Une mère chrétienne doit avoir beaucoup de sollicitude, mais aussi beaucoup de

confiance, de patience et de force; quand il y a quelques petits travers, ne pensez pas que tout est perdu, redressez-les avec une douce fermeté. Ne vous désolez pas trop non plus des petites souffrances de ces pauvres enfants; ô mère, aimez Jésus crucifié, endurcissez un peu votre cœur, si j'ose le dire, et familiarisez un peu ces chères petites âmes avec de petites croix.

A l'exemple de Marie, recueillez tous les traits de la divine bénédiction sur ces chères petites âmes; d'abord pour consoler, réjouir votre cœur de mère chrétienne, puis pour seconder l'action d'en haut par votre concours fidèle et dévoué. Mais faites ainsi dans le secret, que ces enfants ne s'en doutent pas, de peur que l'amour-propre ne s'éveille. Tenez-les dans la simplicité; reprenez leurs défauts, sans vous impatienter et sans les décourager, félicitez-les et récompensez-les de leurs petits actes de courage, de vertu, de charité et d'abnégation, sans les flatter, seulement pour les animer à bien faire, et même à mieux faire.

Sachez bien que pour être mère, il faut être un peu martyre; il faut savoir beaucoup souffrir en faisant souffrir un peu. C'est à vous d'initier vos enfants à la science des saints, si vous voulez qu'ils deviennent des élus, c'est à vous de les

appeler après vous et de les encourager à vous rejoindre dans le chemin de la croix. Je vous en prie, pour l'amour de Notre-Seigneur, et pour l'amour de ces pauvres et chers enfants, faites ainsi; prenez les choses à ce point de vue élevé, dégagé, surnaturel.

Répondez avec une docilité généreuse, et donnez en effet au bon Dieu et à votre âme ce qu'ils demandent; à Dieu, selon ses droits, à votre âme selon ses besoins. La Providence vous a fait sous ce rapport des conditions si propices; loin d'être embarrassée, vous êtes aidée par votre mari et pressée par tous vos enfants. Ah! oui, il faut fréquenter davantage Notre-Seigneur par les sacrements et par les exercices de piété. Je voudrais une communion tous les quinze jours, et mieux encore, tous les huit jours. Puis, tous les jours, le matin, après la prière, un peu d'oraison ou de méditation, et le soir, un peu d'examen avec la prière. Tout cela donne du temps au lieu d'en prendre; tout cela porte au lieu de peser. Du reste, soyez une vraie mère, toute à votre mari et toute à vos enfants, votre cœur sera plein des vôtres et toute votre vie sera occupée par le devoir. Quoi de meilleur!

La piété suffit à tous les besoins de votre âme, et avec son aide, vous suffirez aux nécessités de toute la famille.

V

DÉVOTIONS.

SACRÉ-CŒUR.

Voyez si vraiment le bon Dieu n'est pas et ne fait pas comme la meilleure des mères, avec un petit espiègle d'enfant. Comme il vous avertit quand vous vous avisez de faire quelque étourderie! Comme il vous arrête! Et si néanmoins vous passez outre, comme il vous reprend sur l'heure, et comme, après le repentir, il vous pardonne sans aucune arrière-pensée.

Tout, oui tout, n'en doutez pas, est le fait de Dieu, la peine comme la consolation; tout est pour notre âme un bienfait du Sacré-Cœur. C'est le bon Dieu qui veut que toutes les douceurs de ce pauvre monde se convertissent en amertume et que vous ne touchiez la terre que par des épines. Plus vous y êtes retenue et presque enchaînée, plus votre cœur s'en dégoûte

et s'en détache, pour en venir à dire : *Dieu seul est mon tout!*

Quand je veux vous rencontrer, c'est toujours en Notre-Seigneur et dans son Cœur Sacré que je vais vous chercher. Oh! qu'il est bon, même en cet exil et en ce pauvre monde, de n'avoir pas d'autre demeure, de trouver là, selon la parole du prophète, comme le passereau, son nid. C'est là que vous avez été malade, que vous êtes convalescente, que vous serez bien portante, parce que c'est là que vous vivez, que vous mourrez pour vivre toujours. Que ce mot de l'*Imitation* soit à jamais votre formule : que *tout* vous soit *un*, voyez *tout* en *un*, attirez *tout* à l'unité, et le Sacré-Cœur sera votre tout, dès qu'il sera votre unique. Cela une fois obtenu, que deviennent toutes les formes et toutes les variétés de la vie? Des riens.

En ce moment, la terre, si triste d'ailleurs, nous donne une consolation, elle semble se tourner un peu plus vers le Ciel, et en retour le Ciel lui rend un peu d'espérance. D'un bout de la France à l'autre, les foules s'ébranlent et courent aux autels du Sacré-Cœur et de la sainte Vierge. Hier toutes les villes de notre lointaine Bretagne avaient leur députation à Paray. Un ingénieur de la marine vient de passer ici, allant porter la

bannière de Brest. Ces grands pèlerinages en provoquent encore de petits, et on se donne rendez-vous aux plus humbles sanctuaires. A deux lieues de Vannes, à la maison de campagne du collége, sur les bords du Morbihan, nous avons bâti une chapelle de Saint-Joseph : hier, environ 2000 pèlerins s'y sont rendus, de la ville et de la campagne, pour fêter le Sacré-Cœur... Il semble vraiment qu'il y a un souffle d'en haut qui passe sur notre pauvre France. Pour moi, je ne sais point d'autre politique.

Que la France se sauve donc dans le Sacré-Cœur, et elle sera sauvée en effet.

Que Notre-Seigneur vous donne demain son bon esprit ! c'est tout ce que je sais de mieux au monde avec le Cœur même de Jésus, d'où il nous vient.

Il est bien vrai, Notre-Seigneur, tout en étant exigeant, est facile à contenter, et vraiment, sous ce rapport, comme sous tous les autres, il n'a pas son pareil; il demande le cœur, et c'est tout. Or assurément il a votre cœur et tout entier. Quant aux autres, vous faites ce que vous pouvez, eu égard aux antécédents et aux circonstances. « Faites seulement ce que vous pouvez, répétait saint François-Xavier, et vous serez content, car Dieu le sera lui-même. »

Quelle injure ne ferions-nous pas « *to our Divine Lord* », mais quel tort ne ferions-nous pas à nous-mêmes, si nous prétendions que son cœur n'est pas plus grand que le nôtre!

SAINT JOSEPH.

Je remercie avec vous le bon saint Joseph de ce qu'il vient de faire pour sainte Thérèse (1), et je vous remercie bien vous-même de m'en avoir sitôt donné la bonne nouvelle. Enfin, après tout ce labyrinthe, on est au terme. J'admire surtout les procédés à l'usage de ce bon saint Joseph, on dirait qu'il garde dans le paradis le souvenir et comme l'habitude de son passé sur la terre; il fait ses affaires au travers des difficultés toujours nouvelles ; il ne sort d'embarras que pour y rentrer et pour en sortir encore. Mon enfant, allez vous-même à Joseph; laissez-vous mener par ce vrai tuteur des âmes, et avec lui, vous irez droit à Jésus par Marie.

(1) Rentrée des Carmélites dans le monastère de Madame Louise de France. (Saint-Denis.)

SAINT FRANÇOIS RÉGIS.

La Louvesc...

Me voici donc auprès du tombeau de saint Régis. Comment pourrais-je oublier ici votre souvenir? Avais-je besoin de m'engager par une promesse? Une fois déjà j'ai pu dire la sainte messe à l'autel même du saint Père, comme on l'appelle...

Je suis arrivé sain et sauf au sommet de la sainte montagne. La fatigue du voyage m'a reposé de la fatigue de Paris, que sera-ce du séjour? Naturellement ce lieu est sévère, froid, humide; les nuages nous environnent et nous pénètrent. Mais saint Régis est là avec ses pauvres, ses pécheurs, et nos bons Pères de la Louvesc n'en demandent pas davantage.

Les pèlerins commencent à venir, et tout l'été, jusqu'au mois d'octobre, c'est une affluence et dès lors une mission perpétuelle. On estime à 100 000 au moins le chiffre des pieux visiteurs dans cette saison. Ainsi le saint apôtre prêche encore, si longtemps après l'heure de son repos en Notre-Seigneur, et le ciel le récompense de l'abjection dans laquelle il a vécu en ce triste monde.

Ah ! qu'il me soit donc donné de me convertir ici au véritable esprit de la Compagnie de Jésus, que je connais et que j'aime, et que je contredis avec une obstination désespérante.

Voici l'heure de prier et d'expier ! Pauvre et chère petite Compagnie ! où en est-elle ? Mais j'espère plus que je ne crains. La parole de Notre-Seigneur à saint Ignace : « Je vous serai propice à Rome », n'est-elle pas de celles qui ne passeront pas ?

Cette promesse n'empêchera point sans doute les contradictions, pas plus que les persécutions, les premières plus fâcheuses encore que les secondes, et les appréhensions et les embarras dès lors seront pour nous de tous les temps. Puissions-nous seulement être maintenus par ce moyen dans la fidélité à la prière et à la règle, dans l'esprit d'humilité et de confiance. N'est-ce pas là l'intention de Notre-Seigneur, et la fin que se proposa saint Ignace, quand il demanda pour les siens la tribulation sans relâche ?

Je vais rester sur la montagne, au milieu de nos Pères, jusqu'à la fête de saint Régis, le 16 juin.

L'ÉGLISE. — ROME. — LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Oh! oui, je vous demande, au nom de Notre-Seigneur lui-même, le zèle pour la sainte Église son épouse et notre mère. En ce moment surtout ce doit être notre plus grande sollicitude, et il convient de rapporter à cet objet toutes nos prières et nos intentions les plus chères. Pour moi, en dehors de mes messes de règle, je donne tout à l'Église qui m'a tout donné.

Ah! mon fils, si vous pouvez aller *ad limina apostolorum*, prenez le bourdon et partez. C'est une chose à faire une fois en sa vie. Vous reviendrez plus prêtre.

Le jour de Pâques, je me mets en retraite; puis je reprendrai le chemin de la France, en laissant une bonne partie de moi-même à Rome.

Oui, pauvre homme que je suis, je ne puis pas non plus ne pas en vouloir à ceux qui étaient si bien faits pour diriger l'opinion, et qui l'ont parfaitement égarée. Pourquoi cette soudaine alliance du libéralisme moderne avec ce gallicanisme vieilli? Pourquoi cette reculade dans des progressistes? En vérité, c'est une piperie de mots,

et un contre-sens dans les choses. S'il y eut jamais une opinion favorable à l'absolutisme et inclinant au servilisme, c'est bien celle qui fut inventée sous Louis XIV, exploitée par Napoléon, et encore à cette heure, invoquée par tous les pouvoirs qui en veulent à l'Église! Quelle méprise et quelle bévue! Mon Dieu! que le monde s'y trompe, je le conçois, c'est un peu son métier en pareille besogne. Mais que des voyants se crèvent les yeux, pour conduire d'autres aveugles!

A Rome, tout paraît perdu. C'est un brigandage effronté. Sainte Église, si semblable à Notre-Seigneur! au moins est-ce une gloire pour elle d'être persécutée par de tels ennemis et d'avoir contre elle tous les démons de la terre; elle les vaincra tous par sa faiblesse même. Mais que de crimes et de malheurs!

Que n'êtes-vous ici, je vous présenterais au moins une de ces petites troupes de fugitifs, venant de la Sicile ou de Naples, et s'en allant dans toutes les directions. Nous voyons en ce moment défiler les jeunes gens, scolastiques et novices.

Ces derniers ne sont que des enfants d'une quinzaine d'années au plus. N'est-ce pas à la fois triste et consolant? Ces pauvres et fortunés enfants ne sont encore liés par aucun engagement religieux. Ils ont dû résister aux instances les

plus vives de leurs familles qui voulaient les retenir et les reprendre. Mais l'amour de leur vocation l'a emporté. Tous du reste sont si consolés d'être si bien accueillis dans toutes les maisons de la Compagnie. L'union entre nous est simple et vraie. On s'aborde comme si on se connaissait de vieille date, à la faveur de la langue commune de l'Église. On se parle et on s'entend, et il n'y a ni Français, ni Napolitains, mais seulement des enfants de la Compagnie.

Cependant quelle sera la fin de tout cela? Il est certain que le péril avance, la révolution marche, et Rome reste seule debout. L'heure suprême semble donc proche et c'est bien le cas de se rappeler l'antienne de l'Église : « Il n'y a personne qui combatte pour nous, si ce n'est vous, mon Dieu. »

Vous avez donc suivi avec intérêt nos affaires de famille : que je vous en sais gré! je vous assure que c'est la chose du monde à laquelle je suis le plus sensible, après ce qui concerne Notre-Seigneur, la sainte Vierge et l'Église. Vous me comprenez, je ne suis pas fils pour rien, et la Compagnie est pour tous ses enfants la meilleure des mères; cela soit dit en toute humilité, quoiqu'en toute vérité.

22 décembre 1873.

Vous me demandez de mes nouvelles en échange des vôtres. Eh bien! j'ai passé une bonne neuvaine dans cette ville sainte profanée, toujours la plus consolante et aujourd'hui la plus désolée. Est-ce la dernière fois que j'ai revu ces basiliques et tous ces sanctuaires, ces chambres consacrées de saint Ignace, de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas? Vous savez qu'on nous fait en Italie le même sort qu'en Prusse, et le *Gesù* sera excepté seul de l'exception en faveur des maisons généralices. La terre nous manque. Pouvais-je ne pas voir le saint Père! Il a daigné me recevoir en tête-à-tête, pendant vingt bonnes minutes. Je ne sais que vous dire. C'est un miracle en personne! Notre bon P. Général, à proportion, triste sans doute, mais tranquille, content et serein. En vérité, à Rome, plus que jamais, à cette heure, il ne faut que voir pour croire.

TABLE

OPUSCULES

OPUSCULES ASCÉTIQUES. — MYSTÈRES

LETTRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

FRAGMENTS ÉPISTOLAIRES.

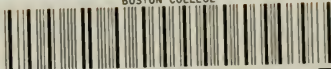
FIN DE LA TABLE

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



DATE DUE

UNIVERSITY PRODUCTS, INC. #859-5503


BOSTON COLLEGE
3 9031 022 60021 7

